

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

LES RÉCITS DE VOYAGES

SOURCES DE L'ESPRIT DES LOIS

DE MONTESQUIEU

THÈSE

POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE PAR

MURIEL DODDS

M. A. (CANTAB)

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS

—
1929

à J. D. et à M. M. D.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41555812_0033

Les Récits de Voyages sources de

L'Esprit des Loïs de Montesquieu

LES RÉCITS DE VOYAGES

SOURCES DE L'ESPRIT DES LOIS

DE MONTESQUIEU

THÈSE

POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE PAR

MURIEL DODDS

M. A. (CANTAB)

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS

—
1929

*La Faculté n'entend donner ni approbation
ni improbation aux opinions émises dans les thèses,
ces opinions doivent être considérées comme
propres à leurs auteurs.*



AVANT-PROPOS

C'est avec plaisir que j'offre mes remerciements à tous ceux qui ont facilité mon travail : d'abord et surtout à M. D. Mornet, à qui je dois une reconnaissance très vive pour son encouragement et ses conseils ; ensuite, à Messieurs les Bibliothécaires de la Bibliothèque Nationale, dont la bienveillance et la bonne volonté ont aplani pour moi bien des difficultés ; enfin, je tiens à remercier les nombreux amis qui m'ont rendu agréable mon séjour à Paris, et qui me font considérer la France comme une seconde patrie.

Paris, 1929.

PRÉFACE

Montesquieu, qui avait l'esprit large et l'intelligence très étendue, qui se passionnait pour les idées générales et qui aimait à contempler les horizons lointains, lisait beaucoup de récits de voyages. Avant de commencer *L'Esprit des Lois*, il avait songé à écrire une *Histoire de la Terre Ancienne et Moderne* (1). Il dut sans doute s'y préparer par des lectures très étendues. Or, en lisant les descriptions des mœurs et des lois des différentes nations, il se rendait compte de leurs diversités infinies; il voyait que ce qui est permis — même prescrit — dans un pays, est souvent défendu dans un autre. Et il ne pouvait manquer de se poser le problème suivant : Les institutions humaines sont-elles arbitraires, ou tous les peuples tendent-ils vers un même but de justice, à travers les variétés innombrables de leurs institutions ? Longtemps il chercha à résoudre ce problème, mais en vain; « je ne trouvais la vérité que pour la perdre » (2), nous dit-il lui-même. Enfin, il découvrit ce qu'il crut être le principe sur lequel se basent les lois humaines : l'homme n'est pas conduit par sa fantaisie; il cherche la conservation de l'Etat auquel il appartient. Quelquefois il fait fausse route, mais alors, une fois instruit de son erreur, il rebrousse chemin et change de direction. Les lois ne sont ni conventionnelles, ni arbitraires, elles se rattachent à des causes générales telles que l'esprit du peuple, le climat, ou la nature du terrain.

Dans *L'Esprit des Lois*, Montesquieu cherche à préciser les rapports qui existent entre ces causes générales et les lois qui en dépendent. Il étu-

(1) Voir Montesquieu. *Œuvres complètes*, t. VII, p. 24. (Edition Laboulaye).

(2) *Esprit des Lois*. Préface.

die les lois dans les différents pays, et sous les différentes espèces de gouvernement. Des pays aussi éloignés les uns des autres que le Paraguay, l'Inde, la Chine et la Turquie, pour n'en citer que quelques-uns, rentrent dans le cadre de son œuvre, ainsi que les grands empires du passé, la Grèce, l'Egypte, l'empire romain, et les puissances européennes du XVIII^e siècle.

L'Esprit des Lois ressemble à une de ces vastes foires du Moyen-Age, où, entassés dans un désordre plus apparent que réel, brillaient les richesses de l'Orient et les trésors de l'Afrique, mêlés aux produits européens.

Pour tous ceux qui étudient *l'Esprit des Lois*, la question se pose immédiatement : Où Montesquieu a-t-il pris les renseignements, dont ce livre est plein, sur les coutumes et les lois des pays lointains ? Quelles sont ses sources ? Et encore, ces sources sont-elles exactes, les a-t-il choisies après les avoir soumises à l'examen rigoureux d'un esprit critique ? Ou bien a-t-il tout simplement pris les exemples qui semblaient venir à l'appui des principes qu'il avait posés, sans plus s'occuper de l'exactitude des auteurs auxquels il les empruntait ? A-t-il bien compris et fidèlement rapporté les faits qui lui ont servi d'exemples ? Et finalement, quel est le rôle que jouent ces sources dans *l'Esprit des Lois* ? Quelle influence ont-elles eue sur la pensée de l'auteur et sur la forme du livre ? Voilà les problèmes que nous allons essayer de résoudre.

INTRODUCTION

La Connaissance des Pays Etrangers en France au XVII^e et au XVIII^e siècle

Les grands écrivains sont, en général, les représentants de l'esprit de leur siècle; ils en résument les connaissances et les intérêts; ils saisissent les idées, les pensées à demi formulées, qui sont courantes à leur époque, les expriment clairement, et les érigent en formules et en théories; aussi leur pensée est-elle naturellement bornée par les limites des matériaux à leur disposition. Si Montesquieu nous parle à chaque instant des lois de la Chine ou de la Turquie, c'est qu'il y avait en France, au XVIII^e siècle, une certaine connaissance de ces pays, et — surtout — que ces contrées étaient alors très à la mode; pendant que le Philosophe examinait gravement le gouvernement de l'Empire du Grand-Seigneur, Louis XV donnait à Versailles, le 25 février 1745, en honneur du mariage du Dauphin avec l'Infante Marie-Raphaëlle d'Espagne, un bal masqué où la plupart des invités paraissaient affublés de costumes turcs, chinois, arméniens, ou portaient dignement les coiffures emplumées des sauvages américains. (1) Au Salon de 1742 on voyait une peinture de Melle de Clermont, l'amie de Montesquieu, exécutée par Nattier, représentée en Sultane sortant du bain et servie par des esclaves. (2) Un peu plus tard, (1755), Mme de Pompadour se faisait peindre

(1) Voir Pierre de Nolhac : *Louis XV et Madame de Pompadour*, pp. 1 et suiv. Voir aussi le dessin de Cochin : *La Mascarade des Ifs au Bal du Mariage du Dauphin* (Louvre) et *Le Bal Masqué à l'Hôtel de Ville de Paris*, aquarelle du *Recueil des Fêtes données par la Ville de Paris pour le premier mariage du Dauphin*. (Bibliothèque de la Ville de Versailles).

(2) Cette peinture est maintenant au Musée Wallace, à Londres. On peut en voir une reproduction dans *J. M. Nattier* par de Nolhac, p. 42.

Voir : Gazette des Beaux-Arts 1865, juillet et septembre. *Les Peintres des Turcs au XVIII^e siècle*.

en Sultane par Van Loo (1). Ces manifestations extérieures de l'esprit du siècle étaient, sans doute, quelque peu différentes : l'esprit n'en restait pas moins le même. Avant d'aborder la question des sources de Montesquieu, il est donc essentiel d'examiner les connaissances exotiques de son temps, et de voir quels étaient les documents dont il pouvait disposer pour l'étude des pays étrangers.

Le seizième siècle avait été l'âge des grandes découvertes maritimes. Après la découverte de l'Amérique et du détroit de Magellan à la fin du quinzième siècle, l'Espagne et le Portugal d'abord, l'Angleterre et la Hollande ensuite, s'étaient rués vers ce nouveau continent et vers les pays de l'Orient, dont les richesses semblaient inépuisables. Il y avait en Amérique, disait-on, des mines d'or et d'argent, d'émeraudes et de diamants ; les vaisseaux revenaient des Indes chargés d'épices et de soieries ; et les voyageurs racontaient que ces richesses pouvaient s'acheter au prix de quelques bagatelles de verroterie ou autres menus objets de fabrication européenne. Les dangers du voyage ne faisait qu'aiguillonner le désir de l'inconnu chez la jeunesse fougueuse de l'époque, et, le désir du gain s'y mêlant, les expéditions se multiplièrent. Dès le début du XVII^e, la Compagnie Hollandaise des Indes Orientales se forma, et l'Angleterre, l'Espagne, le Portugal et le Danemark ne tardèrent guère à suivre l'exemple des Pays-Bas. La France, pourtant, ne prit aucune part dans ce développement général du commerce au XVI^e et au commencement du XVII^e siècle, et ce n'est que vers 1660 qu'elle commença à sentir l'impulsion qui, depuis plus d'un siècle déjà, poussait les autres pays de l'Europe à la colonisation et au commerce avec les pays lointains (2).

Il est facile de se rendre compte des causes qui retardèrent ainsi l'expansion du commerce en France. Au début du siècle, les guerres contre l'Autriche et contre l'Espagne occupaient trop la France pour qu'elle pût songer au commerce ou à la colonisation ; à peine fut-elle délivrée de ces guerres, qu'elle se vit déchirée par des luttes intestines, en proie aux désordres des guerres de religion. Pendant tout le seizième siècle, elle avait donc besoin de toute son énergie pour repousser l'ennemi au dehors, pour apaiser les conflits au-dedans. Ses forces étaient entièrement repliées sur elle-même. Luttant pour son existence même, elle n'avait garde de tourner les yeux vers

(1) Amédée Vanloo : *La Sultane commandant des ouvrages aux Odaliskues* — *La Toilette de la Sultane* (Musée du Louvre)

(2) Voir Paullat, *Louis XIV et la Compagnie des Indes*.

le mirage étincelant des richesses de l'Orient ou du continent américain. Plus tard encore vint la Fronde, et Mazarin non seulement ne put rien faire pour l'extension du commerce français à l'étranger, mais sous son ministère le commerce avec le Levant, qu'Henri IV et, après lui, Richelieu, avaient en quelque sorte rétabli, périclita.

A ces causes s'en ajoutait encore une autre, celle-ci d'ordre psychologique. Le Français, jouissant d'un pays fort agréable, est naturellement casanier, peu enclin aux voyages. Il n'est nullement tourmenté du désir de voyager qui fait que, chez la race Anglo-Saxonne, tout le monde naït touriste et apprend à lire en feuilletant les pages du Baedeker familial. Au XVII^e siècle, alors qu'aux péripéties ordinaires du voyage venaient ajouter la probabilité de périr naufragé et la possibilité d'être rôti *viu par les Peaux-Rouges* ou enfermés dans les bagnes des Turcs, le Français était encore moins épris des aventures lointaines qu'il ne l'est aujourd'hui. A moins qu'il ne fût poussé à émigrer par de fortes raisons économiques, ou que le zèle religieux ne l'incitât à partir comme missionnaire, il faisait peu de grands voyages. Or, avant le commencement du XVII^e siècle, les nations étrangères étaient mal organisées et peu connues; quant à l'émigration, la France étant plutôt dépeuplée à la suite des guerres de religion, rien ne poussait les Français à se lancer dans une entreprise dont les dangers étaient aussi notoires que les succès étaient incertains.

Après l'avènement de Henri IV était venue une période de paix, et la prospérité avait commencé à reparaitre en France. On aurait donc pu s'attendre à une expansion du commerce avec l'étranger : mais pour Sully « le bouren et le bétail sont les deux mamelles qui nourrissent la France, les mines et trésors du Pérou » (1). Son administration se borna donc à encourager l'agriculture et à rétablir les finances du royaume, qui étaient dans un état déplorable, par de strictes économies et par une surveillance vigilante des intendants. Henri IV, qui voyait plus loin que lui, avait des projets de colonisation, et vint en aide à l'expédition de Champlain, qui partit pour fonder Québec, la capitale de la Nouvelle-France, en 1606; mais ceci ne fut qu'une tentative isolée. En 1604, on avait formé une Compagnie des Indes, mais elle n'avait abouti à rien. Plus tard, en 1615 et en 1634, on essaya deux fois de former une Compagnie, également sans succès. Jusqu'en 1660, tous les projets d'un commerce étendu avec l'Orient n'aboutissent pas.

(1) Cité par Dussieux : *Etude Biographique sur Sully*, p. 288.

Pourtant, même à cette période peu propice aux voyages, nous avons plusieurs Relations de voyageurs, notamment celles de Pyrard de Laval (1), à qui Montesquieu emprunte plusieurs des faits qu'il cite, et du sieur de Feynes (2) qui alla, semble-t-il, jusqu'en Chine (3). Presque toutes les relations qui forment le *Recueil des Voyages qui ont servi à l'Etablissement et aux Progrès de la Compagnie des Indes Orientales, formée dans les Provinces Unies des Païs-Bas*, datent de cette époque, ayant été écrites entre 1594 et 1620. Ce recueil fut écrit par des Hollandais, et la traduction française parut en 1704, et fut beaucoup lue en France au XVIII^e. En général, ces relations sont assez incolores; les auteurs étaient des marins de profession, pour la plupart sans grande éducation, et qui n'avaient point la formation d'esprit nécessaire à l'observation ou à la critique. Ils nous décrivent d'une manière détaillée les étapes successives de leurs voyages, aussi bien que les curiosités physiques qu'ils ont vues. Exacts et habiles quand il s'agit de nous donner la description d'un poisson volant (4) ou d'un fruit exotique (5), ils le sont bien moins quand ils passent à la description des peuples orientaux (6). Quand ils veulent décrire ces derniers, ils se fient trop à ce qu'ils se sont laissé raconter par des personnes de plus ou moins bonne foi, et ils ne rapportent de leurs voyages que le point de vue superficiel d'un matelot qui ne connaît des pays où il a voyagé que les ports d'escale, et, plus particulièrement, les quais et les cabarets de ceux-ci. Il est à craindre que beaucoup parmi eux fussent du genre de ce « Voyageur aventureux » dont nous parle De Feynes, « qui pour avoir vu des épices en certains ports où elles étoient abordées de bien loing, s'est imaginé que le païs où l'on en faisoit commerce les produisoit en abondance, et qui nous veut persuader qu'aux mers des Indes Orientales il y a quantité de galeres, bien que toutefois on n'y en ait jamais vu qu'une seule, que les Portugais ont fait faire au port de Goa, encore ne s'en peuvent-ils servir. » (7)

Les quelques renseignements que ces voyageurs nous donnent sur les

(1) *Voyage de François Pyrard de Laval, contenant sa Navigation aux Indes Orientales, au Moluques et au Brésil* — Paris 1615.

(2) De Feynes : *Voyage fait par terre depuis Paris jusques à la Chine*. Paris 1630.

(3) Entre autres relations de cette époque, signalons : Henri de Beauvau : *Relation Journalière du Voyage de Levant*. Toul 1608 — et François Martin : *Description du Premier Voyage fait aux Indes Orientales par les Français en l'an 1603*. Paris 1604.

(4) Voir, par exemple, Martin, *op. cit.*, pp. 89, 90.

(5) Voir De Feynes, *op. cit.*, pp 101-106 et pp 111-119, etc. Descriptions détaillées de fruits indiens.

(6) François Martin, qui prend 45 pages pour décrire les fruits et les animaux des Indes, n'en consacre que 18 aux mœurs des Orientaux.

(7) De Feynes, *op. cit.* *Préface*.

peuples qu'ils ont visités, sont généralement des descriptions de leurs rois et des cours royales. Je ne sais si cela tient à ce que le cérémonial des cours était ce qui les impressionnait le plus vivement, ou si la différence entre les peuples indigènes et les Européens était si grande que ceux-ci ne pouvaient rien comprendre des indigènes, et n'essayaient même pas de le faire. C'est à la Cour qu'ils trouvaient le plus grand nombre de points de ressemblance entre eux et les Orientaux, car la politesse et la magnificence des cours ont toujours un caractère en quelque sorte international. Quelle qu'en fut la cause, les voyageurs de cette période nous disent très peu de chose sur les peuples étrangers, et le disent de la manière la plus ennuyeuse.

Faisons exception, pourtant, en faveur de Pyrard de Laval. Pyrard, qui s'embarqua en 1601 pour faire un voyage aux Indes Orientales, fit naufrage sur les Iles Maldives, et resta là cinq ans avant de s'échapper sur un vaisseau qui avait été envoyé par le roi de Bengale pour attaquer les Maldives. Il semble avoir tout examiné, et il décrit ce qu'il a vu dans un style pittoresque, colorié, plein de naïveté et de vie. Il nous parle de la religion des Maldives, de leurs habits, de leurs mariages, de leurs funérailles, et il nous donne une impression très vive de ce qu'est ce peuple; à tout moment il nous égaye par une petite remarque dans laquelle il nous dit son sentiment personnel sur une coutume quelconque des indigènes. Ses deux volumes se lisent comme un roman, et un roman des plus amusants; ils mériteraient vraiment qu'on les fasse sortir plus souvent de leur poussiéreux oubli.

En général, pourtant, il n'y a pas de bons récits de voyage pendant la première moitié du XVII^e siècle. Ceux-ci ne viennent que plus tard, avec le développement du commerce qui se produisit sous Louis XIV et Colbert.

Ce fut vers 1660, avec l'avènement au pouvoir de Colbert, que commença la grande période de l'expansion commerciale en France. Ce grand ministre se proposait de faire gagner de l'argent à l'Etat, car, disait-il, « Il n'y a que l'abondance d'argent dans un Etat qui fasse la différence de sa grandeur et de sa puissance » (1). Or, selon la théorie qui avait cours à cette époque, la somme d'argent dans le monde était plus ou moins constante; la quantité de commerce, elle aussi, était toujours la même; donc, on ne pouvait augmenter la richesse d'un royaume qu'en diminuant celle d'un royaume voisin (2). Les pays aux dépens desquels Colbert comptait

(1) Cité par Lavisso : *Histoire de France*, t. VII, p. 169.

(2) Ibid.

enrichir la France étaient l'Angleterre et la Hollande. Les moyens par lesquels il se proposait d'atteindre à ce but étaient de fabriquer autant de produits que possible en France, pour ne point devoir les acheter à l'étranger, et conserver ainsi l'argent en France; d'augmenter la quantité des manufactures françaises suffisamment pour pouvoir les vendre à l'étranger et aux colonies, et attirer ainsi de l'argent dans le pays; enfin, d'établir une marine marchande capable de faire le transport des marchandises directement des pays lointains jusqu'en France; ainsi on éviterait les frais de transport et de douane qu'exigeaient les Hollandais. Ces projets entraînaient naturellement l'extension du commerce aux Indes et au Levant, et le développement des colonies, comme débouchés pour les produits français. Il n'est donc pas étonnant de voir, entre 1660 et 1670, se fonder plusieurs compagnies de commerce, notamment la Compagnie des Indes Orientales (1664), celle des Indes Occidentales (1664), et la Compagnie du Levant (1670). Ces Compagnies avaient des comptoirs aux pays où ils trafiquaient; il y avait un va-et-vient continu de leurs employés entre leurs stations et la France; ils renvoyaient de temps à autre, comme réclames pour leurs Compagnies, des vaisseaux chargés d'échantillons des produits des Indes et du Levant; et ce commerce n'a pas dû peu contribuer à la connaissance de l'Orient en France (1).

A partir de 1665, le nombre des relations de voyage augmente avec une rapidité prodigieuse. M. Martino, dans son livre sur la connaissance de l'Orient en France au XVII^e et au XVIII^e siècle, donne des chiffres très intéressants sur l'évolution rapide de la mode pour les relations de voyages (2). Selon lui, de 1611 à 1660, à peine 15 ou 20 récits de voyages en Orient furent publiés; de 1660 à 1700, le chiffre s'élève à 40; et dans la période de 1700 à 1735 parurent environ 60 récits. On n'a d'ailleurs qu'à consulter le *Catalogue de l'Histoire de l'Asie* à la Bibliothèque Nationale pour constater le grand nombre de relations qui parurent à partir de 1665.

Les voyageurs qui écrivirent à cette époque furent bien différents des matelots un peu naïfs et sans prétentions littéraires de la période précédente. Beaucoup d'entre eux étaient marchands, quelques-uns, comme Thévenot, voyageaient par plaisir, d'autres encore, comme Bernier, le médecin de Montpellier, exerçaient un emploi dans une des cours étrangères. Tous

(1) Pour l'histoire de la formation des Compagnies de commerce, voir Pauliat : *Louis XIV et la Compagnie des Indes*; et Lavisse : *Histoire de France*, t. VII.

(2) P. Martino : *L'Orient dans la Littérature Française au XVII^e et au XVIII^e siècle*, chap. I.

semblent avoir eu une bonne éducation, ou du moins ont été formés par la société de gens cultivés et instruits. Ils savent observer, faire la différence entre ce qu'ils ont vu et ce qu'on leur a dit. Ils prennent la peine de poser des questions aux habitants des pays qu'ils visitent, de s'enquérir de leurs religions, de leurs coutumes, de l'histoire de leur pays, et d'aller voir toutes les curiosités locales. Ils savent parler les langues orientales, ils passent souvent des années en Perse, en Turquie ou aux Indes. Bernier est resté douze ans à la Cour du Mogol, Chardin connaît la Perse à fond. Très souvent leurs livres ont un autre but que d'amuser et de plaire : ils se proposent d'instruire aussi. Bernier veut démontrer, dans ses *Voyages*, comment tout l'or et l'argent du monde, après avoir circulé quelque temps, doit fatalement aller finir dans les coffres des princes indiens, pour ne plus en ressortir. D'autres voyageurs donnent des détails sur les pays exotiques, pour l'instruction de ceux qui voudront y faire du commerce.

Les relations des voyageurs de ce genre sont bien écrites et agréables à lire. Leur exactitude est, sinon prouvée, du moins suffisamment démontrée par leur unanimité sur presque tous les faits importants. Ces livres contiennent souvent des cartes géographiques, et de nombreuses gravures bien dessinées et finement exécutées. La plupart de ces Relations se rapportent à la Turquie, à la Perse, et aux Indes Orientales, et elles donnent une notion très précise de ces pays.

Outre les marchands, il y avait aussi des érudits qui visitaient le Levant, et écrivaient des livres dans lesquels ils racontaient leurs voyages, car c'est à cette époque que commence la science de l'orientalisme en France. Déjà, Richelieu et Mazarin avaient envoyé chercher des manuscrits et des objets d'intérêt archéologique au Levant, mais c'est à Colbert que revient l'honneur d'avoir dirigé et encouragé les premières missions vraiment scientifiques en Orient (1). De 1668 à 1674, MM. de Monceau et Laisné voyagèrent au Levant, cherchant des médailles et des manuscrits, et de 1671 à 1675, le P. Vansleb, ou Vansleben, dominicain allemand, parcourut, aux frais du roi, la Turquie, l'Égypte, la Syrie, l'Asie Mineure, les îles de l'Archipel et de Chypre, à la recherche de manuscrits grecs et orientaux. Dès lors, un nombre assez grand de savants voyagèrent en Orient ; les uns, comme Pitton de Tournefort, y allaient dans le dessein de faire des découvertes botaniques ; d'autres, comme Paul Lucas, voulaient

(1) Voir Omont : *Missions Archéologiques Françaises en Orient au XVII^e et XVIII^e siècle*.

surtout y copier des inscriptions et y retrouver les ruines de l'antiquité. Mais, en revenant en France, ils ne rapportaient pas seulement des connaissances scientifiques et historiques : ils avaient aussi acquis des lumières assez étendues sur l'Orient de leur temps, et ils contribuèrent beaucoup à la connaissance de l'Orient en France.

Au XVII^e siècle, les ambassadeurs de France à la Porte, ne sachant pas parler le turc, étaient obligés de se servir de drogmans turcs ou grecs, comme interprètes. Ceci était pour eux le sujet de grands inconvénients. Colbert eut l'idée d'envoyer à Constantinople des jeunes gens intelligents, qui y apprendraient les langues orientales et pourraient servir d'interprètes ; on les appelait les « jeunes de langues », et plusieurs d'entre eux, comme par exemple Pétis de la Croix, devinrent plus tard de savants orientalistes. Ils examinèrent les manuscrits qui se trouvaient dans le cabinet du roi, en traduisirent beaucoup, et firent ainsi un travail de vulgarisation. Les ministres de Louis XIV prêtaient leur appui à ce travail, en mettant à la disposition des écrivains les manuscrits orientaux du roi. Lesage fut invité, probablement par Pontchartrain, à faire un roman sur les aventures de Marie Petit, la Parisienne qui suivit Fabre en Perse et qui, après sa mort, y joua pendant quelque temps le rôle d'ambassadrice (1) ; ce fut aussi sous la protection officielle que Galland traduisait les *Contes des Mille et une Nuits*, qui, même aujourd'hui, donnent à notre enfance quelque chose de la magnificence féérique du vieil Orient où régnait le bon roi Haroun Al Raschid.

Les relations diplomatiques entre la France et les pays lointains répandaient aussi la connaissance de ces régions en France. Les relations avec la Porte avaient longtemps été amicales, quoique un peu espacées ; et, à partir du règne de Henri IV, il y a toujours un ambassadeur de France à Constantinople, et des consuls français dans les principaux ports du Levant. Sous Louis XIV, les ambassades turques à Versailles sont de plus en plus fréquentes ; d'autre part, plusieurs nations jusqu'alors presque inconnues en France viennent faire des compliments au Roi Soleil : en 1668 et en 1681 deux ambassades moscovites viennent négocier un traité de commerce mutuel entre la France et la Russie ; vers la même époque l'envoyé du roi nègre d'un petit pays de la côte de Guinée obtient une audience solennelle de Louis XIV ; en 1684 paraissent deux envoyés du roi de Siam, et deux ans plus tard, celui-ci envoie trois plénipotentiaires Siamois à Paris, chargés des compliments de leur maître pour le Grand Roi. Tout

(1) Clarétie : *Le Roman en France au début du XVIII^e siècle*, p. 23.

Paris se précipite pour voir leur entrée publique; on va leur rendre visite, les voir manger, et sans doute on leur pose mille questions sur les habitudes de leur pays; on fait peindre leurs portraits pour orner un des salons de Versailles; on se raconte leurs bons mots, leurs moindres gestes; enfin, pendant quelques semaines, les Siamois sont à la mode (1). Le *Mercur* ne se lasse jamais de décrire les visites des ambassadeurs orientaux; et, quand en 1715 la figure fantasque de Mehemet Riza Bey fit son entrée sur la scène diplomatique, le voyage orageux que fit l'ambassadeur persan de Marseille à Paris, ses ridicules accès de colère, ses dépenses folles (aux frais de Louis XIV), et sa galanterie brutale et tout à fait orientale envers les dames firent sensation et fournirent matière de correspondance et de conversation à tous les salons mondains du temps (2).

Dès que les ambassadeurs de France reviennent à Versailles, on les entoure, on veut avoir des nouvelles de l'Orient. Ils rapportent avec eux des bibelots, des tapis persans, des costumes turcs, qu'ils montrent à leurs amis. Le Chevalier d'Arvieux, qui avait, pendant une dizaine d'années, exercé au Levant de nombreuses fonctions diplomatiques, aide Molière à arranger la mise en scène et les costumes dans le ballet turc du *Bourgeois Gentilhomme* (3), car on commence à se piquer d'exactitude en ces matières. L'Abbé de Choisy et le Comte de Forbin, qui faisaient partie de l'ambassade française au Siam en 1685, sous le Chevalier de Chaumont, écrivirent des descriptions de leur séjour dans ce pays; le sieur de la Loubère et le P. Tachard, qui dirigeaient l'ambassade qui y fut envoyée en 1687, firent de même; et on ne peut douter qu'à une époque où ces récits avaient l'intérêt de l'actualité, ils ne furent avidement lus. Les lettres que les ambassadeurs écrivaient à leurs parents et à leurs amis devaient aussi être très appréciées et commentées par ceux qui les recevaient; plus tard, nous verrons M. des Alleurs, ambassadeur de France à Constantinople, écrivant à Mme du Deffand pour lui donner des renseignements sur la Cour du Grand Seigneur, et lui disant que Mme des Alleurs « s'occupe actuellement « d'habiller plusieurs poupées à la Grecque, à la Turque, à la Juive, à « l'Arménienne, pour les porter en France » (4).

Mais, au XVII^e et au XVIII^e siècle, parmi toutes les sources d'information sur les pays exotiques, la mine la plus riche et la mieux exploitée était,

(1) Lanier : *Etudes Historiques sur les Relations de la France et du Siam*, pp. 81 et suiv.

(2) Herbet : *Une Ambassade Persane sous Louis XIV.*

(3) D'Arvieux : *Mémoires*, t. IV, pp. 251-253.

(4) Mme du Deffand : *Correspondance*. Edition Lescure. T. I. Lettre du 17 avril 1749.

incontestablement, celle que fournissaient les lettres des missionnaires, et surtout des missionnaires jésuites. Les missions étrangères qui, avant le XVII^e siècle étaient peu nombreuses, peu connues, et mal organisées, prirent un essor remarquable à la suite du réveil du zèle religieux par la Contre-Réforme et par l'exemple de Saint François-Xavier. Au commencement du XVII^e siècle, les missionnaires français pénétrèrent en Chine et au Japon; en 1629 la Congrégation De Propaganda Fide se forme, et, vers 1660, la Société des Missions Etrangères. Les missionnaires, qui passaient presque toujours de longues années dans les pays où ils faisaient leur travail apostolique, avaient des facilités toutes spéciales pour connaître les peuples parmi lesquels ils travaillaient. Ils pénétraient à l'intérieur des pays, au lieu de rester plutôt sur les côtes, ainsi que les voyageurs et les commerçants; ils parlaient la langue des indigènes; ils entraient dans les maisons du peuple, ils avaient des amis parmi les pauvres et parmi les riches. Très souvent ils devenaient les hommes de confiance du prince, et ainsi ils obtenaient des aperçus sur le gouvernement, et sur toutes les affaires d'importance du royaume.

Or, toutes ces Missions avaient besoin d'argent; et, pour les rappeler à la mémoire des fidèles, pour faire, pour ainsi dire, de la réclame, il n'y avait point de moyen plus efficace, alors comme aujourd'hui, que d'écrire et de faire publier des lettres où les missionnaires décrivaient les conditions dans lesquelles ils vivaient, où ils rendaient compte de leurs succès et où ils dépeignaient leurs difficultés, leurs déboires et leurs martyres. Donc, pendant tout le XVII^e siècle, parurent des quantités de recueils tels que les *Recueils des plus fraîches lettres écrites par ceux de la Compagnie de Jésus*, — *Relations de la Persécution du Japon*, — *Nouveaux avis sur l'Amplification du Christianisme*, etc., etc. Enfin, en 1702, commença à paraître la grande série des *Recueils des Lettres Edifiantes et Curieuses*, la mieux connue de toutes les collections de lettres écrites par les missionnaires.

En général, les missionnaires qui écrivaient ces lettres n'avaient pas grande prétention ni à l'érudition ni au talent littéraire; les supérieurs, qui savaient qu'ils avaient à faire à un public de lecteurs médiocres, simples, ordinaires, étaient assez bons psychologues pour voir que ce qui ferait frémir d'aise les dévôts et les dévotes du grand public ordinaire, serait justement la simplicité et la naïveté; les lettres des missionnaires respirent la sincérité et la félicité évangélique; les bons pères qui les écrivent racontent fidèlement toutes les aventures qui leur arrivent, toutes les choses

qui leur semblent extraordinaires dans les pays qu'ils parcourent. Ces lettres viennent de partout ; quelques-unes sont écrites par un prêtre solitaire, vivant dans une hutte enfumée, enfouie dans les sombres forêts et sous les neiges du Canada ; d'autres viennent de la Cour splendide de l'Empereur de la Chine et nous parlent des grandes villes bourdonnantes d'industrie, où l'on voit souvent défiler dans les rues des cortèges de mandarins sous leurs ombrelles jaunes à franges ; d'autres encore nous parlent des Indes, de la Perse, des plaines infinies de la Grande Tartarie, du Siam ou du Japon, royaume mystérieux où seul le Hollandais, parmi les Européens, peut entrer sans risquer de perdre la vie.

Les lettres des missionnaires, fort exactes quant aux détails qu'elles donnent, produisent pourtant, dans leur ensemble, une impression fautive. Pour convertir les hommes, il faut d'abord les aimer, et les bons pères, remplis d'un zèle ardent et d'un amour évangélique, fermaient les yeux sur les défauts de ceux pour qui ils étaient prêts à souffrir le martyre. Ils n'arrivaient pas chez les païens en juges impartiaux, car du moment où ils désiraient abandonner leur patrie et leurs parents pour vivre parmi ces peuples, ils avaient déjà un préjugé, celui de la bienveillance ; il est impossible de se dévouer à quelqu'un sans se faire des illusions sur lui — autrement la tâche serait trop dure ; et on ne peut douter que les missionnaires se firent beaucoup d'illusions sur les peuples pour qui ils travaillaient. A les en croire, l'Indien ou le Chinois était un homme doux, humain, peu porté au désir du gain, vertueux, et — surtout — très enclin à bien recevoir les doctrines de la religion chrétienne ; en somme, il ne lui manquait que ces doctrines pour être à peu près parfait. Même le sauvage Iroquois qui, à cause de son cannibalisme et de ses habitudes malpropres, se distinguait difficilement, au premier abord, de la brute, revêtait bientôt des qualités qui nous donnent un aperçu sur l'origine du « sauvage vertueux » dans la pensée de la fin du XVIII^e siècle. En lisant les récits des missionnaires, pour arriver à une vérité relative, il faut tenir compte de ces exagérations bienveillantes, et retrancher une grande partie des louanges prodiguées aux indigènes.

Ainsi, dès le commencement du XVIII^e siècle, un grand nombre de récits de voyageurs ou de missionnaires avaient été publiés, et le public pouvait déjà se faire une très bonne idée des peuples orientaux ou des sauvages de l'Amérique. Mais pour arriver à une vraie connaissance de ces peuples, il a fallu comparer les récits, les collationner, savoir distinguer la vérité entre deux récits qui se contredisent. Il y avait là un travail qui demandait

du temps et de l'érudition, et il était naturel qu'il y eût peu de lecteurs qui voulussent le faire pour eux-mêmes. Ils laissèrent cette tâche à des publicistes de profession, tels que le P. du Halde, le P. Charlevoix, et Kämpfer. Ces écrivains patients et d'un esprit vraiment scientifique publièrent leurs livres sur la Chine et le Japon presque simultanément (1). Ils interrogèrent les missionnaires qui revenaient de l'Extrême-Orient, ils collationnèrent leurs lettres et les relations qu'ils leur demandaient d'écrire; ils se documentèrent fort bien sur leurs sujets; et, partout chez eux, nous voyons le plus grand souci d'exactitude. Ils nous exposent avec soin leurs sources; ils s'appuient sur des documents chinois ou japonais, dont ils publient les traductions; leurs ouvrages sont de véritables encyclopédies, car on y parle de tout — de la religion, de la philosophie, du gouvernement, du commerce, des manières, des costumes, de la cuisine, — enfin, de toutes les activités humaines. Les trois livres de Kämpfer, du P. Du Halde et du P. Charlevoix forment, à eux seuls, une véritable bibliothèque, et le travail que doivent représenter ces dix énormes in-folios étonne les esprits, plus paresseux et moins persévérants, du XX^e siècle. Pourtant, — et c'est ce qu'il y a d'encore plus merveilleux dans ces livres — le lecteur ne se sent pas écrasé par le poids de toute cette érudition, car ils sont écrits d'une manière fort agréable et extrêmement intéressante; ils sont d'ailleurs ornés de quantité de cartes et de gravures bien dessinées. Ces compilations semblent avoir été très bien connues au XVIII^e siècle, car on en retrouve des citations partout, et on en parle toujours avec le respect dû à ceux qui ont prononcé le dernier mot sur la Chine et le Japon.

Si ce sont les ouvrages d'érudition les mieux connus sur les pays exotiques, ce ne sont pas les seuls; déjà en 1670, Ricaut avait publié son *Histoire de l'Etat Présent de l'Empire Ottoman* et (1697) d'Herbelot son *Dictionnaire Oriental*. Nous avons aussi (1711) *l'Histoire de Genghiscan* de Pétis de la Croix, (1724) *Mœurs des Sauvages américains comparées aux mœurs des Premiers Temps* (le P. Lafitau), et (1726) *l'Histoire Généalogique des Tatars*, etc., etc. Enfin, en 1746, commence à paraître la grande série de *l'Histoire Générale des Voyages*, publiée par Prévost, qui est une collection des relations de voyages les plus intéressantes; cette compilation est comme un résumé des relations qui avaient paru pendant

(1) Kämpfer : *Histoire du Japon*, 1729.

Du Halde : *Description Géographique, Historique, Chronologique, politique et physique de l'Empire de la Chine et de la Tartarie Chinoise*, 1735.

Charlevoix : *Histoire et Description Générale du Japon*, 1736.

plus d'un siècle, et avec elle la grande époque des publications de ce genre. Le public commençait à se lasser de lire des descriptions qui, maintenant, ne contenaient plus rien de nouveau; le nombre de relations publiées baissa subitement après 1750; la mode était passée.

On devait avoir une idée assez nette des pays exotiques en France, vers 1720-1740, quand Montesquieu préparait son livre sur *l'Esprit des Loix*. Essayons de résumer les connaissances du public sur ce sujet.

Les pays qu'on connaissait le mieux étaient la Turquie et la Perse; il est vrai qu'on ne devait connaître qu'assez vaguement les paysages, car aucun des voyageurs du XVII^e ou du XVIII^e siècle n'avait le don de dépeindre des paysages, de les faire vivre pour nous. Deux ou trois palmiers, du sable, et, au fond, la coupole blanche d'une mosquée — voilà tout le décor. Mais, en revanche, les silhouettes des Orientaux se détachaient nettement sur ce fond imprécis. Le Turc — ou le Persan, car c'était, en somme, la même chose — était un homme grave, courtois, très religieux, très jaloux, brutal et voluptueux. Envers les étrangers il se montrait toujours d'une politesse parfaite, car c'était un homme cultivé; mais envers ses esclaves et ses femmes il était d'une cruauté féroce. Il passait la plupart de son temps dans des « lieux de délices » — des jardins où couraient de petites rivières fraîches et limpides, des chambres richement tapissées où dansaient devant lui des sultanes aux yeux de gazelle. Au XVII^e siècle, on était surtout bien renseigné sur les sérails; c'était un sujet sur lequel les voyageurs ne tarissaient pas. Les lecteurs suivaient avec avidité toutes les intrigues des harems — les empoisonnements, les infanticides, les femmes infidèles renfermées dans un sac et lancées du haut d'un balcon dans la mer, où elles disparaissaient avec un sinistre clapotement. Chaque minure de la vie désœuvrée de ces sultanes et de ces odalisques est racontée en détail, si bien qu'on en était arrivé à considérer l'Oriental surtout comme un homme qui vivait entouré de femmes, toutes plus belles les unes que les autres, et qui se livrait entièrement à la volupté. En somme, c'était une figure sympathique et romanesque, et dont beaucoup de traits subsistent encore aujourd'hui. Cette image de l'Oriental renfermait du vrai et du faux; il y avait sans doute quelques Turcs qui avaient à peu près ce caractère; mais, en général, l'homme de l'Orient est bien moins romanesque. On avait pris certains traits psychologiques chez lui et on les avait exagérés jusqu'à faire du Turc une figure d'opérette; on avait supprimé chez lui tout ce qui est terre-à-terre, tout ce qui tient au bon bourgeois pratique, sensé, posé; et on en avait fait... un Pacha!

Sur le gouvernement de la Turquie et de la Perse, on avait aussi le moyen de bien se renseigner; on connaissait les noms de toutes les charges à la Cour, depuis celle du Grand Vizir, jusqu'à celle du plus humble des soldats qui faisaient la garde à la porte du palais, et on savait quelles en étaient les fonctions; on savait quelles étaient les lois du mariage et du divorce, quelles successions appartenaient au Grand-Seigneur, quels étaient les impôts que payait le peuple. L'idée générale qu'on se faisait du gouvernement était celle du despotisme le plus absolu, d'un pays où la vie de personne n'était en sûreté, d'un roi qui pour la moindre fantaisie faisait tomber les têtes de ses sujets: « Aujourd'hui les empereurs de Turquie, du Maroc, de Perse, de l'Indoustan, de la Chine, sont appelés par nous despotes; et nous attachons à ce titre l'idée d'un fou féroce qui n'écoute que son caprice; d'un barbare qui fait ranger devant lui ses courtisans prosternés, et qui, pour se divertir, ordonne à ses satellites d'étrangler à droite et d'empaler à gauche » (1). On oubliait que, dans ces pays, c'étaient seulement les pachas qui devaient trembler pour leurs têtes, et que les sujets vivaient d'ordinaire très paisiblement dans une parfaite sécurité. Les gouvernements sont rarement aussi mauvais que leurs constitutions nous le feraient croire, et la vie semble avoir été assez douce dans ces contrées soumises à un régime despotique qui devait la rendre impossible.

Les Indiens et les Siamois se distinguaient difficilement des Persans, dans la pensée française de l'époque; ils avaient peut-être un peu moins de férocité (selon les missionnaires ils étaient d'une douceur évangélique) et on les croyait moins civilisés que les Persans; le climat de l'Inde les amollissait, et leur enlevait l'énergie nécessaire au développement des arts et de la civilisation aussi bien qu'aux exploits plus rudes de la guerre. On ne peut pourtant pas se former, d'après les récits des voyageurs de l'époque, l'idée d'un type indien distinct des autres Orientaux.

Quant aux Chinois, il y avait deux écoles de pensée au XVIII^e siècle. Les missionnaires et, après eux, Voltaire, et, je crois, la majorité des Français, les voyaient comme le peuple le plus proche de la perfection parmi les habitants du globe. Selon eux, les Chinois étaient essentiellement raisonnables, vertueux et polis; dans leur gouvernement, le pouvoir appartenait non à une noblesse héréditaire ou à une race de parvenus enrichis et rapaces, mais aux savants et aux sages. L'Empereur était le père du peuple et son serviteur le plus zélé; et les charges du gouvernement étaient exercées

(1) Voltaire : *Mélanges* (1777), *Commentaire sur l'Esprit des Loix*.

par une hiérarchie de fonctionnaires dont l'enchaînement savamment ordonné plaisait aux esprits de l'époque.

Les commerçants, au contraire, et les voyageurs en général, détestaient les Chinois, et en faisaient le bouc émissaire de toutes les nations. Selon eux, ils étaient fourbes, intéressés, avarés, hypocrites; le despotisme du gouvernement était d'autant plus terrible que chaque mandarin était lui-même un petit despote, tracassier, cruel et injuste. Des voyageurs comme Anson et Lange leur prodiguent toutes les épithètes les plus sévères et ne leur accordent pas une seule bonne qualité. Plus tard, nous aurons à voir les causes de cette différence d'opinion entre les missionnaires et les commerçants, et à estimer la justesse des deux points de vue.

Les peuples que l'on connaissait le moins, c'étaient les tribus sauvages de l'Amérique du Nord. Bien qu'il y ait eu un assez grand nombre de livres écrits sur eux au début du XVIII^e siècle, ces relations donnaient peu de détails sur leur gouvernement et sur leurs lois — si lois il y avait. Il existait de grandes différences de coutumes, de religions, de degrés de civilisation, entre les tribus, mais, au XVIII^e siècle, on avait plutôt l'habitude de les considérer toutes comme faisant partie de la même nation, et de leur attribuer les mêmes qualités et les mêmes défauts. La plupart des renseignements que l'on avait sur eux à cette époque venaient des lettres et des relations des missionnaires, et ceux-ci se contredisaient quelquefois eux-mêmes. D'un côté, ces récits nous les dépeignent comme vivant dans un état de brutalité horrible; de l'autre, ils leur prêtent des qualités morales qui ne peuvent se concilier avec leurs mœurs barbares. L'opinion publique n'était pas encore fixée sur les races américaines, et nous en entendons assez peu parler pendant la première moitié du XVIII^e siècle.

De 1660 à 1770, l'exotisme fut une vraie mode en France. Ce fut d'abord la mode turque, puis, vers 1715, commence la mode chinoise, et quand celle-ci sera passée, viendra l'admiration des « sauvages vertueux » de Bernardin de Saint-Pierre et de Rousseau. Cette mode de l'exotisme se manifeste sous plusieurs formes, quelques-unes assez amusantes. Si l'on veut critiquer le gouvernement ou faire la satire des manières du temps, on imagine un Siamois visitant Paris (1), on écrit des *Lettres Chinoises* (2) ou des *Lettres Persanes* (3). Les romans de l'époque sont souvent imités ou traduits des contes turcs ou persans; dans la tragédie, nous voyons constam-

(1) Du Fresnoy : *Amusemens Sérieux et Comiques* 1699.

(2) Le Marquis d'Argens : *Lettres Chinoises* 1709.

(3) Montesquieu : *Lettres Persanes* 1721.

ment revenir des sujets orientaux, tels que *Bajazet*, *Zaïre*, et *l'Orphelin de la Chine*. Les comédies et les opéras-comiques nous font voir sur la scène des Turcs, des Sauvages, des Chinois; jusqu'aux théâtres des foires et aux mascarades populaires s'en inspirent. Dans la peinture, c'est la même chose. Boucher et Watteau font des chinoiseries, et pour être de bon ton, il faut se faire peindre habillée en chinoise ou en sultane. L'importation des bibelots exotiques, de porcelaines chinoises, de tapis persans, d'idoles indiennes, augmente considérablement. On s'en fait cadeau, on en fabrique des imitations en France (1). Les grands seigneurs font faire des jardins chinois dans leurs parcs; ils meublent des chambres entières dans le goût oriental, avec des panneaux de laque, des porcelaines, des tapis de Perse et des petits Bouddhas sur la cheminée. Grimm, dans une de ses lettres, nous fait savoir « qu'il y eut un moment où toutes nos cheminées furent couvertes de magots de la Chine, et la plupart de nos meubles dans le goût chinois » (2). C'est de cette époque que date la mode du café et du thé; les éventails et les parasols sont des importations chinoises; enfin, comme dit Noureddin, dans *Le Chinois Poli en France* (1734): (3)

« Croirez-vous que même à Paris...
 « Que mon goût
 « Faisait loi
 « Partout;
 « Qu'à la Cour les jeunes marquis
 « Venaient prendre de mes avis.
 « Que les magots y font fortune
 « Tout comme en ce pays.
 « Nos lacqs, nos vernis,
 « Nos fleurs et nos fruits,
 « Nos petits pots pourris
 « Y sont d'un grand prix;
 « Dans tous leurs bijoux
 « Ils ont pris nos goûts;
 « Pour danser nos ballets
 « On s'y met en frais.

(1) Les porcelaines et les faïences chinoises sont imitées à Rouen, à Saint-Omer et à Strasbourg. (Voir Henri Cordier : *La Chine en France au XVIII^e siècle*. Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions. Novembre 1908).

(2) Grimm : *Correspondance*. Septembre 1785.

(3) Cité par Martino : *op. cit.*, part. II cap. VI.

« Puisqu'en France
« On commence
« A donner dans le Chinois,
« J'imagine
« Qu'à la Chine
« Bientôt des Français
« Nous prendrons les Loix. »

Si cette mode dura longtemps et fut si généralement suivie, c'est que l'exotisme répondait à un besoin psychologique du temps. En effet, au XVIII^e siècle, il n'était pas permis, dans la vie ordinaire, d'avoir de l'idéalisme, de l'imagination; la société était rationaliste, matérialiste, gouvernée par la froide raison; les cœurs étaient desséchés, l'esprit ne voulait accepter que ce qu'il pouvait prouver d'une manière scientifique; privée des consolations de la religion, des élans généreux d'un idéalisme désintéressé, des plaisirs que donnent les gracieuses légendes des croyances populaires, la vie devenait terne et l'ennui se cachait partout. Mais l'homme se soustrait toujours, consciemment ou inconsciemment, au matérialisme rigide; il éprouve le besoin d'entendre sonner au loin les grelots du nain vert Obéron, d'échapper à la réalité sordide. Et la vision des pays orientaux, baignés de lumière et de chaleur, habités par des peuples aux manières étranges et aux passions ardentes, fut pour ces désenchantés la révélation de la contrée des rêves et de l'imagination.

Ainsi nous voyons qu'au XVII^e et au XVIII^e siècle, les pays lointains jouèrent un grand rôle dans la vie française; par leur importance dans la politique, dans le commerce, et dans l'extension religieuse du temps, ils étaient présents à l'esprit des penseurs et des hommes d'Etat; par la vogue littéraire et mondaine dont ils jouirent pendant longtemps, ils faisaient partie de la vie de tout le monde. Quand Montesquieu voulut parler des pays exotiques, il trouva à sa disposition une très grande quantité de matériaux, dans lesquels il pouvait puiser. Il n'avait que l'embarras du choix.

PREMIERE PARTIE

Les Sources de Montesquieu

Montesquieu s'est très bien documenté sur le gouvernement et les coutumes des pays étrangers. J'ai entre les mains le catalogue de sa bibliothèque, qui a été dispersée et vendue en 1926, et le nombre est très grand des récits de voyages et d'histoires des pays étrangers qui portent l'ex-libris du Président. Mais sa bibliothèque ne lui suffisait pas, car très souvent il nous renvoie pour une citation à un livre qui ne s'y trouve pas, et on sait, d'après sa correspondance, qu'il avait recours aux bibliothèques de ses amis.

Pendant vingt années, il travailla à *l'Esprit des Loix*, et le travail qu'il abattit pendant cette période fut immense. Même en laissant de côté le nombre prodigieux de volumes qu'il dut lire pour les parties de son ouvrage qui se rapportent à l'histoire ancienne et à la constitution française, la liste des sources pour ce qui se rapporte aux pays d'outre-mer reste imposante; et n'oublions pas que nous ne pouvons savoir que les noms des livres qui lui ont été utiles : combien en a-t-il lus dont il ne s'est point servi !

Partout chez Montesquieu, nous voyons le souci de remonter aux sources; il ne se contente pas d'ouvrages de seconde main, et il ne porte presque jamais une assertion sur un pays exotique qui ne soit confirmée par le récit d'un voyageur ou le livre d'un historien. On a pu l'accuser de copier trop souvent « d'après des voyageurs très mal-instruits » (1), comme nous le répète à tout moment Voltaire, mais au moins il ne nous a rien donné qui ne soit basé sur un ouvrage sérieux, ce qui est déjà beaucoup; nous pouvons souvent voir, écrit en marge de son manuscrit « vérifier ce

(1) Voltaire : *Dictionnaire Philosophique*. Article « *Esprit des Loix* ».

fait » (1), ce qui atteste son souci de l'exactitude; quand il lisait, il prenait des notes sur ce qui lui semblait pouvoir être utile pour son sujet, copiait certains passages, ou en faisait des précis. Il est vrai qu'on peut quelquefois trouver chez lui des citations inexactes, des passages dont le sens n'a pas été bien compris ou bien interprété; mais quand on songe que, sa vue étant devenue très faible vers la fin de sa vie, il devait se confier à l'aide de secrétaires souvent paresseux et inexacts, on s'étonne que dans une œuvre si vaste, il y ait si peu de lacunes. Il est d'ailleurs absolument faux que, comme le dit Voltaire, ses exemples soient « tous falsifiés, sans en excepter un seul » (2).

Pour étudier les sources de Montesquieu, la méthode la plus claire me semble être de les classer selon les différents pays dont il est question dans *l'Esprit des Lois*. Nous pourrons plus tard, en les réunissant, obtenir une vue d'ensemble sur le rôle qu'elles jouent dans l'œuvre de Montesquieu, et sur l'influence qu'elles ont exercée sur sa pensée.

(1) Barckhausen : *Montesquieu. l'Esprit des Lois et les Archives de la Brède*.

(2) Voltaire op. cit.

L'Allemagne, l'Italie, Raguse

A l'exception de la Russie et de la Turquie, Montesquieu ne nous parle pas beaucoup des pays européens, tels qu'ils étaient au XVIII^e siècle. Il voyagea lui-même en Angleterre, en Italie, et en Allemagne, et puise quelquefois dans ses souvenirs pour y trouver des exemples qui viennent à l'appui de ses théories. Ce qu'il dit sur l'Angleterre se rapporte plutôt à la théorie abstraite du gouvernement qu'à l'état actuel du royaume, et ne peut donc être une réminiscence du voyage qu'il y fit; mais dans quelques renseignements qu'il nous donne sur les mines de Hartz, en Allemagne, nous retrouvons les mêmes idées que dans son mémoire sur ces mines. Quoique ce mémoire ne fut rédigé qu'en 1751, trois ans après la publication de *l'Esprit des Loix*, les notes que prit Montesquieu sur son voyage en Allemagne datent de 1729; nous pouvons donc y voir la source de ses remarques sur les travaux des mines. Parlant de l'Esclavage, il dit (Livre XV, ch. 8) que, quelque pénible que soit le travail nécessaire, « on peut tout faire avec des hommes libres ». Il donne comme exemple les mines du Hartz, qui, dans le passé, avaient été travaillées par des esclaves ou par des criminels.

« Mais on sait qu'aujourd'hui les hommes qui y sont employés vivent « heureux. On a, par de petits privilèges, encouragé cette profession; on a « joint à l'augmentation du travail celle du gain; et on est parvenu à leur « faire aimer leur condition plus que toute autre qu'ils eussent pu prendre.

« Il n'y a point de travail si pénible qu'on ne puisse proportionner à « la force de celui qui le fait, pourvu que ce soit la raison, et non pas « l'avarice, qui le règle. On peut, par la commodité des machines que « l'art invente ou applique, suppléer au travail forcé qu'ailleurs on fait

« faire aux esclaves. Les mines des Turcs, dans le bannat de Tèmesvar, « étaient plus riches que celles de Hongrie; et elles ne produisaient pas « tant, parce qu'ils n'imaginaient jamais que les bras de leurs esclaves. »

Dans le *Mémoire sur les Mines du Hartz* (1), Montesquieu décrit les machines dont on se sert pour alléger le travail des hommes, et dit que les Turcs sont les seuls qui n'en profitent pas. Ensuite il décrit l'administration des mines, et la manière dont les ouvriers sont payés.

« Un homme, pour huit heures par jour de travail, reçoit par semaine, « 26 gros, qui est 1 florin et 2 kreutzer ou $2/24^e$ de florin. S'ils veulent « travailler plus, ils ont plus. Il y en a de laborieux, qui gagnent par « semaine, deux florins. »

Les petits officiers parmi les ouvriers ont le privilège de participer à un régal offert par le Prince à l'occasion d'une certaine fête. Et quoique la vie y soit extrêmement dure, et que le salaire ne soit que fort modique, les ouvriers ne veulent pas quitter ce travail, y étant soutenus « par une espèce d'honneur, s'estimant plus que les autres artisans ».

Une autre réminiscence des voyages de Montesquieu se trouve dans son chapitre sur les maux du monachisme (Liv. XIV, Ch. 7), où il dépeint la paresse du midi de l'Europe, et montre comment les couvents très riches, en faisant aumône de leur superflu aux mendiants, entretenaient le peuple dans la misère et dans l'oisiveté. Nous retrouvons la même pensée dans son *Voyage en Italie* (2).

« Une des choses qui contribuent le plus à peupler Naples, c'est la « misère et la paresse des Napolitains. On leur fait quelques aumônes; on « leur donne quelque soupe et quelque pain et viande dans les couvents « de la ville, qui sont très riches. Les gens de la campagne viennent, « vivent d'abord d'aumônes, et continuent à vivre ainsi ou gagnent autre- « ment une misérable vie. »

Montesquieu a dû voir le même état de choses dans plusieurs autres villes de l'Italie, car Addison, dans sa description des états du Pape, en parle dans les mêmes termes (3).

L'ouvrage d'Addison — *Remarques sur Divers Endroits de l'Italie* — fut une des sources de Montesquieu; c'est lui-même qui nous le dit. Voici un passage, où Montesquieu le cite, qui présente un certain intérêt, puisque Voltaire semble discuter la véracité de notre auteur à ce propos :

(1) *Voyages*, II, pp. 257-282.

(2) Montesquieu : *Voyages* II p. 13.

(3) Addison : *Remarques sur Divers Endroits d'Italie*, pp. 128-129. Edition de 1722.

« Ce sera une chose très heureuse dans l'aristocratie, si, par quelque
 « voie indirecte, on fait sortir le peuple de son anéantissement : ainsi, à
 « Gênes, la banque de Saint-Georges, qui est administrée en grande partie
 « par les principaux du peuple, donne à celui-ci une certaine influence dans
 « le gouvernement, qui en fait toute la prospérité » (1).

Addison dit (2), parlant de la Banque de Saint-Georges :

« L'Administration de cette banque est entre les mains des principaux
 « citoyens, qui l'ont à vie, ce qui leur donne une grande autorité dans
 « l'Etat, et un grand pouvoir sur la populace. On regarde cette banque
 « comme le plus grand fardeau des Gênois ; et ses Directeurs ont été
 « représentés comme une seconde espèce de Sénat, qui rompt l'uniformité
 « du gouvernement ; et mine en quelque façon, la constitution fondamentale
 « de la République. Néanmoins il est très vrai que le peuple ne tire pas
 « peu d'avantage de cet établissement, qui partage le pouvoir entre plus
 « de membres de la République, et donne encore quelque figure aux
 « communes : de sorte qu'il tient en bride les Nobles, et fait que le Sénat
 « de Gênes a plus de modération envers ses sujets que celui de Venise. »

Montesquieu suit ici exactement la pensée d'Addison, mais Voltaire, dans son *Article sur l'Esprit des Lois*, y voit une erreur. Il dénature le texte de *l'Esprit des Lois* en le citant ainsi :

« A Gênes, la Banque de Saint-Georges est gouvernée par le peuple, [non par les *principaux du peuple*, comme le dit Montesquieu] ce qui lui donne une grande influence. » Et il ajoute la remarque : — « Cette banque est gouvernée par six classes de nobles appelées magistratures » (3).

Voltaire, ici comme très souvent quand il critique Montesquieu, répète ce que dit Dupin, dans ses *Observations sur l'Esprit des Lois*. Or, le livre de Dupin est écrit avec un tel parti-pris de critique acharnée et souvent injuste contre Montesquieu, que son témoignage me semble, a priori, suspect. Voici le passage sur lequel s'appuie Voltaire :

« Cependant, suivant le rapport de plusieurs des principaux nobles
 « de cette République, qui sont actuellement à Paris, et dont quelques-uns
 « ont été dans les Magistratures de la Banque, le peuple n'a aucune part
 « ni aucune influence dans le gouvernement de la Banque. » Elle est, disent-

(1) Montesquieu : *Esprit des Lois*. Liv. II Ch. 3 et 4.

(2) Addison op. cit. pp. 11 et 12.

(3) Voltaire : *Dictionnaire Philosophique* : Art. *Esprit des Lois*.

« ils, gouvernée par six différentes sortes de classes de Nobles, appelées « Magistratures » (1).

Les assertions de Dupin ne me semblent pas être bien fondées; qui sont les nobles Gênois qui étaient à ce moment à Paris, et pourquoi ne nous dit-il pas leurs noms? Comment peut-il y avoir six différentes classes de nobles dans une république aussi petite que celle de Gênes? Un renseignement verbal, souvent donné à la légère et quelquefois mal compris, est une mauvaise base pour élever une critique sur un écrivain aussi bien informé que l'était Montesquieu. J'ai d'ailleurs consulté plusieurs ouvrages anciens et modernes sur le gouvernement de Gênes, et, quoique je n'y trouve aucune affirmation précise sur la classe sociale dans laquelle étaient pris les gouverneurs de la Banque Saint-Georges, tout ce qu'on y dit à ce sujet me fait croire qu'elle était administrée par les gros bourgeois, choisis parmi ceux qui avaient des actions dans la Banque (2). Addison, et, par conséquent, Montesquieu, auraient donc raison.

Il semble probable que la note sur le huitième alinéa du même chapitre (Livre II, chap. 3) disant qu'à Lucques la durée de la magistrature était de deux mois, soit aussi due à Addison. Ce fait se trouve dans les *Remarques sur l'Italie* (3), et il est d'autant plus probable que Montesquieu en ait tiré parti, puisqu'il s'est déjà servi d'un passage d'Addison dans ce chapitre. J'ai remarqué que, si Montesquieu cite un auteur, il le cite souvent plusieurs fois dans le même chapitre. Ceci est tout naturel — l'ouvrage lui était présent à l'esprit pendant qu'il écrivait cette partie de son livre.

Montesquieu parle assez souvent de Venise; c'était le seul exemple parfait d'un gouvernement aristocratique qui existât de son temps, et presque tous ses chapitres sur cette forme de gouvernement s'appuient sur les lois vénitiennes. Quelques-unes de ses sources ont probablement été orales, et nous ne pouvons pas les retrouver toutes d'une manière certaine. Pour d'autres, il a eu recours à l'ouvrage d'Amelot de la Houssaie sur le gouverne-

(1) Claude Dupin : *Observations sur un livre intitulé De l'Esprit des Loix*, Tome I p. 39.

(2) Giustiniani : *Annali della Repubblica di Genova*, tome II, pp. 241-244, parle des magistrats de l'office de Saint-Georges, et dit que les gouverneurs de la banque étaient huit citoyens, élus chaque année parmi ceux qui possédaient des actions. Dans le livre de Marengo, Manfroni, et Pessagno, *il Benco di San Giorgio*, il y a un chapitre consacré à la description du gouvernement de la banque, des différentes classes de fonctionnaires, de leur élection et de leurs fonctions. Rien ne nous y fait croire qu'ils aient été autre chose que de riches bourgeois.

(3) Addison op. cit. p. 289.

ment de Venise (1). On connaît très peu de la vie de cet auteur, mais on sait qu'il fut, pendant quelques années, secrétaire du président St-André, ambassadeur de France à Venise, et qu'il demeura pendant ce temps dans cette ville. Son livre semble être écrit avec exactitude et bon sens; quoiqu'il ne soit pas en général favorable au gouvernement de Venise, il nous en montre souvent les bons côtés. Les passages que Montesquieu cite de lui traitent, d'ailleurs, de faits, et ne sont nullement sujets à controverse.

Pourtant Voltaire, ici encore, trouve une objection à faire. Montesquieu dit (Livre V, ch. 8, § 14), que les lois de Venise défendent aux nobles le commerce; il cite, à l'appui de ce fait, Amelot de la Houssaie (2) qui, dans une énumération des principales lois de Venise, dit :

« Il n'est pas permis aux Nobles d'exercer la Marchandise, de peur
« que les affaires publiques ne soient retardées par les particulières. Outre
« que cela ne s'accorde pas avec la Majesté du Gouvernement qui est la
« raison pourquoi le Commerce étoit interdit aux Sénateurs Romains. »

Voltaire (3) dit que ce sont les mœurs, non les lois, qui font qu'à Venise, comme en Angleterre, les nobles ne s'adonnent presque point au commerce. Il cite à ce propos Paolo Paruta, qui, dans son histoire de Venise, dit que les anciens fondateurs de l'état encourageaient les nobles à faire le commerce, que les jeunes nobles partaient souvent sur les vaisseaux de commerce, et passaient quelques années à l'étranger, aussi bien pour s'instruire que pour s'enrichir en faisant le négoce; mais qu'à l'époque où il écrivait, tout cela était changé : les nobles ne voulaient plus s'occuper de commerce, et l'état en souffrait (4).

Ici aussi, Voltaire copie Dupin, qui nous renvoie à Paruta, à un certain Sacredo (5), dont je n'ai pu trouver le livre, et à Garzoni, qui dit :

« Après la célèbre navigation du Cap de Bonne Espérance, le com-
« merce ayant, en grande partie, passé aux mains des étrangers, les Nobles
« se mirent à chercher un bon placement pour leurs capitaux dans les ren-
« dements moins grands, mais plus sûrs de la terre ferme; ainsi la frugalité
« des marchands se changea en luxe. Venise se dépeupla, et le désir

(1) Amelot de la Houssaie : *Histoire du Gouvernement de Venise*. Paris 1676.

(2) Amelot de la Houssaie : *op. cit.* Part. I chap. 3 p. 24.

(3) Dictionnaire Philosophique. Art. : Esprit des Lois.

(4) Paolo Paruta : *Historia Veneziana* p. 178 (Edition de 1645).

(5) C'est probablement Giovanni Sagredo, c. 1616-c. 1693, l'auteur des « *mémorie istoriche de Monarchi Ottomani* ». Michaud, *Biographie Universelle*, dit que Sagredo écrivit un *Traité de l'Etat et du Gouvernement de Venise*, mais que le gouvernement ne lui permit pas de le publier. Dupin aura probablement eu connaissance de cet ouvrage.

« (parmi les étrangers), de devenir citoyens de cette ville s'alanguit » (1).

Malgré ce témoignage contraire, Amelot de la Houssaie est très catégorique sur l'interdiction légale du commerce, car il nous répète une autre fois encore dans son livre que le trafic était défendu aux nobles :

« Les marchands de Venise, qui sont aussi du Corps des Citadins, trouvent leur condition fort heureuse, voïant que les nobles veulent bien s'associer avec eux pour le commerce. Car quoique toute sorte de trafic soit défendue aux Nobles, ils ne laissent pas d'estre en compagnie avec les Marchands, sans estre nommez. Ce que le Sénat dissimule à cause du service qu'il en tire, en envoyant ces nobles en Ambassade, où ils dépensent une bonne partie de ce qu'ils ont gagné, au lieu qu'il manquoit souvent de gens riches pour soutenir ces emplois onéreux, si les Nobles étoient privez de ce moïen de s'enrichir, qui d'ailleurs occupant leur esprit, les empesche de former des desseins contre l'Etat » (2).

D'après ceci, le commerce par les Nobles serait admis par les mœurs et défendu par les lois !

Un autre écrivain du XVIII^e siècle, Misson, dont le *Voyage d'Italie* était bien connu et très estimé par les lecteurs du temps, confirme ce que dit Amelot de la Houssaie : il dit :

« Je vous diray encore sur l'Article des Nobles, que la Noblesse n'est point affectée aux aisnez seulement comme en Angleterre : que le négoce leur est défendu ; et qu'il ne leur est pas permis non plus de se marier avec des Etrangères, mais ils peuvent s'allier avec les familles Cittadines » (3).

Dans les livres modernes qui ont été écrits sur Venise, on peut voir partout que les Nobles, dès le XVII^e siècle, n'y faisaient plus le commerce. Mais je n'ai nulle part pu trouver mention d'une loi qui la leur défendît : on attribue généralement leur manque d'intérêt dans le commerce à leur immense richesse, et, encore plus, au préjugé qui veut que le commerce soit considéré comme quelque chose d'incompatible avec la dignité de la noblesse. D'après Battistelli (4), à partir de 1535, le Sénat commençait à se plaindre de ce que les jeunes gens nobles ne faisaient plus le com-

(1) Garzoni : *Istoria della Repubblica di Venezia*. Tome 1. Livre 8, pp. 374-375. Edition de 1720).

(2) Amelot de la Houssaie : *op. cit.* partie I p. 60.

(3) Misson : *Voyage d'Italie* : tome I. p. 250.

(4) Battistelli, *La Repubblica di Venezia dalle Sue Origini alla sua Caduta*. pp. 342-343.

merce dans la ville elle-même, et abandonnaient aussi les voyages de négoce et toutes les autres espèces d'industrie. Ceci est bien contraire à ce que dit Montesquieu, d'une interdiction sur le commerce qui aurait été imposée par ce même Sénat. Enfin, dans tous les pays et à toutes les époques, la noblesse a toujours été étrangère au commerce; et même dans les pays où, comme à Venise, la noblesse a été enrichie par le négoce, et où elle est basée sur le commerce, elle a affecté de le mépriser dès qu'elle a été assez riche pour s'imaginer qu'elle pourrait s'en passer. Il n'y a pas eu besoin de législation pour leur faire abandonner le commerce. Je crois donc que les renseignements de Montesquieu à ce sujet sont inexacts et que Voltaire a raison quand il dit que les lois de Venise n'interdisaient point le commerce aux Nobles.

Que cette interdiction vint des lois ou des mœurs, Montesquieu a tort quand il en déduit une opposition fondamentale entre la forme aristocratique du gouvernement et le commerce parmi les nobles. Si, au lieu de se contenter d'avoir lu Amelot de la Houssaie et Limojon de Saint-Didier, il s'était aussi documenté chez des historiens vénitiens, il aurait vu que tous déplorent cet abandon du commerce; il aurait pu comparer la puissance et les richesses de Venise au moment où son commerce était florissant et où les nobles y déployaient leur intelligence et leur énergie, avec sa décadence au XVIII^e siècle, quand le trafic était méprisé, et que le noble mettait sa gloire à remplir avec grâce les fonctions ardues d'un parfait *cavalier servente* auprès d'une dame qui, en récompense, l'aimait un peu plus que son caniche.

La documentation de Montesquieu sur Venise a été insuffisante; il s'appuie sur le témoignage d'un Français qui y a passé quelques années, plutôt que de consulter des historiens italiens qui devaient pourtant mieux connaître l'histoire de leur pays. Ce défaut vient probablement de ce que Montesquieu semble avoir su l'italien très imparfaitement. Dans ses lettres, il écrit parfois une ou deux phrases dans cette langue, et elles sont très souvent incorrectes. On comprend donc que la lecture de gros livres tels que ceux de Paruta et de Garzoni, qui ne semblent pas avoir été traduits en Français, ait pu le rebuter. Cependant, s'il les avait lus, je ne crois pas qu'il eût dit que les états « les plus misérables sont ceux où le prince est marchand » (1) — assertion qu'il n'a pas pu prouver, et que l'histoire de Venise contredit à tout moment.

(1) *Esprit des Lois*, Livre V, Ch. 8, § 13.

Dans le même chapitre, notre auteur parle d'une « chaîne d'or que l'on tendait à Venise ». Quand il visita cette ville, il a pu voir cette chaîne, car il a sans doute été voir le Trésor de Saint-Marc, et on lui aura raconté à quoi servaient ces richesses. Si, toutefois, nous ne devons pas voir une réminiscence des voyages de Montesquieu dans la mention de cette chaîne, c'est chez Saint-Didier qu'il a dû s'en informer (2). Le livre de Saint-Didier faisait partie de la Bibliothèque de la Brède, et dans le *Voyage d'Italie* de Misson, qui s'y trouvait aussi, le passage où Saint-Didier parle de la chaîne est cité (2). Le voici :

« La République avoit autrefois, dans son Tresor, d'autres richesses qui n'étoient guères moins considerables; c'étoit une chaîne d'or, d'une grosseur, et d'une longueur si extraordinaire, qu'il falloit quarante crocheteurs pour la porter, et avec cela, douze, ou quinze millions d'or monoyé, à quoy on ne touchoit jamais, que pour étaller ces grandes richesses aux yeux du peuple, et des Etrangers, à certains jours de solemnité, faisant tendre cette chaîne le long du Portique du Palais, qui est sur la Place, dont elle tenoit les deux faces, avec un tas de monoye d'or que l'on mettoit entre chaque colonne; et la République adjoûtoit tous les ans, quelques anneaux à cette chaîne, de l'or de l'Epargne. »

Ce fait est mentionné si brièvement dans *L'Esprit des Lois*, que je ne peux dire si Montesquieu a vu lui-même cete chaîne, ou s'il emprunte ce détail au livre de Saint-Didier, ce qui nous permettrait d'ajouter le nom de cet auteur à la liste de ceux qui ont fourni des matériaux à son œuvre. Tout ce que je puis affirmer, c'est qu'il a lu *La Ville et la République de Venise*, car cet ouvrage figure dans le catalogue de sa bibliothèque comme un des livres qui portent son ex-libris.

Je relève un passage où Montesquieu se trompe sur une question de fait. C'est dans la note sur le second alinéa du Livre V, Chapitre XIX, où il dit que dans les gouvernements républicains, les lois doivent forcer tout citoyen à accepter les emplois publics, qui lui sont offerts, et ajoute qu'à Venise, on punit par l'exil ceux qui les refusent. Je trouve la source de cette remarque dans Amelot de la Houssaie :

« Les Nobles qui refusent les Charges ausquelles ils sont élus sont obligez de paier une amende de 2.000 ducats au Public, qui du moins profite

(1) Saint-Didier : *La ville et la République de Venise* (p. 50, édition de 1685).

(2) Misson : *Voyage d'Italie*, tome I. p. 20^e (note)

de leur désobéissance; et de s'absenter pour deux ans du Grand Conseil et du Broglio. Ce qui est une espèce d'exil » (1).

La punition était donc la perte des droits de voter et de jouer son rôle dans les affaires civiles; mais le lecteur de Montesquieu s'imaginerait plutôt qu'il s'agissait d'un exil véritable, punition qui serait disproportionnée à la faute. L'erreur s'explique facilement: une lecture trop rapide, un défaut de mémoire qui ne retient que la dernière phrase. Le raisonnement de Montesquieu n'est d'ailleurs point faussé par cette erreur, puisqu'il veut seulement trouver des exemples de pays républicains où on punit ceux qui refusent d'accepter les charges publiques, et il reste constant qu'on les punissait sévèrement à Venise.

Dans *l'Esprit des Lois*, il n'est question qu'une seule fois de la petite République de Raguse (2), et je me confesse incapable de déterminer la source de la remarque. Voici ce que dit Montesquieu:

« A Raguse, le chef de la République change tous les mois; les autres officiers, toutes les semaines; le gouverneur du château, tous les jours. »

Il nous renvoie aux *Voyages de Tournefort* pour prouver son assertion. J'ai lu la *Relation du Voyage du Levant* de Tournefort (3), ouvrage dont Montesquieu s'est servi ailleurs, et non seulement la source de ce passage n'y est pas, mais Raguse n'y est point mentionné, et Tournefort ne semble point avoir été dans cette ville. Montesquieu a peut-être lu dans le *Voyage du Levant* de Henri de Beauvau (4) ou dans celui de Nicolas de Nicolay (5) qu'à Raguse le Recteur, qui était le chef de la République, changeait tous les mois, et a noté ce fait avec la remarque *Voyage du Levant*. Plus tard, retrouvant cette note, il a pu facilement penser que le passage était du *Voyage du Levant* de Tournefort, auteur mieux connu et plus proche de l'époque de Montesquieu que ne l'étaient Henri de Beauvau et Nicolas de Nicolay.

(1) Amelot de la Houssaie, *op. cit.*, part. I, pp. 25 et 26.

Bembo — *Della Istoria Viniziana*, tome I, r. 89, dit qu'en 1508 une loi fut votée, défendant à qui que ce soit de refuser une magistrature qui lui serait offerte. Il ne précise pas la peine attachée à l'infraction de cette loi.

(2) *Esprit des Lois*, Livre II, chap. 3, § 8.

(3) Tournefort : *Relation d'un Voyage du Levant*, Paris, 1717.

(4) Henri de Beauvau : *Relation Journalière du Voyage du Levant*, Toul, 1608.

(5) Nicolas de Nicolay : *Les Navigations, Pègrinations et Voyages faicts en Turquie*, p. 258. (Edition d'Anvers, 1576).

Mais ceci n'explique pas comment Montesquieu a pu savoir que le gouverneur du château était changé tous les jours, car ni Beauvau, ni Nicolas de Nicolay ne mentionnent ce fait curieux. Je ne peux donc déterminer la source de ce passage. Quant aux faits qui y sont cités, ils sont exacts; on peut en trouver la preuve dans un vieux Codex qui se trouve dans les Archives de Venise, et qui daté probablement de 1555 (1).

Les seuls auteurs auxquels nous pouvons être certains que Montesquieu a emprunté quelques faits sur l'état actuel des pays voisins de la France sont donc Amelot de la Houssaie et Addison. Il ne semble pas que leur pensée ait eu une grande influence sur la sienne. A vrai dire, dans le livre d'Addison, il y a très peu de pensée philosophique; c'est le simple récit d'un voyage, où l'auteur décrit les endroits par où il passe, sans avoir la prétention d'examiner les mœurs des peuples, ni de formuler des théories sur leurs institutions. Ici il n'y a aucune influence possible sur un livre tel que *l'Esprit des Loix*.

Quant à Amelot de la Houssaie, il examine quelles sont les lois de Venise, et donne un exposé très clair et très complet de ses institutions, mais il ne cherche pas à déterminer les raisons pour lesquelles ces lois ont été établies. Montesquieu, au contraire, n'essaie point de nous donner une idée exacte de ce qu'était le gouvernement de Venise, mais, ayant pris chez Amelot quelques-unes des lois les plus caractéristiques de cette République, il montre comment elles dérivent nécessairement de la forme aristocratique du gouvernement, quand le corps des nobles qui statuent est composé d'un petit nombre d'individus. On ne peut donc pas dire que l'ouvrage d'Amelot de la Houssaie ait eu une influence sur la pensée de Montesquieu; elle a seulement facilité son travail, car il y a trouvé une description exacte et complète de la plus célèbre aristocratie de son temps.

(1) *Monumenta Spectantia Historiam Stavorum Meridionalium*, Tome XI,

P. 69. « Gli Ragusei vivono a republica, et fanno uno presidente, che sta nel « palacio, il qualo dura un mese e ha XII come consiglieri, li quali tutti si chiamano « il consiglio picciolo. »

P. 71. « Mutano il castellano ogni giorno, ne vi è alcuno, che sapia, quando dee « venir la sua voltz. »

Villari, *The Republic of Ragusa*, p. 86, dit qu'on changeait les officiers de la garde fort souvent, mais ne précise pas la durée de leur office.

II

La Turquie et la Perse

Au XVIII^e siècle, la Turquie et la Perse étaient les pays sur lesquels on était le mieux documenté; les ambassadeurs, les érudits, les commerçants, et les missionnaires, tous y voyageaient, et nous possédons des descriptions très intéressantes, très compréhensives, et très exactes de ces deux pays. Nous ne devons donc pas être surpris de les retrouver à tout instant dans *l'Esprit des Lois*, puisque Montesquieu pouvait si facilement se renseigner sur eux; il devait, d'ailleurs, avoir une très grande connaissance de la Perse, même avant de commencer son travail, car il avait dû beaucoup lire sur ce sujet lors de la composition des *Lettres Persanes*. Voyons quelles ont été ses sources :

Montesquieu s'inspire surtout des livres de Ricaut (1) et de Chardin (2) dans sa description de la Turquie et de la Perse. Il nous renvoie aussi, pour quelques renseignements, aux livres de Guillet de Saint-Georges (3), du père Ducerceau (4), et de Pitton de Tournefort (5), le savant botaniste. Tous ces écrivains étaient bien renseignés — Ricaut et Chardin surtout, car ils avaient non seulement passé plusieurs années en Orient, mais ils avaient aussi joui de facilités toutes spéciales pour obtenir des informations sur les cours du Grand-Seigneur et du Shah de Perse.

Ricaut a été la principale source de Montesquieu pour la Turquie. Il était fils d'un commerçant de Londres; après avoir fait ses études à Cambridge, où il fut reçu bachelier en 1650, il voyagea pendant quelques

(1) Ricaut : *Histoire de l'Etat Présent de l'Empire Ottoman*. Edition d'Amsterdam, 1670.

(2) Chardin : *Voyages en Perse et autres Lieux de l'Orient*. Edition d'Amsterdam, 1711.

(3) Guillet de Saint-Georges : *Lacédémone Antique et Nouvelle*, 1776.

(4) Ducerceau : *Histoire de la Dernière Révolution de Perse*. Paris, 1723

(5) Tournefort : *Relation d'un Voyage du Levant*.

années en Europe, en Asie, et en Afrique. Nommé secrétaire du comte de Winchelsea, qui partit comme ambassadeur à Constantinople en 1661, il demeura attaché à cette ambassade pendant plusieurs années. Ensuite il remplit pendant onze ans les fonctions de consul anglais à Smyrne. Rentré en Angleterre, il fut pourvu de plusieurs autres charges, d'abord en Irlande, et, plus tard, dans les villes hanséatiques. Il mourut en 1700. Il est l'auteur de trois ouvrages sur la Turquie : *Histoire de l'Etat Présent de l'Empire Ottoman*, Londres, 1669; *Histoire des trois derniers Empereurs turcs, depuis 1623 jusqu'en 1679*, Londres, 1680, et *Histoire des Turcs depuis 1579 jusqu'en 1699*, Amsterdam, 1709; ces ouvrages furent réunis et publiés en français sous le titre de *Histoire de l'Empire Ottoman*, La Haye, 1709. Il écrivit aussi une *Histoire de l'Etat Présent de l'Eglise Grecque et de l'Eglise Arménienne*, Londres, 1678 (1).

L'*Histoire de l'Etat Présent de l'Empire Ottoman*, qui semble avoir été le mieux connu des ouvrages de Ricaut, fut beaucoup appréciée par les lecteurs contemporains. Elle donne une description détaillée et pittoresque de la Turquie, et l'auteur y fait preuve d'une certaine aptitude littéraire et d'une connaissance fort étendue des états du Grand-Seigneur. Ce livre eut de nombreuses traductions françaises; Montesquieu a dû se servir de celle d'Amsterdam de 1670, car la pagination de ses renvois à Ricaut correspond à celle de cette édition.

Outre ce qu'il doit à Ricaut, l'auteur de *l'Esprit des Lois* cite au moins un passage de Guillet de Saint-Georges, sur les droits de succession en Turquie. Le témoignage de cet auteur pourrait, au premier abord, nous sembler suspect, car, au cours d'une polémique qui fut soulevée contre lui, lors de la publication de son livre, par le célèbre archéologue, Spon, il fut prouvé qu'il n'avait jamais mis les pieds dans les pays qu'il décrivait. Il avait publié son livre sous le nom de son frère, La Guilletierre. Il supposait que ce dernier, après avoir passé quatre ans en esclavage à Tunis, s'embarqua pour Gênes; dans cette ville, il aurait conçu le désir de visiter la Turquie (2) et, après y avoir voyagé, il aurait envoyé la relation de son voyage à Paris, pour y être publiée. Tout ceci n'était qu'un pur roman. Mais, pour sa description de l'Orient, Guillet de Saint-Georges s'était renseigné chez les missionnaires, les PP. Simon et Barnabé, et les faits

(1) Voir Michaud : *Biographie Universelle*.

(2) Guillet de Saint-Georges, *op. cit.*, tome II. pp. 462-464. (Edition de Paris 1679).

qu'il rapporte sont exacts. Ils sont, d'ailleurs, confirmés par les écrits de Hammer-Purgstall (1), d'Eton (2), et d'autres écrivains modernes sur la Turquie.

Montesquieu s'est aussi servi des *Voyages* de Tournefort, pour se documenter sur la Turquie; je n'en ai pas relevé de traces certaines dans *l'Esprit des Lois* tel que ce livre a été publié par l'auteur lui-même. Mais M. Barckhausen, au cours des recherches qu'il a faites aux Archives du Château de la Brède, a trouvé des manuscrits, mis ensemble dans des cartons, et intitulés *Matériaux qui n'ont pu entrer dans l'Esprit des Lois*; il les a publiés dans son livre sur *Montesquieu, l'Esprit des Lois, et les Archives de la Brède*. On trouvera, dans mon Appendice, le texte de ceux des chapitres inédits où il y a des détails pris aux récits des voyageurs. Les citations de Tournefort se trouvent dans le quatrième chapitre du troisième groupe de manuscrits; il y en a deux; l'une parle du nombre de colonies qui ont été transportées, de temps en temps à travers les âges, à Constantinople, quoique cette ville ne s'en trouve pas plus peuplée, à cause des dévastations de la peste et des abus du gouvernement.

L'autre citation de Tournefort nous donne un détail sur la Perse; il y est question du transport des Arméniens à Julfa et dans le Guilan, sous Shah Abbas, et des différents résultats de l'établissement de ces deux colonies. Montesquieu attribue cette citation entièrement à Tournefort; mais la description du sort de la colonie arménienne au Guilan, qui fut décimée par les effets du climat insalubre, ne se trouve pas chez lui, et doit être due à Chardin (3).

La Perse est un des pays que Montesquieu a le plus étudié, et à laquelle il prend un très grand nombre d'exemples pour sa description du despotisme. Ici, sa principale source est le livre de Chardin, un des plus fameux récits de voyages qui ait jamais été publié, et qui mérite l'estime dont il jouit. Peu d'écrivains sont mieux qualifiés pour parler de la Perse que Chardin, qui y passa la plus grande partie de sa vie, qui savait parler le Persan, qui comptait parmi ses amis plusieurs des habitants de ce pays. Il remplit les conditions que pose Bacon au voyageur parfait; Bacon dit que celui-ci doit :

« faire usage d'un Journal, et voici les choses qu'il faut observer :

(1) Hammer-Purgstall : *Histoire de l'Empire Ottoman*.

(2) Eton : *A Survey of the Turkish Empire*.

(3) Chardin, *op. cit.*, tome IV, pp. 14-16.

« Les Cours des princes, surtout dans les tems que les Ministres étrangers sont admis à l'audience, les cours de justice, quand elles agitent des causes considérables, les assemblées du clergé ou consistoires ecclésiastiques, les temples & les monastères, avec les monuments qui y sont, les murailles & les fortifications des grandes & petites villes, leurs ports & leurs havres, les Antiquités & les mines, les bibliothèques, les collèges, & les lieux où l'on soutient des thèses, les vaisseaux & leurs chantiers, les palais les plus magnifiques, les promenades aux environs des grandes villes, les Arsenaux de mer & de terre, les gréniers publics, les changes, les bourses, les magasins de marchandises, les Académies à monter à cheval & à faire des armes, la levée des soldats & leur discipline, les spectacles où se rend la meilleure compagnie, les trésors des pierreries, les garde-meubles, les cabinets des curieux ; & enfin tout ce qu'il y a de plus digne de remarque dans les lieux par où l'on passe » (1).

La liste des choses à voir est formidable ; pourtant elle n'aurait pas rebuté Chardin, qui tient compte de tous ces objets dans son Journal. Ce voyageur semble avoir été, d'ailleurs, singulièrement bien doué par les qualités de son esprit pour l'observation et la description d'un pays étranger : il n'a pas de préjugés, d'opinions préconçues ; on ne voit chez lui aucun désir, d'un côté, d'admirer aveuglément tout ce qui est persan, de l'autre, de se faire le détracteur de la Perse. Quand on ajoute à l'impartialité de son jugement le pittoresque de son style et l'intérêt des matières dont il traite, on comprendra facilement que les *Voyages* de Chardin forment une œuvre vraiment remarquable.

Jean Chardin naquit à Paris en 1643. Il était fils d'un bijoutier, protestant, et semble avoir eu une fortune assez considérable. Dès l'âge de vingt-deux ans, son père l'envoyait aux Indes, pour des opérations relatives au commerce des diamants. Pour s'y rendre, il passa par la Perse, et, à son retour, il se fixa à Ispahan pendant six années. Le Shah de Perse en fit son marchand, bientôt après son arrivée dans cette ville, et Chardin se trouva en rapports avec tous les grands de la Cour. Il semble avoir eu le désir de s'informer de toutes les phases de la vie en Perse, et il profita de ses relations pour recueillir une grande quantité de renseignements sur la Cour du Shah et sur la Ville d'Ispahan. Il fit aussi plusieurs voyages dans les provinces, ce qui lui fournit des informations sur les différentes races

(1) Bacon : *Essais. Des Voyages*, pp. 109-110, Traduction publiée à Paris, 1734.

qui y vivaient sous la domination des Persans. Il rentra en France en 1670, mais n'y fit qu'un court séjour, car, l'année suivante, il repartait pour l'Orient. Il y resta, tant en Perse qu'aux Indes, pendant dix années. Il ne retourna pas dans son pays, car il avait constaté, lors de sa dernière visite, que sa religion lui fermait tous les emplois en France, et qu'il ne fallait pas espérer y obtenir des honneurs ou des avancements. Il se rendit donc en Angleterre, où, dix jours après son arrivée, le roi Charles II le nomma chevalier. La première partie de son *Voyage* parut en 1686, mais il dut en interrompre la publication, car il fut envoyé en Hollande comme plénipotentiaire de l'Angleterre et agent de la Compagnie Anglaise des Indes Orientales. La relation complète de ses *Voyages* ne parut donc pour la première fois qu'en 1711. Il mourut à Londres en 1713 (1).

La peinture que fit Chardin de la Perse est si ample, si détaillée, et si exacte, que Montesquieu put y trouver tout ce qu'il désirait savoir sur ce pays. Il emprunta pourtant un ou deux renseignements à d'autres livres de voyageurs. Il y a d'abord l'ouvrage du P. Ducerceau : *Histoire de la Dernière Révolution de Perse*. Paris, 1728. Le père Ducerceau (1670-1730) n'alla jamais lui-même en Perse, mais il travailla sur les mémoires du P. Jude Krusinski, jésuite polonais, qui y avait fait un long séjour; ces mémoires embrassent les années 1694 à 1725; pour la période de 1725 à 1728, le P. Ducerceau prit ses matériaux dans les journaux de l'époque. Son livre contient l'histoire du règne de Hussein, prince faible et fanatique, de la révolution de Myrr-Weis (1713), et de l'abdication de Hussein en faveur de Maghmud, fils de Myrr-Weis. L'auteur décrit aussi le règne de Maghmud, et le commencement de celui du neveu de ce dernier, Asraff. La relation est écrite avec exactitude, et, par moments, ne manque pas de pittoresque; mais c'est plutôt une chronique de faits qu'une description, et c'est un livre qui n'est nullement propre à frapper l'imagination ni à stimuler la pensée, comme fait celui de Chardin.

Voici le passage où Montesquieu se sert de cet ouvrage :

« Il faut que le peuple soit jugé par les lois, et les grands par la fantaisie du prince; que la tête du dernier sujet soit en sûreté, et celle des bachas toujours exposée. On ne peut parler sans frémir de ces gouvernements monstrueux. Le Sophi de Perse, détrôné de nos jours par Mérivéis,

(1) Michaud : *Biographie Universelle*.

vit le gouvernement périr avant la conquête, parce qu'il n'avait pas versé assez de sang » (1).

Le père Ducerceau raconte que Shah-Hussein, le dernier Roi de Perse de la famille des Sophis

« étoit né avec un genie naturellement doux & ennemi de toute violence. Cette disposition, où il entroit autant de timidité & de foiblesse, que de véritable humanité, auroit eu besoin d'un sage correctif dans un Prince de son caractère. Il se trouve au contraire qu'elle fut encore gâtée par les insinuations intéressées des Eunuques qui le gouvernoient, & qui à force de lui faire envisager avec horreur certains traits de rigueur un peu outrée, échappés à quelques-uns de ses prédécesseurs, firent si bien qu'ils le rendirent incapable de se prêter à la sévérité même la plus modérée et la plus nécessaire. »

Hussein avait tellement horreur du sang, qu'un jour où il avait blessé, par mégarde, quelques canards, il en éprouva des remords très vifs, et expia par une pénitence ce qu'il considérait comme un fort grand péché. Pendant tout son règne il ne condamna jamais personne à mort, et ne punit tous les crimes que par des confiscations et des amendes pécuniaires. Avant lui, on avait toujours châtié les crimes par la peine de mort, ou par des bastonnades, et la crainte de cette punition empêchait qu'il n'y eût beaucoup de crimes. Mais sous Shah Hussein

« il n'étoit guères possible que l'assurance de l'impunité ne produisit pas « un relâchement général dans tous les ressorts du Gouvernement » (2).

Ainsi, comme le dit Montesquieu, il vit le Gouvernement périr avant lui.

Remarquons, en passant, que Montesquieu fait une erreur de détail historique quand il dit que Mériréïs détrôna le dernier Sophi de Perse. Ce fut, en effet, Myrr-Weis qui souleva la révolte, mais il mourut avant d'atteindre Ispahan, et ce fut son fils, Maghmud, qui s'empara du trône (3). Je crois qu'il y avait très longtemps que Montesquieu n'avait lu le livre du P. Ducerceau quand il écrivit ce chapitre de *l'Esprit des Lois*, car ses paroles ne ressemblent nullement à celles de la relation, et on retrouve d'or-

(1) *Esprit des Lois*, Livre V, chap. 9, § 5.

(2) Le P. Ducerceau, *op. cit.*, tome I, pp. 80-87.

(3) Montesquieu répète cette erreur quand il dit — Livre XVIII, ch. 19, § 2 (note) — que Mériréïs (au lieu de Maghmud), s'étant rendu maître d'Ispahan, fit tuer tous les princes du sang. Cette information aussi est tirée du livre du P. Ducerceau, chez lequel Montesquieu a trouvé tout ce qui se rapporte à la révolution de Myrr-Weis.

dinaire une forte ressemblance textuelle entre son œuvre et ses sources. D'ailleurs, dans la note où il nous renvoie au P. Ducerceau, il ne donne pas le titre exact du livre, ce qui est fort rare chez lui. Pourtant, il rapporte fidèlement la pensée du jésuite, car tout dans ce livre fait voir qu'il attribuait le détronement des Sophis à la clémence outrée et déplacée de Shah Hussein.

Montesquieu doit aussi la connaissance de plusieurs exemples des coutumes des pays mahométans aux ouvrages des orientalistes et des érudits de son époque; ceux-ci n'avaient souvent jamais voyagé eux-mêmes, mais ils travaillaient sur des manuscrits que rapportaient les voyageurs. Citons, entre autres, la *Vie de Mahomet*, de Boulainvilliers, sur la raison pour laquelle on ne mangeait pas la chair de cochon dans les pays musulmans (1), et Prideaux, *Vie de Mahomet*, sur l'âge auquel le prophète se maria pour la première fois (2). Montesquieu, dans la note sur le deuxième chapitre de son seizième livre, cite Prideaux, et fait une erreur assez extraordinaire. Il parle des mariages dans les pays chauds, et dit qu'ils se font très tôt; pour appuyer ses remarques, il prétend citer ainsi Prideaux :

« Mahomet épousa Cadhisja à cinq ans, coucha avec elle à huit. Dans les pays chauds d'Arabie et des Indes, les filles y sont nubiles à huit ans et accouchent l'année d'après.

(Prideaux : *Vie de Mahomet* » (3).

Ce que dit Prideaux n'appuie pas la remarque de Montesquieu, sur les mariages d'enfants aux pays orientaux; il est, néanmoins, vrai qu'on s'y marie très jeune.

Voici le passage de Prideaux que cite notre auteur :

« Elle se nommait Cadigha, & étoit devenuë le plus riche parti de la Mecque après la mort de son époux. Mais comme la plûpart de son bien étoit en marchandise, & qu'elle n'entendoit point le commerce, elle eut besoin d'un facteur intelligent qui put la soulager des embarras du négoce. Mahomet avoit alors vingt-cinq ans, & avec cela de la capacité. La veuve s'adressa à luy, & proposa des conditions si avantageuses qu'il les accepta.

(1) Boulainvilliers : *Vie de Mahomet*, pp. 148-150. Edition de Londres, 1730. Boulainvilliers étoit l'historien célèbre au XVIII^e siècle par son admiration pour les temps féodaux, qu'il considérait comme l'âge d'or de la monarchie.

(2) Prideaux : *Vie de Mahomet*, pp. 15-16. Edition de Paris, 1699. Ce savant (1648-1724) étoit professeur d'hébreu à Oxford; il est surtout célèbre par son *Histoire des Juifs* (1715-1718).

(3) *Esprit des Loix*. Livre XVI, chap. 7 § 2, (note).

Il s'acquita avec tant de fidélité de cet employ durant trois ans qu'il trafiqua pour elle à Damas & ailleurs, que quoy qu'il n'eût que vingt-huit ans & qu'elle en eût 40, elle jugea à propos de luy faire perdre la qualité de domestique pour luy donner celle de son mary & de son maître. »

Exemple des vilains tours que jouent les chiffres à ceux qui les citent de mémoire !

Je crois que Montesquieu s'est servi du « *Voyage du Levant* » de Thévenot, dans la description qu'il donne de la prière des Mahométans (1). Il dit que les Mahométans devaient prier cinq fois par jour, et à chaque prière, ils faisaient un acte par lequel ils jetaient derrière leur dos tout ce qui appartient à ce monde. Chardin, dont Montesquieu se sert presque toujours pour ce qui concerne la Perse, dit : (2)

« Le tems des prières est fort exactement & fort régulièrement observé, « dans cette fausse Religion. J'ai dit qu'il y en a cinq de commandées. »

Mais chez Chardin, il n'y a aucune mention du geste avec lequel les Mahométans renoncent aux mondanités. Thévenot est beaucoup plus détaillé dans sa description de la prière des Mahométans ; voici ce qu'il dit : (3)

« Estans entrez dans la Mosquée, ils saluent le Keble, puis prennent « place, & attendent que l'Imam, qui signifie le Prelat, commence la « prière par ces mots, Allah Ekber, c'est-à-dire Dieu est grand, alors les « assistants disent en eux-mêmes ou tout haut s'ils veulent, je veux imiter « cet Imam en ce qu'il fait, et font tout ce qu'il fait, & premièrement « ils mettent les mains sur les épaules & disent Allah Ekber, puis met- « tans les mains l'une sur l'autre sur le nombril, ils disent certaines prières « en eux-mêmes & à la fin de chacune se prosternent contre terre, & disent « Allah Ekber... Quand ils mettent les mains sur les épaules, cela veut « dire qu'ils ont quitté toutes choses mondaines, & qu'ils sont en présence « de Dieu, & la jonction des mains signifie le respect qu'ils ont en sa pré- « sence. »

Thévenot semble avoir été un auteur bien connu au XVIII^e siècle, car les écrivains de cette époque le citent souvent. C'est le seul auteur chez qui j'aie pu trouver l'explication de cet acte des Mahométans, et il est très probable que ce soit de lui que Montesquieu tienne cette allusion.

(1) *Esprit des Loix*, Livre XXIV, ch. XI, § 2.

(2) Chardin, *Voyages*, tome VII, p. 248.

(3) Thévenot, *Voyage du Levant*, pp. 93+94. Thévenot (1633-1667) avait la passion des Voyages. Comme il avait aussi de la fortune, il passa sa vie à parcourir l'Europe, le Levant et les Indes. Il en publia la relation — *Le Voyage du Levant* en 1664, les autres après sa mort.

Quand Montesquieu cite Chardin et Ricaut, il est presque toujours très exact — non seulement il les cite mot à mot, mais il nous renvoie souvent au volume et à la page où il a pris la citation, et toujours avec l'exactitude la plus minutieuse. Il y a seulement un renvoi dont l'inexactitude pourrait dérouter le lecteur. Dans le chapitre sur les « Abus de l'Esclavage » (Livre XV, Chap. 12 § 2) l'auteur nomme Chardin, tome II, « *Description du Marché d'Izagour* » comme étant la source de l'idée que la paresse des Orientaux fait des sérails des lieux de délices pour les femmes mêmes contre qui ils ont l'air d'être établis. Chardin décrit le marché d'Isgaour dans les premières pages de son second volume (1). Mais il nous le montre comme un endroit horrible, où on ne pouvait même pas trouver de quoi manger, et où les esclaves étaient enchaînés les uns aux autres. Quant à leur paresse, il n'en parle pas. Le passage que cite Montesquieu est la description du voyage que fit Chardin d'Isgaour jusqu'à Anarchie, un village de Mingrélie (2). Sur le bateau dans lequel il voyageait, il y avait quarante esclaves; les femmes étaient destinées aux sérails persans. Au début, Chardin les plaignit, et s'étonna de ce qu'elles ne semblaient pas malheureuses. Pourtant, il remarqua qu'on les traitait bien :

« Dès qu'on les avoit achetées on leur ôtoit les lambeaux dont elles « étoient couvertes. On les vêtoit de linge & d'habits neufs, & on les faisoit travailler. On employoit les hommes & les garçons au service du vaisseau, les femmes & les filles à coudre. Ils paroissoient tous bien satisfaits de l'habillement & de la nourriture qu'on leur donnoit. Le travail étoit leur grande peine, il falloit souvent que le bâton les y portât. »

Après les avoir observées pendant quelques jours, et remarqué combien elles étaient paresseuses, il dit :

« Il m'entra dans l'esprit ce que je n'avois pû jusques-là y mètre, savoir que les Serrails fussent des prisons si paisibles & si délicieuses qu'on le disoit. Je compris alors, que des créatures paresseuses à tel excès que ces femmes Mingreliennes, que je voyois n'avoir pas de plus grand plaisir que d'être assises, la tête panchée sur les genoux tout le jour entier, à moins qu'on ne les forcât de travailler; que ces sortes de femmes, dis-je, ne se pouvoient pas trouver mal à leur aise dans de beaux logis avec de spacieux jardins, où on leur donnoit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie, sans les mettre à rien faire. »

(1) Chardin, *op. cit.*, tome II, pp. 3-5.

(2) Chardin, *op. cit.*, tome II, pp. 13-14.

Ici nous retrouvons clairement la description de :

« cette paresse qui rend les sérails d'Orient des lieux de délices pour ceux « mêmes contre qui ils sont faits ».

C'est presque certainement par Chardin que Montesquieu a su que « Mahomet recommanda à ses sectateurs de garder leurs femmes ». (*Esprit des Lois*: Livre XVI, ch. 13 note). Chardin dit : (*op. cit.*, tome VI, p. 220)

« Ils rapportent que leur Législateur à l'agonie leur dit pour la dernière « chose : Gardez votre Religion & vos femmes ».

Montesquieu parle d'un certain iman, qui, en mourant, aurait dit la même chose. Y aurait-il là une confusion avec Mahomet, qui, selon Chardin, était à l'agonie quand il donna ce conseil ?

C'est aussi par Chardin que Montesquieu a dû apprendre la répugnance qu'éprouvent les Persans à la navigation et au commerce maritime. (*Esprit des Lois*. Livre XXI, ch. 8, § 3). Chardin dit : (tome VI, pp. 84-86)

« La Perse n'a nulles forces maritimes... Les Persans ne se soucient « point du commerce des mers ».

Il y a chez Montesquieu (Livre XXIV, chap. II, § 3 et 4), une remarque dont on comprend mieux la portée quand on a devant soi le livre de Chardin, où nous retrouvons la même idée, mais développée d'une manière plus étendue. Montesquieu parle du mauvais effet que produit sur un peuple de religion contemplative et fataliste des Mahométans. Il ajoute :

« Si d'ailleurs d'autres causes concourent à leur inspirer le détachement, « comme si la dureté du gouvernement, si les lois concernant la propriété « des terres, donnent un esprit précaire : tout est perdu.

« La religion des Guèbres (1) rendit autrefois le royaume de Perse « florissant ; elle corrigea les mauvais effets du despotisme. La religion « mahométane détruit aujourd'hui ce même empire ».

Chardin (2), cherchant à déterminer pourquoi, au XVIII^e siècle, la Perse est plus stérile et moins peuplée qu'elle ne l'avait jadis été, donne deux raisons de son appauvrissement :

« La première vient de la différence de la Religion & la seconde de la différence du Gouvernement. La Religion des anciens Perses, qui étoient Ignicoles, ou adorateurs du feu, les engageoit à cultiver la terre ; car, suivant leurs maximes, c'étoit une action pieuse & méritoire de planter un arbre, de

(1) Les anciens habitants de la Perse.

(2) Chardin : *op. cit.* tome IV pp. 24 , 25.

défricher un champ, de faire produire quelque fruit à une terre stérile, au lieu que la Philosophie des Mahométans tend seulement à jouir des choses du monde pendant qu'on y est, sans s'en soucier davantage que d'un grand chemin par où l'on a bien-tôt passé. Le Gouvernement de ces anciens Peuples-là étoit aussi plus juste & plus égal. Le droit de la propriété des terres, ou des autres biens, y étoit sur & sacré ; mais à présent le Gouvernement est despotique & absolument arbitraire » (1).

Montesquieu ne fait dans le passage sur la religion mahométane cité auparavant aucune mention de Chardin ; je crois pourtant qu'il est tout entier une réminiscence du livre du célèbre voyageur. On y voit le même contraste entre la religion mahométane et celle des Guèbres, et la même allusion au gouvernement despotique, où la dureté des lois rend la propriété des terres incertaine et précaire. Le passage de Chardin forme un commentaire intéressant sur la remarque de Montesquieu, car il nous fait comprendre pourquoi la religion des Guèbres rendit la Perse florissante. Il montre aussi que Chardin, avant Montesquieu, avait réfléchi sur l'influence de la religion sur l'esprit général d'un peuple et sur la prospérité d'un royaume ; nous le voyons donc influencer la pensée du grand philosophe, non seulement par les faits qu'il rapporte, mais aussi par sa propre pensée. Je suis d'ailleurs persuadée que ce n'est pas le seul endroit où Montesquieu a subi l'influence des idées de Chardin, et que la fameuse théorie de l'influence du climat sur les lois est en partie due à cet écrivain.

Les chapitres dans lesquels Montesquieu examine l'influence du climat sur le caractère des peuples, et, par conséquent, sur leurs lois, soulevèrent plus de discussions, lors de leur publication, qu'aucune autre partie de son livre. Les uns acclamaient la théorie comme un trait de génie, une idée qui allait rajeunir et réformer toute la science politique ; les autres voyaient surgir avec effroi le spectre des doctrines hétérodoxes de Spinoza, et combattaient de toutes leurs forces cette théorie (2), qui, poussée jusqu'à ses limites, aboutirait au déterminisme ; quelques-uns publièrent des livres et

(1) On trouvera dans ce livre partie III, p. 261, une autre citation de Chardin sur le même sujet, qui a pu être également utile à Montesquieu.

(2) Voir à ce sujet : Carcassonne : *Montesquieu et la Constitution Française* : chap. III, pp. 103-177 « *L'Esprit des Lois et la Critique* ». — Voir aussi : Dedieu : *Montesquieu et la Tradition Politique Anglaise* chap. VII pp. 192-225, *Les Rapports des Lois avec le climat*.

des pamphlets la combattant sérieusement; d'autres, tels que Fréron, la tournèrent en ridicule (1).

Quoique Montesquieu fût le premier qui ait développé, sous tous les rapports, cette idée de l'importance du climat pour la législation, elle avait été énoncée longtemps avant lui. Elle date du temps de Galen et d'Hippocrate, si toutefois elle n'était pas déjà un lieu commun à leur époque. Hippocrate attribuait le caractère des différents hommes aux différents climats qu'ils subissent. De leurs caractères, dit-il, naissent leurs lois, et ainsi, selon lui, les formes des gouvernements dérivent directement du climat. Montesquieu aura pu lire Hippocrate, ou dans l'original ou dans un livre (2) écrit par un médecin anglais, John Arbuthnot, dont je vais bientôt parler. Arbuthnot cite Hippocrate très longuement, pour appuyer ses théories.

Bodin, qui fut aussi un précurseur de Montesquieu, dans son traité *De la République*, tout en réfutant les opinions de Polybe et de Galen, qui croyaient au déterminisme par le climat, se montre convaincu de l'importance de son action; il dit:

« L'un des plus grands, & peut-être le principal fondement des Républiques, est d'accomoder l'estat au naturel des citoyens, & les edicts & ordonnances à la nature des lieux, des personnes, & du temps... On doit diversifier l'estat de la République à la diversité des lieux: à l'exemple du bon architecte, qui accomode son bastiment à la nature qu'il trouve sur les lieux... Disons donc premierement du naturel des peuples de Septentrion, & de Midy: puis des peuples d'Orient, & d'Occident: & la diffé-

(1) Voir, par exemple les vers qui parurent dans le livre de l'Abbé de la Porte : *Observations sur l'Esprit des Loix*. Part. II, p. XX (Amsterdam, 1751. Seconde Edition).

« ... Tout lui paroît fruit du terroir.
Le sol est la cause première
De nos vices, de nos vertus.
Néron sous un autre hémisphere
Auroit peut-être été Titus
L'Esprit n'est qu'un second mobile :
Et notre raison versatile
Est dépendante des climats,
Féroce au pays des frimats.
Voluptueuse dans l'Asie.
Le même ressort ici-bas
Donne à chacun sa fantaisie.
Ainsi, sans un grand appareil,
On peut dans le siècle où nous sommes
Calculer la valeur des hommes
Par les seuls degrés du soleil... » etc.

(2) Arbuthnot : *Essai des effets de l'Air sur le Corps Humain*. Traduit de l'Anglais par Boyer de Pébrandié. Paris, 1742, pp. 156-157.

rence des hommes montagnars à ceux qui demeurent en la plaine, ou ès lieux marescageux, ou battus des vents impetueux : après nous dirons aussi combien la discipline peut changer le droit naturel des hommes : en reiectant l'opinion de Polybe & de Galen, qui ont tenu que le país, & la nature des lieux emporte nécessité aux mœurs des hommes... Tout ainsi que le peuple de septentrion le gaigne par force, & le peuple de Midy par finesses : aussi ceux du milieu participent médiocrement de l'un & de l'autre, & sont plus propres à la guerre, au iugement de Vegece & de Vitruve : c'est pourquoy ils ont establi les grands Empires, qui ont flori en armes & en loix... Donques les peuples des régions moyennes ont plus de force que ceux de Midy, & moins de ruses : & plus d'esprit que ceux de Septentrion, & moins de force : & sont plus propres à commander & gouverner les Republiques, & plus justes en leurs actions. Et si bien on prend garde aux histoires de tous les peuples, on trouvera que tout ainsi que les grandes armées & puissances sont venues de Septentrion : aussi les sciences occultes, la Philosophie, la Mathématique, & autres sciences contemplatives sont venues du peuple méridional : & les Sciences politiques, les loix, la iurispudence, la grace de bien dire, et de bien discourir, ont pris leur commencement & origine aux regions metoyennes : et tous les grands Empires y ont esté establis » (1).

Il dit que les peuples du Nord sont plus vigoureux, plus brutaux, et plus chastes que ceux du Midi, qui sont enclins à la paresse et à la volupté. En somme, il donne les mêmes exemples que Montesquieu.

Pourtant, Bodin n'a pas établi clairement les différents aspects du problème de l'influence du climat, et n'y a indiqué aucune solution. M. Fournol a pu écrire de lui que « l'influence du climat sur les mœurs apparaissait à Bodin comme une chose mystérieuse, inanalysable » (2). Tandis que Montesquieu, au contraire, systématise le problème : pour lui, « le mystère de l'influence du climat sur les nations ne sera éclairci que dans la mesure où l'on découvrira que notre constitution physique dépend du climat, que celle-là détermine en nous certaines tendances intellectuelles et morales, et qu'à leur tour, ces tendances nécessitent certaines dispositions juridiques, en sorte que, par un enchaînement fatal, notre droit public et privé n'est que la conséquence nécessaire de notre tempérament façonné par un milieu spécial » (3).

(1) Bodin : *Les Six Livres de la République*. Paris, 1580. Livre V. Chap. I, pp. 666-701.

(2) Fournol : *Bodin Prédecesseur de Montesquieu*, p. 124. Paris, 1896.

(3) Dedieu : *op. cit.*, p. 211.

Bodin a probablement suggéré des exemples à Montesquieu, mais la pensée du philosophe angevin tenait trop du Moyen Age, manquait trop de clarté et de méthode, pour l'influencer beaucoup. Bodin devança Montesquieu, plutôt qu'il ne l'inspira.

En 1728 et de nouveau en 1732, deux épidémies violentes de peste avaient éclaté en Europe; les médecins établirent une enquête sur les phases de cette maladie, et on découvrit des rapports entre les brusques changements de température qui survinrent à cette époque et les progrès du mal. Ceci amena une préoccupation générale des effets du climat sur la santé, et de nombreux mémoires furent publiés sur ce sujet (1). Un des plus intéressants est celui, dont je viens de parler, du médecin anglais, John Arbuthnot. Celui-ci attribue au climat une influence prépondérante sur la constitution physique, l'esprit, les mœurs et les habitudes des nations, et fait remarquer que l'on trouve « une uniformité assez constante dans le génie & le tempérament des habitants de différentes nations, quoique même la race ait changé » (2).

Enfin, presque tous les voyageurs ont quelque chose à dire sur le sujet : Sorbière, Le Sage de la Colombière, et La Mottraie attribuent la mélancolie anglaise au climat humide et nébuleux du pays (3); les missionnaires à la Chine font voir la différence de tempérament entre les Chinois du nord de l'Empire et ceux du midi : ceux-là étaient énergiques et courageux, ceux-ci timides et craintifs; les voyageurs en Orient attribuaient tous le naturel paresseux et lascif des Orientaux à leur climat énervant.

M. Dedieu, dans son livre sur les sources anglaises de l'*Esprit des Lois*, croit que la théorie de Montesquieu est entièrement due à l'essai d'Arbuthnot. Il dit que son système « est une adaptation vigoureuse, mais une adaptation, du système de l'anglais John Arbuthnot » (4). Sans nier que le livre d'Arbuthnot ait pu avoir une grande influence sur la pensée de Montesquieu, je crois néanmoins que Chardin, Tavernier, Bernier, et les autres voyageurs y ont été pour beaucoup, et que M. Dedieu, qui les passe presque sous silence — « Dupin croit que Montesquieu a subi l'influence des *Voyages* de Chardin (5), dit-il simplement — ne prête pas assez d'import-

(1) Dedieu : *op. cit.*, pp. 204 Seq.

(2) Arbuthnot : *op. cit.*, p. 192.

(3) Dedieu, *op. cit.*, p. 208.

(4) Ibid, p. 212.

(5) Ibid, p. 203

tance au rôle que jouent les récits des voyageurs dans la pensée de Montesquieu.

Chardin formule une théorie de l'influence du climat toute semblable à celle de Montesquieu. Nous retrouvons chez lui la même préoccupation de l'influence du climat; il lui attribue la tendance des Persans à la paresse, à la luxure, à la jalousie; c'est encore le climat qui fait qu'on renferme les femmes en Orient (1) et qui rend l'imagination des habitants des pays chauds moins vive, et leur empêche de faire des progrès dans les Arts (2). On ne peut lire le livre de Chardin sans remarquer l'importance du rôle qu'il donne au climat, et Montesquieu n'a pu manquer d'être frappé par les exemples qu'il apporte à la confirmation de sa théorie. Chardin résume ainsi sa conception de l'influence du climat :

« Je trouve toujours la cause, ou l'origine des mœurs & des habitudes des Orientaux dans la qualité de leur climat; ayant observé dans mes voyages, que comme les mœurs suivent le tempérament du corps, selon la remarque de Galien, le tempérament du corps suit la qualité du climat de sorte que les coutumes ou habitudes des Peuples ne sont point l'effet du pur caprice, mais de quelques causes, ou de quelques nécessités naturelles, qu'on ne découvre qu'après une exacte recherche » (3).

Mais il y a une raison, plus forte encore que la ressemblance de leur pensée, qui me porte à croire que c'est Chardin, plutôt qu'Arbuthnot, qui a influencé Montesquieu; c'est que, longtemps avant que le médecin anglais n'eût écrit son livre, Montesquieu connaissait à fond les *Voyages de Chardin*. Il les cite, presque à chaque page, dans les *Lettres Persanes*, qui furent publiées en 1721, tandis que le livre d'Arbuthnot ne parut qu'en 1732, et ne fut traduit en français qu'en 1742. Pourquoi Montesquieu aurait-il lu Chardin sans être frappé par sa théorie du climat? Sur tout et, quelques années plus tard, celle d'Arbuthnot — d'ailleurs identique à celle de Chardin — devait produire sur lui un tel effet? Il est bien plus probable que Montesquieu, lisant Chardin et d'autres voyageurs tels que Tavernier et Bernier, qui parlent de l'effet du climat sur le caractère et les mœurs, et qui sont cités par lui à ce propos (Livre XIV, ch. 5), se souvenant aussi des théories de Bodin et peut-être de celles d'Hippocrate, ait élaboré son système, sous l'influence de leur pensée. Plus tard, après avoir

(1) Chardin, *op. cit.*, tome VI, p. 219.

(2) Ibid., tome IV, p. 214.

(3) Ibid., tome VI, pp. 219-220.

lu Arbuthnot, il lui empruntera des faits concernant les nerfs sous l'action de la chaleur ou du froid, etc (1).

Mais c'est à Chardin qu'est dû, dans l'esprit de Montesquieu, le germe de la fameuse théorie des rapports des lois avec le climat, théorie qui, selon Auguste Comte,

« caractérise la principale force de ce mémorable ouvrage, de manière « à témoigner irrécusablement de l'éminente supériorité de son illustre auteur « sur tous les philosophes contemporains » (2).

En conclusion, je n'hésite pas à dire que Montesquieu choisit admirablement ses sources pour ce qui se rapporte à la Perse, et qu'en s'inspirant de Chardin pour la description des Persans, il ne pouvait mieux choisir. Chardin était non seulement un voyageur qui observait, c'était un homme très intelligent qui pensait et qui jugeait bien. Son influence sur le fond et sur la pensée de l'*Esprit des Lois* fut très importante et mérite d'être reconnue.

Quant au livre de Ricaut sur la Turquie, il est très détaillé et nous donne une fort bonne idée de l'état de l'Empire Ottoman. Nous étudions cet ouvrage dans un autre chapitre, quand nous examinerons la peinture du despotisme faite par Ricaut, et nous comparerons cette idée à celle qu'en donne Montesquieu; nous pourrons ainsi voir quelles étaient les sources d'une des parties les plus essentielles de sa théorie politique.

1) Voir Arbuthnot, *op. cit.*, pp. 189 et 190.

(2) Auguste Comte : *Cours de Philosophie positive*, tome IV, p. 243 (Edition de Paris 1833)

III

L'Ethiopie, l'Afrique du Nord, la Guinée

Au XVIII^e siècle, on ne connaissait guère le continent africain, à l'exception de la côte méditerranéenne, qui était connue en Europe par les relations de ceux que les corsaires d'Alger ou de Tunis avaient pris en mer, et qui y avaient donc passé quelque temps comme esclaves. Il y avait aussi là des missionnaires; ceux-ci n'étaient pas venus pour prêcher aux Mahométans, ce qui aurait été complètement inutile et leur aurait valu un ordre péremptoire de quitter le pays, sinon une mort immédiate et pénible; mais ils venaient en aide aux prisonniers chrétiens, leur procuraient des secours physiques et moraux, et négociaient, le cas échéant, pour obtenir leur libération en leur fournissant une rançon. Ils travaillaient aussi parmi les Coptes et les chrétiens schismatiques de l'Egypte et des régions voisines. Nous trouvons donc plusieurs relations de leurs travaux (1), écrites dans le but d'éveiller la sympathie des fidèles et de délier les cordons de leurs bourses. Mais ces récits ne nous instruisent pas beaucoup sur les mœurs des indigènes, car c'était seulement avec les conquérants turcs que les missionnaires et les esclaves entraient en relations. Ce qu'ils nous disent de l'Algérie et de la Tunisie est donc exactement pareil à ce que nous avons déjà appris sur la Turquie, et ne nous dit rien de nouveau sur les pays exotiques.

Il y a aussi, à cette époque, un assez grand nombre de relations qui décrivent la côte de la Guinée, car c'était là que ceux qui faisaient le commerce des esclaves venaient chercher des nègres pour les transporter en

(1) Voir, par exemple : De la Faye : *Voyage pour la Rédemption des Captifs aux Royaumes d'Alger et de Tunis*, 1731 ; *Nouveaux Mémoires des Missions de la Compagnie de Jésus dans le Levant*. Paris, 1715, etc.

Amérique (1). Pourtant, la plupart des récits que nous avons sur la Guinée sont curieusement incolores et laissent à désirer d'un point de vue de l'observation scientifique. Ceux qui les écrivirent étaient des capitaines de vaisseaux, des facteurs employés aux comptoirs français ou anglais établis sur la côte, ou, comme Smith, l'auteur d'une des relations les mieux connues, des ingénieurs envoyés pour surveiller l'entretien des forts; ils entraient rarement dans l'intérieur du pays, et ne traitaient qu'avec des chefs indigènes qui vivaient sur la côte; ceux-ci leur procuraient les esclaves qu'ils faisaient venir du centre de l'Afrique. Ces commerçants n'avaient ni les connaissances scientifiques ni l'esprit critique qu'il leur aurait fallu pour distinguer entre le vrai et le faux dans ce qu'on leur racontait; et ils n'avaient pas, non plus, les capacités littéraires qui leur auraient permis de donner une description pittoresque et frappante de ces pays où tout était fait pour étonner et, par son étrangeté même, pour charmer les yeux des Européens. Ils ne nous ont laissé qu'une idée incolore et imprécise de la côte occidentale de l'Afrique.

Quant au reste du continent, c'est presque le silence. Quelques descriptions sèches et monotones de Madagascar (2), une remarque sur l'Afrique du Sud, glissée, de temps en temps, comme par hasard, dans les *Voyages qui ont servi à l'Etablissement et aux Progrès de la Compagnie des Indes Orientales*, quelques relations de l'Ethiopie (3), des descriptions de l'Egypte où il n'est question que des monuments de l'antiquité qu'on y pouvait encore voir, et c'est tout. Pour arriver à une connaissance plus ou moins complète de l'Afrique, il faudra attendre presque un siècle. Ce continent ne fut vraiment exploré que dans la seconde moitié du XIX^e siècle, et même aujourd'hui il possède encore des régions qui nous sont très peu connues.

Montesquieu ne nous dit presque rien de l'Afrique, ce qui est naturel, étant donné le peu qu'il pouvait en savoir. Il nous parle seulement de l'Ethiopie, de la côte septentrionale du continent, et de la Guinée. Il fait

(1) Voir, par exemple Bosman : *Voyage de Guinée*. Utrecht, 1705. — Snelgrave : *Nouvelle Relation de quelques endroits de Guinée*, trad. de l'Anglais. Amsterdam, 1735. — Smith : *Nouveau Voyage de Guinée*. Traduit de l'Anglais, 1751, etc., etc.

(2) Entre autres, celles de François Cauche : *Relations Véritables et Curieuses de l'Isle de Madagascar et du Brésil*. Paris, 1651, et de Flacourt : *Histoire de la Grande Isle de Madagascar*. Paris, 1661.

(3) *Lettres Edifiantes et Curieuses*. Tome IV. *Voyage de M. Poncet. L'Abat : Relation Historique de l'Ethiopie Occidentale*. Traduit de l'Italien du P. Cavazzi. Paris, 1732, etc., etc.

tout juste une allusion aux Hottentots, quand il dit qu'ils sont parmi les peuples de la terre qui sont les plus adonnés à l'ivrognerie (1). La source de ce passage est assez curieuse pour que nous l'examinions de près. Elle vient de l'*Histoire des Tatars* (2)! Cette histoire avait été traduite d'un manuscrit rapporté de Sibérie par des officiers suédois qui y avaient été emprisonnés. Ces officiers firent traduire le manuscrit en russe, et ensuite le traduisirent eux-mêmes dans d'autres langues. L'histoire, qui remonte à la plus haute antiquité et semble contenir plus de légende que de vérité, offre peu d'intérêt pour celui qui étudie les mœurs et les lois humaines; mais le livre contient un très grand nombre de notes sur les habitudes des Tartares qui sont intéressantes au plus haut degré, et qui semblent avoir été rédigées avec le plus grand soin et avec beaucoup d'exactitude.

Les Suédois nous disent dans ces notes que les Tartares sont des ivrognes, et que : (3) .

« Toutefois, les Tartares Mahométans sont obligés par les devoirs de leur Culte d'y apporter plus de ménagement que ne le font les Tartares payens, & c'est pour cette raison qu'on ne remarque pas tant ce défaut aux Tartares Usbecks, aux Cara-Kalpakks et aux Tartares de la Crimée et de Budziack qu'aux autres Tartares qui vivent sous la protection de la Russie, et qui ne sont que des Mahométans à gros grain; en quoy il y a apparence que le climat où les premiers habitent bien plus doux que celui des autres, leur est d'une grande aide. Car nous voyons que par une inclination naturelle tous les peuples qui habitent vers le Nord sont adonnés aux boissons fortes, & cela les uns plus que les autres, à mesure qu'ils habitent davantage vers le nord; c'est par cette raison que les Espagnols & Italiens sont moins adonnés à la boisson que les Allemands & Anglais, ceux-cy moins que les Polonais, Danois & Suédois, et ces derniers moins que les peuples de la Norvegue, de la Finlande & de la Russie: ...ce qui ne peut provenir que d'un tempérament & d'un sang plus froid dans ces Nations à mesure qu'elles habitent plus vers le Pole. Ce qui est si vrai, que nous trouvons encore le mesme défaut & dans la mesme proportion aux Nations qui habitent de l'autre costé de la Ligne vers le Sud; et comme les Hottentots qui demeurent dans la pointe du Sud de l'Afrique, & les habitants du Chili & leurs voisins qui habitent vers la

(1) *Esprit des Loix*. Livre XIV. chap. 10 § 4 et note.

(2) *Histoire Généalogique des Tatars*. Traduite du manuscrit tartare d'Abulgazi Bayadur-Chan et enrichie de Remarques. Publié par Bentink. Leyde, 1726.

(3) *Histoire des Tatars*, pp. 65-66. Remarque.

pointe du Sud de l'Amerique sont les Nations les plus avancées au Sud dont nous avons une connoissance exacte pour le présent; ce sont aussi les peuples les plus adonnez à l'ivrognerie qui habitent au delà de la Ligne. »

Comparons ce passage avec le dixième chapitre du quatorzième livre de l'*Esprit des Lois*, et nous y verrons la même pensée et quelques-uns des mêmes exemples; Montesquieu parle de la loi de Mahomet, qui défendait de boire du vin, et dit que ce règlement avait été établi à cause du climat, qui rendait dangereux l'usage des boissons fortes. Il continue :

« Une pareille loi ne serait pas bonne dans les pays froids, où le climat semble forcer à une certaine ivrognerie de nation, bien différente de celle de la personne. L'ivrognerie se trouve établie par toute la terre, dans la proportion de la froideur et de l'humidité du climat. Passez de l'équateur jusqu'à notre pôle, vous y verrez l'ivrognerie augmenter avec les degrés de latitude. Passez du même équateur au pôle opposé vous y trouverez l'ivrognerie aller vers le midi, * comme de ce côté-ci elle avait été vers le nord.

* Note : Cela se voit dans les Hottentots et les peuples de la pointe du Chili, qui sont plus près du Sud. »

Montesquieu cite ailleurs l'*Histoire des Tatars* et sans aucun doute le passage que je viens de citer est une réminiscence de ce livre. Les exemples qu'il choisit — les Hottentots et les habitants du Chili — sont assez extraordinaires à une époque où l'on ne trouvait presque aucune mention de ces peuples dans les récits des voyageurs ; même aujourd'hui un philosophe qui n'aurait jamais quitté l'Europe et qui se mettrait soudain à parler des habitudes de ces pays nous surprendrait, et nous nous demanderions, en le lisant, où il a trouvé ces exemples; car, après tout, même au XX^e siècle, ce ne sont que les spécialistes qui peuvent parler familièrement des Hottentots, et l'idée qu'en a le public — même le public instruit — est, pour le moins, un peu vague. Dans le seul livre que nous sachions que Montesquieu ait lu qui parle de l'ivrognerie au Chili et chez les Hottentots, nous retrouvons les mêmes arguments et le même raisonnement que dans l'*Esprit des Lois*. On y compare aussi l'ivrognerie chez les Allemands et chez les Espagnols, et, dans l'alinéa suivant de l'*Esprit des Lois*, nous voyons la même comparaison : « Un Allemand boit par coutume, un Espagnol par choix. » On ne s'attend peut-être pas à trouver dans l'*Histoire des Tatars* une source de renseignements sur les Hottentots, mais Montesquieu prend son bien où il le trouve, et met à profit les moindres détails qu'il recueille dans ses lectures. A mon

avis, on peut attribuer indiscutablement la source de ce passage à *l'Histoire des Tatars*.

Il y a dans *l'Esprit des Lois* (1) une mention des îles Vertes, sur la côte de l'Afrique. Ce renseignement est pris dans le *Recueil de Voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la Compagnie des Indes-Orientales* (2).

Montesquieu parle une ou deux fois de l'Ethiopie, et toujours pour louer cet empire. Il met en parallèle la manière dont on y traite le prince héritier — « on lui donne une principauté et il donne aux autres sujets l'exemple de l'amour et l'obéissance » (3) — avec le traitement que subissent les enfants du Sennaar, qui sont enfermés pendant la vie de leur père, et à sa mort, sont égorgés en faveur de celui qui monte sur le trône (4). Ces faits sont tirés de la *Relation du Voyage de M. Poncey en Ethiopie*, qui fait partie du quatrième recueil des *Lettres Edifiantes et Curieuses*.

L'Histoire du voyage de Poncey est assez étrange, je dirai même romanesque. Poncey était médecin au Caire et y avait déjà été établi depuis quelque temps en 1698, quand un musulman, nommé Hagi Ali, arriva dans cette ville. Hagi Ali était au service de l'Empereur d'Ethiopie, Jésus, ou, d'après certains historiens, Yasus. Ce souverain souffrait depuis quelque temps d'une maladie, que les médecins de ses états ne parvenaient pas à guérir. Ayant appris que Hagi Ali avait la même maladie, il l'envoya au Caire pour essayer de se faire guérir, en l'ordonnant de lui ramener le médecin qui parviendrait à lui rétablir la santé. Les remèdes de Poncey ayant guéri le Musulman, celui-ci demanda au Français de revenir avec lui en Ethiopie. Poncey y consentit, et le Consul de France au Caire, M. Maillet, de concert avec les Jésuites qui désiraient depuis longtemps entrer dans ce pays, le chargèrent de ramener en France, quand il reviendrait, des Ethiopiens qui formeraient une ambassade à Versailles, et que les religieux espéraient ramener à la foi catholique. (Les Ethiopiens, quoique Chrétiens, étaient schismatiques et fort ignorants en tout ce qui concerne la foi). Un missionnaire, le P. Brèvedent, devait accompagner Poncey, déguisé en domestique (5).

En Juin 1698, leur caravane se mit en route pour Gondar, la capitale de

(1) *Esprit des Lois*, Livre XXI Ch. II, § 2 (note).

(2) « *Recueil des Voyages qui ont servi...* », I, p. 206. Edition de 1702.

(3) *Esprit des Lois*, Livre XXIV, ch. 3 § 5.

(4) *Ibid.*

(5) *Lettres Edifiantes*, Recueil IV, *Epître Dédicatoire*.

l'empire. Ils n'y arrivèrent qu'en Juillet 1699, ayant passé par le Sennaar. Le P. Brèvedent était mort en route. Poncet fut très bien reçu de l'empereur, et parvint à le guérir. Mais il se rendit bien vite compte que les dispositions des Ethiopiens étaient hostiles aux étrangers, et qu'il ne parviendrait jamais à ramener une ambassade avec lui. Il ne put persuader à revenir avec lui qu'un Arménien nommé Murat; il prit aussi plusieurs jeunes esclaves que l'empereur lui donna. Il partit donc de Gondar en 1700. En route ses chevaux, ses esclaves, et les présents de l'empereur, lui furent volés par le shérif de la Mecque, et il arriva au Caire avec le seul Murat. Maillot lui chercha querelle, furieux de ce que le malheureux médecin n'eût point ramené son ambassade, et, de retour à Versailles, rendit suspecte l'authenticité du voyage de Poncet. Les doutes qu'il jeta sur la vérité du rapport de Poncet enflammèrent les critiques contre sa relation, si bien que Renaudot et les autres érudits du temps, le critiquèrent d'une manière acharnée et tout à fait injuste. Bruce, qui voyagea longtemps dans ces régions, écrivit en 1790, un livre qui est probablement le plus complet que nous possédions, même aujourd'hui, sur l'Ethiopie; il confirme tout ce que dit Poncet, et rend témoignage à sa véracité (1). Dans son livre il a consacré un chapitre au règne de l'Empereur Jésus, et le hasard a voulu qu'il mentionne expressément les faits qu'a tiré Montesquieu de la relation de Poncet; (la coutume au Sennaar de tuer les frères du roi; le caractère clément de l'Empereur Jésus; et la douceur des supplices sous son règne). Il n'y a donc aucun doute sur leur véracité.

Tout le troisième chapitre du vingt-quatrième livre de *l'Esprit des Loix* est basé sur la *Relation du Voyage de M. Poncet*. Montesquieu dit, dans ce chapitre, que la douceur de la religion chrétienne ne convient pas au despotisme, et tend à adoucir cette forme de gouvernement. Il donne, comme exemple, l'Ethiopie, en la comparant avec le royaume voisin du Sennaar, qui est Mahométan et soumis au régime despotique. Quand il parle de la douceur du régime éthiopien, je crois qu'il avait présent à la pensée le passage suivant de la relation de Poncet, sur les supplices en Ethiopie; c'est de l'Empereur Jésus qu'il est question: (2)

« Son amour pour la justice est extraordinaire; il la fait rendre à ses sujets avec une grande exactitude; mais il n'aime pas le sang, ce n'est qu'avec peine qu'il fait mourir un criminel... Je lui ay ouï dire qu'il n'est

(1) James Bruce : *Travels to discover the Source of the Nile*. Londres, 1790.

(2) *Lettres Edifiantes*. Recueil, IV, pp. 351-358.

pas permis à un Chrestien de répandre le sang d'un autre Chrestien sans de grandes raisons. De là vient qu'il veut qu'on fasse d'exactes & amples informations, avant que de condamner un criminel à la mort. Le supplice des coupables est de pendre ou de couper la teste. On en condamne quelques-uns à perdre leurs biens avec deffenses à qui que ce soit sous des peines tres-rigoureuses de les assister, et même de leur donner à boire ou à manger; ce qui fait errer ces miserables comme des bêtes ferores. Comme l'Empereur est humain, il ne se rend pas difficile à faire grâce à ces malheureux. Il est surprenant que les Ethiopiens estant naturellement aussi vifs et aussi prompts qu'ils le sont, on n'entende presque pas parler de meurtres, ni de ces crimes énormes qui font horreur. Outre la Religion, je suis persuadé que la justice exacte que l'on rend en cet Empire, & la grande Police qu'on y garde contribuent beaucoup à l'innocence & à l'intégrité des mœurs ».

Ce passage est résumé dans les *Pensées* de Montesquieu (1), avec la note : « Remarquez qu'en Ethiopie la douceur des mœurs a été de tout temps », et un renvoi aux *Lettres Edifiantes*. (Mais Montesquieu fait ici une erreur, car il renvoie au cinquième recueil, page 305). Quoiqu'il n'ait pas directement introduit ces matériaux dans son livre, on voit que son esprit en fut profondément frappé, et tout ce qu'il dit sur l'Ethiopie semble conserver comme un vague parfum de ressemblance avec cette citation des *Lettres Edifiantes*.

La remarque sur le carême de cinquante jours chez les Abyssins, pendant lequel les Turcs saisissent l'occasion de les attaquer (2), est prise au *Voyages qui ont servi à l'Etablissement et au progrès de la Compagnie des Indes Orientales. Tome IV. Voyage de l'Amiral Verhaeren, pp. 35-36 (Edition de 1705)*.

Trois auteurs — Shaw (3), Laugier de Tassy (4), et Brooks (5), ont fourni à Montesquieu des renseignements sur les peuples de l'Algérie et du Maroc et sur les tribus arabes qui habitaient l'ancienne Numidie. Montesquieu nous renvoie lui-même aux deux premiers auteurs; quant au

(1) Montesquieu. *Pensées*, tome I, p. 121, n° 253.

(2) *Esprit des Loix*. Livre XXVI, chap. 7, § 1.

(3) Thomas Shaw : *Voyages au Levant et en Barbarie*. Traduit de l'Anglais. 1743. 2 vol.

(4) Laugier de Tassy : *Histoire du Royaume d'Alger*. Amsterdam 1725.

(5) François Brooks : *Navigations fait en Barbarie*. Traduit de l'anglais, 1737. Utrecht.

troisième, quoiqu'il ne soit pas nommé dans *l'Esprit des Loix*, je lui attribue la source du passage où il est dit que :

« Le roi du Maroc a dans son sérail des femmes blanches, des femmes noires, des femmes jaunes » (1).

Brooks dit, parlant de l'Empereur du Maroc :

« Je ne crois pas, qu'il sait lui-même le nombre de ses femmes, car il en a une grande quantité de blanches, noires, brunes & rouges de cuivre » (2).

Chez Montesquieu, le passage se trouve dans un chapitre où il parle des mauvais effets de la polygamie, dont un des principaux est le grand nombre d'enfants qui en résultent; chez Brooks, aussi, la polygamie est condamnée, et il parle, plus loin dans la même page, du « grand nombre d'enfants de toute sorte de couleurs » qu'a le roi du Maroc. Le pittoresque de la phrase de Brooks était faite pour frapper Montesquieu, qui avait un vrai génie pour trouver — quelquefois dans un récit assez monotone — et pour enchâsser dans son œuvre ces phrases qui touchent l'imagination. Il y a une certaine ressemblance textuelle entre la phrase de Montesquieu et celle de Brooks; aucun autre de ceux qui ont décrit le nord de l'Afrique aux XVII^e et XVIII^e siècles — au moins d'après ce que j'ai pu découvrir — n'a parlé des femmes de différentes races que possédait le roi du Maroc; l'attribution de cette source à Brooks ne peut être certaine, mais elle est du moins très possible.

François Brooks, né à Bristol, était marin de profession. En 1681, le navire sur lequel il naviguait fut pris par un corsaire, et il fut emprisonné à Salé, et ensuite à Miquenez. Après onze années d'esclavage, il réussit à s'échapper et rentra en Angleterre (1692). Son livre décrit la condition misérable des esclaves chrétiens en Maroc, et dans une préface adressée à Guillaume III il le supplie de venir en aide aux captifs et de faire un traité avec le roi du Maroc pour leur libération. Le roi du Maroc dont il parle est le fameux Muley Ismaël, qui avait la manie de construire des bâtiments, et qui employait ses esclaves à ce travail; ce monarque eut un moment l'idée de devenir le gendre de Louis XIV, et envoya des ambassadeurs à Versailles en 1699 demander la main de Mademoiselle de Blois, qui devint plus tard la princesse de Conti. Mais la princesse ne vint pas

(1) *Esprit des Loix*. Livre XVI, chap. 6, § 2.

(2) Brooks, *op. cit.*, p. 47.

s'ajouter au nombre déjà suffisant de ses femmes, car la demande ne fut pas prise au sérieux en France. Muley Ismaël, que Brooks représente comme un tyran atroce, ne manquait ni de zèle religieux ni d'une splendide naïveté : On dit que quand Jacques II fut chassé d'Angleterre, à cause de ses opinions religieuses, le sultan du Maroc lui envoya une lettre pour le conseiller de se faire mahométan; ainsi il aurait joui en même temps de la protection d'Allah et de l'aide de Muley dans sa lutte pour regagner son trône. Jacques II, qui vraiment manquait d'humour, ne daigna pas lui répondre, et Muley l'abandonna à son destin (1).

Le livre de Brooks est écrit avec une simplicité et une sincérité qui font bien voir la figure sympathique du vieux marin qui raconte ses aventures. Ses réflexions personnelles sur tout ce qu'il voit sont naïves et ajoutent au charme d'une des relations les plus amusantes à lire de toutes celles de son époque. Il n'y a chez lui aucune érudition; ceux de ses lecteurs qui, comme moi, ont lu son livre immédiatement après celui de Shaw, lui sauront gré de ceci, et reviendront souvent vers lui se guérir d'une indigestion acquise au banquet de la sagesse.

En vérité, l'érudition de Thomas Shaw (1692-1751), président du Collège de St-Edmund's Hall, Oxford, professeur de grec à cette Université, membre de la Société Royale, etc., etc., est accablante. La biographie universelle anglaise (2) dit que les étudiants d'Oxford avaient l'habitude de défigurer son nom pour lui donner l'appellation significative de « shave », ce qui veut dire raser. En effet, il est rasant ! Il avait été, pendant un moment, chapelain du comptoir anglais à Alger, et il avait profité de son séjour dans ce pays pour le parcourir et en étudier les antiquités, les plantes et les habitants. Il donne le résultat de ses recherches dans deux volumes, où il n'épargne au lecteur ni les citations latines, ni les mots arabes, ni les notes scientifiques. Il a, selon les voyageurs qui ont écrit depuis lui, et surtout d'après le témoignage de Bruce, le grand mérite de l'exactitude la plus minutieuse; il faut aussi ajouter que le chapitre de son livre sur les mœurs des indigènes est extrêmement intéressant et ne manque pas d'agrément.

Montesquieu le cite au moins deux fois. Une de ces citations se rapporte à la coutume, chez les Arabes de Barbarie, de faire succéder, comme chef

(1) Voir Philip Guedalla : *A Gallery*, pp. 19-21

(2) Citée par Michaud : *Biographie Universelle*.

de la tribu, le frère au lieu du fils du dernier roi, si celui-ci est trop jeune pour gouverner lui-même (1). Montesquieu cite Tite-Live pour montrer que cette coutume était très ancienne parmi les habitants de Numidie; le même passage est cité par Shaw dans une note; c'est donc Shaw qui lui a donné l'idée de citer Tite Live. Mais Montesquieu le cite d'après le texte original, car il dit que « Ælsace, frère de Gala, succéda au Royaume », tandis que chez Shaw la remarque dit que

« Militante Masanissa pro Carthaginensibus in Hispania, pater ejus moritur (Galæ nomen erat) regnum ad fratrem regis *Desalcem*, pergrandem natu (mos ita apud Numidas est) pervenit » (2).

Plusieurs manuscrits et éditions donnent la forme *Desalcem*; d'autres donnent celle de *Ælsacem*. Montesquieu a dû se servir d'une édition différente de celle de Shaw.

Montesquieu s'inspire encore d'un passage assez curieux dans lequel Shaw dit que les Maures Occidentaux font, depuis un temps immémorial, un commerce étrange avec les habitants des bords du Niger. Une fois par an, les Maures y envoient une caravane « portant avec elle quantité de coraux & de verre, des brasselets de corne, des couteaux, des ciseaux & autres clinquilleries de cette espèce ». Arrivés au rendez-vous

« Ils y trouvent sur le soir divers petits tas de poudre d'or, rangés à une petite distance les uns des autres, près de chacun desquels les Maures mettent autant de leurs marchandises qu'ils croient suffisantes en échange. Le lendemain matin les Nigritiens emportent les couteaux & ciseaux, etc., s'ils en sont contents, & laissent leur poudre d'or, sans y toucher, ou bien ils en diminuent une partie, suivant qu'ils le jugent équitable : & tout cela se fait sans la moindre supercherie » (3).

Chez Montesquieu, c'est le sel qui sert de monnaie aux Maures, et non des articles de quincaillerie. Il dit :

« Les peuples qui ont peu de marchandises pour le commerce, comme les sauvages, et les peuples policés qui n'en ont que deux ou trois espèces, négocient par échange. Ainsi les caravanes de Maures qui vont à Tombouctou, dans le fond de l'Afrique, troquer du sel contre de l'or, n'ont pas

(1) *Esprit des Loix*. Livre XXVI, chap. 6, § 6 ; Shaw, op. cit. tome 1. pp. 402-403. Ce fait est confirmé par Stéphane Gsell : *Histoire Ancienne de l'Afrique du Nord*. Tome V, p. 122. Mais il dit que le frère succédait toujours de préférence au fils, quel que soit l'âge de ce dernier.

(2) Tite Live. Livre XXIX, chap. 29, p. 502 et note Edition Lemaire Paris 1823.

(3) Shaw, op. cit. Tome 1. pp. 392-393.

besoin de monnaie : le Maure met son sel dans un monceau ; le Nègre sa poudre dans un autre ; s'il n'y a pas assez d'or, le Maure retranche de son sel, ou le Nègre ajoute de son or, jusqu'à ce que les parties conviennent » (1).

Montesquieu savait que dans l'Ethiopie occidentale, qui touche à l'Algérie, on se servait, comme monnaie, d'or et de sel (2). Il est donc tout naturel que, citant Shaw de mémoire, il ait parlé du commerce du sel au Niger, et non pas des différentes marchandises dont parle Shaw. Le passage de *l'Esprit des Loix* ressemble assez à celui de Shaw pour que nous puissions y voir une réminiscence de l'ouvrage du savant anglais.

Quant à la véracité du fait que rapporte Shaw, je ne peux nulle part en trouver la confirmation chez un auteur moderne. Toutefois, en l'absence de toute assertion contraire à ce témoignage, et étant donné que tous les voyageurs qui lui sont postérieurs ont une haute opinion de son exactitude, je tends à considérer comme vraie la description qu'il donne de cette étrange coutume (3).

Chaque fois que Montesquieu cite Laugier de Tassy, il nous renvoie par une note à la page qui lui sert de source. Les passages qu'il cite, qui parlent de l'âge auquel on marie les enfants en Algérie (4), du vice parmi les Turcs d'Alger (5), et de la coutume, qui y est répandue, d'enterrer son trésor (6), ne présentent rien d'intéressant du point de vue de notre étude. Laugier de Tassy avait exercé un emploi au Consulat de France à Alger, donc il était à même de se renseigner avec exactitude sur tout ce qui concerne l'Algérie. Son livre est moins une histoire du pays qu'une description de son gouvernement contemporain et de ses habitants. Il est intéressant, et semble fort exact.

On s'attendrait peut-être à ce que Montesquieu parlât d'une manière plus ample des peuples qui habitent sur la Côte d'Or — les nègres de Juda, d'Anté, d'Agonna, et de tous les petits pays qui étaient voisins de la Guinée. C'étaient des peuples primitifs, et leurs institutions auraient dû beaucoup intéresser un homme qui étudiait l'origine et le développement

(1) *Esprit des Loix*. Livre XXII. Chap. I. § 1.

(2) *Lettres Edifiantes*. Recueil IV. *Relation du voyage de M. Poncet*, p. 328. Voir aussi Bruce, op. cit., tome III, pp. 736-737.

(3) Ces faits sont confirmés par Dapper : « *Description de l'Afrique* » (1686), p. 241.

(4) *Esprit des Loix*. Livre XVI, chap. 2 (note). Tassy, op. cit., p. 61.

(5) *Esprit des Loix*. Livre XVI, chap. 6. § 5, Tassy, op. cit., p. 80.

(6) *Esprit des Loix*. Livre XXII, chap. 2. § 4 (note). Tassy, op. cit., p. 117.

des formes du gouvernement. Mais, d'un côté, personne n'avait observé leurs mœurs d'une manière scientifique; et, de l'autre, ces tribus sauvages ne pouvaient rentrer dans aucune des trois formes de gouvernement définies par Montesquieu. Ces peuples étaient trop libres pour être classés parmi les peuples gouvernés par un despote; leurs lois étaient trop simples et leur organisation trop élémentaire pour qu'ils puissent former une monarchie ou une république. Montesquieu ne les cite donc que comme exemples des effets produits par le climat et la religion sur les coutumes des peuples. Il parle de l'effet qu'y produit le climat sur les mœurs (1); les mauvaises mœurs qui y sont répandues, jointes à la polygamie, produisent à leur tour un effet sur l'ordre de succession (2). Ses sources sont : William Smith (3), le père Labat (4), et P. van Broeck (5).

Smith était ingénieur. En 1726, la Compagnie anglaise l'envoya en Guinée pour faire un rapport sur l'état de ses établissements sur la Côte d'Or, pour dessiner les forts qu'elle y possédait, et pour faire des cartes géographiques du pays. Il y resta une année. L'édition anglaise de son livre parut en 1744. C'est un ouvrage intéressant, plein de détails curieux sur les habitants du pays. Il contient beaucoup d'anecdotes amusantes, et quoique son auteur ne prétende pas à une érudition scientifique, je le crois fort exact, car son témoignage est confirmé par des récits de voyageurs modernes (6).

Le P. Labat n'alla jamais en Afrique, mais il a eu beaucoup d'occasions de se renseigner sur les peuples du centre de ce continent. Il avait passé douze ans aux Iles de l'Amérique, où il dirigeait une manufacture de sucre qui appartenait aux religieux de son ordre. Il s'occupait des nègres, les achetait, les vendait, et dirigeait leur travail. Il aura pu obtenir par eux beaucoup d'informations sur leur pays natal, car il les traitait bien, et était en bonnes relations avec ses esclaves. Quand il rentra en France et commença son travail de publiciste, il eut connaissance des rapports de la Compagnie Royale du Sénégal, et il s'en servit pour sa relation sur l'Afri-

(1) *Espirit des Loix*. Livre XVI, chap. 10, § 7.

(2) *Espirit des Loix* : Livre XXVI, chap. 6, § 8.

(3) Smith : *Nouveau Voyage de Guinée*. Tr. de l'anglais, 1751.

(4) Le P. Labat : *Nouvelle Relation de l'Afrique Occidentale*. 1728. *Nouveaux Voyages aux Isles de l'Amérique*, 1732.

(5) *Recueil de Voyages qui ont servi...* Tome IV. Edition de 1705. Voyages de P. van der Broeck.

(6) Voir Ellis : *The Tsi-speaking People of the Gold Coast of West Africa* Londres, 1887 et Rouget : *La Guinée*, Corbell, 1906.

que Occidentale. Dans ses *Nouveaux Voyages aux Iles de l'Amérique*, il parle des lois de succession des nègres de Guinée (1).

Pierre van der Broeck, dont la relation se trouve au quatrième recueil des *Voyages qui ont servi...* était un voyageur hollandais qui partit d'Amsterdam en novembre 1607; il s'était engagé comme sous-commis, et devait trafiquer dans le royaume d'Angola et sur les rivages de la rivière du Congo. Il vendit ses marchandises le long des côtes de Lowango et de la Guinée jusqu'en février 1609, quand il repartit pour la Hollande. Sa relation est très superficielle; pourtant, il semble avoir été assez exact. Le seul fait que Montesquieu ait pris chez lui est la succession par les neveux plutôt que par les fils, qui est la règle au royaume de Lowango (2). Ce fait est attesté par le père Labat (3) et par plusieurs auteurs modernes, comme étant la coutume généralement établie sur toute cette côte (4).

Tout ce que Montesquieu nous dit sur les peuples de la Côte d'Or peut se résumer ainsi: les mœurs y sont fort mauvaises, l'adultère y étant très répandu (5); le fils de la sœur succède aux biens de son oncle, de préférence au fils du défunt (6); dans le royaume d'Agonna, il est d'usage que les femmes gouvernent (7); et les nègres mahométans ne changent presque jamais de religion (8).

Ces renseignements, qui se rapportent à des mœurs qui sont répandues parmi beaucoup de nations sauvages, sont confirmés par presque tous les voyageurs qui ont écrit sur ces régions (9); Ellis dit que les peuples de la Côte d'Or n'ont point changé depuis le XVI^e siècle (10); ainsi ce sont les relations de voyages du XX^e siècle racontent sur les indigènes est aussi la description des sauvages de l'époque où écrivait Montesquieu. Ses remar-

(1) Le P. Labat : *Nouveaux Voyages...* tome IV, pp. 120-131.

(2) *Recueil des Voyages qui ont servi...* tome IV pp. 339-340. Edition de 1705.

Esprit des Loix Livre XXVI. Chap. 6, § 8.

(3) Labat, op. cit., tome IV, pp. 130-131.

(4) Voir, par exemple, Ellis : *The Tst-Speaking peoples of the Gold Coast* p. 297.

Et Barth : *Travels in Central Africa*. Tome I, p. 341.

(5) *Esprit des Loix*. Livre XVI, chap. 10. § 7.

Confirmé par Letourneau, *la Condition de la Femme*, pp. 52-54.

(6) Ibid. Livre XXVI, chap. 6, § 8.

Ce fait est confirmé par Letourneau : *La Condition de la Femme dans les diverses races et civilisations*, pp. 38-39.

(7) Ibid. Livre VII. Chap. 17 § 2 (je n'ai pu nulle part trouver la confirmation de ce fait, qui est pris de Smith, op. cit. pp. 164-165).

(8) *Esprit des Loix* Livre XXV, chap. 2, § 6. (*Sources* : Le P. Labat : *Nouvelle Relation de l'Afrique Occidentale*, tome I, p. 251 et *Nouveaux Voyages aux Iles d'Amérique*, tome IV, p. 136.

(9) Voir Rouzet : *La Guinée*. Corbeil 1906. Ellis : op. cit. Binger : *Du Niger au Golfe de Guinée*. Paris, 1892, etc. etc.

(10) Ellis : op. cit., p. 4.

ques sur les peuples de l'Afrique n'ont pas grande importance, et semblent avoir été insérées dans *l'Esprit des Lois* plutôt dans l'intention d'amuser le lecteur que dans celle d'appuyer sérieusement ses arguments; pourtant elles ont le mérite de la véracité, et par là elles peuvent en même temps instruire et plaire.

Les Indes Orientales et le Siam

Les sources de Montesquieu relatives aux Indes Orientales furent très nombreuses. Aucun voyageur, avant 1748, n'avait écrit une œuvre complète, une description compréhensive et définitive de ces pays, comme le livre de Chardin sur la Perse, ou celui du Père Du Halde sur la Chine. Un écrivain qui voulait se renseigner sur le gouvernement, sur les religions, ou sur les habitudes des Indiens, devait donc lire un très grand nombre de récits de voyages, et en prendre une phrase ou une page ici ou là. Ce travail, déjà ardu par lui-même, était encore compliqué par les contradictions qui existaient entre les témoignages des différents écrivains. Les uns, comme les missionnaires, parlaient des peuples des Indes comme de braves gens, doux, timides, et bons; les autres voyaient en eux des sauvages, féroces, cruels, et n'obéissant qu'à des passions primitives que le climat tenait sans cesse en éveil et rendait plus ardentes. Aucun de ces observateurs n'avait l'habitude ni les facultés nécessaires à l'analyse scientifique de ce qu'il voyait; tous semblent avoir exagéré le bon ou le mauvais côté du caractère des peuples qu'ils étudiaient, selon qu'ils s'en étaient formé une opinion favorable ou qu'ils en avaient reçu une mauvaise impression. Après avoir lu, parmi les « *Lettres Edifiantes et Curieuses* », celles qui parlent des Indes, les « *Recueils de Voyages qui ont servi...* », les *Voyages* de Bernier, de Tavernier, du Comte de Forbin, de Dampier, de La Loubère, etc., on n'a qu'une idée tout à fait confuse de ce que pouvait être le peuple indien. Et même quand on lit des ouvrages modernes sur les Indes, on est tout de suite frappé par les opinions différentes exprimées par tous les auteurs. On peut très bien comprendre que des contradictions et des anomalies soient entrées dans les chapitres de *l'Esprit des Lois* où Montesquieu parle des Indes Orientales.

Le fait est qu'on ne peut étudier le peuple indien comme une nation, ni même comme un groupe de peuples ayant les mêmes traits caractéristiques. L'Inde est habitée par de nombreuses races, par des peuples de religions, de civilisations et de natures différentes; et quand on en vient aux indigènes des Iles Maldives, de Brantam, et de la péninsule malaise, la différence s'accroît encore davantage. Mais les voyageurs du XVII^e et du XVIII^e siècles n'ont jamais clairement distingué entre ces différents peuples. Ils passent du Mogol au Malabar, du Pégu à Calicut, comme si les habitants de ces régions formaient un même peuple. Montesquieu, lui non plus, n'a jamais nettement établi de distinction entre eux; il lui était probablement impossible de le faire, car il lui aurait fallu être sur les lieux, et il ne pouvait que s'en tenir à ses sources. Cette confusion est une des faiblesses de son œuvre, car elle entraîne des contradictions; c'est ainsi qu'il peut dire que les Indiens sont doux et timides, et pourtant qu'ils ont des punitions atroces et d'affreuses cruautés; il les croit toujours soumis à un régime despotique, quoique dans plusieurs régions, comme on le sait, en pratique les villages se gouvernaient eux-mêmes, par l'intermédiaire de vieillards choisis parmi les principaux habitants.

Montesquieu considère les Indes Orientales surtout sous trois rapports: comme exemple de l'influence du climat sur les lois, comme exemple de l'influence de la religion sur les lois, et comme exemple de pays soumis au gouvernement despotique.

Le climat des Indes, dit-il, a eu l'effet d'affaiblir et d'énervier le peuple (1); c'est le climat qui y est responsable de la polygamie, du grand nombre d'esclaves qu'il y a aux Indes, et (indirectement), de la douceur des lois et des règlements concernant les héritages (2).

Montesquieu s'occupe de deux religions aux Indes; la religion mahométane et le Bouddhisme, qu'il appelle la religion de Foé (3). Le Bouddhisme, croyait-il, contribuait au désir de l'inaction et à la douceur des Indiens, par ses doctrines qui faisaient consister le plus haut degré de bonheur dans le détachement complet de toutes les passions et de toutes les activités mondaines, et dans l'immobilité parfaite de la contemplation de

(1) *Esprit des Loix*, Livre XIV, chap. 3-6 et chap. 15.

(2) *Ibid*, chap. 15.

(3) Foé ou Fo était le nom que l'on donnait en Chine au Bouddha. Montesquieu a tiré la plupart de ses renseignements sur cette religion du Livre du Père Du Halde, *Description de la Chine*, tome III.

l'Etre éternel (1). La religion de Mahomet, au contraire, établie et maintenue par le glaive, imprégnée d'un fanatisme atroce et d'un fatalisme absolu, rendait ses sectateurs cruels et leur donnait le mépris de la mort (2), en même temps qu'elle les rendait paresseux et leur inspirait un certain dédain pour l'accumulation des richesses et les douceurs de la vie civilisée. Montesquieu examine aussi les ordonnances de ces religions sur les ablutions et les défenses de manger la chair de certains animaux, et conclut que ces règlements sont plutôt dûs au climat qu'à des principes de religion (3).

Enfin, en considérant les Indes Orientales comme exemple de pays soumis au régime despotique, Montesquieu rapporte de nombreux faits concernant les gouvernements du Tonkin, de Pégu, de Siam, etc. On ne voit nulle part chez lui une description, même incomplète, du régime dans l'un ou l'autre de ces pays : c'est plutôt une collection de faits épars — ici une remarque à propos des droits sur les successions au Bantam (4), là une note sur le pouvoir des eunuques au Tonkin (5), ou encore sur l'étiquette qui réglait la conduite des courtisans disgrâciés par le roi des Maldives (6). Les sujets de ces remarques ajoutent du piquant à l'œuvre de Montesquieu, car elles frappent par leur étrangeté et par leur variété plus qu'elles ne convainquent par l'appui qu'elles apportent aux raisonnements du philosophe. Leur authenticité est souvent difficile à prouver, non seulement à cause de leur diversité, mais aussi parce que la véracité des voyageurs qui ont fourni ces renseignements à notre auteur est quelquefois douteuse. Quant aux informations qui sont les plus suspectes, elles ont peu d'importance dans l'enchaînement des arguments de *l'Esprit des Lois* et semblent y avoir été ajoutées plutôt comme ornements. Venons-en maintenant aux sources :

Les *Lettres Edifiantes* (7) furent pour Montesquieu un recueil précieux de renseignements sur les lois civiles et criminelles, sur la position domestique des femmes, et sur les croyances religieuses aux Indes. Les lettres que cite Montesquieu se rapportent entièrement à l'Inde propre, et ne traitant ni des îles de l'Océan Indien, ni des pays de Siam et du Tonkin. Elles viennent de la province de Madras, où les Jésuites avaient des missions à

(1) *Esprit des Lois*, Livre XIV, chap. 5.

(2) *Ibid.* Livre XXIV, chap. 19.

(3) *Ibid.* Livre XXIV, chap. 24-26.

(4) *Ibid.* Livre V, chap. 14, § 21.

(5) *Ibid.* Livre XXIV, chap. 19.

(6) *Ibid.* Livre XII, chap. 30, § 2.

(7) *Lettres Edifiantes et Curieuses, écrites des Missions Étrangères par quelques missionnaires de la Compagnie de Jésus*. 1703-1741.

Pondichéry et au Maduré, et aussi de Malabar, sur la côte occidentale de l'Inde. Les missionnaires de la Société de Jésus avaient des facilités toutes spéciales pour se renseigner exactement sur la vie des peuples parmi lesquels ils travaillaient, parce que les supérieurs de la mission du Maduré avaient décidé que la seule manière de faire recevoir leurs missionnaires par les Indiens était de faire vivre leurs religieux comme si ceux-ci eussent été des prêtres indiens. Ils s'habillaient donc à la mode indienne, mangeaient comme le peuple parmi lequel ils vivaient, adoptaient toutes ses manières. Ainsi les missionnaires pouvaient entrer partout, possédaient la langue du pays, connaissaient vraiment la manière de penser des Indiens. On doit donc s'attendre à trouver chez eux des renseignements dont la véracité est hors de doute.

Effectivement, tous les faits, ou du moins presque tous les faits, que racontent les missionnaires dans ces recueils de lettres, sont confirmés par les auteurs modernes qui écrivent sur l'Inde. Les missionnaires font des erreurs quelquefois quand ils parlent du succès de leurs travaux, car ils se laissaient tromper par des indigènes qui espéraient tirer profit d'une conversion simulée; ceci n'est que trop certain, car si leur œuvre d'évangélisation avait obtenu autant de succès qu'ils voudraient nous le faire croire, elle aurait laissé des résultats plus durables; ils étaient aussi d'une crédulité surprenante en tout ce qui concernait les puissances surnaturelles, et nous racontent des histoires extraordinaires et invraisemblables sur leurs combats avec le diable, qui, semble-t-il, manifestait une énergie toute particulière aux Indes; mais, quant aux renseignements qu'ils donnent sur les habitudes du peuple, ils sont d'une exactitude et d'une unanimité remarquables. Ils nous les racontent aussi en grand détail, et on peut bien voir qu'ils parlent en connaissance de cause.

Dans les recueils des *Lettres Edifiantes*, il y a un grand nombre de lettres qui viennent de l'Inde, mais Montesquieu ne se sert que de deux ou trois. Deux de ces lettres — celle du P. Bouchet à M. Cochet de Saint-Vallier, et celle du P. de Bourzes à la Comtesse de Sourdé (1) — sont écrites dans l'intention expresse de décrire certains côtés de la vie indienne, plutôt que dans le but de parler du travail des missions.

Dans le cinquième chapitre du seizième livre de *l'Esprit des Lois*, Montesquieu, parlant de la polyandrie au Malléami et au Carnate, nous

(1) Citée *Esprit des Lois*. Livre XIX, chap. 9, § 6 et Livre XXIV, chap. 24, § 2.

renvoie aux *Lettres Edifiantes*, recueil III et X. La citation du dixième recueil est prise de la lettre du P. de la Lane; je ne trouve rien au troisième recueil qui puisse correspondre au passage de *l'Esprit des Lois*. La source est au deuxième recueil, p. 189.

Montesquieu cite beaucoup le P. Bouchet; il reproduit presque en entier la lettre où celui-ci écrit au Président Cochet de Saint-Vallier (1) pour lui décrire le système de justice aux Indes (2), la loi de succession (3), et les punitions des crimes (4). Il cite aussi (5) une de ses lettres à l'évêque d'Avranches (6) sur le traitement des esclaves, et une description des propriétés purificatives que les Indiens attribuaient au Gange.

Voltaire dit qu'il a connu autrefois ce P. Bouchet, et que c'était un imbécile; il dit encore qu'à peine arrivé aux Indes, et avant même de connaître la langue, il s'était mis à répéter à M. Cochet tout ce qu'il s'était laissé raconter (7). Ici, Voltaire fait une grosse erreur. Le P. Bouchet a écrit deux des lettres de l'Inde qui se trouvent dans le neuvième recueil des *Lettres Edifiantes*, qui fut publié en 1711 — trois ans avant la lettre écrite au Président Cochet de Saint-Vallier; il pouvait donc parler en connaissance de cause quand il écrivit cette lettre en 1714. Mais, ce qui est plus étonnant encore après l'accusation de Voltaire, c'est que dans le même recueil l'éditeur — le P. Du Halde — dit dans l'Épître Dédicatoire que le P. Bouchet « a pénétré bien avant dans les terres, où il a fait un séjour de plus de vingt années », et le recommande à ses lecteurs comme un de ceux qui connaissent le mieux l'Inde. Devant ce témoignage l'accusation de Voltaire perd toute sa valeur, et Montesquieu se trouve justifié du choix qu'il a fait des lettres du P. Bouchet comme une de ses sources principales.

J'ai d'ailleurs étudié très soigneusement les lois hindoues dans le traité fort détaillé qu'a fait Mayne sur ce sujet (8), et dans plusieurs autres autorités telles que l'Abbé Dubois (9), Raynal (10), etc., et j'y ai trouvé la con-

(1) *Lettres Edifiantes*. Recueil XIV. Lettre du P. Bouchet, écrite le 2 octobre 1714, de Pondichéry, à M. Cochet de Saint-Vallier, président de la Cour des Requêtes.

(2) *Esprit des Lois*. Livre VI, chap. I et Livre XIV, chap. 15.

(3) Ibid. Livre VII, chap. 7 et Livre XIV, chap. 15.

(4) Ibid. Livre XIV, chap. 15.

(5) Ibid.

(6) *Lettres Edifiantes*. Recueil IX, p. 37.

(7) Voltaire : *Commentaire sur l'Esprit des Lois*.

(8) J. D. Mayne : *A treatise on Hindu Law and Usage*. Madras, 1883.

(9) Abbé Dubois : *Mœurs, Institutions et Cérémonies des Peuples de l'Inde*. Paris, 1825.

(10) Raynal : *Histoire Philosophique et Politique des Établissements et du Commerce des Européens dans les deux Indes*. Genève, 1870.

firmation de tous les faits que Montesquieu a pris aux lettres des missionnaires. En dépit de ce que dit Voltaire, personne n'a fourni à Montesquieu des renseignements plus exacts que les missionnaires qui écrivaient sur l'Inde, et dont les lettres se trouvent dans les recueils des *Lettres Edifiantes*.

Le *Recueil des Voyages qui ont servi à l'Etablissement et au Progrès de la Compagnie des Indes Orientales, formée dans les Provinces Unies des Pais-Bas*, fournit plusieurs sources à Montesquieu pour son étude des mœurs des pays exotiques. En examinant ces sources, nous nous heurtons tout d'abord à une difficulté d'éditions. Montesquieu, d'après la pagination de ses renvois à ce recueil, s'est servi de la traduction française dont le premier tome fut publié à Amsterdam en 1710, et les autres tomes pendant les années suivantes. Cette édition contient cinq tomes, dont chacun est divisé en deux volumes, désignés respectivement comme partie I et partie II. L'édition semble être devenue extrêmement rare, et je n'ai pu découvrir que la seconde partie de chaque tome. Conformément à mon principe de me servir de la même édition que Montesquieu, partout où cela me serait possible, j'ai usé de cette édition (celle de 1710) pour tous les renvois qui entrent dans la seconde partie de ces tomes; pour ceux qui ne s'y trouvent pas, je me suis servie de l'édition publiée à Amsterdam entre les années 1702 et 1706. J'ai, d'ailleurs, partout indiqué dans mes notes la date de la publication du volume auquel je renvoie le lecteur.

Ce recueil, comme l'indique son titre, se compose d'un grand nombre de relations de voyages entrepris par des commerçants hollandais pour fonder des établissements de commerce dans les pays exotiques ou pour les y maintenir. Ces relations se rapportent non seulement aux Indes Orientales proprement dites, mais aussi à l'Afrique, à la Chine et au Japon, et même aux côtes de l'Amérique. Elles sont rédigées, pour la plupart, en forme de journaux, et contiennent force détails sur les ports d'escale, sur la latitude et la longitude où sont situés les endroits visités, et sur les itinéraires des voyages. Les observations sur les peuples sont superficielles, médiocrement intéressantes, et souvent inexactes. Leur plus grand intérêt vient de ce que ces relations parlent souvent de régions dont aucun autre voyageur du XVIII^e siècle ne fait mention, tels que la Patane, le Pégu ou le Bantam.

Montesquieu s'en sert très peu pour ce qui se rapporte à l'Inde proprement dite. Il disposait de matières plus fécondes, mieux présentées, et plus authentiques, dans les lettres des missionnaires et dans les *Voyages* de Bernier. Il se sert de ce recueil surtout pour des renseignements sur la Patane (région attenante au Siam), le Bantam, le Pégu et Ceylan. Les relations

qui ont été ses sources sont celles des voyages de P. van den Broek (1), de J. van Neck (2), de P. van Caerden (3), du *Premier Voyage des Hollandais aux Indes Orientales* (4), du *Second Voyage* d'Etienne van der Hagen aux Indes Orientales (5); il se sert aussi de *Divers Mémoires touchant les Indes Orientales* (6) pour un renseignement sur Ceylan (7).

Admettons tout de suite que dans les passages tirés de ces relations notre auteur donne parfois raison aux critiques, généralement injustes, de Voltaire et des autres commentateurs du XVIII^e siècle qui l'ont accusé de trop faire crédit aux histoires des voyageurs. Ces sources sont, de toutes celles de Montesquieu, parmi les moins satisfaisantes, au point de vue de leur véracité. Très souvent, aussi, les faits qu'elles affirment sont incomplètement racontés, et un renseignement qui, par son étrangeté ou son importance, mériterait d'être examiné, pesé, étudié sous tous ses aspects, est donné comme par hasard, dans une ou deux phrases qui ne sont souvent même pas clairement exprimées. En voici un exemple :

P. van den Broeck parle du Masulipatan. Il dit que les fermiers des impôts font subir au peuple des extorsions injustes, et volent, d'un côté, le Roi, et de l'autre, ses sujets.

« Cependant ils font la plupart de ces choses si grossièrement, ou si impudemment, que lorsqu'on ne le connoît pas, c'est qu'on le veut bien ignorer; & il arrive quelquefois que quand les Gouverneurs sont poussé à bout les Sabandars & les Inspecteurs ordinaires se trouvant participer à leurs friponneries, reçoivent aussi le même châtiment.

« Je n'ai pu découvrir qu'il y eût aucune Loi écrite parmi eux, ni aucun tribunal pour les affaires criminelles; quoiqu'il arrive quelquefois que quand on a surpris des voleurs, on les empale, ou-bien on leur coupe la tête, et on la met au bout d'une perche. Une des Princesses filles du Roi, étant morte, on supplicia toute une famille, sur le soupçon qu'elle avait été ensorcelée par ces gens-là.

« Il arriva une fois à Masulipatan que des voleurs s'y rendirent au soir, sous l'apparence de gens de conséquence. Un d'entre eux étoit porté dans

(1) *Recueil des Voyages qui ont servi...* Tome IV (1705)

(2) *Ibid.* Tome II (1703).

(3) *Ibid.* III, part. 2. Edition de 1710.

(4) *Ibid.* tome I part. 2. Edition de 1710.

(5) *Ibid.* Tome III (1705).

(6) *Ibid.* Tome II (1703).

(7) *Esprit des Loix*, Livre XVI, chap. 3, § 2 (note). *Recueil des Voyages qui ont servi...* Tome II, p. 258 (1703);

un palanquin, comme un homme de considération. Ils allèrent loger dans la maison d'un More où ils volèrent, & étant surpris ils usèrent de violence. Le bruit ayant fait assembler le peuple, les voleurs s'enfuirent, mais il en fut pris un qui étoit blessé. Néanmoins après l'avoir retenu un peu de tems en prison, il fut relâché, sans recevoir aucun châtiment. En général ils ne sont pas sanguinaires.

« C'est dans le mois de Février, Mars, Avril & Mai qu'on voit le plus de voleurs, etc., etc... » (1).

Parmi cette série d'observations décousues, se trouve le renseignement important qu'il n'y a aucune loi écrite au Masulipatan, ni aucun tribunal pour juger les crimes. Mais ce fait est rapporté d'une manière tellement arbitraire et insuffisante qu'il n'a aucune valeur pour nous, jusqu'à ce que nous l'ayons rattaché au témoignage du P. Bouchet (2), qui explique qu'aux Indes la justice est administrée d'après certaines coutumes, oralement transmises de génération en génération et fondées sur des maximes écrites et contenues dans les livres sacrés des Vedas. Ici le sujet est étudié et développé, tandis que dans la relation de P. van den Broek l'explication demeure incomplète et très insuffisante.

Un des passages de Montesquieu discuté par Voltaire (3) est celui où il dit que de par la loi du Bantam, le roi prend la succession, même la femme, les enfants, et la maison (4). La source de Montesquieu est la relation du premier voyage des Hollandais aux Indes Orientales (5). Je n'ai pu trouver nulle part un témoignage qui laisse croire qu'il y ait la moindre vérité dans cette assertion, et je crois que Voltaire avait raison quand il dit que les voyageurs prennent souvent des abus pour des lois, et que c'est à une telle méprise qu'est dû ce renseignement.

Trop de critiques se sont moqués de l'anecdote racontée par Montesquieu (6) sur les mauvaises mœurs des femmes de Patane, et l'histoire est trop ridicule par elle-même, pour qu'il ne soit nécessaire d'en examiner la véracité. Je remarquerai seulement que l'histoire que cite Jan van Neck vient du rapport d'un certain Gottard Artus de Dantzig, et non de la relation

(1) *Recueil des Voyages qui ont servi...* Tome IV, p. 420. Voyages de P. van den Broeck. (1705).

(2) *Lettres Edifiantes*. Recueil XIV, pp. 326-331. Lettre du P. Bouchet.

(3) Voltaire : *Commentaire sur l'Esprit des Loix*.

(4) *Esprit des Loix* Livre V chap. 14, § 21.

(5) *Recueil des Voyages qui ont servi...* tome I, part. 2, p. 348. (Edition de 1710).

(6) *Esprit des Loix*. Livre XVI, chap. 10, § 7. — *Recueil des Voyages qui ont servi...* tome II, p. 222 (1703). — *Second voyage de J. van Neck*.

de Victor Sprinckel, comme le prétend Voltaire (1). Les deux relations sont tellement mêlées et embrouillées dans ce que dit Van Neck qu'on comprend que Voltaire s'y soit trompé.

Montesquieu donne deux renvois au *Recueil des Voyages qui ont servi...* que je n'ai pu retrouver (2). Comme je ne peux consulter en entier l'édition dont se servait Montesquieu, et qu'il en résulte que la pagination de ses renvois ne peut être exacte, la difficulté de retrouver ces sources en est accrue. Je ne peux affirmer avec certitude que les sources de ces passages de *l'Esprit des Lois* ne se trouvent pas dans ce fouillis qu'est le *Recueil des Voyages qui ont servi...* tout ce que je peux dire c'est que, quoique j'y aie fait de longues et soigneuses recherches, je n'ai pas pu les y trouver.

Montesquieu doit beaucoup d'exemples des coutumes du mariage et du divorce aux Indes au récit de François Pyrard de Laval (3). Ce récit fut publié pour la première fois en 1615, mais Montesquieu se servait de l'édition de 1619, qui se trouve dans sa bibliothèque. Les aventures de Pyrard forment un des chapitres les plus romanesques dans l'histoire des voyages du XVII^e siècle. Plusieurs gentilshommes de Saint-Malo et des environs, parmi lesquels était Pyrard, voyant avec peine que les Portugais se rendaient maîtres des mers et du commerce maritime, au détriment de la France, se décidèrent à former une Compagnie pour l'exploration des Indes et pour montrer le chemin aux autres Français. Ils partirent en 1601, sur deux vaisseaux, le Croissant et le Corbin. Après une longue navigation autour du Cap de Bonne Espérance et un séjour à Madagascar, le Corbin, sur lequel se trouvait Pyrard, fit naufrage sur les Iles Maldives, et l'équipage eut la douleur de voir l'autre navire emporté par les flots sans que leurs camarades puissent leur venir en aide. Pyrard et ses compagnons réussirent à atteindre la côte, où ils furent immédiatement faits prisonniers par les habitants. On les sépara les uns des autres, les envoyant comme esclaves dans les différentes îles. Pyrard eut le bonheur de s'insinuer dans les bonnes grâces du roi, et fut très bien traité. Il apprit la langue du pays, et eut l'occasion de prendre connaissance de toutes les coutumes des habitants. Il ne réussit à s'évader de ces îles que quand la flotte du roi de Bengale fit une descente sur les Maldives, et fit subir aux habitants une défaite

(1) Voltaire : Dictionnaire Philosophique. Art. Esprit des Lois.

(2) *Esprit des Lois*. Livre V chap. 17 § 1. — Renvoi au *Recueil des Voyages qui ont servi...* tome I p. 86. — *Esprit des Lois*. Livre XIX chap. 9 § 1 (note). — Renvoi au *Recueil des Voyages qui ont servi...* tome I. p. 54.

(3) *Voyage de François Pyrard de Laval, contenant sa Navigation aux Indes Orientales*. — Paris 1619.

sérieuse. Pyrard se mit sous la protection des vainqueurs qui le ramenèrent aux Indes; du Bengale il passa à Calicut, où il resta quelque temps, et dont il décrit les habitants, et, après un séjour à Goa, il rentra enfin en France. Son voyage avait duré dix ans.

Sa relation est pleine de fraîcheur et de vivacité. Bell, qui fut chargé de faire pour le Gouvernement Britannique une description officielle des îles Maldives, dit que le récit de Pyrard est un portrait fidèle des habitants de ces îles, et que les détails qu'il rapporte sont exacts. (1) Il signale (2) pourtant une erreur de la part de Pyrard, dans un passage qui est cité par Montesquieu (3): Pyrard dit que la religion des Maldives leur permettait d'avoir chacun trois femmes (4); comme les Maldives sont Mahométans, la limite pour eux s'élève jusqu'à quatre. On s'étonne qu'il n'y ait pas plus d'erreurs chez Pyrard, parce qu'il est peu probable qu'il ait pu tenir un journal pendant son séjour aux îles, étant donné les péripéties qu'il a traversées, et on se demande comment il a pu écrire de mémoire, après un laps de plusieurs années, avec tant d'exactitude.

Voltaire et Linguet (5) semblent mépriser la valeur de ce que dit Pyrard; Voltaire parle de lui comme d'un « auteur suspect » (6). Il refuse de croire ce que dit Pyrard sur la coutume qui existe parmi les Naïres (tribu de la côte du Malabar), d'après laquelle une femme peut avoir plusieurs maris, et il comprend le P. Tachard dans la même accusation de fausseté (7). Il dit qu'il a envoyé un vaisseau à Calicut faire des recherches sur ce sujet, et qu'on lui a dit qu'il était faux que les femmes Naïres eussent plusieurs maris. Pourtant cette coutume est mentionnée non seulement par ces deux auteurs, mais aussi par le P. de la Lane (8), par P. van den Broeck (9), par l'Amiral Verhoeven (10), et par plusieurs autres voyageurs de l'époque, Mayne, dans son livre sur les lois des Indes, examine ce sujet, et n'a aucune hésitation à déclarer que la polyandrie existe parmi les Naïres; il parle aussi de plusieurs autres endroits où on trouve cette coutume, notamment au Maduré et au Thibet (11). Montesquieu, lui aussi, parle du Thibet

(1) Bell : *The Maldive Islands*, p. 29.

(2) *Ibid.*, p. 60.

(3) *Esprit des Loix*. Livre XVI chp. 7 § 1.

(4) Pyrard op. cit. part. 1 p. 171.

(5) Linguet : *Théorie des Loix Civiles* tome 1 p. 397.

(6) Voltaire : *Dictionnaire Philosophique* : Art. *Esprit des Loix*.

(7) *Ibid.* Aussi *Mélanges*, volume XXIX.

(8) *Lettres Edifiantes*. Recueil X pp. 22-23. *Lettre du P. de La Lane*.

(9) *Recueil des Voyages qui ont servi...* tome IV p. 378. (1705).

(10) *Ibid.* p. 58.

(11) Mayne, op. cit. pp. 53-55.

à ce point de vue (1), citant comme autorité le P. Du Halde (2), et ce fait se trouve naturellement contesté par Linguet (3); de nos jours le fait a été clairement établi et reste incontestable (4).

Les Iles Maldives ont été très peu connues jusqu'à nos jours; même aujourd'hui, on ne trouve que peu de livres qui en parlent. Au XVIII^e siècle, on ne pouvait pas confronter le livre de Pyard avec les relations d'autres voyageurs. C'est peut-être pour cette raison qu'on a si longtemps douté de la véracité des faits que Montesquieu a pris chez Pyard, car il est généralement dangereux de se fier au témoignage d'un seul écrivain, surtout quand cet écrivain appartient au commencement du XVI^e siècle et n'a pas l'habitude de l'observation scientifique de phénomènes qui doivent lui paraître fort merveilleux. Mais, cette fois-ci, Montesquieu a pleinement raison de se fier à la véracité de Pyard, car le temps et les découvertes scientifiques, qui renversent tant de réputations et détruisent tant d'illusions, ont justifié François Pyard et ont confirmé ses assertions.

Les *Voyages* de François Bernier (5) furent pour Montesquieu une autre source importante; nous retrouvons dans l'*Esprit des Loix* non seulement des faits pris dans le récit de Bernier, mais aussi des idées sur les causes de ces faits, ou sur leurs résultats, et ces idées viennent souvent du livre de Bernier. Bernier était non seulement voyageur, mais aussi philosophe et médecin, et il ne se contente pas, comme font tant d'autres au XVII^e siècle, de raconter ce qu'il a vu ou ce qu'il a entendu dire — il en recherche partout les causes et les conséquences, il ajoute à son livre des réflexions politiques et philosophiques, enfin il fait voir qu'il est penseur aussi bien qu'observateur. Son livre a presque l'allure d'un ouvrage moderne; car la grande différence entre un récit de voyage du XVII^e siècle et un récit de notre époque, est que le voyageur d'autre fois disait simplement ce qu'il avait vu et entendu, tandis qu'aujourd'hui une description d'un pays lointain tient en même temps d'un traité de sociologie et de philosophie politique.

Bernier connaissait fort bien le nord de l'Inde, car il avait passé douze ans au Mogol. Il était natif d'Angers, et, après avoir étudié la médecine à

(1) *Esprit des Loix*. Livre XVI chap. 4 § 2.

(2) Du Halde : *Description de la Chine*. Tome IV p. 461.

(3) Linguet : op. cit. tome I pp. 390 seq.

(4) Voir Mayne : op. cit. p. 55 ; John Langdon Davies : *A Short History of Women*. New-York 1927 p. 371. — Letourneau : *La Condition de la femme dans les Divers Races et Civilisations*. pp. 215, 387+388.

(5) François Bernier : *Voyages, contenant la description des Etats du Grand Mogol, de l'Hindoustan, du Royaume de Kachemire, etc.* Amsterdam 1699.

Montpellier, il se livra à son goût pour les voyages et partit pour la Syrie en 1654. Après avoir voyagé en Syrie et en Egypte, il passa aux Indes, où il fut, pendant huit ans, médecin de l'Empereur du Mogol, Aureng-Zeyb. Protégé par un des grands seigneurs de la Cour, il put se faire beaucoup de relations parmi les nobles indiens, et on voit d'après son livre que par eux il a pu beaucoup apprendre sur le gouvernement et sur la politique de l'Inde. Il revint en France, en 1669, et mourut en 1688 (1).

Bernier attache une très grande importance à l'influence du climat sur le corps humain et sur les mœurs des différents peuples. Il ne formule pas sa théorie aussi clairement que le fait Chardin, mais, en recueillant des passages dispersés dans son livre, on peut se rendre compte que sa théorie est au fond la même. Comme il était médecin, il étudie le climat du point de vue physiologique, et donne des détails de l'effet de la chaleur sur le corps. Pour lui, beaucoup des lois de religion sont vraiment des règlements sanitaires, rendus nécessaires par le climat. Si on défend aux Mahométans l'usage du vin, c'est que, dans les pays chauds, le vin est nuisible à la santé, et d'ailleurs, on n'y a pas grande inclination à en boire (2). Si les Hindous ne mangent pas de viande, et ont surtout horreur de la chair de vache et de bœuf, c'est que ces animaux sont nécessaires pour le labourage, et que comme l'élevage aux Indes en est fort difficile, « si l'on en tuoit dans les Indes la moitié de ce qu'on fait en France ou en Angleterre, le Pays s'en trouveroit bien-tôt dépourvu et la terre sans pouvoir être cultivée. La chair des bœufs, dans ce pays, n'a guère de goût et n'est pas très saine, ce qui est une raison de plus pourquoi elle doit être défendue » (3). Il remarque aussi que les préceptes qui prescrivent de fréquentes ablutions sont difficiles à observer dans les pays froids (4), mais qu'ils sont très propres aux Indes, où on ne demande qu'à se laver et à se baigner. Montesquieu cite ces faits comme exemples de l'influence du climat sur les lois de religion (5), et il donne les mêmes raisons que Bernier pour expliquer leur existence dans les pays chauds. Ainsi, il doit au voyageur la connaissance non seulement de ces lois, mais aussi de la cause de leur établissement.

(1) Castonnet des Fosses : *François Bernier*.

(2) Bernier : *op. cit.* tome II p. 80.

(3) *Ibid* pp 135-137. — Ce renseignement est confirmé par ce que dit Arthur Goddes : *Au pays de Tagore*. Paris 1928, pp. 164-167.

(4) Bernier, *op. cit.*, tome II, pp. 137-138.

(5) *Esprit des Lois*. Livre XXIV, chap. 24-26.

Il y a un passage où Montesquieu s'est inspiré directement de Bernier, quoiqu'on y puisse voir plutôt une réminiscence qu'un emprunt. Il parle de la pratique d'ennobler les commerçants, et dit que « les lois qui ordonnent que chacun reste dans sa profession et la fasse passer à ses enfants ne sont et ne peuvent être utiles que dans les états despotiques où personne ne peut ni ne doit avoir d'émulation. (Note : Effectivement cela y est souvent ainsi établi) » (1). Parmi les *Pensées* de Montesquieu, nous trouvons celle-ci :

« Au Mogol, chacun, profession du père; filles qui ne se marient point, parce qu'elles ne trouvent point de parti dans une autre profession, qu'ils croient moins noble. (Note : Bernier) » (2).

Ce passage, qui a dû être écrit à la hâte, puisque le sens devrait être que « les filles ne trouvent point de parti excepté dans une autre profession », explique dans quel pays il y a une loi qui défend de se marier hors de sa profession. C'est un court résumé d'un passage de Bernier (3).

On trouve chez Montesquieu plusieurs autres réminiscences de sa lecture des *Voyages* de Bernier, notamment dans le chapitre où il fait voir que, de tous les temps, on a porté de l'argent d'Europe aux Indes, et que cet argent n'en sort pas, parce que les Indes vendent et n'achètent pas (4); Bernier écrivit une lettre à Colbert, qui a été publiée dans le premier volume de ses *Voyages*, dans laquelle il fait observer que « L'Or et l'argent faisant ses tours sur la surface de la terre vient enfin s'abîmer en partie dans cet Hindoustan ». La cause de ceci, dit-il, est que tous les pays ont besoin des denrées qui viennent de l'Inde; si l'on objecte à ceci que l'Inde elle-même fait venir des marchandises de l'Europe, de la Perse, du Japon et de la Chine, il répond que « les marchands se chargent au retour de marchandises du pays, y trouvant mieux leur compte qu'à remporter de l'argent, & aussi cela n'empêche point que cet Hindoustan ne soit, comme nous avons dit, un abîme d'une grande partie de l'or et de l'argent du monde, qui trouve plusieurs moyens d'y entrer de tous côtes, & presque pas une issue pour en sortir » (5).

Il est possible que l'attention de Montesquieu ait été attirée sur cette tendance de l'argent à passer dans l'Hindoustan, et de n'en plus sortir, par

(1) *Esprit des Lois*. Livre XX, Chap. 22, § 2.

(2) Montesquieu : *Pensées*, tome I, p. 156, n° 325.

(3) Bernier, op. cit., tome II, pp. 37-38.

(4) *Esprit des Lois*. Livre XXI, chap. I.

(5) Bernier, op. cit., tome II, pp. 273-276.

un passage du livre de l'Abbé de Claustre (1), qu'il a probablement lu, puisque ce livre se trouve dans sa bibliothèque. L'Abbé de Claustre dit la même chose que Bernier, et comme il le dit dans les mêmes termes, sans aucun doute il s'est inspiré de Bernier. Je vois dans la lettre de Bernier à Colbert la source directe ou indirecte du Chapitre I, Livre XXI de *l'Esprit des Loix* (2).

On s'attendrait peut-être à ce que Montesquieu citât beaucoup de passages des *Voyages* de Tavernier (3); ce marchand avait tant voyagé en Orient, et avait amassé une si grande fortune par le commerce qu'il y fit, qu'il put acheter le titre de baron, avec la terre d'Aubonne, quand il se retira; sa relation était un des livres les plus connus en France à cette époque. Pourtant je n'ai pu découvrir que deux emprunts de Tavernier dans *l'Esprit des Loix*; l'un, qui se trouve au quatrième chapitre du quatorzième livre, est attribué par Montesquieu lui-même à Tavernier (4); l'autre (5), disant que ceux qui essayaient de frauder la douane au Mogol étaient punis d'un double droit, et non de confiscation, n'est attribué à personne. Je crois, pourtant, que ce passage vient de Tavernier, qui dit :

« Pour ce qui est de l'or, les marchands qui en portent usent de tant d'adresse pour le cacher qu'il en vient fort peu à la connoissance des Doüaniers. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour éviter de payer les droits, d'autant plus qu'il n'y a pas tant de risque à courir qu'aux Doüanes de l'Europe. Car dans celles des Indes quand on est surpris en fraude, on en est quitte en payant le double, dix pour cent au lieu de cinq, le Roy comparant la hardiesse du marchand à un jeu de hazard où on joue à quite ou double » (6).

Ces deux citations semblent bien maigres quand on pense à l'importance de l'ouvrage de Tavernier. Je crois que la raison pour laquelle Montesquieu ne s'en est pas plus souvent servi est que la partie la plus intéressante des *Voyages* de Tavernier se rapporte, non pas aux Indes, mais

(1) Abbé de Claustre : *Histoire de Thamas Kouli Khan*. Paris, 1743, pp. 434-437.

(2) L'opinion de Montesquieu aura pu être confirmée par une lettre du p. Saignes (*Lettres Edifiantes*, Recueil XXV) qui dit que « les Manufactures & les denrées de « l'Indoustan, y attirent chaque année une grande partie de l'argent de l'Asie & de « l'Europe, dont il ne sort plus lorsqu'il y est une fois entré ».

(3) *Les Six Voyages de Jean-Baptiste Tavernier, Ecuyer Baron d'Aubonne, qu'il a fait (sic) en Turquie, en Perse, et aux Indes pendant l'espace de quarante ans, et par toutes les routes que l'on peut tenir*. Paris, 1676.

(4) Tavernier : op. cit., tome II, p. 246. « Cent de nos Soldats d'Europe n'auroient guère de peine à battre mille de ces soldats Indiens ».

(5) *Esprit des Loix*. Livre XIII, chap. XI, § 2.

(6) Tavernier, op. cit., tome II, p. 6.

à la Perse. Quelle que soit la valeur de la description de la Perse que donne Tavernier, elle reste de beaucoup inférieure à celle de Chardin, et n'ajoute rien à ce que dit celui-ci. Possédant, pour les Indes, les *Lettres Edifiantes* et le *Voyage* de Pyrard et, pour la Perse, le *Voyage* de Chardin, Montesquieu n'avait guère besoin du livre de Tavernier.

C'est à Dampier que Montesquieu doit la connaissance de la surpopulation du Tonkin, et de la manière dont les habitants vendaient comme esclaves leurs femmes et leurs enfants, pour s'acheter de quoi vivre (1). Dampier avait mené une vie fort aventureuse; il avait la passion des voyages, et passa presque toute sa vie sur des vaisseaux anglais, allant aux Indes, au Tonkin, à Jamaica, etc. Sa relation est extrêmement intéressante, et je la crois fort exacte, car j'ai souvent vu confirmer ses faits par des auteurs modernes.

Dampier parle beaucoup du royaume d'Achim, et c'est d'après ce qu'il dit que Montesquieu croit qu'à Achim tout le monde cherche à se vendre, et que la plus grande partie des habitants de ce pays sont esclaves (2). On a beaucoup critiqué cette affirmation, mais cet état de choses est tout à fait dans l'esprit de ces peuples, et me semble fort probable. C'est aussi Dampier qui a remarqué que le nombre des divertissements parmi les peuples sauvages varie en proportion de la chaleur du climat (3). Montesquieu cite cette remarque, pour appuyer sa théorie que « quand une religion ordonne la cessation du travail, elle doit avoir égard aux besoins des hommes, plus qu'à la grandeur de l'être qu'elle honore » (4).

Il nous reste à étudier trois écrivains qui, sans avoir été eux-mêmes dans l'Inde, durent leurs matériaux à des voyageurs, et qui fournirent chacun un renseignement à Montesquieu: Renaudot, Kircher, et Pétis de la Croix.

Les citations de Renaudot et de Kircher dans *l'Esprit des Lois* viennent de passages dans lesquels ces auteurs parlent de la Chine, mais c'est du Bouddhisme qu'il est question. Or, le Bouddhisme est vraiment une religion indienne, et ne fut qu'une importation en Chine; Montesquieu se sert, d'ailleurs, de ces citations pour des assertions sur la religion indienne

(1) Dampier : *Nouveau Voyage autour du Monde*. Traduit en Français, 1698. Tome III, pp. 44, 45 & 56.

(2) *Esprit des Lois*. Livre XV, chap. 6, § 4. Dampier, op. cit., tome III, p. 148. pp. 155-156

(3) Dampier, op. cit., tome II, part. I, p. 218.

(4) *Esprit des Lois*. Livre XXIV, chap. 28.

et sur une coutume tonkinoise. Je préfère donc les considérer parmi les sources indiennes de notre auteur.

Renaudot (1646-1720) était un savant fort distingué, qui s'occupait surtout de langues orientales. Un manuscrit, écrit par deux voyageurs arabes du IX^e siècle, lui tomba entre les mains, et il le traduisit en français, y ajouta de nombreuses notes et une longue préface, et le publia sous le nom d'*Anciennes Relations des Indes et de la Chine* (1718). L'emprunt de Montesquieu se trouve au seizième chapitre de son vingt-troisième livre. Il dit qu'en Chine et au Tonkin, la surpopulation est cause de l'exposition et de la vente des enfants, et qu'on n'a pas besoin, comme les voyageurs arabes dont parle Renaudot, d'expliquer ces cruautés par l'opinion de la météempsycose.

Voici le passage auquel fait allusion Montesquieu :

« C'est par cette opinion de la Metempsycose qu'ils (les Chinois) tuent souvent leurs enfants, lorsqu'ils ne les peuvent nourrir : & mesme qu'ils se tuent si facilement » (1).

Kircher écrivit un livre sur la Chine (2), où il est beaucoup question des différentes religions qu'on y pratique, et, entre autres, de la religion Brahmane. Il nous dit dans sa préface qu'il prit ses renseignements dans l'*Atlas Chinois* du P. Martin Martini, dans la description de la Chine par le P. Michel Boïm, missionnaire polonais à la Chine; dans le livre du P. Philippe Marin, Procureur du Japon; et dans les lettres des missionnaires de la Société de Jésus. Montesquieu ne lui doit que le nom donné par les Indiens à leur divinité, et il ne cite même pas correctement ce nom. Kircher en parle ainsi :

« Les personnages de la Sainte Trinité sont Brahma, Bexno, Mahex. Ils disent que ces trois ne font qu'un seul en une nature, qu'ils appellent de divers noms sçavoir Achar, (c'est-à-dire Immobile), Paramanand (Paisible ou en repos), Paramexnar (Souverain Dieu) ou Estre & autres Six cent noms qu'ils attribuent à ce mesme estre » (3).

Montesquieu dit :

« Les Indiens croient que le repos et le néant sont le fondement de toutes choses, et la fin où elles aboutissent. Ils regardent donc l'entière inac-

(1) Renaudot : *Anciennes Relations des Indes et de la Chine*, p. 166. Paris, 1718.

(2) Kircher : *La Chine Illustrée*, 1667.

(3) Kircher, op. cit., p. 215.

tion comme l'état le plus parfait et l'objet de leurs désirs. Ils donnent au souverain Etre les urnom d'Immobile. (Note. Pananad. Voyez Kircher » (1).

Pétis de la Croix (1622-1695) avait été un des « jeunes de langues » qui étudiaient les langues orientales en Turquie pour obtenir plus tard des postes d'interprètes dans les départements gouvernementaux dirigeant les affaires du Levant. En 1652 il fut nommé secrétaire interprète du roi pour les langues turque et arabe. Il fit plusieurs traductions de manuscrits orientaux, entre autres celle d'un poème sur la vie de Genghiscan. Cet ouvrage plut tant à Colbert, qu'il l'engagea à écrire l'histoire de la vie de ce roi. Pétis de la Croix mourut avant de mener à fin son œuvre, qui fut complétée par son fils et publiée en 1711. Pour la rédaction de sa *Vie de Genghiscan* il se servit d'un très grand nombre d'autorités orientales, aussi bien que de nombreux récits de voyageurs : mais comme il ne désigne que d'une manière générale les auteurs auxquels il doit certains passages, on ne peut savoir, sans faire des recherches que le peu d'importance de la citation rend superflues, si le passage que cite Montesquieu vient du récit d'un voyageur ou du manuscrit d'un auteur oriental. Montesquieu, d'ailleurs, n'a pas fait entrer le passage où il cite Pétis de la Croix dans *l'Esprit des Lois*. On le trouvera dans mon Appendice IV. Il dit que quand une loi paraît bizarre, nous pouvons être sûrs qu'elle est fondée sur une raison suffisante; la loi des Mogols, qui défendait aux sujets d'approcher de l'eau pendant un orage, semble étrange; mais c'était pour les empêcher de se noyer. Ainsi Pétis de la Croix dit :

« Le tonnerre dans l'ancien Mogolistan & autres Pais voisins étoit si redouté des Mogols, parce qu'il faisoit de grands ravages, qu'aussitôt qu'ils l'entendoient gronder, ils se jetoient tout éperdus dans les lacs & les rivières où ils se noyoient. Temugin (Gengiskcan) voyant que cette terreur extraordinaire lui faisoit perdre ses meilleurs soldats, quelquefois lorsqu'il en avoit besoin, défendit sous de grosses peines de se baigner, & de faire aucune sorte d'ablution. Il ne leur fut pas même permis de laver leurs habits dans les eaux courantes pendant que le tonnerre se feroit entendre. On leur fit accroire que les exhalaisons qu'ils excitoient en remuant l'eau, formoient principalement le tonnerre qui causeroit moins de désordre, s'ils

(1) *Esprit des Lois*. Livre XIV, chap. 5, § 1 et note. Je cite d'après l'édition de 1750-51, qui fut la deuxième publiée du vivant de Montesquieu et corrigée par lui. Plusieurs éditions donnent des formes différentes du mot, aucune la forme correcte.

s'éloignoient des lacs au lieu de s'y précipiter. Ils se soumirent à cette Loy, que les Tartares qui ne sont point Mahometans observent encore »(1).

Parmi les pays orientaux qui attiraient le plus l'imagination des Français, aucun ne les intéressait davantage que le Siam. Ils avaient vu à Paris des ambassadeurs siamois faisant leur entrée dans la capitale en grande pompe. Les Gazettes avaient été pleines des descriptions de leur réception à Versailles, de leurs manières, des présents qu'ils avaient offerts à Louis XIV. Ensuite on avait vu partir deux ambassades françaises pour le Siam. On se plaisait à considérer ce peuple lointain comme un des alliés de la France, et c'est un pays auquel on pensait souvent au XVIII^e siècle.

Le Siam aussi apporte sa contribution à l'*Esprit des Lois*. Montesquieu nous parle de la religion de ce pays, où l'on considérait que le plus grand bien était l'état de détachement complet des peines et des joies de ce monde, détachement grâce auquel l'âme, n'étant plus forcée d'animer aucun corps, serait dans l'immobilité totale (2). Cet idéal n'est, d'ailleurs, point particulier au Siam : c'est le but de perfection vers lequel tendent tous les peuples qui suivent la doctrine de Bouddha. Montesquieu fait aussi allusion à la liberté de conscience en matière de religion dont jouissaient tous les Siamois (3); cette tolérance des Siamois produisit une grande impression sur les philosophes français (4), car en France l'hérésie entraînait des désavantages civiques et fermait les carrières officielles à tous ceux qui ne se soumettaient pas à la religion catholique. Il nous fait aussi voir le roi de Siam inaugurant la saison des labourages chaque année, en mettant lui-même la main à la charrue et en traçant le premier sillon (5).

Tous les renseignements sur le Siam sont pris, les uns de la *Description du Royaume de Siam*, de La Loubère (6), les autres des *Mémoires* du Comte de Forbin (7). La Loubère faisait partie de l'ambassade envoyée au Siam qui partit de France en 1687 et y revint l'année suivante. Forbin y était allé également avec une ambassade en 1685 et y était resté jusqu'en

(1) Pétis de la Croix : *Histoire du Grand Genghiscan, Premier Empereur des Anciens Mogols et Tartares*. Paris, 1711, pp. 108-109.

(2) *Esprit des Lois*. Livre XIV, chap. 5, § 1.

Fait confirmé par Bowring : *The Kingdom and People of Siam*. Tome I, p. 295, dans ce qu'il dit sur les croyances Bouddhiques au Siam.

(3) Ibid. Livre XXV, chap. 15, § 1. Comparez Pallegoix : *Description du Royaume Thai du Siam*, tome II, p. 112.

(4) Voir par exemple La Bruyère : *Caractères* : « Des Esprits Forts

(5) *Esprit des Lois*. Livre XIV, chap. 8, § 1 (note).

Voir Bowring : *op. cit.*, tome I, p. 187, qui parle de cette coutume.

(6) La Loubère : *Description du Royaume de Siam*, 1714.

(7) Forbin : *Mémoires*. Amsterdam, 1729.

1688; il avait même occupé les charges de Grand-Amiral de la flotte et Général des armées du Siam. Les faits que ces voyageurs rapportent sont confirmés par des auteurs modernes (1).

En lisant ceux qui ont fourni des renseignements à Montesquieu sur les Indes Orientales, on ne peut manquer d'être frappé, d'abord, par le nombre d'auteurs qu'il a dû lire, et ensuite par le peu de détails qu'ils lui ont fourni sur les Indes. Tous ces voyageurs s'intéressent aux mêmes choses, et nous parlent des même coutumes. Après les avoir tous lus, nous connaissons les lois du mariage et du divorce aux Indes, les conditions de l'esclavage, quelques-unes des lois de succession, et nous avons une idée très sommaire de leur religion. Mais nous ne pouvons imaginer ce qu'étaient vraiment la vie et la mentalité du peuple. Pourtant ces voyageurs nous décrivent l'extérieur, le costume, les maisons, les divertissements des Indiens; mais ils n'ont pas l'art de faire vivre ces choses devant nous, et nous les lisons sans rien voir de l'Inde telle qu'elle est en réalité; ils ne nous font pas voir les pagodes dorées, les prêtres en robes jaunes, les femmes dans leurs voiles aux couleurs vives marchant avec ce balancement lent des orientales; ils ne nous font pas sentir le va-et-vient incessant des bazars, le grouillement des foules autour de quelque charmeur de serpents; nous n'y entendons point le son des cloches appelant aux temples les fidèles, ni le galop des chevaux sur la route poussiéreuse quand passe la suite de quelque rajah. Comment ces voyageurs ont-ils pu voir tout cela pour la première fois et ne pas en remplir leurs relations? Et comment Montesquieu a-t-il eu la patience de lire tous ces livres avec l'attention minutieuse qu'il a dû y mettre pour pouvoir en citer les passages qui se rapportaient à son œuvre? Pourtant il en a cité des passages, et il les a synthétisés et rendus vivants par la magie de son style épigrammatique; si bien que l'Inde nous apparaît plus vivante dans *l'Esprit des Lois* qu'elle ne l'est dans les récits de ceux qui y ont voyagé.

(1) Gréban : *Le Royaume de Siam*.
Chevrillard : *Siam et les Siamois*, etc.

La Chine et le Japon

Si l'on réunissait tous les renseignements sur la Chine qui se trouvent dans *l'Esprit des Lois*, on aurait devant soi un traité remarquablement compréhensif sur les lois de la Chine et sur le caractère chinois. Des chapitres entiers y sont consacrés à la description des mœurs de ce pays, et nous retrouvons même des pages de son histoire, cette histoire dont l'antiquité presque légendaire produisait une si forte impression sur les esprits du XVIII^e siècle, sur lesquels l'antiquité exerçait un puissant attrait. Mais, si nous réunissions en un traité ce que Montesquieu a dit sur la Chine, ce traité serait sans doute détaillé et complet, mais il n'en renfermerait pas moins des opinions fort contradictoires les unes aux autres; à un moment nous verrions les Chinois comme des gens trompeurs et rusés, agissant seulement sous l'impulsion de la crainte, soumis à un gouvernement cruel et despotique; (1) plus tard nous les verrions jouissant d'un gouvernement paternel (2), ennemi du luxe (3), ne songeant qu'à la tranquillité du peuple. (4). Ces contradictions viennent de ce que les sources de Montesquieu sur la Chine peuvent être réparties en deux classes: les unes tirées des missionnaires, grands admirateurs des Chinois; les autres, des commerçants et des marins de passage qui ne savaient qu'en dire du mal. Voyons les causes de ces points de vue différents.

Les Jésuites avaient fait de la Mission de Chine leur œuvre de prédilection, et, par suite d'un enchaînement de circonstances diverses, le sort de cette mission dépendait en grande partie de l'opinion qu'on avait en Europe de la vertu des Chinois. La Société de Jésus avait pénétré en Chine

(1) *Esprit des Lois*, Livre VIII, chap. XXI.

(2) *Esprit des Lois*, Livre XIX, chap. 19.

(3) *Esprit des Lois*, Livre VII, chap. 6.

(4) *Esprit des Lois*, Livre XIX, chap. 19.

dès le début du XVII^e siècle, et les missionnaires avaient tout de suite trouvé faveur auprès des hauts fonctionnaires chinois, et avaient acquis une très grande influence à la Cour de l'Empereur. Après la révolution de 1636, et la conquête du pays par les Tartares, le nouvel empereur, Chun-Chi, continua de montrer aux missionnaires la même faveur que ses prédécesseurs. Sous son fils, Cang-hi, leur pouvoir ne fit qu'augmenter; et, même quand l'Empereur suivant, Yung-Chi, fut obligé par ses conseillers de prononcer des arrêts contre eux, il y mit tant de ménagements et de douceur qu'on pouvait bien voir qu'au fond il éprouvait pour eux une certaine sympathie. Les Jésuites, s'étant rendus compte du grand intérêt que portaient les Chinois aux sciences, avaient eu soin d'envoyer en Chine les plus savants parmi les membres de leur société. Ceux-ci constituaient à Pékin une véritable mission scientifique. Ils fondèrent un observatoire, donnèrent des leçons de mathématiques à l'Empereur et aux plus Grands Mandarins, étudièrent l'histoire de la Chine, traduisirent en français les anciens textes chinois. Ces savants missionnaires étaient en rapport avec les sociétés savantes de l'Europe, et échangeaient avec des hommes de science, comme M. de Mairan, des lettres dont le sujet principal était l'état des sciences, et des connaissances en général, en Chine. Mais parmi ces préoccupations scientifiques se glissaient naturellement quelques aperçus sur les coutumes chinoises et sur l'état de la Chine. Honorés comme ils l'étaient en Chine, voyant partout autour d'eux le respect exagéré que portaient les Chinois aux savants, il n'est pas étonnant que les missionnaires aient écrit des descriptions pleines de louanges de ce pays où les sciences ouvraient le chemin aux plus grands honneurs, et où le savoir était si bien récompensé. De même, il était tout naturel que, protégés par l'Empereur et par les Grands, reçus avec complaisance par les fonctionnaires de toute espèce, ils se fussent formé une haute opinion du gouvernement de la Chine, et l'eussent considéré comme un gouvernement idéal, donnant de justes lois à un peuple aux mœurs pures et aux manières exquises.

Vers le milieu du XVII^e siècle, d'autres missions s'établirent en Chine — celle des Dominicains, des Franciscains, et, après 1660, de la Société des Missions Étrangères. Ces missionnaires, qui étaient gens plus simples, moins cultivés et moins mondains que les Jésuites, n'eurent aucune protection à la Cour Impériale. L'hostilité que les autres ordres religieux éprouvaient déjà en Europe pour les membres de la Société de Jésus redoubla chez leurs missionnaires à Pékin, jaloux de la faveur dont jouissaient en Chine les Jésuites, et une rivalité croissante se produisit entre ceux-ci et les

autres missionnaires. Bientôt une lutte s'engagea, qui dura cent ans — de 1637 à 1742 — et qui est généralement connue sous le nom de la Querelle des Cérémonies chinoises.

Une des causes du succès rapide qu'ont toujours eu les Jésuites dans leurs entreprises missionnaires, est la souplesse avec laquelle ils permettaient aux peuples païens d'incorporer dans la religion chrétienne quelques-unes des croyances et des coutumes de leur ancienne religion. Ils ne demandaient pas au catéchumène de changer d'un seul coup toutes ses opinions, de renoncer à des pratiques qui faisaient, pour ainsi dire, partie de son être, de briser complètement avec sa vie antérieure; au contraire, ils s'efforçaient de donner une tournure chrétienne aux doctrines païennes, de combiner les cérémonies des deux religions, de concilier les opinions. C'est ainsi qu'ils permirent aux Chinois chrétiens de continuer les rites qu'ils observaient pour rendre hommage aux mânes de leurs ancêtres, et qu'ils omirent certaines pratiques catholiques relatives à la confession, reculant devant les préjugés des Chinois, qui ne pouvaient souffrir que leurs femmes restassent seules avec un homme et que les rites des ancêtres fussent abandonnées, etc. Leur ennemi les accusèrent d'idolâtrie, et peu à peu la querelle s'envenima. Après la publication des « *Nouveaux Mémoires sur l'Etat Présent de la Chine* », par le Jésuite Louis Le Comte (1696) elle devint de plus en plus bruyante. Ce fut une vraie guerre, et on jeta dans la mêlée, de part et d'autre, de nombreuses publications écrites dans toutes les langues. Les Jésuites furent censurés par la Sorbonne en 1700, et par la Congrégation du Saint-Office en 1704, mais les papes ne se prononçaient pas; quelques-uns étaient hostiles aux pratiques des Jésuites, mais d'autres, plus soucieux des intérêts politiques de l'Eglise, hésitaient à les condamner. Ce ne fut qu'en 1742 qu'une bulle de Benoît XIV prononça la condamnation définitive des Jésuites.

Pendant tout le temps que dura cette querelle, il était évidemment dans l'intérêt des Jésuites d'exalter les vertus des Chinois. S'ils parvenaient à persuader l'opinion publique de la sagesse des Chinois, à les faire paraître comme des gens qui avaient toutes les qualités chrétiennes, et à qui il ne manquait presque rien que le nom de chrétien pour être le peuple le plus parfait du monde, alors l'adoption de leurs coutumes et de leurs cérémonies par les jésuites serait excusable — louable même. Après avoir loué les Chinois convertis, après avoir dit que si la nation en général ne connaissait pas encore le vrai Dieu, on pouvait voir dans sa religion les traces d'une connaissance ancienne de Dieu, ils en vinrent à louer la Chine

entière, chrétienne ou non ; ils parlèrent de la pureté de la religion chinoise, du gouvernement idéal du pays, des sages maximes qui dirigeaient la conduite de ce peuple. C'est cette exaltation de la morale chinoise qui fut reprise plus tard par les philosophes de la seconde moitié du XVIII^e siècle, pour montrer comment la morale peut exister en dehors de la religion chrétienne ; l'opinion répandue par ces missionnaires subsista jusqu'à nos jours et fut l'origine de l'idée de la sagesse des Chinois, idée très courante en Europe pendant le XIX^e siècle.

Il est vrai que les Jésuites eux-mêmes nous font voir quelquefois le revers de la médaille. Le P. du Halde et le P. Le Comte nous dépeignent en maints endroits des Chinois fourbes et intéressés (1) ; le P. Parnnin nous dit que malgré les bons principes sur lesquels est fondé le gouvernement, les mandarins sont rapaces et les bonnes ordonnances de l'empereur sont bien loin d'avoir les heureux effets que leurs sages paroles sembleraient promettre, parce que les fonctionnaires qui sont chargés de faire exécuter ces lois le font dans un esprit de cupidité et de sévérité (2). Mais la tendance générale des lettres des missionnaires est de louer les Chinois, et sans aucun doute ces louanges furent exagérées, et l'image d'ensemble qu'ils donnèrent de la Chine fut une image vue à travers des lunettes fortement teintées de rose.

Les commerçants et les agents diplomatiques qui firent des séjours en Chine furent beaucoup moins nombreux que les missionnaires, et n'eurent pas les mêmes facilités pour pénétrer à l'intérieur du pays ni pour connaître le peuple. Les rapports qu'ils en donnent sont tellement différents de ceux des religieux qu'on croirait entendre parler d'un pays différent. Ils font voir les Chinois comme des gens incapables de dire la vérité, insolents, voleurs, et lâches. Les magistrats sont tracassiers, rapaces, cruels ; pour obtenir la justice, il faut l'acheter, et encore faut-il la payer fort cher. Le peuple est opprimé, et n'est gouverné que par la terreur des punitions injustes et cruelles que les mandarins lui font subir à tout moment.

Evidemment, ici aussi, il y a de l'exagération, s'il y a une part de vérité dans ces assertions. Les voyageurs qui décrivirent ainsi la Chine sont presque tous restés dans les ports, et n'ont eu qu'une connaissance très superficielle de la langue. Ils ont surtout eu affaire à des commerçants chi-

(1) Du Halde : *Description de la Chine*, tome II, p. 171, p. 77, etc.

Le Comte : *Nouveaux Mémoires de la Chine*, tome I, p. 499.

(2) *Lettres Edifiantes*, Recueil XXIV, pp. 71-72. Lettre du P. Parnnin à M. de Mairan, 1755.

nois, à des officiers de la douane, à de petits fonctionnaires. Or, le gouvernement de la Chine était hostile au commerce avec les étrangers, et faisait subir aux commerçants une infinité d'ennuis et de tracasseries, ce qui mettait tout de suite ceux-ci de mauvaise humeur et leur faisait voir la Chine d'un mauvais œil. En général, la populace qui habite les grands ports et qui fréquente les quais d'escale n'est pas composée de l'élite du pays, et on y voit un assez grand nombre de gens plutôt louches. Quant aux petits fonctionnaires de toutes les nations, il semblerait que leur profession leur inspirât les mauvaises manières, la grossièreté, et l'amour du pourboire. Quel peuple voudrait être jugé d'après l'impression produite par ses douaniers et par les quartiers mal famés de ses grands ports ? C'est pourtant ce qu'ont fait pour la Chine des écrivains tels que Anson, le plus connu de ses détracteurs, et d'autres voyageurs.

Ce sont les missionnaires qui ont fourni les sources les plus fécondes à Montesquieu, et c'est pourquoi, dans ce qu'il dit d'élogieux sur la Chine, il y a toujours des faits précis, des détails circonstanciés, tandis que, pour ses jugements défavorables, il se contente d'allusions générales. Il doit d'abord beaucoup aux *Lettres Edifiantes* ; il serait peut-être hasardeux d'indiquer des sources précises parmi ces lettres, parce que tous les missionnaires y disent la même chose à peu près avec les mêmes termes ; pourtant nous pouvons citer les lettres des pères Dentrecolles, Contancin, de Mailla, et, surtout, celles du P. Parennin. Mais la source par excellence de Montesquieu est le magnifique livre du P. Du Halde, *La Description Géographique, Historique, Chronologique, Politique et Physique de l'Empire de la Chine et de la Tartarie Chinoise* (1735).

Le P. Du Halde avait longtemps été l'éditeur des *Lettres Edifiantes*. En cette qualité, il recevait les rapports des missionnaires, et il avait acquis une connaissance très étendue de la Chine. De plus, il avait les relations personnelles avec beaucoup d'anciens missionnaires qui étaient revenus en France, et avec ceux qui revenaient en congé. Il donne les noms de vingt-six missionnaires dont les lettres et les manuscrits lui ont été utiles pour la compilation de son livre. Je ne peux trop louer cet ouvrage. La vivacité du style, l'intérêt et la diversité des matières, l'exactitude et le grand nombre de détails, en font un recueil précieux et intéressant de tout ce qui concerne la Chine. Il contient des traductions d'anciens livres chinois, un résumé de l'histoire chinoise, des aperçus intéressants sur les arts et les sciences, la traduction d'un drame chinois. Malgré sa longueur (à peu près 2.500 pages in-folio), c'est avec un sincère regret

qu'on finit la dernière page, car le P. Du Halde a l'art de tenir l'attention du lecteur éveillée jusqu'à la dernière ligne, et son livre mérite d'être placé parmi les grands ouvrages historiques. Même aujourd'hui, il est considéré comme un des livres définitifs sur la Chine, et son exactitude est telle que les spécialistes y ont recours.

Partout dans l'*Esprit des Lois* nous trouvons des renvois au P. Du Halde, et il y en a d'ailleurs beaucoup que les références n'avouent pas. Montesquieu a dû avoir cette *Description* près de lui quand il écrivait les chapitres sur la Chine, car il la cite presque toujours avec la plus grande fidélité. Il y a seulement deux renvois que je n'ai pu trouver : le premier : « C'est le bâton qui gouverne la Chine, dit le P. Du Halde » (1). M. Carcassonne, dans son article dans la *Revue d'Histoire Littéraire de la France* (Avril-Juin 1924) (2), dit que lui non plus n'a pu trouver la source de cette phrase, qui est, d'ailleurs, contraire à tout l'esprit du livre du P. du Halde. Dans le second renvoi, il s'agit de la coutume des Tartares, de nommer, comme héritier, le dernier enfant au lieu de l'aîné (3). Quoique je ne puisse rien découvrir de semblable chez le P. Du Halde, je trouve cependant une allusion à cette coutume chez les Manchoux, qui étaient de race Tartare, dans une lettre du P. Parennin (4).

Les écrivains auxquels Montesquieu nous renvoie pour constater les brigandages des mandarins et le caractère intéressé des Chinois, sont Anson (5) et Laurent Lange (6). Tous les deux ont une fort mauvaise opinion de la Chine, car pendant tout le temps qu'ils ont passé dans cet empire, ils n'y ont eu que des ennuis. Il faut aussi noter que tous les deux étaient hostiles aux Jésuites, et le compilateur du *Voyage* de Anson, son chapelain Richard Walter, semble avoir écrit son dernier chapitre sur la Chine dans l'intention expresse de combattre la bonne opinion qu'avaient les Jésuites de ce pays. Quant à Lange, les Jésuites étaient ses ennemis parce qu'il était l'agent du Czar, et la Russie avait expulsé leur Société de son territoire.

(1) *Esprit des Lois*, Livre VIII, chap. 21, § 3, note.

(2) Carcassonne : *La Chine dans l'Esprit des Lois*. *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, Avril-Juin 1924.

(3) *Esprit des Lois*, Livre XVIII, chap. 21, § 1.

(4) *Lettres Edifiantes*, Recueil XXII, Lettre du P. Parennin, 1734.

(5) Anson : *Voyage round the world in 1740-1744*. Londres, 1748.

(6) *Recueil de Voyages au Nord*, tome VIII, Amsterdam, 1715. *Relation du Voyage de Laurent Lange à la Chine*.

Anson dit que les Chinois sont lâches, et qu'ils tremblent sous leur gouvernement (1); que les magistrats sont cruels et que la justice est corrompue (2); que c'est la nation la plus fourbe du monde (3); enfin que les éloges que leur prodiguent les missionnaires sur leur morale, sur leur intelligence, et sur leur gouvernement, ne sont point méritées (4).

Anson a connu si peu la Chine qu'il n'a vraiment pas le droit de faire la description de ce pays. De plus, il était purement et simplement officier de marine, et n'avait même pas la prétention d'observer les mœurs de la Chine, car il était bien trop occupé de ses affaires. Il commandait une escadre de la flotte anglaise, et en 1740 il était parti pour attaquer les ports des colonies espagnoles de l'Amérique du Sud. Il retourna par la Chine, et en 1742 arriva à Macao, où il voulait ravitailler son navire et y faire des réparations. Les vaisseaux de guerre anglais refusaient toujours de payer des droits d'entrée aux ports d'escale, ce qui fit tout de suite surgir des difficultés avec les Chinois; pendant tout le séjour que fit Anson dans ce port, ce fut une suite continuelle d'ennuis, de difficultés, de fourberies de la part des Chinois. Anson resta à peu près quatre mois et demi en Chine; il n'alla jamais plus loin dans le pays que Canton, et, comme il ne connaissait point la langue, il ne put entrer en communication avec les Chinois que par l'intermédiaire d'un interprète. C'est bien peu connaître un pays pour le juger d'une manière si arbitraire, et son témoignage me paraît avoir beaucoup moins de valeur que celui des missionnaires qui passèrent leur vie dans l'intérieur de la Chine.

Laurent Lange était un Suédois qui s'était engagé comme ingénieur dans l'armée russe. En 1715, Pierre I^{er} l'employait pour surveiller la construction de son Palais de Péterhof, quand une ambassade russe partit pour Pékin. Le Czar envoya Lange avec l'ambassade pour lui acheter des objets d'art chinois, dont il voulait orner quelques-uns de ses appartements. Lange s'acquitta si bien de sa mission, qu'en 1719 Pierre I^{er} le nomma Résident à Pékin, et il partit avec un Envoyé Extraordinaire, M. d'Ismaïlof, qui devait renouveler les traités entre la Chine et la Russie, et tâcher d'obtenir de la cour de Pékin des facilités pour un commerce libre entre les deux empires. Après le départ de M. d'Ismaïlof, en 1721, Lange resta encore dix-sept mois à Pékin, pour veiller aux intérêts des caravanes russes dans

(1) Anson, op. cit., p. 474.

(2) Anson, op. cit., p. 489.

(3) Ibid., pp. 518-519.

(4) Ibid., pp. 543-544.

cette capitale. Les Chinois, toujours hostiles aux étrangers, étaient fort mécontents de son séjour, faisaient leur possible pour lui susciter des embarras et le faire partir. Il était comme emprisonné dans sa maison, et on lui avait donné des gardes qui se conduisaient plutôt comme des geôliers que comme des serviteurs (1). Comment un homme qui a subi de tels traitements peut-il donner un récit impartial de la Chine ? Ainsi on ne doit pas s'étonner de ce qu'il considère les Chinois comme les plus grands fripons du monde.

Montesquieu ne cherche nullement à concilier ces deux points de vue différents. Il ne nous donne aucun aperçu sur les causes de leurs divergences. Dans le huitième livre (chapitre 21), il refuse d'accepter le témoignage des missionnaires, et leur oppose celui d'Anson et de Laurent Lange. Partout ailleurs il l'accepte, et cite les missionnaires à tout moment. De là viennent ses contradictions, son manque d'harmonie dans sa conception de la Chine. Il semble que Montesquieu ait d'abord posé ses principes, et qu'il ait ensuite cherché les exemples qui lui convenaient. Or, sa thèse fondamentale, c'est que le despotisme est toujours un mauvais régime. La Chine étant un pays despotique, son gouvernement doit donc nécessairement être mauvais. Si le témoignage des missionnaires ne confirme pas cette assertion, c'est que ce témoignage est faux. Plus tard, quand Montesquieu examine les rapports du climat, de la religion, de l'esprit général du peuple avec les lois, il ne raisonne plus avec le même système rigide ; il n'a pas de préjugés, d'opinions préconçues ; et, partant des faits, il remonte alors aux principes. Il n'hésite point alors à accepter les traits que lui fournissent les récits des missionnaires — d'ailleurs, il ne pouvait pas hésiter, car eux seuls donnent des détails sur la Chine, et ces détails, qui portent l'empreinte de la sincérité et de la vérité absolue, lui sont nécessaires pour établir les rapports des lois avec le climat, la religion, et l'esprit général du peuple.

Le Japon était beaucoup moins bien connu en Europe au XVIII^e siècle que ne l'était la Chine. Il était resté complètement inconnu jusqu'au milieu du XVI^e siècle, quand les Portugais y pénétrèrent. Les missionnaires semblent y avoir eu beaucoup de succès à la fin de ce siècle, car en 1630 leurs convertis se comptaient par millions. Mais ils semblent avoir beaucoup moins écrit sur le Japon que ne l'ont fait plus tard leurs confrères sur la Chine et sur les Indes ; d'ailleurs, le recueil des *Lettres Edifiantes* — la mieux

(1) Michaud. *Biographie Universelle*.
Voir aussi la *Relation de Lange*.

complète et la plus connue de toutes les collections de lettres de missionnaires — n'avait pas encore été inaugurée, et la mode des récits de voyages n'avait pas encore stimulé les voyageurs à décrire les pays qu'ils visitaient. Si le succès des missionnaires au Japon fut rapide, il fut court; les doctrines chrétiennes étaient considérées comme hostiles aux institutions et au gouvernement japonais, et, déjà en 1587, l'empereur prononçait un édit d'expulsion contre les missionnaires (1); des édits contre les chrétiens furent successivement prononcés en 1616 et en 1636, et une persécution terrible sévit contre le Christianisme, si bien que cette religion disparut presque complètement au Japon (2); en 1636, les Espagnols et les Portugais furent bannis du pays, et seuls les Hollandais furent tolérés parmi les Européens. Encore ceux-ci devaient-ils se retirer à Firando, où ils devaient rester enfermés dans leur comptoir, et d'où ils faisaient, avec de grandes difficultés, un commerce avec les Japonais. Cet état de choses dura jusqu'au XIX^e siècle, et nous n'avons jusqu'alors qu'un très petit nombre de sources pour la connaissance du Japon en Europe.

Malgré le peu de relations qu'il pouvait lire sur le Japon, Montesquieu nous fait un portrait très fidèle et très frappant du régime sous lequel vivaient les Japonais. La peinture qu'il en donne est sombre; nous voyons chez ce peuple quelque chose de féroce et de cruel qui nous fait frémir; la description des persécutions infligées aux chrétiens est révoltante dans sa brutalité, mais elle n'est point exagérée, car nous la voyons confirmée par les recherches des historiens modernes sur le Japon. Tout ce que dit Montesquieu sur les lois, sur la punition des crimes, sur l'organisation de la police à l'époque féodale au Japon est confirmé par les historiens (3).

D'après Montesquieu, les traits les plus saillants de l'administration japonaise sont la sévérité avec laquelle on punit les crimes, et l'organisation de la police. Le peuple est divisé en groupes de cinq familles, et tous les membres de chaque groupe sont responsables de la conduite des autres membres de leur groupe. Chaque bande élit un chef, qui est responsable pour elle envers le gouvernement (4). Presque tous les crimes sont punis de

(1) Voir W. E. Griffis : *The Mikado's Empire*, New-York, 1877, p. 254.

(2) Voir W. Dickson : *Japan*, etc., etc.

(3) Voir : Rutherford Alcock : *The Capital of the Tycoon*, Londres, 1863
Murray : *Japan*. Londres, 1894 ; Dickson : *Japan* ; etc.

(4) *Esprit des Lois* : Livre XIV, chap. 15.

C'est de Kämpfer, *Histoire du Japon*, que Montesquieu prend la description du gouvernement des villes au Japon.

mort : le larcin, les jeux de hasard, le parjure, entraînent cette peine (1). Chacun est placé comme un espion vis-à-vis de ses voisins, car s'il ne les dénonce pas, il devient lui-même responsable de leurs crimes. Les Japonais sont tellement orgueilleux et attachent si peu de prix à la vie qu'ils se suicident pour la moindre fantaisie (2), et leur brutalité est telle que la manière dont ils punissent leurs criminels est trop révoltante pour qu'on puisse la décrire (3). Pourtant ils sont très doux envers leurs enfants, et traitent fort bien leurs esclaves (4).

Le livre le mieux connu et le plus complet sur le Japon au XVIII^e siècle est celui du P. Charlevoix : *Histoire et Description Générale du Japon 1715*. (Nouvelle édition, totalement refondue et augmentée, 1736). Cet ouvrage est simplement une compilation des récits de quelques missionnaires et, surtout, de celui de Kämpfer ; il est beaucoup moins bien fait que l'ouvrage du P. du Halde sur la Chine, quoiqu'il semble vouloir y faire pendant ; le P. Charlevoix n'a pas aussi bien assimilé ses matériaux, et il en résulte une collection de récits plus ou moins détachés, où l'on peut reconnaître les différents styles de ceux qui les ont écrits ; ainsi le livre, quoique important par son fond, n'a pas la cohérence et l'unité nécessaires pour avoir une influence puissante et étendue.

On s'attendrait à ce que Montesquieu prît beaucoup chez le P. Charlevoix, d'autant plus qu'il y avait un exemplaire de son livre dans la Bibliothèque de la Brède ; pourtant il n'en est rien. Je ne puis découvrir un seul passage chez lui qui puisse être attribué avec certitude à cet auteur ; mais il cite constamment Kämpfer, qui, comme nous l'avons vu, avait été la source la plus importante de l'*Histoire et Description Générale du Japon*. Kämpfer avait publié un livre extrêmement intéressant et extrêmement exact sur le Japon : *Histoire Naturelle, Civile, et Ecclésiastique de l'Empire du Japon. La Haye 1729*. — C'était un de ces savants et de ces voyageurs passionnés comme il y en avait tant au XVII^e siècle, un homme qui avait senti l'attrait de l'Orient et pour qui la vie en Europe semblait désormais terne. Né en Allemagne, en 1651, il avait fait des études de médecine et de philosophie, et avait acquis un certain renom de savant. On lui avait offert des situations brillantes en Suède, mais il ne voulut accepter que celle de secrétaire de l'ambassade suédoise en Perse, où il se rendit

(1) *Esprit des Lois*, Livre VI, chap. 13.

(2) Ibid.

(3) *Esprit des Lois*, Livre XII, chap. 14.

(4) Ibid., Livre VI, chp. 13.

en 1684, ayant passé par Moscou. Quand l'ambassade quitta la Perse, Kämpfer entra comme médecin au service de la Compagnie Hollandaise des Indes Orientales, et, après plusieurs années de voyages dans les Indes, partit pour le Japon avec l'ambassade que la compagnie y envoyait tous les ans (1689). Il y resta deux ans, et comme il s'était engagé comme médecin chez un seigneur japonais, il eut l'occasion de très bien connaître le caractère et les institutions de ce peuple. Quoiqu'il n'ait pas appris la langue, il enseigna le hollandais à un jeune japonais qui étudiait la médecine avec lui, si bien que celui-ci put lui fournir tous les renseignements dont il avait besoin pour son livre. Il rentra en Hollande en 1693, et devint médecin du Comte de Lippe; il mourut en 1716. Son ouvrage sur le Japon parut pour la première fois en 1727, dans une traduction anglaise. Montesquieu le suit de très près dans ce qu'il nous dit du Japon, et il ne pouvait être mieux inspiré, car toutes les autorités sur le Japon sont unanimes dans les louanges qu'ils prodiguent à ce voyageur.

Les autres informations de Montesquieu sur le Japon sont tirées du *Recueil de Voyages qui ont servi...* tome V. On y trouve la relation d'un Voyage au Japon qui fut fait par Hagenaar, un commis de la Compagnie Hollandaise des Indes Orientales. Il arriva au Japon en 1634, et passa trois ans, soit au Japon, soit en voyages aux Molucques, à Batavia, etc. A la fin de sa relation se trouvent un grand nombre de remarques fort intéressantes, qui sont dues à François Caron; ce dernier avait passé une très grande partie de sa vie au Japon, et parlait couramment le Japonais. Caron présente un intérêt spécial pour les Français, car il fut à un moment directeur de la Compagnie Française des Indes Orientales. Il était né en Hollande de parents français, et, très jeune encore, alla au Japon — quelques-uns disent comme cuisinier à bord d'un vaisseau hollandais. Il resta au Comptoir Hollandais, et, comme il montrait de bonnes dispositions pour le commerce et qu'il avait appris la langue du pays, il ne tarda pas à obtenir des avancements, et fut enfin nommé directeur du commerce du Japon. Mais, très ambitieux, il demanda un poste encore plus élevé, et dut essuyer un refus. Mécontent, il quitta le service hollandais, et en 1666 Colbert le nomma directeur général de la Compagnie Française des Indes Orientales. L'année suivante, il partit pour Madagascar, et de là se rendit à Surate. Il semble avoir été détesté de ses camarades français, et se fit de nombreux ennemis, qui l'accusaient, — peut-être avec raison — de trahir les intérêts

de la France, et le rendaient responsable des déboires de la Compagnie (1). Ses ennemis réussirent enfin à le faire rappeler en France; ce ne fut qu'à Marseille qu'il apprit que c'était à cause de la défaveur dans laquelle il était tombé qu'on le faisait revenir. Aussitôt il fit virer de bord le vaisseau sur lequel il était, et se dirigea vers Lisbonne. En entrant dans le port, le navire heurta un rocher et coula. Caron périt ainsi de façon dramatique en 1674.

Quelles que soient ses mérites ou démérites comme directeur de commerce, c'est un écrivain très capable et très bien renseigné, et ses remarques sur la relation de Hagenaar sont fort instructives. Il donne du Japon la même idée générale que Kämpfer, et Montesquieu lui fait de nombreux emprunts; il nous renvoie lui-même à beaucoup de passages du voyage de Hagenaar (2). Quelquefois aussi, il se sert de cette relation sans nous y renvoyer expressément; presque tout le treizième chapitre du sixième livre de l'*Esprit des Lois* est emprunté au voyage de Hagenaar, mais — assez naturellement — Montesquieu ne donne pas la source de chacune de ses assertions.

Dans le même tome du *Recueil des Voyages qui ont servi...*, il y a une *Histoire de la persécution des Chrétiens au Japon*, à laquelle Montesquieu fait allusion (3); il lui emprunte la description des tortures révoltantes auxquelles on soumettait les femmes chrétiennes; je ne vois aucune raison de douter de sa véracité, et l'histoire est acceptée par les auteurs modernes qui ont parlé de cette période de l'histoire japonaise.

Il y a, un peu au sud du Japon, une île dont les indigènes fournissent, même de notre époque, des exemples intéressants de mœurs primitives, c'est l'île de Formose. Cette île avait été occupée, tour à tour, par les Japonais, par les Hollandais, et par les Chinois, et les habitants des côtes ont tous les traits caractéristiques des Japonais et des Chinois. Mais, dans l'intérieur de l'île, il existe encore des tribus sauvages, qui sont les descendants des premiers habitants du pays. Ces indigènes ont beaucoup d'affinités avec les habitants de la péninsule malaise, et ont dû faire partie de la même race. Ils sont très peu civilisés, et ont plusieurs coutumes très

(1) Voir Pauliat : *Louis XIV et la Compagnie des Indes*. Partie 3, Partie 4 et Partie 5.

(2) Par exemple : *Esprit des Lois*. Livre VI, ch. 13, § 3. Renvoi au recueil des *Voyages qui ont servi...* tome V, partie 2, p. 450 (Ed. de 1710). *Esprit des Lois*. Livre VI, chap. 13, § 10. Renvoi au *Recueil des Voyages*, tome V, partie 2, pp. 508-510, etc... (Voir pour le texte des Sources, part III).

(3) *Esprit des Lois*, Livre XIII, Ch. 14, § 4.

curieuses; par exemple, dans plusieurs de leurs tribus, le mari entre dans la famille de la femme (1); ils ont une étrange superstition, d'après laquelle le chiffre de la population doit rester le même, sans quoi un malheur frapperait la tribu (2); ils ont très peu de religion — tout au plus une vague idée de l'enfer et du paradis, — et leur culte est une espèce de fétichisme (3).

Montesquieu nous parle quelquefois de ces sauvages. Il tire ses informations de la relation d'un pasteur hollandais, Georges Candidius, qui y passa quelque temps. Cette relation est insérée dans celle de Rechteren, Consolateur des Malades de la Compagnie Hollandaise des Indes Orientales, et se trouve au cinquième tome du *Recueil de Voyages qui ont servi...* Elle est très curieuse, mais ses renseignements, qui semblent extraordinaires, sont confirmés par les recherches des experts au XIX^e siècle. Montesquieu emprunte aussi un passage à Rechteren lui-même, quand il dit que les habitants de Formose ne pouvaient se marier avec leurs parents au quatrième degré (4). C'est le P. Du Halde qui lui apprend que, dès qu'un homme de Formose est marié, il « regarde la maison de son beau-père comme la sienne propre, & il en est le soutien; & la maison de son propre père n'est plus à son égard, que ce qu'elle est à l'égard des filles en Europe, qui quittent la maison paternelle pour aller demeurer avec leur époux » (5).

Les renseignements sur l'île Formose que donnaient Candidius, Du Halde, et Rechteren, permirent à Montesquieu de tirer parti des coutumes d'un peuple très primitif, et lui fournirent des exemples de mœurs qui n'existaient chez aucun des autres peuples connus en Europe à cette époque. Ces sources ont donc une certaine valeur pour le développement de la pensée de l'*Esprit des Lois*, et, quoique le nombre en soit restreint, elles sont très intéressantes.

Les sources de Montesquieu pour les pays de l'Extrême-Orient — le Japon, l'île Formose et la Chine — présentent de l'intérêt par elles-

(1) *The China Review*. Vol. XIV, pp. 196-197. G. Taylor : « *The Aborigines of Formosa* ».

Ibid., vol. XVI, A. R. Colquhoun et J. H. Stewart : « *A Sketch of Formosa* », Davidson : *The Island of Formosa*.

(2) Ibid., vol. XIV, op. cit., p. 125.

(3) Ibid., p. 113.

(4) *Esprit des Lois*, Livre XXVI, chap. 14, § 9. *Recueil de Voyages qui ont servi...* tome V, p. 98 *Voyage de Rechteren* (Édition de 1706). Confirmé par Davidson : *The Island of Formosa*, p. 562.

(5) Du Halde, op. cit., tome I, p. 165. — *Esprit des Lois*, Livre XXIII, chap. 4, § 1.

mêmes aussi bien que comme sources de l'*Esprit des Loix*. Elles datent, presque toutes, du commencement du XVIII^e siècle, et quelques-unes d'entre elles ont une certaine valeur littéraire; elles ont été écrites au moment où la mode des récits de voyages atteignait son apogée, et elles sont l'ouvrage de voyageurs instruits et d'hommes cultivés. Fort exactes par le détail, elles embrassent tous les côtés de la vie populaire; les récits sur le Japon sont moins détaillés que ceux qui parlent de la Chine; ceux-ci donnent une notion complète, colorée et exacte de ce vaste empire, et les voyageurs de nos jours n'ont rien eu à y ajouter.

VI

La Tartarie et la Russie

Je crois que les Tartares ont dû exercer un certain attrait sur les Français du XVIII^e siècle; ils avaient, du moins, pour eux, l'attrait du contraste. Quand, dans la vie ordonnée, formelle, artificielle des salons de l'époque de Louis XV, existence qui ressemblait à un des jardins créés par Le Nôtre, où il y a partout des allées bien ratissées, des arbres bien taillés, de petits lacs en miniature entourés de statues rococos, des pièces d'eau où nagent de beaux cygnes, reflétés par la surface sans rides d'une eau toujours calme, entrait la vision des Tartares, ceux-ci apportaient avec eux un vent de réalité qui dissipait pour un moment le parfum un peu fade de ce monde où l'on s'ennuyait. On voyait venir avec eux l'immense étendue des steppes, les tentes brunes de quelque horde sauvage, les chevaux galopant en coup de vent dans la plaine, et les guerriers, magnifiques de carrure et resplendissants de force physique, qui offraient un contraste piquant avec les petits messieurs poudrés, fardés et parfumés, de la haute société de Paris; et à l'image de ces Tartares, un délicieux petit frisson d'horreur et de plaisir parcourait le salon où discutaient les beaux esprits, et Monsieur le Marquis se voyait en imagination chevauchant dans les vastes plaines de la Grande Tartarie, tandis que Madame la Comtesse, à qui l'émotion faisait serrer plus près son caniche, rêvait aux puissantes rivières et à la beauté sauvage des steppes... Bien entendu que pour rien au monde ils ne s'y seraient hasardés et qu'ils auraient été complètement malheureux dans une campagne moins riante que les coteaux de Meudon ou de Saint-Cloud; mais le romantisme commençait déjà à naître en eux à leur insu, et le sentiment de la nature allait bientôt poindre. D'ailleurs, la Tartarie était pour eux un pays plutôt imaginaire que réel, car les connaissances des Français sur la Tartarie étaient très peu étendues, et n'avaient pas beau-

coup de valeur scientifique. Si donc Montesquieu, Voltaire, et d'autres écrivains de l'époque nous en parlent, c'est plutôt à cause de l'intérêt qu'ils lui portent que de l'étendue ou de la profondeur scientifique de leurs informations.

Montesquieu dit que les Tartares sont le peuple le plus singulier de la terre (1); le climat de l'Asie Centrale rend ses habitants énergiques, guerriers, et leur donne toutes les qualités qui font naître l'amour de la liberté (2), mais comme en Asie les pays froids touchent aux pays chauds, et qu'il n'y a pas là de zone tempérée, les Tartares, qui sont essentiellement un peuple conquérant, deviennent esclaves par leurs conquêtes; ils conquièrent des empires dans le midi, et la partie de la nation qui reste dans son pays se trouve soumise à un maître, qui, despotique dans le midi, veut aussi l'être dans le nord. Ainsi la Tartarie Chinoise est soumise au despotisme de l'empereur de la Chine, et les Tartares Mongols à l'empereur du Mogol.

Montesquieu donne la preuve de ses assertions en ce qui concerne ces deux parties de la Tartarie, mais je crois difficilement que les Tartares qui vivaient au nord de leur pays et sur les confins de la Russie, fussent dans l'esclavage politique. Il est vrai que, comme le raconte Simon de Saint-Quentin (3), quand l'empereur tartare était élu, tous les seigneurs assemblés juraient de faire tout ce que l'empereur leur commanderait, et que l'empereur (non pas le peuple, comme le dit Montesquieu) (4) disait alors que sa simple parole lui servirait de glaive; il est vrai aussi que :

« l'empereur de ces Tartares a un merveilleux pouvoir sur tous; & per-
« sonne n'oserait arrêter son habitation en quelque lieu, s'il ne lui assigne
« lui-même... Ils lui obéissent sans aucune contradiction en tout ce qu'il
« commande, en quelque temps & lieu que ce soit, soit pour la paix, la
« guerre, la mort ou la vie... Il est à remarquer aussi, que tout appartient
« tellement à cet Empereur, qu'il n'y a personne qui puisse ou ose dire que
« ceci ou cela est à soi; mais tout est à l'empereur... » (5).

Mais ces renseignements, qui nous sont donnés par les relations de deux moines cordeliers qui visitèrent la Tartarie en 1246, sont tirés d'une description du gouvernement du Khan des Tartares Mongols, qui était beau-

(1) *Esprit des Lois*, Livre XVIII, Chap. 19, § 1.

(2) *Ibid*, Livre XVII, Chap. 3 et 5.

(3) *Voyages du Nord*, tome VII, pp. 407-408. Relation de Simon de Saint-Quentin.

(4) *Esprit des Lois*, Livre XVIII, Chap. 19 § 1 (note).

(5) *Voyages du Nord*, tome VII, pp. 359-361. Relation du Voyage de Jean du Plan Carpin.

coup plus puissant que les autres Chefs Tartares, et on ne pourrait déduire de ce passage que tous les Tartares étaient également soumis à leurs Khans.

Montesquieu nous parle aussi de leur religion, ou plutôt de leur manque de religion (1), car celle-ci se réduit à un vague culte des forces de la nature, et à certaines règles qui semblent tenir du fétichisme. Il nous donne quelques détails sur leurs coutumes — et, surtout, une description très détaillée de leur climat et de la nature du terrain de leur pays (2).

Mais, en somme, Montesquieu ne nous dit pas grand'chose sur les Tartares, car cette nation — à part les Tartares Chinois, que l'on pouvait compter parmi les Chinois indigènes, tant ils s'étaient identifiés avec le peuple qu'ils avaient conquis — était relativement peu connue en Europe de son temps : rares étaient les auteurs qui avaient décrit cette région. La plupart des informations sur le climat, qui composent la partie la plus complète et la plus intéressante de ce qui se rapporte à la Tartarie dans l'*Esprit des Lois*, viennent du livre du P. Du Halde et de deux relations insérées dans les *Voyages du Nord* — la relation du *Voyage de Moscou à la Chine*, par Everard Isbrantsides, Ambassadeur de Moscovie (3), et une description des *Mœurs et Usages des Ostiacks*, par Jean Bernard Muller, Capitaine de Dragons au service de la Suède, écrite pendant sa captivité en Sibérie (4).

Dans la *Description de la Chine*, du P. Du Halde, le quatrième volume est, en grande partie, consacré à une description de la Tartarie Chinoise, provenant de relations écrites par le P. Verbiest et le P. Gerbillon. Ces missionnaires, qui étaient très savants en matière de sciences, accompagnèrent l'Empereur de la Chine dans plusieurs voyages qu'il fit en Tartarie; ils partirent avec l'intention de faire des observations scientifiques. Ils nous donnent une description très complète de la géographie physique de la Tartarie et de ses produits naturels; cette description est très bien résumée par Montesquieu dans son chapitre sur le climat de l'Asie, et il y ajoute les informations qu'il a prises au *Recueil de Voyages du Nord*.

Isbrantsides était un commerçant allemand, établi en Russie, qui avait aidé Pierre le Grand à agrandir le commerce de son empire. En 1689, la

(1) *Esprit des Lois*, Livre XXV, Chap. 4, § 3.

(2) *Ibid.*, Livre XVII, chap. 3.

(3) *Recueil de Voyages du Nord*, Tome VIII (Ce recueil fut publié par Frédéric Bernard à Amsterdam, le premier volume en 1715. Il contient un grand nombre de voyages, soit en Tartarie, soit dans l'Amérique du Nord).

(4) *Ibid.*

Russie avait conclu, avec la Chine, un traité qui fixait les limites des deux Etats. En 1692, l'empereur de Russie envoya Isbrantsides à Pékin ratifier ce traité et prendre des mesures pour établir des relations commerciales entre les deux empires. La relation, écrite par lui, que nous trouvons dans les *Voyages du Nord*, est le journal de son voyage à travers la Tartarie : elle est écrite dans un style terne, sans valeur littéraire et sans réflexions philosophiques, qui est propre aux Recueils de Voyages de l'époque, mais elle paraît sensée et véridique.

Du capitaine Muller je n'ai rien pu savoir, sinon qu'il était Allemand, au service de la Suède, et, comme plusieurs officiers suédois, qu'il passa quelque temps en captivité en Sibérie. Le Czar lui donna ensuite un emploi dans les bureaux d'état à St Pétersbourg. Sa relation avait déjà été insérée dans les *Nouveaux Mémoires sur la Grande Russie*, par Weber, un Allemand, résident de Saxe à la Cour russe, ouvrage qui fut publié en 1725.

Dans tout ce qu'ils rapportent sur le climat et sur le terrain de la Tartarie, ces voyageurs se confirment les uns les autres avec la plus grande unanimité, et la véracité de la description qu'ils nous en font est hors de doute.

Le *Recueil des Voyages du Nord*, tome VII, contient aussi deux très anciennes relations, par des Cordeliers, Jean du Plan Carpin et Simon de Saint-Quentin, envoyés en Tartarie par le Pape Innocent IV en 1246. Les Tartares faisaient constamment des incursions dans plusieurs pays de la Chrétienté, et le Pape envoya une mission, composée de plusieurs moines, vers le Khan Bati, qui régnait dans le Kaptchac, pour le conjurer de cesser ses ravages. Le chef les envoya au Grand Khan, et ils traversèrent la Tartarie pour arriver jusqu'à sa Cour. Après leur retour, Jean du Plan Carpin et un frère polonais, le Frère Benoît, écrivirent ce qu'ils avaient vu. Frère Vincent de Beauvais, un de leurs contemporains, ayant eu connaissance de leur relation, l'inséra dans son *Miroir Historial*; il y avait ajouté des renseignements qui lui avaient été fournis oralement par Simon de Saint-Quentin, un des membres de la mission (1).

Les récits de ces deux moines sont pittoresques et naïfs, mais je ne pourrais répondre de leur exactitude. Ils semblent avoir cru tout ce qu'on leur disait, et l'on sait qu'au XIII^e siècle l'observation scientifique et méthodique n'était guère le fort des voyageurs. C'est chez eux que Montesquieu

(1) *Voyages du Nord*, tome VII, p. 389.

prend la description des étranges superstitions des Tartares (1), et celle du sacre de l'Empereur Cuyné (2).

Montesquieu, parlant du commerce des anciens (3), dit que les marchandises des Indes passaient jadis par l'Oxus dans la mer Caspienne; qu'ainsi le nord de la Perse était une contrée florissante, couverte de villes et très peuplée, et que les nations qui habitaient autour de cette mer étaient constamment en communication, d'un côté avec l'Orient, de l'autre, avec les peuples occidentaux. Mais, continue-t-il :

« Cette communication n'est plus. Tous ces pays ont été dévastés par les Tartares, et cette nation destructrice les habite encore pour les infester. L'Oxus ne va plus à la mer Caspienne; les Tartares l'ont détourné pour des raisons particulières; il se perd dans des sables arides.

« Le Jaxarte, qui formait autrefois une barrière entre les nations polices et les nations barbares, a été tout de même détourné par les Tartares, et ne va plus jusqu'à la mer. »

La source de ces assertions se trouve dans le *Voyage d'Antoine Jenkinson*, au quatrième tome des *Voyages du Nord*. Jenkinson était un voyageur anglais du XVI^e siècle, qui, en 1557, fut chargé par la Compagnie Anglaise formée pour le commerce de la Russie, d'aller jusqu'à Cathay; le grand-duc de Moscovie avait accordé à la Compagnie la permission d'étendre son commerce jusqu'en Chine, et elle voulait profiter de ces avantages. Il alla d'abord à Moscou, où Ivan II lui remit des lettres de recommandation pour les princes des différents pays à travers lesquels il devait passer, et, en avril 1558, il se mit en route pour Astrakan. Il navigua le long des côtes de la mer Caspienne, et ensuite il traversa la Tartarie jusqu'à Boghar, où il resta trois mois. Il avait dû rencontrer beaucoup de difficultés et de désagréments; il avait été pillé par les différentes tribus Tartares, et on lui avait volé les lettres de recommandation du souverain russe; si bien qu'il dut renoncer à l'entreprise, et revenir à Moscou. Il rentra en Angleterre en 1560; il eut encore plusieurs fois l'occasion de servir son pays comme voyageur et comme ambassadeur, et fut beaucoup estimé de la reine Elisabeth. Sa relation n'est pas très intéressante, et ne contient rien d'extraordinaire, sauf ce qu'il dit sur les rivières de l'Oxus et de

(1) *Esprit des Loix*, Livre XXIV, Chap. 14, § 6.

(2) *Ibid.* Livre XVIII, Chap. 19, § 1 et note.

(3) *Ibid.* Livre XXI, Chap. 6, § 5, 6, 7.

l'Ardock, qui, selon l'éditeur des *Voyages du Nord*, serait la Jaxarte. Voici les passages dont il est question :

« Vous remarquerez que la rivière d'Oxus se rendoit autrefois dans ce
« Golphe [un golfe de la mer Caspienne] mais que maintenant elle ne
« vient pas jusques-là; qu'elle tombe dans une autre rivière nommée Ardock,
« qui a son cours vers le Nord; qu'elle passe sous terre l'espace de plus
« de cinq cent milles, qu'elle en ressort après, & qu'elle se rend dans le lac
« Kitay » (1).

(Note de l'éditeur des *Voyages du Nord*: « ce qu'il dit ici de l'Ardock et de l'Oxus est fort obscur »).

« Toute l'eau dont ils se servent dans le païs est tirée par canaux de la
« rivière d'Oxus & c'est aussi pour cette raison qu'elle ne se décharge plus
« dans la mer Caspienne. Ce pays court risque d'être un jour désert, quand
« ces peuples auront achevé de ruiner par leur causes le cours de cette
« rivière (2).

« Ardock est une grande rivière for rapide qui vient de l'Oxus; & qui,
« après avoir couru mille milles vers le N. se cache sous terre. Cinq cent
« milles après elle reparoit & tombe dans le lac de Citai » (3).

La question du changement du cours de la rivière de l'Oxus a longtemps agité les géographes. A l'époque de Montesquieu, l'idée la plus généralement acceptée semble avoir été celle qu'il prend de Jenkinson, — que cette rivière se jetait anciennement dans la mer Caspienne, mais que son courant avait, depuis, été détourné vers le lac Aral, que Jenkinson appelle le lac Citai. Aujourd'hui la théorie la plus généralement reçue est que l'Oxus s'est toujours jeté dans la mer Aral, mais que, anciennement, cette mer était beaucoup plus grande qu'elle ne l'est à présent, et qu'il y avait, d'ailleurs, une communication entre ces deux mers; si bien que plusieurs des anciens géographes se seraient trompés, et auraient considéré la mer Aral comme étant un golfe de la mer Caspienne (4). Il semble être tout à fait faux que ce changement soit dû à des canaux construits par les Tartares; la cause en est l'envahissement graduel de tout le bassin de la mer Caspienne par le sable et par les dépôts alluviaux des grands fleuves qui s'y jettent.

(1) *Voyages du Nord*, Tome IV, p. 115. Voyage d'Antoine Jenkinson.

(2) *Ibid*, p. 116.

(3) *Ibid*, p. 119.

(4) Voir l'*Encyclopédie Britannique*, Articles sur l'Oxus et sur l'Aral.

Le dernier ouvrage auquel Montesquieu a fait des emprunts relatifs aux Tartares est l'*Histoire Généalogique des Tatars*, dont j'ai déjà fait mention (1).

L'idée générale, donnée par l'*Esprit des Lois*, du caractère et des institutions des Tartares semble assez exacte; nous en retrouverons les principaux traits dans le fameux livre de Huc sur la Tartarie (2). Pourtant les relations dont Montesquieu se servit ne sont pas très satisfaisantes : l'*Histoire des Tartares* et les récits de Jean du Plan Carpin et de Simon de Saint-Quentin ont un caractère légendaire qui n'est pas rassurant pour quiconque est à la recherche de faits positifs; la relation de Jenkinson ne nous dit presque rien; il ne nous reste comme récits tant soit peu scientifiques que les relations des Pères Verbiest et Gerbillon, d'Isbrantsides et de Jean-Bernard Muller. Ce n'est pas que Montesquieu ait mal choisi les sources, c'est plutôt qu'il n'existait guère de son temps d'ouvrages sur la Tartarie. Il aurait pu s'inspirer des *Voyages* de Marco Polo, mais ce n'est que tout dernièrement qu'on a reconnu que ce voyageur était généralement véridique dans ce qu'il dit sur les coutumes des Tartares; au dix-huitième siècle, jamais on ne le donnait comme une autorité sérieuse, car il était considéré comme un agréable menteur. Il ne restait donc à Montesquieu que très peu de sources pour se renseigner sur les Tartares, et il les a très bien mises à profit.

Pour la Russie, Montesquieu n'a eu recours qu'à un écrivain — Jean Perry. Perry était un ingénieur anglais qui avait été ramené en Russie par Pierre le Grand, quand celui-ci rentra dans son empire après son voyage en Angleterre (1698). Il s'occupa de plusieurs des entreprises de cet empereur, et, notamment, de la construction d'un canal entre la mer Caspienne et la mer Noire; pendant tout le temps qu'il fut en Russie il eut de la peine à se faire payer ses gages, et, enfin, en 1712, découragé par tous les ennuis qu'il eut à supporter à cause des intrigues de la Cour Russe, il rentra en Angleterre, où il mourut en 1733. Son livre — *Etat Présent de la Grande Russie* — dont la traduction française fut publiée en 1717, contient, outre le récit de ses travaux pendant son séjour en Russie, une assez bonne description de l'état politique et social du pays sous le règne de Pierre le Grand, dont il semble avoir apprécié les réformes à leur juste prix.

(1) *Partie I, Section 3.*

(2) Huc : *Voyage dans la Tartarie et le Thibet.*

Montesquieu ne décrit la Russie que telle qu'elle était à l'époque de Pierre le Grand, et on voit que Perry a dû être sa seule source, car il le suit de près, et on peut retrouver le point de départ de toutes ses remarques dans l'ouvrage de Perry. La Russie était très peu connue au XVIII^e siècle; il n'y avait presque rien d'écrit sur cet Empire, et il est probable que le livre de Perry est le seul ouvrage sérieux qu'il eût été possible d'employer à cette époque comme source d'information sur la Russie. Il est très rare que Montesquieu se contente du témoignage d'un seul auteur pour la description d'un pays; pourtant, je ne vois aucun autre écrivain auquel il eût pu s'adresser.

Deux critiques ont été faites sur les assertions que Montesquieu nous dit être fondées sur l'autorité de Perry. La première est de Dupin (1). Perry dit que les Russes

« ont si peu d'égard pour leur parole, & ils ont si peu de connoissance
« de l'honneur pris dans son véritable sens, qu'il n'y a dans leur langue
« aucun mot qui le puisse exprimer » (2).

Montesquieu dit que les états despotiques n'avaient pas de mot pour exprimer l'honneur, et cite Perry comme preuve. Dupin jette des doutes là-dessus, et demande si Perry savait même le Russe. Il est à croire qu'il ne le connaissait pas très bien, car il y a en Russe un mot pour honneur — *Recms* — et l'on m'a assuré que ce mot n'a pas été emprunté à une langue étrangère, mais qu'il a toujours existé dans la langue russe (4).

La deuxième critique, qui, elle aussi, est bien fondée, se trouve parmi les œuvres de Voltaire, qui est inlassable quand il s'agit de dénigrer Montesquieu. Dans l'*Esprit des Lois* (Livre XV, Chap. 6, § 3) nous voyons le passage suivant :

« M. Perry dit que les Moscovites se vendent aisément. J'en sais très bien la raison : c'est que leur liberté ne vaut rien ».

Voltaire objecte que Perry « ne dit pas un mot de ce que l'*Esprit des Lois* lui fait dire. Il n'y a dans Perry que quelques lignes touchant l'escla-

(1) Dupin : *Observations sur l'Esprit des Lois*, Tome I, p. 133.

(2) Perry : *Etat Présent de la Grande Russie*, p. 208.

(3) *Esprit des Lois*, Livre III, Chap. 8, § 4.

(4) M. Haumant, professeur de langue russe à la Sorbonne, m'écrit à ce sujet :
« Le mot *recms* existe depuis des siècles ; il est du fonds de la langue. Aujourd'hui
« il a bien notre sens d'honneur ; je ne vois pas, dans le passé, d'exemples qui
« autorisent à lui en donner un autre. Il est fort possible qu'il y ait eu une nuance —
« la conception occidentale de l'honneur tient à l'existence d'une noblesse féodale
« qui a peu ou pas existé en Russie — mais, en tout cas, cette nuance n'altère pas le
« fonds. La remarque de Montesquieu n'est pas fondée ».

« vage des Russes, les voici : « Le Czar a ordonné que, dans tous ses
« Etats, personne à l'avenir ne se dirait golup ou esclave, mais seulement
« raab, qui signifie sujet. Il est vrai que ce peuple n'en a tiré aucun avan-
« tage réel, car il est encore aujourd'hui effectivement esclave » (1).

Voltaire a raison : les mots attribués à Perry par Montesquieu n'existent pas dans son livre. Pourtant Perry dit quelque part que :

« Tout le petit peuple, c'est-à-dire les Paysans qui cultivent la terre, sont
« Esclaves, ou du Czar immédiatement, ou des Boyars, ou des Monas-
« tères, ou des Gentilhommes du Pays » (2).

Un auteur moderne, aussi, a écrit que les hommes libres en Russie à l'époque de Pierre le Grand faisaient bon marché de la liberté, et consentaient facilement à devenir serfs (3). Je crois donc que si Montesquieu a attribué à Perry des paroles qui ne se trouvent pas dans son livre, il ne s'est éloigné ni de l'esprit de l'ouvrage de Perry, ni de la vérité.

Montesquieu parle à deux reprises (4) des réformes de costume et de manières introduites en Russie par Pierre le Grand. La source de ces remarques est aussi le livre de Perry. On en trouvera le texte dans la troisième partie de ce livre, et il suffira d'en faire la confrontation avec le texte de *l'Esprit des Lois* pour n'avoir aucun doute sur l'attribution de cette source.

On aurait pu souhaiter que Montesquieu ait parlé avec plus de détail de la Russie. Il aurait été intéressant de voir l'opinion de l'auteur de *l'Esprit des Lois* sur un pays qui, dans un laps de temps si court, était devenu, d'un pays arriéré et chaotique qu'il avait été, un grand empire moderne et civilisé. Son opinion serait d'autant plus importante que Pierre le Grand était un despote s'il en fut jamais, et qu'en dépit de son hostilité envers le despotisme, Montesquieu n'aurait pu s'empêcher de reconnaître les mérites incontestables de son gouvernement en Russie. Mais les renseignements fournis par Perry n'ont pas assez d'étendue pour qu'on puisse fonder sur eux un jugement sur le gouvernement de la Russie ; d'ailleurs, les événements dont il s'agit étaient peut-être trop près de l'époque de Montesquieu pour que celui-ci pût se prononcer, ou du moins, baser sur eux des opinions générales telles que celles qui forment le contenu de son œuvre. Nous se-

(1) Voltaire : *Dictionnaire Philosophique*. Article : *Esclaves*.

(2) Perry, *Op. cit.*, p. 248.

(3) Walizewski : *Pierre le Grand*, p. 454.

(4) *Esprit des Lois*, Livre XI, chap. 2 ; et Livre XIX, chap. 14, § 3, 4 et 5, source : Perry : *op. cit.*, pp. 187-191.

pouvons donc que déduire des tendances de sa pensée ce qu'aurait été son jugement sur l'œuvre de Pierre le Grand, et regretter que l'insuffisance des renseignements à sa disposition l'ait empêché de formuler clairement son opinion.

VII

Les Deux Amériques et les Indes Occidentales

Au XVII^e siècle, le continent américain offrait un grand débouché à l'énergie de ceux qui étaient à la recherche d'aventures ou de fortune; c'était surtout vers l'Amérique du Nord que se tournaient les explorateurs français, et la Nouvelle-France, par son étendue et ses possibilités presque infinies de développement, était la colonie la plus importante de la France.

Dès la seconde moitié du XVI^e siècle, après les découvertes de Cartier, les pêcheurs bretons avaient l'habitude de venir pêcher sur les bancs de Terre-Neuve; il était inévitable qu'ils songeassent à établir de petites villes qui pourraient leur servir de bases, sur les côtes du Nouveau-Monde. Pendant tout le XVI^e siècle, et même au commencement du XVII^e, on espérait toujours trouver un passage pour aller aux Indes par le Nord de l'Amérique, et les explorateurs, s'ils ne parvenaient point à découvrir ce célèbre passage, rapportaient des connaissances sur les pays neigeux du Canada qu'ils avaient traversés. Ainsi, peu à peu, la colonie se développa et devint mieux connue en France.

Mais ce que ces voyageurs ont écrit sur le Canada est relativement peu important; plus tard, ceux qui se sont définitivement établis dans l'Amérique du Nord, soit pour y faire le commerce, ou pour chasser les animaux sauvages dont les fourrures étaient un article de commerce si précieux, ou pour gouverner les colonies naissantes, ou produire les articles nécessaires à la vie des colons, ont, à leur tour, décrit la Nouvelle-France, mais leurs récits nous font très peu connaître ce vaste pays. C'est, comme d'habitude, aux missionnaires qu'il faut nous adresser pour le mieux connaître.

Les premiers missionnaires au Canada furent les Récollets; mais ceux-ci furent bientôt supplantés par les Jésuites, qui, partout à cette époque, manifestaient dans les œuvres missionnaires un zèle et une astuce remar-

quables. Ils s'établirent très solidement au Canada, où ils eurent bientôt des couvents de nonnes aussi bien que des missions et de curés de paroisse. Ils fondèrent de grandes églises qui s'occupaient surtout de la population française dans des villes telles que Québec, et ils avaient, en outre, des missions qui formaient les avant-postes de la religion dans les forêts sauvages au centre du pays; dans chaque mission, deux ou trois prêtres travaillaient à la conversion des Peaux-Rouges.

On trouve, naturellement, beaucoup de lettres de missionnaires de la Nouvelle-France dans les *Lettres Edifiantes*; il y en a aussi quelques-unes dans les *Voyages du Nord* — notamment une du P. Hennepin, au cinquième recueil. Il y avait encore, au XVIII^e siècle, deux grands ouvrages d'ensemble : la *Description et Histoire Générale de la Nouvelle-France*, du P. Charlevoix (Paris 1744), et les *Mœurs des Sauvages Américains, comparées aux Mœurs des Premiers Temps*, du P. Lafitau (Paris 1724).

En général, comme d'habitude dans les ouvrages des missionnaires, ces livres donnent une image assez favorable des sauvages indiens. Evidemment, ils ne peuvent s'empêcher de décrire avec horreur les cruautés révoltantes des anthropophages, mais ils admirent les bonnes qualités des Indiens — leur courage, leur fidélité, leur déférence envers les anciens de la Tribu; ils sont surtout frappés par la communauté des biens qui existe dans beaucoup de tribus, et par leur mépris des richesses; il leur semble presque être revenus aux jours des premiers apôtres, où les Chrétiens possédaient leurs biens en commun (1).

Montesquieu, qui parle des Peaux-Rouges dans son XVIII^e livre, en donne une idée assez favorable; pourtant je crois qu'il ne les considérait pas comme devant contribuer beaucoup au développement de son sujet, et il est loin d'examiner soigneusement leurs institutions, ni de baser sur elles une conception philosophique de l'histoire de la société, comme le fait, par exemple, Rousseau. Leur forme de gouvernement — si l'on peut appeler gouvernement un système qui se composait seulement de certaines coutumes traditionnelles, et dans lequel l'obéissance plus ou moins grande à un chef dépendait de la façon dont il savait s'imposer — ne rentre point dans le cadre de son œuvre, où les gouvernements sont divisés en despotiques, monarchiques, et républicains. Montesquieu semble laisser de côté le gou-

(1) Sur l'attitude des missionnaires envers les sauvages de l'Amérique, voir Chénier : *L'Amérique et le Rêve dans la Littérature Française au XVII^e et au XVIII^e siècles*.

vernement des sauvages, comme quelque chose de trop primitif et de trop peu développé pour avoir de l'importance.

Parlant des peuples américains, il dit qu'il faut très peu de lois pour les gouverner, puisqu'ils sont errants et vivent de leur chasse. Comme la terre n'a point été partagée, et n'est presque pas cultivée, il n'y a pas besoin de lois concernant la propriété (1); puisqu'ils sont nomades, ils peuvent souvent changer de femmes, car ils n'ont point de demeure fixe, et n'ont besoin de personne pour garder la maison; chez eux le mariage n'est donc point assuré, comme chez les peuples civilisés (2); leur liberté personnelle est absolue, car, dès qu'un chef veut la leur ôter, ils peuvent quitter la tribu pour aller trouver un autre chef, ou vivre avec leurs familles seuls dans les bois (3); leurs lois sont plutôt des traditions que des lois, et l'autorité se trouve donc entre les mains des vieillards, qui se souviennent des choses passées, et qui sont les dépositaires de la tradition orale (4). Montesquieu fait naître l'idée que les vertus des sauvages viennent plutôt de leur ignorance de la civilisation que de leur bon caractère; n'ayant pas de monnaie, ils sont moins portés à l'injustice et au vol, surtout aux méfaits où il entre de la ruse (5); et comme ils ont très peu de besoins, et que chacun chez eux a les moyens de les satisfaire, ils sont forcément égaux entre eux: leurs chefs n'ont donc qu'un pouvoir très restreint (6).

Il est assez difficile de retrouver avec certitude beaucoup des sources où a puisé Montesquieu pour ce qu'il dit des sauvages américains. Pour certains passages, comme la description du gouvernement des Natchez (7), il nous renvoie lui-même aux *Lettres Edifiantes*, et la chose est dès lors toute simple. Mais presque toutes les remarques qu'il fait sur ces peuplades sont tellement condensées qu'il est impossible d'y retrouver les paroles, ou même le style, des auteurs qui ont dû lui fournir des renseignements; quand les mêmes faits sont donnés par plusieurs auteurs bien connus au XVIII^e

(1) *Esprit des Lois*, Livre XVIII, chap. 2.

(2) *Esprit des Lois*, XVIII, chap. 13, § 4 et 5.

Ce passage vient peut-être d'une réminiscence de Voyage du P. Hennepin, publié dans le *Recueil des Voyages du Nord*, Recueil V, pp. 280-281. « Le mariage parmi ces « peuples n'est point un contrat civil. Le mari & la femme n'ont pas intention de « s'obliger pour toujours. Ils se mettent seulement ensemble pour tout le temps qu'ils « s'accordent entr'eux, & que la sympathie subsiste entre les parties... Après quoi sans « autre formalité ils se séparent l'un de l'autre, & demeurent dans une grande « indifférence ».

(3) *Ibid.*, chap. 14.

(4) *Ibid.*, chap. 13, § 2 et 3.

(5) *Ibid.*, chap. 16.

(6) *Ibid.*, chap. 17.

(7) *Ibid.*, chap. 18.

siècle, l'attribution des sources devient impossible. Par exemple, à un endroit, Montesquieu dit : (1)

« Les sauvages du Canada font brûler leurs prisonniers ; mais, lorsqu'ils ont des cabanes vides à leur donner, ils les reconnaissent de leur nation ».

Le P. Rasle, dans une lettre publiée en 1723 dans les *Lettres Edifiantes*, dit : (2)

« Les Anciens s'assemblent pour délibérer s'ils accorderont la vie à leurs Prisonniers, ou s'ils les feront mourir. Lorsqu'il y a quelque mort à ressusciter, c'est-à-dire, si quelqu'un de leurs guerriers a été tué, & qu'ils jugent devoir le remplacer dans sa Cabane, ils donnent à cette Cabane un de leurs Prisonniers, qui tient la place du défunt, & c'est ce qu'ils appellent ressusciter le mort ».

Il est certainement très possible que ce passage soit la source de la remarque de Montesquieu ; il est suivi d'une description de la manière dont les Canadiens brûlaient leurs prisonniers ; il vient des *Lettres Edifiantes* que Montesquieu semble avoir connues à fond ; et ces faits sont les mêmes que ceux de l'*Esprit des Loix*. Mais, dans le livre du P. Charlevoix, nous trouvons quelques lignes qui peuvent aussi être la source de cette remarque ; après avoir dit que les prisonniers que faisaient les Iroquois étaient généralement brûlés vifs, il continue : (3)

« Quelques-uns sont adoptés, & dès-lors leur condition ne diffère plus de celle des Enfants de la Nation ; ils entrent dans tous les droits de ceux, dont ils occupent la place, et souvent ils prennent tellement l'esprit de la Nation, dont ils sont devenus ministres, qu'ils ne font nulle difficulté d'aller en guerre contre leurs propres compatriotes. Les Iroquois ne sont guères soutenus jusqu'ici, que par cette politique ; toujours en guerre depuis un temps infini contre toutes les Nations, ils seroient aujourd'hui presque réduits à rien, s'ils n'avaient eu l'attention de naturaliser une bonne partie de leurs prisonniers de guerre ».

Montesquieu semble aussi bien avoir pu s'inspirer de ce passage que de celui du P. Rasle, et il serait difficile — même à mon avis impossible — de préciser duquel il s'est servi. Nous retrouvons encore, dans l'ouvrage du P. Lafitau, un renseignement presque identique, et qui pourrait aussi avoir

(1) *Esprit des Loix*, Livre XXIII, Chap. 17, §6.

(2) *Lettres Edifiantes*. Recueil XXIII, p. 248. Lettre du P. Rasle, de Naurantsouak.

(3) Charlevoix : *Histoire et Description Générale de la Nouvelle France*, tome V, pp. 361-362.

servi de source à Montesquieu (1). Il en est de même d'un très grand nombre des passages de l'*Esprit des Lois* qui traitent du climat, des produits naturels, de la vie errante des habitants du Canada ; tout ce qu'on peut dire avec certitude, c'est que Montesquieu a emprunté ses faits ou aux *Lettres Edifiantes* ou aux *Voyages du Nord*, ou au récit de quelque missionnaire qui est allé en Amérique. Cette ressemblance entre ces ouvrages sur la Nouvelle-France s'explique facilement : tous les écrivains travaillaient sur les mêmes documents. Le livre de Charlevoix est une histoire de la Nouvelle-France, compilée d'après les récits des missionnaires et ceux de quelques voyageurs : le P. Lafitau, dans un ouvrage très intéressant, reprend les faits que racontent Charlevoix et les missionnaires, pour comparer les mœurs des sauvages à celles des peuples de l'antiquité. Il essaie de prouver que les Peaux-Rouges ont les mêmes coutumes que les nations primitives qui habitaient la Grèce à une époque très reculée, et il croit que les sauvages américains avaient dû appartenir à la même race. Son livre est extrêmement intéressant, car il est bien écrit, et l'examen qu'il fait des mœurs des Indiens de l'Amérique du Nord est méthodique, détaillé, et donne une peinture vivante de la vie de ces peuplades, les unes errantes, les autres déjà arrivées au degré de civilisation où la culture de la terre les fixe dans un même endroit. Je crois pourtant qu'il est peu probable que Montesquieu se soit servi du P. Lafitau ; notre auteur s'adressait plus volontiers aux récits descriptifs qu'aux ouvrages qui veulent prouver une théorie quelconque, et dont les renseignements peuvent être souvent soupçonnés d'inexactitude ; il est bien plus probable qu'il s'est servi des *Lettres Edifiantes*, et du livre du P. Charlevoix, que de l'ouvrage du P. Lafitau. Ni l'un ni l'autre de ces deux derniers ouvrages ne se trouvent dans la bibliothèque de Montesquieu, mais le livre du P. Charlevoix eut une telle vogue de popularité au XVIII^e siècle qu'il est impossible que Montesquieu ait pu songer à parler des sauvages américains sans avoir lu cette description de la Nouvelle-France.

Tous les auteurs de descriptions du Canada et des tribus de Peaux-Rouges qui habitaient l'Amérique Septentrionale sont extrêmement exacts, et tous d'accord. Les auteurs modernes les confirment dans tous les détails

(1) Lafitau : *Mœurs des Sauvages Américains, comparées aux Mœurs des Premiers Temps*. Paris, 1724. Tome II, pp. 308-310.

qu'ils nous donnent (1). M. Chinard, dans son livre sur *l'Amérique et le Rêve Exotique dans la Littérature Française au XVII^e et au XVIII^e siècle*, semble croire que les missionnaires donnent une idée trop favorable du caractère des Peaux-Rouges. Mais en lisant les descriptions de Charlevoix et Lafitau sur leur horrible cruauté envers les prisonniers, sur l'immoralité, sur leur superstition, laquelle se traduit par des rites mystérieux et barbares : en considérant les aveux réitérés des missionnaires, disant — et non pas un seul, mais tous — que rien n'est plus difficile que de convertir les sauvages, puisque :

« Il faut d'abord en faire des hommes, & travailler ensuite à en faire des Chrétiens. Comme ils sont maîtres absolus d'eux-mêmes, sans estre assujettis à aucune loy, l'indépendance dans laquelle ils vivent les asservit aux passions les plus brutales », etc... (2).

On ne peut dire que la peinture que nous donnent les missionnaires des sauvages soit trop flatteuse ; il y a des ombres — et même beaucoup d'endroits ténébreux et terrifiants — dans leur tableau. Des penseurs qui n'avaient jamais quitté l'Europe, qui étaient mécontents de la façon dont on y vivait, et qui avaient trop longtemps contemplé de près les vices de la civilisation, ont extrait des récits des missionnaires les parties qui font voir le bon côté des sauvages ; ils les ont un peu idéalisées, exagérées, ont supprimé le mauvais côté, et ont créé cette idée du bon sauvage, personnage d'idylle, monstre de vertu qui n'a jamais existé que dans leurs propres imaginations ; mais on ne peut accuser les missionnaires d'avoir inventé cette figure, et je ne crois pas qu'ils puissent reconnaître, dans les figures douces que les sentimentalistes de la seconde moitié du XVIII^e siècle faisaient passer pour les habitants féroces de l'Amérique Septentrionale, les sauvages parmi lesquels ils ont vécu et qu'ils ont si fidèlement décrits.

Si Montesquieu ne nous parle pas beaucoup des sauvages du Canada, il nous parle encore moins des Indiens de l'Amérique du Sud et des îles ; ceci est d'autant plus curieux que les descriptions de ce pays, faites par les conquérants espagnols, sont détaillées, que plusieurs d'entre elles ont été traduites en français, et étaient bien connues. D'ailleurs, il y avait là

(1) Voir : Roy : *Principes de Gouvernement chez les Indiens du Canada*.

Mondot : *Histoire des Indiens des Etats-Unis*, Paris, 1858.

Chateaubriand : *Voyage en Amérique* (sur les Natchez).

Letourneau : *La Condition de la Femme dans les Diverses Races et Civilisations*, etc., etc...

(2) *Lettres Edifiantes*, Recueil XI, pp. 304-305. Lettre du P. Gabriel Marest, au P. Germon. Aux Cascaskias, Village Illinois, le 9 Novembre 1712.

plusieurs problèmes qui présentaient un grand intérêt pour celui qui étudie la philosophie des lois : il y avait le problème des droits des vainqueurs et des vaincus, la question éternelle des droits d'une nation civilisée et conquérante vis-à-vis d'un peuple moins civilisé conquis par elle ; à quel point peut-elle exploiter le pays vaincu pour son profit personnel ? Quelles mesures d'éducation, de civilisation, peut-elle appliquer à l'amélioration de la condition des indigènes ? Montesquieu aurait pu se poser ces questions quand il songeait à l'Amérique du Sud, où les Espagnols maltrahaient avec une cruauté féroce, qu'aucune nation moderne n'a jamais égalée, les Indiens de Mexique et du Pérou ; l'histoire de leurs persécutions était racontée dans les livres de Garcilasso de Vega (1), livres dont Montesquieu s'est servi ; mais à ces problèmes, Montesquieu ne donne aucune solution. Ceci tient probablement à ce que ces problèmes soulèvent des questions de droit international, et Montesquieu ne s'occupe que très peu de cet aspect des lois ; mais un écrivain qui veut étudier l'esprit des lois ne devait-il pas s'occuper d'une manière détaillée des droits des peuples conquis ? Pourtant le silence de Montesquieu là-dessus est presque complet. Il se contente de dire que les Espagnols auraient pû faire beaucoup de bien aux Mexicains, et qu'ils ne l'ont pas fait : (2) il ne nous donne aucune idée frappante de leur cruauté. Il semble aborder la question plutôt au point de vue de ce qui peut être à l'avantage de la nation qui conquiert, que de ce qui fait partie des droits imprescriptibles des peuples conquis.

Un autre problème qui se rattache à l'Amérique du Sud, et principalement aux Iles des Indes Occidentales, est celui de l'esclavage. Montesquieu aborde le problème, mais il se contente de généraliser sans s'appuyer sur des exemples concrets, et de plus, il ne conclut pas. Il consacre tout un livre à l'étude des rapports du climat avec l'esclavage (3). Il commence en avouant que l'esclavage n'est fondé sur aucun droit valable, qu'il est opposé au droit civil et au droit naturel, et que la mise en esclavage des nègres est une grande injustice, qui ne peut être excusée que par des raisons d'uti-

(1) Garcilasso da Vega : *Histoire des Incas, Rois du Pérou* traduit par Tean Baudoin. Amsterdam, 1704.

Histoire des Guerres Civiles des Espagnols dans les Indes. Traduit par Jean Baudoin. Amsterdam, 1700.

(2) *Esprit des Loix*. Livre VI, chap. 4, § 6.

(3) *Ibid.* Livre XV.

lité — la trop grande chaleur du climat qui fait que les hommes ne travaillent que quand on les y force, que quand ils sont esclaves : le besoin de protection contre un gouvernement arbitraire qui pousse les hommes à se rendre esclaves de quelque Grand, qui, en retour, les protège et leur fait obtenir des avancements : la rigueur d'un gouvernement despotique qui fait que tout le monde est dans l'esclavage civil, et que la condition d'un sujet libre n'est guère préférable à celle d'un esclave. Ensuite, il passe à la description de l'esclavage, et ici, peut-être sans le vouloir, il arrive à en faire presque l'apologie. Il prend tous ses exemples dans des pays tels que la Perse, les Indes, le Tonkin, où il est fort doux ; où les esclaves font presque partie de la famille du maître ; où les riches entretiennent de grands sérails dans lesquels les femmes esclaves vivent dans le luxe et dans une oisiveté qui convient parfaitement à la paresse et à la mollesse de leurs natures idolentes ; où les eunuques sont quelquefois très puissants, commandent à leur tour des multitudes d'autres esclaves, et parviennent souvent à la tête du gouvernement. La description de l'esclavage, donnée dans l'*Esprit des Lois*, n'a rien de révoltant, et ne dispose personne à le considérer comme un des plus terribles maux de l'humanité. Mais cette description — vraie quand il s'agit de l'Orient — pour être exacte, devrait avoir un côté plus sombre ; pourquoi Montesquieu ne raconte-t-il pas ce qui se passait de son temps en Amérique ? Il a lu le P. Labat, qui n'était pas hostile à l'esclavage, puisqu'il était à la tête d'une grande factorerie de sucre à la Martinique, et passait son temps à faire travailler les esclaves ; voici ce que le P. Labat dit du traitement qu'on leur faisait ordinairement subir :

« Les Anglais ménagent très peu leurs Nègres ; ils les nourrissent très mal, la plupart leur donnant le Samedi pour travailler pour leur compte ; afin de s'entretenir de tous leurs besoins, eux & leurs familles. Leurs commandeurs les poussent au travail à toute outrance, les battent sans miséricorde pour la moindre faute, & semblent se soucier moins de la vie d'un Nègre, que de celle d'un cheval... Les Ministres ne les instruisent & ne les baptisent point ; on les regarde à peu près comme des bêtes à qui tout est permis pourvu qu'ils s'acquittent très exactement de leur devoir. On souffre qu'ils aient plusieurs femmes, et qu'ils les quittent quand il leur plaît ; pourvu qu'ils fassent bien des enfants, qu'ils travaillent beaucoup & qu'ils ne soient point malades, leurs Maîtres sont contents, & n'en demandent pas davantage. On punit très-rigoureusement les moindres désobéissances, & encore plus les révoltes, ce qui n'em-

« pêche pas qu'il n'y en arrive très-souvent, parce que ces malheureux se
 « voyant poussés à bout plus souvent par leurs Commandeurs yvrognes,
 « déraisonnables & barbares, que par leurs Maîtres, perdent à la fin
 « patience, s'assemblent, se jettent sur ceux qui les ont maltraités, les
 « déchirent & les mettent en piece, & quoi qu'ils soient assurés d'en être
 « punis d'une manière très-cruelle, ils croient avoir beaucoup fait quand ils
 « se sont vengés de leurs impitoyables bourreaux. C'est alors que les
 « Anglois courent aux armes, & en font de grands massacres, ceux qui sont
 « pris & conduits en prison sont condamnés à être passés au moulin, brûlés
 « tout vifs ou exposés dans des cages de fer qui les serrent, de manière
 « qu'ils ne peuvent faire aucun mouvement, & en cet état on les attache à
 « une branche d'arbre où on les laisse périr de faim & de rage. On appelle
 « cela mettre un homme au sec.

« J'avoue que ces supplices sont cruels; mais il faut prendre garde avant
 « de condamner les Habitans des Isles de quelque Nation qu'ils soient,
 « qu'ils sont souvent contraints de passer les bornes de la modération dans
 « la punition de leurs Esclaves, pour les intimider, leur imprimer de la
 « crainte & du respect, & s'empêcher eux-mêmes d'être les victimes de la
 « fureur de ces sortes de gens, qui étant ordinairement dix contre un blanc,
 « sont toujours prêts à se revolter, à tout entreprendre, & à commettre les
 « crimes les plus horribles, pour se mettre en liberté » (1).

Les récits contemporains, et les recherches des écrivains modernes sur l'esclavage, démontrent que ces conditions étaient générales dans les Indes Occidentales. Montesquieu aurait pu lire le livre de Snelgrave, qui est presque un manuel à l'usage des marchands qui font la traite des esclaves (2). Il y aurait lu le traitement que les noirs devaient subir pendant la traversée d'Afrique en Amérique, entassés dans des vaisseaux malsains, enchaînés les uns aux autres, mal nourris et mal vêtus. Il avait lu le livre de François Brooks (3), et il aurait pu nous décrire l'horrible condition des esclaves — des Européens, ceux-ci, prisonniers du Sultan du Maroc, — en Barbarie. Pourtant au lieu de nous faire voir l'horreur, non seulement de la théorie de l'esclavage, qui, en somme, est une conception abstraite qui ne touche que médiocrement la majorité des esprits, mais aussi du fait actuel de l'esclavage, des cruautés et des injustices qui auraient fait frémir le plus

(1) Labat : *Nouveaux Voyages en Amérique*, tome IV, pp. 401-403.

(2) Snelgrave : *Nouvelle Relation de Quelques Endroits de Guinée*. Traduit de l'Anglais. Amsterdam, 1735.

(3) Brooks : *Navigatton faite en Barbarie*.

insouciant de ses lecteurs, il le montre sous son aspect le moins horrible. Il a l'air de dire que c'est un mal, mais un mal nécessaire et qui possède tout de même quelques adoucissements.

Néanmoins, c'était déjà un progrès que de faire ressortir l'injustice fondamentale de la théorie de l'esclavage. M. Russell Jameson, dans son livre sur *Montesquieu et l'Esclavage*, examine toutes les opinions du grand public et des penseurs contemporains de Montesquieu, et il aboutit très nettement à la conclusion que notre auteur était plus avancé que la majorité des penseurs de son époque dans ses idées concernant l'esclavage. L'opinion générale était que, pourvu qu'on traitât assez bien les esclaves, l'esclavage en lui-même était parfaitement légitime et n'était nullement opposé aux droits humains. C'était faire un grand pas que de dire que ce droit ne doit pas exister, n'étant basé sur rien de solide, ni de raisonnable. Après avoir établi ce point, Montesquieu semble se déclarer avec moins de vigueur contre l'esclavage, quand il vient à en faire la description pratique; ce changement est dû à sa hantise de la Perse et des Indes, qui le faisait tout le temps tourner les yeux vers ces pays, où l'esclavage était plus doux; mais il ne provient pas d'un changement de principes.

Le troisième problème intéressant pour nous de l'Amérique du Sud, c'était le gouvernement du Paraguay. Cet Etat, qui appartenait à l'Espagne, avait été divisé en deux parties, dont l'une, celle du nord, formait la République Municipale de l'Assomption, gouvernée par des Conseils Municipaux dont les membres étaient Espagnols ou Métis; la partie méridionale formait la République Chrétienne; la population était indigène, et elle était exclusivement dirigée par des missionnaires religieux (1). Les Jésuites, qui étaient entrés au Paraguay en 1588, avaient organisé les missions en s'adaptant aux mœurs des peuples indiens; ils avaient établi un système de travail en commun et de communauté de biens, et le tout était réglementé dans un but religieux. Chaque ménage recevait un lot de terre, une paire de bœufs, et la semence nécessaire pour chaque année; les produits étaient portés au grenier commun. Tous étaient soumis à un travail collectif, et la république se suffisait presque entièrement à elle-même, car dans les ateliers des missions on fabriquait tous les objets nécessaires à la vie. On ne permettait point aux Européens d'entrer dans ce pays, car ils auraient pu corrompre l'innocence des Indiens. Les Jésuites laissaient ceux-ci dans la

(1) Voir Cecilio Baez : *Le Paraguay*. Paris, 1927.

plus grande ignorance et le peuple n'avait aucune idée de la propriété ni de la liberté. C'était une société théocratique et communiste à l'état de perfection qui ne peut exister que quand l'ignorance des citoyens est aussi grande que leur innocence, et quand l'état vit isolé de tout contact avec les pays voisins. Ce ne fut qu'en 1768 que les religieux jésuites furent expulsés de l'Amérique du Sud et qu'ils durent abandonner leur théocratie communiste.

Montesquieu, qui — on l'aurait cru — aurait dû être frappé par cette forme de gouvernement très différente de toutes celles qu'il voyait autour de lui, ne fait mention du Paraguay que par hasard et en passant (1). Il le considère comme une « institution singulière », qui ne pouvait exister que dans des conditions anormales, et il ne se doutait pas que cette vieille utopie, qui semble persister éternellement dans l'esprit humain, que nous voyons reparaître sous des formes différentes à travers les âges, cette idée de la communauté des biens et du travail en commun, serait reprise et présentée au monde en plein XX^e siècle, comme quelque chose de possible, comme un idéal réalisable. Après tout, Montesquieu avait probablement raison; un état comme le Paraguay est intéressant à examiner, mais il ne peut exister que dans des conditions exceptionnelles, et on ne peut le considérer comme un exemple d'une forme de gouvernement possible et pratique.

C'est dans les *Lettres Edifiantes* que Montesquieu a pris tout ce qu'il nous dit sur le Paraguay. Dans le treizième recueil de ces lettres, il y en a une du P. Bouchet, qui contient l'histoire du voyage du P. Florentin au Paraguay (2). Le P. Bouchet, à qui Montesquieu doit aussi la description des lois de l'Inde, est un des missionnaires qui écrivent le mieux; il donne toujours beaucoup de détails intéressants et pittoresques, et, en très peu de mots, il nous présente un résumé très clair de l'administration du Paraguay.

Je ne connais aucune autre description aussi détaillée du Paraguay datant de l'époque de Montesquieu, et comme nous savons qu'il lisait les *Lettres Edifiantes*, il me semble certain que c'est de là qu'il a tiré ses informations. Quand on compare ce que dit Montesquieu avec ce que dit le P. Bouchet, on voit que le passage de l'*Esprit des Lois* est un très court résumé de la description de l'œuvre des Jésuites du Paraguay dans les *Lettres Edifiantes*. En voici les principaux passages :

(1) *Esprit des Lois*, Livre V, Chap. 6.

(2) *Lettres Edifiantes*, Recueil XIII, pp. 253-265. Lettre du P. Bouchet, 1711.

« Avant que les Peres Jesuites eussent porté la lumière de l'Evangile
« dans le Paraguay; ce Pays estoit habité par des Peuples tout-à-fait
« barbares, sans Religion, sans loix, sans Société, sans habitation ri-
« demeure fixe, errans au milieu des bois ou le long des rivières. Ils n'es-
« toient occupez que du soin de chercher de quoi se nourrir eux & leur
« famille, qu'ils traînoient par tout avec eux. Soit qu'ils n'eussent nulle
« connaissance de l'agriculture, ou qu'ils ne voulussent point prendre la
« peine de s'y appliquer, ils ne vivoient que des fruits sauvages qu'ils trou-
« voient dans les bois, du poisson que les Rivières leur fournissoient en
« abondance, et de animaux qu'ils tuoient à la chasse; & ils ne demeu-
« roient dans chaque endroit, qu'autant de temps qu'ils y trouvoient de
« quoi vivre...

« Pour entreprendre quelque chose de solide, il falloit fixer l'incons-
« tance de ces Peuples accoustumez à une vie vagabonde & errante, &
« pour les rassembler en société, leur en faire gouter les douceurs & les
« avantages. C'est à quoi pensèrent d'abord les Missionnaires: ils firent
« venir de Buenos-Ayres des bœufs, des vaches, des moutons, des che-
« vaux & des mules: ces bestiaux multiplièrent si fort en peu de temps,
« qu'on eust bien-tost ce qui suffisait pour la subsistance des Néophytes.
« On commença dès-lors à former des Peuplades; on apporta de Buenos-
« Ayres, tous les outils nécessaires, soit pour couper des bois, & mettre
« en œuvre les pierres & les matériaux que le Pays fournissoit, soit pour
« défricher & cultiver les terres; on fit provision de bled, de légumes &
« de différentes sortes de grains, dont les terres pussent être ensemencées;
« on enseigna aux Indiens la manière de faire de la brique et de la chaux,
« on leur traça le plan des maisons qu'il falloit construire: les Mission-
« naires eux-mêmes mettoient la main à tous ces ouvrages, & ils eurent la
« consolation de voir bien-tost trois Peuplades habitées...

« On fit venir de Buenos-Ayres des ouvriers pour apprendre au reste
« des Indiens les métiers les plus nécessaires à la société civile... Ils tra-
« vaillent toutes les toiles & et les étoffes dont ils ont besoin... Comme
« cette fabrique est assez considerable, car l'oisiveté est bannie de toutes
« les Peuplades, lorsque les habitans sont suffisamment pourvus de toiles
« & d'étoffes, on envoie le surplus à Buenos-Ayres, à Corduba & au Tucuman;
« l'argent qui se retire du débit de ces marchandises, est employé
« à acheter les diverses choses qui viennent d'Europe, & qui ne se trouvent
« point chez eux... L'Argent ou les denrées qui reviennent de ce trafic,
« sont partagez également entre les habitans de la Peuplade...

« Ceux qui font la récolte, sont obligez de transporter tous les grains
 « dans des Magasins publics : il y a des gens établis pour la garde de ces
 « magasins, qui tiennent un registre de tout ce qu'ils reçoivent. Au com-
 « mencement de chaque mois, les officiers qui ont l'administration des
 « grains, délivrent aux Chefs des quartiers, la quantité nécessaire pour
 « toutes les familles de leur district ; & ceux-ci les distribuent aussi-tôt
 « aux familles, donnant à chacune plus ou moins, selon qu'elle est plus ou
 « moins nombreuse... etc. »

Dès 1715, les ennemis des Jésuites avaient attaqué leur administration du Paraguay, et en cette année un libelle fut présenté au roi d'Espagne par un Ecclésiastique Anonyme, objectant que cette colonie était administrée uniquement au profit des missionnaires, et que l'Espagne n'en retirait rien. Montesquieu fait allusion à ce libelle quand il dit qu'on a voulu faire un crime à la Société de Jésus de l'ordre qu'elle avait établi dans cette république. Il a eu connaissance de ce libelle par un *Mémoire Apologétique des Missions du Paraguay*, par le P. Rodero, qui parut dans le Recueil XXI des *Lettres Edifiantes*.

Quand on étudie le texte de cette source, on comprend la raison d'être de la note qui correspond au cinquième alinéa du chapitre 6 (Livre IV) ; cette note semble, au premier abord, n'avoir rien à faire avec le texte du chapitre. Montesquieu dit qu'on a voulu faire un crime aux Jésuites de la manière dont ils avaient gouverné le Paraguay, mais

« il sera toujours beau de gouverner les hommes en les rendant heu-
 « reux. (Note) Les Indiens du Paraguay ne dépendent point d'un seigneur
 « particulier, ne paient qu'un cinquième des tributs, et ont des armes à
 « feu pour se défendre. »

D'après le Mémoire du P. Rodero, on voit que ces privilèges des Indiens étaient justement ce dont on faisait un crime à la Société de Jésus-Christ. Citant le libelle, il dit :

« Mais pour quelle raison, poursuit l'Anonyme, a-t-on accordé aux
 « Indiens de ces Peuplades, le privilege de ne payer qu'une piastre de
 « tribut, tandis que tous les autres Indiens en payent cinq ? Pourquoi leur
 « permet-on de porter des armes à feu ? Que ne laisse-t-on entrer les Espa-
 « gnols dans les Peuplades, qui administreroient la justice, qui policeroient
 « ces peuples, & qui les feroient travailler comme les autres Indiens, pour
 « le service du Roy & des Espagnols, à qui il a coûté tant de sang pour
 « conquérir ces Provinces ? Comment souffre-t-on que trois cens mille
 « familles soient uniquement employées au Service de quarante Mission-

« naires, sans avoir d'autre Roy, ni d'autre Loy, que l'ambition démesurée de ces Peres, & leur pouvoir despotique ? » (1).

Pour deux de ses rares remarques sur la cruauté des Espagnols envers les indigènes, Montesquieu s'inspire du livre de Thomas Gage, *A New Survey of the West Indies*, dont la première édition parut à Londres en 1648. Ces remarques sont dans le livre XXIII de l'*Esprit des Loix* (2), où il dit que les Espagnols obligeaient les Indiens à se marier, étant encore enfants, parce que seuls les hommes mariés payaient le tribut exigé par les conquérants; il dit aussi que les Espagnols étaient si cruels que dans l'île de Jamaïque les femmes se faisaient avorter plutôt que de mettre au jour des enfants qui deviendraient esclaves de maîtres si tyraniques (3). Thomas Gage avait eu une vie fort aventureuse; catholique anglais, il avait été élevé à l'étranger et s'était fait missionnaire en Amérique. Mais il n'avait guère de vocation Ecclésiastique, et après des épisodes plutôt orageux avec les autorités monastiques, il s'était échappé de son couvent, et avait traversé une grande partie du Nicaragua pour se rendre à la côte; il parvint à passer en Angleterre, où il se convertit et devint pasteur protestant et ennemi acharné des nations catholiques en général et de l'Espagne en particulier. Son livre est écrit avec un parti pris de haine contre les missions catholiques et contre l'administration espagnole en Amérique; mais s'il est dur et probablement injuste envers l'Eglise, ses allégations contre le régime du gouvernement espagnol en Amérique ne sont malheureusement que trop bien prouvées par tous ceux qui ont écrit sur ce sujet, et nous pouvons considérer comme vrai son témoignage sous ce rapport.

Dans un des chapitres où il examine les origines du droit de l'esclavage, et où il montre, avec une ironie cinglante, que ce prétendu droit n'a aucune base solide, Montesquieu rapporte que : (4)

« Lopès de Gomara dit « que les Espagnols trouvèrent, près de Sainte Marthe, des paniers où les habitants avaient des denrées : c'étaient des cancre, des limaçons, des cigales, des sauterelles. Les vainqueurs en firent un crime aux vaincus. » « L'auteur avoue que c'est là-dessus qu'on fonda le droit qui rendait les Américains esclaves des Espagnols; outre

(1) Lettres Edifiantes. Recueil XXI, pp. 359-360. *Mémoire Apologétique des Missions du Paraguay*, par le P. Rodero.

(2) *Esprit des Loix*, Livre XXIII, Chap. 7.

(3) *Ibid.* Chap. XI.

(4) *Esprit des Loix*. Livre XV, chap. 3, § 2.

« qu'ils fumaient du tabac, et qu'ils ne se faisaient pas la barbe à l'espagnole ».

Voltaire dit que Lopès de Gomara n'a jamais rien écrit de semblable, et qu'il est ridicule d'insérer dans un ouvrage sérieux de pareils traits (1). Ici, c'est Voltaire qui a raison. Montesquieu n'a pas tiré sa citation directement du Livre de Lopès de Gomara (2), mais d'une revue critique insérée dans le treizième volume de la *Bibliothèque Anglaise*. Cette publication, dont l'éditeur était un certain Armand de la Chapelle, avait pour but d'intéresser les Français dans ce qui se passait en Angleterre, et, surtout, d'attirer leur attention sur les livres les plus importants qui y paraissent de temps à autre. Dans la revue d'un livre du Chevalier Hans Sloane — *Voyage aux Isles de Madère, des Barbades, de Nevis, de St Christophe et de la Jamaïque* — le passage cité par Montesquieu se trouve effectivement. Mais dans le livre de Lopès de Gomara, tout ce que l'auteur dit sur ce sujet est que les Espagnols

« trouvèrent par les maisons force panners & corbeilles faictes de palmiers plaines (sic) de grain, des lymaçons sans coquilles, des cicades, des grillons, des langoustes seches, & salées pour les porter par les marchâs aux foires pour eschanger à autre chose, & apporter de l'or, emmener des esclaves & autres choses desquelles ils ont nécessité. »

Voici pourquoi, selon Lopès de Gomara, les Espagnols firent esclaves les Indiens : ils leur posèrent les conditions suivantes :

Les Indiens devaient se faire Chrétiens, devenir vassaux du roi d'Espagne, et payer un tribut annuel d'une certaine somme d'or ; en revanche, les Espagnols ne devaient pas les molester.

Les Indiens refusèrent les conditions, et les Espagnols saccagèrent leur ville, tuèrent un grand nombre des habitants, et firent prisonniers le reste, et les emmenèrent en esclavage.

Il est assez curieux que Montesquieu ait écrit ce passage sans vérifier sa citation. Il est notoirement dangereux d'accepter une citation de seconde main, surtout quand elle se trouve dans une revue, publication anonyme et souvent faite à la hâte ; d'ailleurs l'argument attribué aux Espagnols, sur lequel ils étaient supposés baser le droit de l'esclavage, ne tient pas debout, et dès qu'on lit le passage on soupçonne qu'il y a là une omission ou une

(1) *Dictionnaire Philosophique* : Art : *Esprit des Loix*.

(2) Lopez da Gomara : *Histoire Générale des Indes*. Chap. 69, p. 78. Paris 1592.

fausse interprétation. Evidemment que la sottise du raisonnement convenait à la thèse que Montesquieu voulait prouver, mais on ne peut l'excuser de ne l'avoir pas vérifié en le comparant avec le texte original du livre de Gomara, avant de le faire entrer dans une œuvre de l'importance de l'*Esprit des Loix*.

Voltaire soulève une objection contre un des faits que Montesquieu cite sur l'autorité du P. Labat. Une des raisons sur lesquelles les nations européennes prétendaient fonder le droit de l'esclavage, était qu'ils pouvaient plus aisément travailler ainsi à la conversion des Nègres à la religion chrétienne. Après avoir remarqué ce fait, Montesquieu veut donner un exemple du souci de la conversion des païens qu'avaient les souverains européens, et il dit :

« Louis XIII se fit une peine extrême de la loi qui rendait esclaves les nègres de ses colonies ; mais quand on lui eut bien mis dans l'esprit que c'était la voie la plus sûre pour les convertir, il y consentit » (1).

Voltaire remarque, dans un de ces jugements sommaires qu'il formule de temps en temps sur Montesquieu (2) :

« Où l'imagination de l'auteur a-t-elle pris cette anecdote ? La première concession pour la traite des nègres est du 11 Novembre 1672. Louis XIII était mort en 1643. Cela ressemble au refus de François I^{er} d'écouter Christophe Colomb, qui avait découvert les îles Antilles avant que François I^{er} naquit. »

Je remarquerai d'abord que l'anecdote n'est pas due à l'imagination de Montesquieu, mais à un des livres du P. Labat. Voici la source du passage de Montesquieu :

« C'est une loi très ancienne, que les Terres soumises aux Rois de France rendent libres tous ceux qui s'y peuvent retirer. C'est ce qui fit que le Roi Louis XIII de glorieuse mémoire, aussi pieux qu'il étoit sage, eût toutes les peines du monde à consentir, que les premiers Habitans des Isles eussent des Esclaves, & ne se rendit enfin qu'aux pressantes sollicitations qu'on lui faisoit de leurs (sic) octroyer cette permission, que parce qu'on lui remontra que c'étoit un moyen infailible, & l'unique qu'il y eût, pour inspirer le culte du vrai Dieu aux Afriquains,

(1) *Esprit des Loix*, Livre XV, chap. 4, § 4.

(2) *Dictionnaire Philosophique*. Art : *Esprit des Loix*.

« les retirer de l'idolâtrie, et les faire persévérer jusqu'à la mort dans la « Religion Chrétienne qu'on leur feroit embrasser » (1).

Il faut remarquer ensuite qu'il n'est point question d'une concession pour la traite des nègres que Louis XIII aurait octroyée, mais simplement d'une permission donnée aux colons français de posséder des esclaves. Or, on sait que, depuis les débuts des colonies françaises en Amérique, l'esclavage y était pratiqué. Pigeonneau voit dans les lettres patentes du 24 juin 1633, accordant à certains marchands de Dieppe et de Rouen le monopole du trafic au Sénégal, au Cap Vert et en Gambie, l'origine de la traite française (2), quoique cet objet de commerce n'y soit pas spécifiquement indiqué. Scelle dit que ce commerce

« se faisait couramment, il serait même aventureux de vouloir rechercher quels navigateurs français allèrent les premiers troquer des nègres « à la côte d'Afrique » (3).

Morenas (4) dit que, quoi qu'il n'y eut sous Louis XIII aucun acte permettant le trafic des nègres, la traite et l'emploi des esclaves noirs étaient tolérés par Richelieu. Pourtant cet auteur n'est pas d'accord avec le P. Labat, car il dit que Louis XIII refusa d'autoriser aux colons l'usage des esclaves noirs (5). Néanmoins, dit-il, « Richelieu encouragea, au moins par son silence, les compagnies qu'il protégeait à faire entrer « frauduleusement des nègres dans les colonies » (6).

Quand la Compagnie des Indes Orientales fut formée, en 1664, le gouvernement français lui donna, entre autres monopoles, celui de fournir les nègres aux colons des Iles de l'Amérique et de la terre ferme de ce continent, et le 25 mars 1665, un édit fut promulgué, défendant aux colons

(1) Labat : *Nouveaux Voyages aux Isles Françaises de l'Amérique*, Tome IV, p. 114.

Le P. Labat (1663-1738) était un religieux dominicain, fort intelligent, bon viveur, et gai. En 1694 il partit aux Antilles, et resta deux ans comme curé à la Martinique. De là il passa en Guadeloupe, pour y faire construire un moulin-à-eau dans une des maisons de son ordre. Le gouverneur, qui s'était rendu compte de ses connaissances mathématiques, lui fit visiter l'île pour examiner les points capables d'être mis en défense. Il fut bientôt nommé procureur-général de la mission des Antilles, et eut la direction de la grande factorerie de sucre que les Dominicains possédaient en Martinique. En 1704, il fut envoyé en Europe, pour veiller aux intérêts de la mission. Il semble avoir été mal vu de ses supérieurs, pour des raisons que, jusqu'ici, on n'a pu entièrement éclaircir, et il ne put jamais obtenir la permission de revenir aux Antilles. Il se retira donc au couvent dominicain de la rue du Bac, et passa le reste de sa vie à rédiger le récit de ses voyages, et à publier des relations dont on lui avait remis les manuscrits.

(2) Pigeonneau : *Histoire du Commerce de la France*, tome II, p. 441.

(3) Georges Scelle : *La Traite Nègrière aux Indes de Castille*, Paris, 1906, tome II, p. 182.

(4) Morenas : *Précis historique de la Traite des Noirs*, pp. 205-206.

(5) *Ibid.*, p. 221.

(6) *Ibid.*

d'acheter des esclaves aux étrangers, et surtout aux Hollandais, qui, jusqu'alors avaient été les principaux fournisseurs d'esclaves des colonies françaises (1).

Devant ce témoignage, il serait absurde de vouloir nier que, sous Louis XIII, la possession d'esclaves n'ait été tacitement permise aux colons français; mais il est probable qu'aucune permission formelle n'avait été donnée, et qu'ici le P. Labat est inexact. Je crois pourtant qu'on ne doit pas trop blâmer Montesquieu d'avoir prêté foi à son assertion. D'après Morenas, plusieurs historiens auraient raconté la même histoire; il est d'ailleurs difficile de se prononcer définitivement sur ce sujet, même aujourd'hui, car les historiens de la traite des noirs ne s'accordent pas entre eux sur la date de l'inauguration officielle de la traite.

Montesquieu s'intéresse beaucoup à l'effet que produisit sur la valeur monétaire de l'or la découverte des mines américaines par les Espagnols. Ceux-ci, aux premiers temps de leurs conquêtes, considéraient l'Amérique du Sud comme un vaste pays de mines à exploiter, et ne songeaient nullement à rendre leurs colonies prospères par la culture.

Ce fut une fausse idée, représentant une colonie comme une vaste mine à exploiter au profit de l'Espagne, sans souci du développement des vraies richesses dont l'or ne pouvait être que le signe, et cette conception erronée des fonctions d'une colonie détermina la ruine de l'empire espagnol. Les Espagnols donnèrent dans une grande erreur — celle de prendre l'or pour la véritable richesse, au lieu de ce qu'elle est en réalité — le signe de la vraie richesse. Les métaux précieux, de rares qu'ils avaient été en Europe, devinrent de plus en plus communs: leur quantité doubla, et bientôt redoubla, et le résultat fut que le prix des denrées augmenta en porportion de l'augmentation de la quantité de métaux précieux en circulation. Mais ce ne fut pas le seul résultat; car les Espagnols, par une exploitation trop rapide et non scientifique des mines de l'Amérique, en diminuèrent bientôt la valeur. Dès lors, ils obtenaient de moins en moins d'or, et à des frais de transport de plus en plus élevés (le prix de la main-d'œuvre, du transport, etc... ayant augmenté). Le profit de l'Espagne diminua, car les Espagnols extrayaient chaque année de moins en moins ce métal dont la valeur baissait, et leurs frais augmentaient toujours, jusqu'au moment où le gouvernement fut obligé de faire banqueroute.

(1) Scelle, *op. cit* Tome II, p. 185.

Montesquieu explique la situation (1), et en démontre les causes, avec une aisance et une clarté qui indiquent qu'il n'était pas médiocrement doué du talent d'économiste (2). Quant aux faits sur lesquels ses conclusions sont basées, il les a trouvés dans les ouvrages de Garcilasso de la Vega (3), Antoine de Solis (4), et Frézier (5); on trouve aussi une remarque qui vient de Anson (6), dans le chapitre 22 du Livre XXL de *L'Esprit des Lois*, où Montesquieu dit que l'Europe recevait du Brésil tous les ans près de deux millions sterling d'or.

Frézier décrit le travail des mines en Amérique. Ses connaissances sur ce sujet étaient techniques, puisqu'il était ingénieur de profession, et il était très bien renseigné sur les mines américaines, car, en 1711, le gouvernement français l'avait envoyé au Chili, au Pérou, et au Brésil, prendre connaissance des colonies espagnoles de l'Amérique Méridionale. Frézier dit que les Indiens ne connaissaient pas l'usage du mercure comme les Européens, et ne pouvaient donc se servir que des minerais qui pouvaient être fondus par le feu (7). Ce doit être de lui que Montesquieu tient ce détail (8).

Antonio de Solis (1610-1686) et Garcilasso de la Vega (1530-1568) sont des écrivains qui jouissent, avec raison, d'une grande réputation. De Solis commença sa carrière littéraire en écrivant des comédies, ce qui lui attira une si grande réputation qu'il fut appelé à la Cour d'Espagne. En 1661, il fut nommé historiographe des Indes, charge très recherchée. Il avait ainsi à sa disposition tous les documents officiels concernant les Indes Occidentales, et il était donc à même d'obtenir toutes les informations nécessaires à son sujet. Sismondi (9) dit que son *Histoire de la Conquête du Mexique*, dont l'édition espagnole parut en 1684, est le dernier des bons ouvrages de l'Espagne.

Garcilasso da Vega est un personnage très intéressant. Fils d'un gentilhomme espagnol et d'une princesse d'une famille d'Incas du Pérou, il était

(1) *Esprit des Lois*, Livre XXI, Chap. 21 et 22 ; Livre XXII, Chap. 6.

(2) Il doit beaucoup, pour la forme aussi bien que pour le mouvement des idées dans cette explication, à Mandeville. Voir *La Fable des Abeilles*, tome I, pp. 243-245, édition de 1740.

(3) Vega : *Histoire des Incas, Rois du Pérou*. Amsterdam, 1704 ; *Histoire des Guerres Civiles des Espagnols dans les Indes*. Amsterdam, 1706.

(4) Solis : *Histoire de la Conquête du Mexique*, Paris, 1691.

(5) Frézier : *Relation du Voyage de la Mer du Sud*, Paris 1716.

(6) Anson : *Voyage round the World*, 1748, p. 70.

(7) Frézier, op. cit. p. 144.

(8) Il en parle dans *L'Esprit des Lois*, Livre XXI, chap. 22, § 5.

(9) Cité par Michaud : *Biographie Universelle*.

né à Cuzco. Toutes ses sympathies allaient à la patrie de sa mère, et il résolut de bonne heure d'écrire l'histoire de ce pays. Philippe II, qui redoutait son influence au Pérou, l'appela en Espagne, où il mourut fort jeune. On lui a souvent reproché son style ampoulé, mais la fidélité de sa narration et la justesse de ses jugements font de son histoire un ouvrage important.

Parmi les informations que nous donne cet écrivain sur les habitants du Pérou, il nous apprend qu'ils ne « se soucioient point de chercher des mines d'argent », à cause de la difficulté qu'ils éprouvaient à tirer ce métal de la terre, et aussi parce qu'ils ne s'en servaient que « pour embelir leurs Temples, & leurs Maisons Royales » (1).

Montesquieu répète ce fait après lui. (2).

Je me suis toujours étonnée de ce que l'auteur de l'*Esprit des Lois* nous parle si peu, et d'une manière si sommaire, des deux Amériques; ce n'est pas que les descriptions de ce continent lui eussent manqué; si elles étaient moins nombreuses que celles, par exemple, de la Perse ou de la Chine, elles étaient, néanmoins, fort détaillées, et elles paraissent, presque toutes, dignes de foi; ce n'étaient point les documents qui faisaient défaut. Mais, au commencement du XVIII^e siècle, la mode voulait qu'on se tournât plutôt vers l'Orient que vers l'Occident; pendant près d'un siècle, la pensée en France avait été dirigée vers les Indes, vers la Perse et vers la Chine; on connaissait mieux l'Orient, et on n'avait pas encore appris à se familiariser avec le continent américain. Les grands esprits eux-mêmes sont plus sujets à l'habitude qu'on ne voudrait le croire; les génies sont rarement des innovateurs — ce sont plutôt ceux qui, suivant les mêmes courants de pensée que les esprits ordinaires de leur époque, en tirent des idées plus profondes, et les réunissent en une synthèse plus puissante. Ainsi Montesquieu se tourne naturellement, comme tous ses contemporains, vers l'Orient pour la plupart de ses exemples exotiques, et néglige un peu le Nouveau-Monde, qui ne fut de mode que dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

(1) Vega : *Histoire des Guerres Civiles des Espagnols dans les Indes*, vol. I, tome I, pp. 142-143.

(2) *Esprit des Lois*. Livre XXI, chap. 22, § 5.

VIII

Pour chacun des faits précis que nous donne Montesquieu sur les pays exotiques, on peut retrouver, presque sans exception, un passage dans un des ouvrages que nous venons d'étudier, qui lui a servi de source. Mais il ne faut pas oublier qu'il avait autour de lui, lui faisant constamment subir les influences auxquelles un entourage soumet inconsciemment, mais d'autant plus profondément, ceux qui s'y trouvent, plusieurs choses qui ont sûrement contribué à attirer son attention sur les pays lointains. J'ai déjà parlé de la mode de l'Orient et de la Chine, surtout, en France au XVIII^e siècle; par le théâtre, par les romans, par les décors des fêtes publiques, par la politique et par les faits divers racontés dans les gazettes de l'époque, tout Français se trouvait à un certain degré avoir une idée, — peut-être inexacte, et certainement sommaire, mais qui pourtant comptait pour quelque chose dans la formation de son esprit — des coutumes des peuples orientaux. Montesquieu, surtout, par ses relations mondaines, était particulièrement bien placé pour ressentir ces influences : il était l'ami de M^{me} du Deffand, et dans son salon où Voltaire, le futur auteur de l'*Essai sur les Mœurs*, venait souvent, et où les hommes d'esprit se réunissaient pour discuter de tout ce qui avait de l'intérêt pour l'époque, on a dû souvent parler des mœurs des pays exotiques. Qui sait si dans le hasard d'une de ces causeries spirituelles, Montesquieu n'aura pas appris un renseignement qui lui fut utile pour la composition de l'*Esprit des Lois*? Par le fait qu'il habitait tout près de Bordeaux, aussi, son attention a dû être attirée vers les voyages et les voyageurs. Bordeaux était alors, comme aujourd'hui, un grand entrepôt pour le commerce du Nouveau-Monde, et pour celui des Indes et de la côte de Guinée. On exportait de là des vins de France et des denrées de toutes sortes aux Indes Occidentales et on en rapportait le sucre, le café, etc...; c'était là que ceux qui faisaient la traite des nègres sur la côte de Guinée venaient prendre les toiles indiennes, les cristaux, la quincaillerie, qu'ils échangeaient contre des esclaves. Tout habitant de Bordeaux avait dû souvent faire la connaissance de voyageurs et de marins qui, rentrés au pays, aimaient à raconter leurs aventures et à décrire les peuples étranges qu'ils avaient vus au cours de leurs voyages. Ainsi, pour le Bordelais, les pays

lointains semblaient moins éloignés, et il était plus habitué à la pensée des peuples d'outre-mer, que ne l'aurait été, par exemple, un habitant de la Franche-Comté ou même de Paris. Toutes ces influences échappent aux recherches précises; les traces qu'elles ont laissées sont nécessairement impossibles à calculer et à mesurer, car l'influence du milieu, les paroles éphémères d'un ami, les choses vues tous les jours et à moitié oubliées, ne laissent pas de ces marques qu'on puisse préciser; pourtant ce sont ces influences qui, par un travail lent et imperceptible, arrivent à former l'esprit et à colorer la pensée de chacun de nous. Voilà les Sources Invisibles de *l'Esprit des Lois*, et, quoiqu'il soit difficile de les étudier une à une et de leur attribuer des passages précis, il est bon de ne pas les oublier.

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Les sources de l'idée de despotisme dans l'Esprit des Lois

Dans l'examen qu'il fait des différentes formes de gouvernement, Montesquieu donne une très grande place au despotisme. Le despotisme était important par lui-même, car c'était le régime sous lequel vivait une très grande partie du genre humain; c'était un gouvernement dont les origines remontaient à la plus haute antiquité, et qu'on pouvait retrouver partout dans l'Occident aussi bien qu'en Orient, chez les barbares comme chez les peuples civilisés. Dans l'esprit de Montesquieu, le despotisme acquérait encore une nouvelle importance: il avait pour ce gouvernement des sentiments très hostiles; pour lui, c'était quelque chose qu'il fallait combattre; il fallait le dépeindre dans toute son horreur, faire voir combien il était odieux, combien il répugnait aux principes de la civilisation. Il se dégage de *l'Esprit des Lois* un souffle de liberté, qui n'est nulle part plus sensible que dans les chapitres où l'auteur parle du despotisme. Voici le portrait de ce genre du gouvernement, dont j'ai recueilli les traits dispersés çà-et-là dans *l'Esprit des Lois*:

C'est le gouvernement d'un seul, qui n'est borné par aucune loi fixe et stable, mais qui entraîne tout par ses volontés et ses caprices. Ce gouvernement repose sur la crainte; le peuple n'obéit aux lois que par crainte, et dès que le gouvernement perd le pouvoir d'anéantir ceux qui occupent les premières places, il ne peut plus se faire respecter; dès lors, il est perdu, il tombe dans l'anarchie et la révolution.

Le despote, qui se considère comme au-dessus de l'humanité, tombe généralement dans la mollesse et la volupté. Habitué à satisfaire tous ses désirs, les affaires de l'Etat deviennent bientôt trop pesantes pour lui. Alors il se retire dans son palais, et livre le gouvernement à ses ministres. Toute l'autorité du royaume est dans les mains du vizir, qui est le représentant du roi et qui le décharge de toutes les fonctions; le monarque ne se mêle de gouverner que quand l'ambition d'un favori, d'un esclave ou d'une maîtresse le pousse à faire quelque coup d'état, à renverser un ministre ou à publier un décret, pour satisfaire son avidité.

Tous les fonds de terre appartiennent en propre au despote : il n'y a donc aucune sécurité de possession; chacun s'empresse de s'enrichir aussi vite que possible, on ne répare rien, on n'améliore rien, puisqu'on ne peut être sûr que la propriété passera à ses enfants. Il n'y a point de noblesse héréditaire, tous les hommes sont égaux, car tous sont esclaves, et on ne les considère que par les charges et les emplois que le roi leur a donnés; le prince peut élever un goujat aux plus hautes dignités de l'empire, et il peut également réduire un ministre au rang d'un goujat, car tout dépend de sa volonté personnelle. Les seules lois auxquelles il est en quelque sorte soumis, sont celles de la religion; elles seules sont stables dans les pays despotiques et elles y ont donc plus d'influence que dans tous les autres gouvernements.

Le gouvernement de la famille reflète toujours le régime politique d'un pays. Dans les pays despotiques, le chef de la famille a donc un très grand pouvoir sur ceux qui en font partie; les femmes sont esclaves, les domestiques aussi, et il est le maître de leur vie et de leur honneur. Toute l'éducation des enfants consiste à leur inculquer l'esprit de l'obéissance extrême; elle est basée sur la crainte et réussit à leur abaisser le cœur.

Dans les états despotiques, tout contribue à dégrader la conscience du peuple, et à le réduire à l'esclavage. Les mœurs pourront être mauvaises, la superstition extrême, le peuple abruti par la paresse et la misère; tout ce qu'on demande au sujet, c'est l'obéissance aveugle et la soumission absolue.

Le despotisme est propre aux climats chauds, où le peuple a moins d'énergie que dans les pays froids. Il convient mieux aux grands empires, où il faut que l'autorité soit très sévère, qu'aux petits royaumes, où le pouvoir peut être moins centralisé sans devenir pour cela plus faible. Enfin, il fleurit dans les empires fondés et soutenus par de grands conquérants, car

il ressemble en quelque sorte au régime militaire, et il n'y a rien de si puissant pour soutenir le despotisme qu'une force armée dont le prince peut disposer, et sur la fidélité de laquelle il sait pouvoir compter.

Cet exposé du despotisme est frappant; c'est même le tableau de *l'Esprit des Loix* dont les couleurs sont les plus vives et les détails les plus fortement marqués. C'est d'ailleurs un portrait que nous retrouvons souvent dans la littérature du XVIII^e siècle; voyageurs qui décrivaient les despotes orientaux, savants qui retraçaient l'histoire des tyrans de l'antiquité, écrivains politiques et pamphlétaires obscurs, tous faisaient le procès du despotisme.

Montesquieu ne fait que formuler le courant des idées de son époque. On peut, toutefois, tenter de retrouver l'écrivain qui a le plus directement inspiré la pensée de notre auteur.

M. Dedieu, dans son livre sur les sources anglaises de Montesquieu, trouve cette influence inspiratrice dans un écrivain écossais, Thomas Gordon. Gordon remplissait les fonctions de secrétaire auprès d'un homme politique, John Trenchard, à Londres. Ils publièrent ensemble un journal hebdomadaire, *The Independant Whig*, qui eut un assez grand retentissement dans les milieux politiques. Gordon fit aussi plusieurs traductions d'œuvres latines, entre autres une très bien connue, de Tacite; le premier volume parut en 1728, le deuxième en 1732 (1). A cette traduction il ajoute des *Discours Historiques, Critiques et Politiques sur Tacite*. Une traduction française des *Discours* parut en 1742, par Pierre Daudé (2).

Dans ces *Discours*, Gordon fait un commentaire des faits que raconte Tacite. Comme l'historien parle beaucoup des tyrans qui gouvernèrent Rome à l'époque de sa décadence, le commentateur est naturellement porté à faire des remarques sur la tyrannie en général et à examiner le gouvernement despotique. Très libéral dans ces idées, il porte un jugement défavorable sur le despotisme, et en fait ressortir tous les mauvais effets. Il apporte à l'appui de ses jugements une foule d'exemples tirés non seulement de l'histoire romaine, mais aussi de l'histoire anglaise — les règnes de Jean et de Richard II, sont souvent cités comme exemples des mauvais effets de la tyrannie, — de l'histoire française, et des gouvernements

(1) Voir *Dictionary of National Biography*.

(2) Dans les citations que je fais de Gordon, je suis l'exemple de M. Dedieu en me servant de l'édition d'Amsterdam de 1751.

orientaux. C'est ce dernier fait qui a amené M. Dedieu à le considérer comme la source de Montesquieu dans son portrait du despotisme.

Il est certain que le portrait de Gordon a beaucoup de ressemblance — sinon textuelle, au moins dans les idées — avec celle que donne Montesquieu. Ceci vient, à mon avis, de ce que Gordon, sans aucun doute, a travaillé sur les mêmes sources que Montesquieu — les livres de Ricaut (1) et du P. Ducerceau (2). On retrouve partout chez lui des réminiscences de ces deux écrivains — il n'oublie même pas ce trait de Shah Hussein, qu'il était dévoré de remords pour avoir blessé quelques canards par mégarde (3). Montesquieu n'a pas pris ses exemples indirectement de Ricaut et de Ducerceau, à travers le livre de Gordon, car il les cite explicitement à plusieurs reprises, et nous indique dans ses notes plusieurs passages qui leur sont dûs. Il est d'ailleurs tout à fait contraire à la méthode invariable de Montesquieu de se servir d'auteurs de seconde main quand il pouvait s'adresser directement aux œuvres de ces écrivains.

M. Dedieu dit que Gordon ne connaît que le despote oriental, et Montesquieu aussi; mais si Gordon décrit le despote de l'Orient, il décrit bien plus souvent les tyrans de l'histoire classique, et il ne se fait pas défaut de citer comme exemples les rois européens. Si Montesquieu avait suivi de près le mouvement des idées de Gordon, il aurait, lui aussi, pris des exemples chez les pays occidentaux pour sa description du despotisme.

Pour moi, l'idée du despotisme chez Montesquieu vient directement de la description de la Turquie de Ricaut; il y a aussi, naturellement, des réminiscences de Chardin, du P. Ducerceau, et des autres voyageurs en Orient dont j'ai déjà parlé. Ces écrivains lui fournissent quelques détails qui rehaussent le coloris de son tableau, mais les grandes lignes se retrouvent chez Ricaut.

La description du gouvernement turc que donne Ricaut est semblable à la peinture du despotisme que nous donne Montesquieu. Il dit qu'il voit

« Une puissance tout à fait absoluë dans un Empereur, sans raison, sans
« vertu et sans mérite dont les commandemens, quelques injustes qu'ils
« soient, sont des loix... je considère encore qu'il se trouve parmi eux :
« peu de récompense pour la vertu, et tant d'impunité pour les vices dont
« il revient du profit au Prince : de quelle manière les hommes y sont

(1) Ricaut : *Histoire de l'Etat Présent de l'Empire Ottoman*.

(2) Ducerceau : *Histoire de la Dernière Révolution de Perse*.

(3) *Ibid.*, tome I, pp. 81-82.

« élevez tout d'un coup par la flatterie, par le hazard, et par la seule
 « faveur du Sultan, aux plus grandes, aux plus importantes et aux plus
 « honorables charges de l'Empire... je considère combien ils demeurent
 « peu dans des postes si éminens, que le Prince les fait mourir d'un seul
 « clin d'œil, qu'ils s'empressent... à s'enrichir promptement » (1).

Ce qui répare un peu ces défauts, dit-il, c'est la promptitude et la sévérité avec laquelle la justice se fait; le souverain, d'ailleurs, est un peu retenu par l'influence des lois religieuses.

Toute la terre des pays conquis appartient en propre au Grand-Seigneur, et personne n'en possède rien qu'il ne le tienne de sa libéralité. Il distribue ces terres comme récompenses aux soldats; ces possessions passent de père en fils, mais ils en jouissent seulement comme usufruitiers, et la possession en doit être confirmée à chaque nouveau propriétaire par le Sultan (2).

Il n'y a pas de noblesse héréditaire :

« Un homme, quel qu'il soit, n'est considéré que par la charge qu'il
 « possède, et par les emplois que lui donne le Grand Seigneur, c'est cela
 « seul qui le fait respecter et qui est la règle et la mesure de son honneur
 « et de sa grandeur, sans avoir égard à sa vertu, ou à sa naissance » (3).

« On en voit qui sont élevés le matin, comme des vapeurs, jusques au
 « plus haut degré d'honneur, par la seule faveur du Sultan, qui se dissipe
 « avant la nuit. Ce subit changement est d'un grand usage en Tur-
 « quie, où la souveraine puissance du Prince fait le repos de l'Etat, et où
 « l'on considère plus l'avantage de l'Empereur, que le bonheur des peu-
 « ples » (4).

On dévaste les provinces qui se trouvent sur les frontières de l'Empire, pour empêcher les armées des envahisseurs de s'y maintenir.

Le despote s'adonne bientôt à la mollesse et à la volupté, et se défait du fardeau de l'Empire, pour en charger son Vizir. Celui-ci gouverne, pendant que le Prince goûte le repos et le plaisir de l'oisiveté, enfermé dans son sérail. Il n'a point d'autres conseils que ceux de ses femmes et de ses esclaves, qui le flattent pour qu'il comble leurs désirs et leur avidité.

Les Ministres ne sont jamais en sûreté, car le caprice d'un favori peut

(1) Ricaut, *op. cit.*, pp. 10-12.

(2) Ce fait est confirmé par Hammer-Purgstall : *Histoire de l'Empire Ottoman*, tome VI, pp. 268-269.

(3) Ricaut, *op. cit.* p. 175.

(4) Ricaut, *op. cit.*, p. 189.

entraîner leur perte. Ainsi rien n'est stable dans le royaume, si ce n'est la déférence excessive que l'on a pour la volonté du prince, et la soumission absolue qui est commandée envers lui par la religion. Le despote n'est en sûreté qu'autant qu'il sait se faire obéir par la crainte.

On peut retrouver ici toutes les idées de Montesquieu sur le despotisme — idées qui sont plus détaillées et plus approfondies qu'elles ne le sont chez Gordon. Le parallélisme entre la pensée de Ricaut et celle de notre auteur est exacte — trop exacte pour que la rencontre soit fortuite, ou qu'elle puisse venir de ce que Gordon se soit servi de Ricaut, et l'ait communiqué ainsi indirectement à Montesquieu. Mais M. Dedieu allègue, à l'appui de sa théorie, certaines ressemblances textuelles entre Gordon et Montesquieu; à mon avis, ces ressemblances ne sont pas très frappantes, et je trouve même, dans presque tous les cas, une ressemblance bien plus étroite entre certains passages de Ricaut et de *l'Esprit des Lois*. Examinons-en quelques-uns :

Montesquieu dit, dans le cinquième chapitre du deuxième livre :

« Il résulte de la nature du pouvoir despotique que l'homme seul qui
« l'exerce le fasse de même exercer par un seul. Un homme à qui ses cinq
« sens disent sans cesse qu'il est tout, et que les autres ne sont rien, est
« naturellement paresseux, ignorant, voluptueux. Il abandonne donc les
« affaires. Mais, s'il les confiait à plusieurs, il y aurait des disputes entre
« eux; on ferait des brigues pour être le premier esclave; le prince serait
« obligé de rentrer dans l'administration. Il est donc plus simple qu'il
« l'abandonne à un vizir, qui aura d'abord la même puissance que lui.
« L'établissement d'un vizir est, dans cet état, une loi fondamentale ».

Voici le passage de Gordon que M. Dedieu donne comme source de cet alinéa (1) :

« Quant aux monarques de la Turquie et de la Perse, leur ignorance et
« leur mollesse les rendent incapables de gouverner par eux-mêmes; ils en
« sont réduits à se décharger des soins du gouvernement sur des ministres
« qui en abusent, et qui font gémir leurs sujets ».

M. Dedieu dit que ce passage se trouve dans Gordon, tome II, p. 232. Je ne peux le retrouver, ni à cette page-là, ni nulle part dans les *Discours sur Tacite*. Toutefois, Gordon en donne certainement l'idée à plusieurs

(1) Dedieu : *Montesquieu et la Tradition Politique Anglaise en France*, p. 289.

reprises, dans le second tome de son livre. Néanmoins, comme source de Montesquieu, je préfère cet extrait de Ricaut :

« On appelle en Turc le Grand-Vizir, Vizir Azem, c'est-à-dire, Chef
 « du Conseil, ou premier Conseiller. On l'appelle aussi quelquefois Lieu-
 « tenant du Grand-Seigneur, ou Vicaire de l'Empire; parce qu'en effet
 « toute la puissance et toute l'autorité du Sultan réside en sa personne...
 « Comme les Princes d'Orient ont toujours esté fort addonnez à la molesse
 « et à la volupté, ils ont trouvé qu'il estoit à propos, pour mieux goûter le
 « plaisir et le repos de l'oisiveté, d'élever quelqu'un de leurs Ministres
 « au-dessus des autres, auquel ils pussent confier le soin des affaires de
 « l'État: s'imaginant qu'il leur estoit plus facile de s'en faire rendre
 « compte par un seul, que par plusieurs, & de rejeter sur luy les fautes du
 « gouvernement & le mauvais succès des entreprises importantes » (1).

La ressemblance textuelle avec *l'Esprit des Loix* est du moins aussi forte ici qu'elle l'est chez Gordon. Et de plus, Ricaut et Montesquieu insistent tous les deux sur le fait qu'il n'y a qu'un seul ministre sur lequel le grand-seigneur se repose, tandis que Gordon dit qu'il abandonne les affaires à « des ministres ».

M. Dedieu voit dans le livre de Gordon la source de tout ce que dit Montesquieu sur la Turquie, dans son livre V, chapitres 14 et 15. Voici les principaux passages de Gordon dans lesquels il voit des rapprochements textuels avec *l'Esprit des Loix* (2) :

Gordon. Tome I, p. 193 : « Dans un Etat despotique le peuple craint
 « avec raison que plus il amassera de bien, plus il sera extorsionné... Il
 « préfère donc vivre pauvre dans l'oisiveté que travailler pour enrichir
 « l'extracteur. Sans parler du gouvernement des Souverains de l'Orient,
 « dont la violence fait périr les arts, le Commerce et l'Industrie, le Comte
 « de Boulainvilliers dit, dans son *Etat de la France*, qu'en certaines pro-
 « vines du royaume, la terre est en friche, et que le commerce y a cessé. »

Gordon tome II, p. 248 : « Le grand Turc qui s'attribue et qui exerce
 « un pouvoir sans limites sur la vie de ses sujets, qui prétend avoir un droit
 « sur la fortune et les biens de tous, qui se déclare propriétaire de chaque
 « arpent de terre de ses vastes Etats, ne tire de cette souveraineté énorme
 « qu'un grand péril. Il se montre peu; fait rarement quelque chose en per-
 « sonne; s'avise rarement de prendre connaissance de ce qui se fait ».

(1) Ricaut, *op. cit.*, p. 110.

(2) Dedieu, *op. cit.*, p. 201.

Gordon, tome II, p. 249 : Seule la religion peut arrêter les malheurs causés par le mauvais gouvernement.

« Telle est l'influence que les théologiens y ont sur la destinée de leurs princes qu'ils soutiennent sur le trône ou qu'ils en font tomber à leur fantaisie ».

Les deux premiers passages, selon M. Dedieu, seraient la source des lignes suivantes :

« De tous les gouvernements despotiques, il n'y en a point qui s'accable plus lui-même que celui où le prince se déclare propriétaire de tous les fonds de terre, et l'héritier de tous ses sujets : il en résulte toujours l'abandon de la culture des terres : et si d'ailleurs le prince est marchand, toute espèce d'industrie est ruinée.

« Dans ces états, on ne répare, on n'améliore rien ; on bâtit des maisons que pour la vie ; on ne fait point de fossés, on ne plante point d'arbres ; on tire tout de la terre, on ne lui rend rien ; tout est en friche, tout est désert. »

Et, plus loin : « Mais, comme le grand-seigneur donne la plupart des terres à sa milice, et en dispose à sa fantaisie, comme il se saisit de toutes les successions des officiers de l'empire ; comme, lorsqu'un homme meurt sans enfants mâles, le grand-seigneur a la propriété et que les filles n'ont que l'usufruit, il arrive que la plupart des biens de l'Etat sont possédés d'une manière précaire. »

J'ai la meilleure autorité possible pour renvoyer le lecteur à Ricaut pour la source de ce passage : celle de Montesquieu lui-même, qui nous renvoie à Ricaut, p. 196, pour la source des deux premiers alinéas, et à Ricaut et à Guillet de Saint Georges pour celle du dernier. Le témoignage de Montesquieu est, naturellement incontestable, et les passages auxquels il nous renvoie fourniraient encore une preuve de l'authenticité de ces sources, si elle était nécessaire. Les voici :

« Il est aisé de connaître par ce que nous venons de dire, pourquoi les Arts sont si fort négligés en Turquie ; pourquoy les turcs ont si peu de soin de faire valoir les terres, et de bâtir des maisons de durée, que celles des particuliers ne peuvent servir d'ordinaire que quinze ou vingt ans ; et pourquoy ils ne font point de clos d'arbres fruitiers ni de maisons de plaisir, dans un pays où la nature y contribue tant. Cela vient de ce qu'ils n'ont point d'héritiers assurés à qui ils puissent laisser le fruit de leur travail après leur mort. A quoy on peut ajoûter qu'ils n'osent se servir de leur bien, ni faire paraître rien de magnifique, de peur qu'il ne

« leur arrive ce qui arriva à Nabal à cause de sa vigne. Voilà les principales raisons qui font que les Turcs ne s'appliquent qu'aux choses qui servent à la vie. Et la peur qu'ils ont que l'on ne connaisse qu'ils sont riches, fait qu'ils paraissent pauvres au dehors, et qu'ils deviennent naturellement cachez et défiants (1).

« Toute la vaste étendue de ces grands pays, tous les héritages, tous les châteaux, toutes les places fortes, et toutes les armes et les munitions qui y sont, appartiennent en propre, au Grand-Seigneur. C'est lui qui en dispose, et personne n'en possède rien qu'il ne le tienne de sa pure libéralité, à l'exception des terres et des revenus qui sont destinés pour des usages pieux, auxquels il ne touche point... Ce n'est pas que les terres possédées par les Turcs ne passent du père aux enfants : mais ils n'en jouissent pas comme propriétaires, mais comme usufruitiers seulement, et pour autant de temps qu'il plaist au Sultan, qui s'en réserve toujours la propriété, et qui les oste assez souvent aux anciens possesseurs, pour en gratifier un étranger » (2).

« Le Grand-Seigneur ne souffre point que qui que ce soit possède aucunes richesses par succession. Il se dit le frère aîné de toutes les personnes puissantes, et en cette qualité il se saisit de tout le bien des Bachas qui meurent, et donne telle part qu'il lui plaist, pour subsister aux enfants de ceux qui en ont » (3).

« Quand un père de famille est mort, il y a dans chaque ville des officiers du grand-seigneur appelez « Chassam », qui viennent faire l'inventaire et l'appréciation des biens du mort, et font payer là-dessus les droits du Sultan, qui sont de trois pour cent... quand il ne reste que des filles, s'il y a des fonds de terres, le grand seigneur en aura la propriété, mais il leur en laissera le revenu » (4).

Quant au passage qui traite du pouvoir de la religion en Turquie, M. Dedieu paraît baser son argument sur ce que Gordon et Montesquieu se servaient tous les deux du mot « influence » (« Dans ces états, la religion a plus d'influence que dans aucun autre »). (Montesquieu, Livre V, chap. 14).

Ce que dit Gordon du pouvoir de la religion est bien vague, bien peu frappant pour que Montesquieu puisse en tirer une assertion. Mais dans le

(1) Ricaut : *Etat Présent de l'Empire Ottoman*, pp. 196-197.

(2) Ricaut : *op. cit.* pp. 15-17.

(3) *Ibid.* : p. 177.

(4) Guillet de Saint-Georges : *Lacédémone Ancienne et Nouvelle*, p. 463.

livre de Ricaut, il aura pu lire plusieurs chapitres sur l'importance de la religion en Turquie, et sur l'influence que les théologiens possédaient en toutes les matières se rapportant au droit constitutionnel et civil. Ricaut dit que le Grand Seigneur doit se soumettre aux lois de Mahomet (1), qu'il ne peut contredire le Chef de la Religion, mais, qu'au contraire, il doit le consulter dans les affaires d'état (2), enfin, que l'obéissance aveugle aux volontés du prince est un devoir de religion pour les Turcs (3). Cette dernière information a pu faire dire à notre auteur que : « Dans les empires « mahométans, c'est de la religion que les peuples tiennent en partie le « respect étonnant qu'ils ont pour leur prince...

« Les sujets, qui ne sont pas attachés à la gloire et à la grandeur de « l'état par honneur, le sont par la force et par le principe de la religion. »

Montesquieu (4) dit que les états despotiques veillent à leur sûreté en dépeuplant leurs frontières.

« Ils sacrifient une partie du pays, ravagent les frontières, et les rendent « désertes : le corps de l'empire devient inaccessible...

« La monarchie ne se détruit pas elle-même comme l'état despotique ».

M. Dedieu (5), se basant sur quelques ressemblances de texte assez faibles, d'ailleurs, veut que Gordon, tome II, pp. 112 et 113, ait fourni ces faits à Montesquieu. Gordon dit :

« Les Turcs sacrifient leurs sujets pour étendre leurs frontières, et plus « ils gagnent de terrain, plus ils s'affaiblissent, ils prodiguent des hommes « et de l'argent pour se rendre les maîtres d'un pays désert. C'est ainsi « que ces barbares se détruisent eux-mêmes pour détruire les autres. »

Nous avons déjà vu (6) que Montesquieu avait lu dans les *Voyages* de Tournefort et dans ceux de Chardin la description du dépeuplement de l'Arménie par Shah Abbas, qui avait ravagé ce pays pour empêcher les Turcs d'y entrer et de s'en servir comme base d'où attaquer les Persans. Il y a chez Ricaut tout un chapitre (7) sur la coutume qu'avaient les Turcs de dépeupler les provinces. Comme nous savons que Montesquieu a lu ces auteurs et qu'il s'en sert généralement comme sources d'exemples sur les coutumes orientales, il semble inutile de chercher ces sources chez un écri-

(1) Ricaut : *op. cit.* p. 21.

(2) *Ibid* : p. 263.

(3) *Ibid* : pp. 24-25.

(4) *Esprit des Loix* ; livre IX, chap. 4-5.

(5) Dedieu : *op. cit.* p. 301.

(6) PP. 64-65.

(7) Ricaut : *op. cit.*, chap. XV, pp. 168-171.

vain qui ne connaît pas l'Orient de première main, qui, visiblement, ne fait lui-même que citer Ricaut, et qui ne donne pas de détails précis et frappants de ces pays.

Il y a encore une citation de Gordon, que M. Dedieu (1) croit être la source du passage suivant :

« Lorsque, de cette prison où des eunuques leur ont affaibli le cœur et
« l'esprit, et souvent leur ont laissé ignorer leur état même, on les tire pour
« les placer sur le trône, ils sont d'abord étonnés; mais, quand ils ont fait
« un vizir, et que, dans leur sérail, ils se sont livrés aux passions les plus
« brutales; lorsqu'au milieu d'une cour abattue, ils ont suivi leurs caprices
« les plus stupides, ils n'auraient jamais cru que cela eût été si aisé » (2)..

Et Gordon (3) :

« Un homme sans expérience, un Sauvage peut faire éclater ses pas-
« sions brutales, suivre ses fantaisies stupides, et se livrer à sa volonté
« bourrue. Mettre tout sens dessus dessous, faire du mal et du désordre
« pour satisfaire à des passions déréglées, c'est la chose la plus aisée du
« monde. *C'est ce dont le frénétique Caligula était capable, de même que*
« *l'infâme Heliogabale et Richard II ou Jean, Rois d'Angleterre.* Un
« furieux ou un insensé peut être un habile tyran, et c'est à quoi les furieux
« et les insensés aspirent le plus. La Bruyère dit « qu'il ne faut ni Art, ni
« Science pour exercer la tyrannie ».

M. Dedieu omet la phrase que j'ai mise en italiques. Il me semble pourtant qu'elle montre que Gordon ne pensait point au despote oriental en écrivant ce passage. Ceci est un point de dissemblance avec Montesquieu, et rend moins probable l'influence de l'idée de Gordon sur *l'Esprit des Lois*.

J'abandonne la seconde partie de la citation de Montesquieu à M. Dedieu. Il y a certainement des ressemblances remarquables entre les deux textes, et Montesquieu s'est probablement servi du livre de Gordon. Je tends à croire que cette phrase a été intercalée par Montesquieu quelques années après la composition du chapitre, car j'espère démontrer qu'il n'a lu la traduction de Gordon que longtemps après l'achèvement de cette partie de *l'Esprit des Lois*. Nous savons qu'il avait l'habitude de faire constamment des additions à son livre. Mais où a-t-il pu trouver chez Gordon que

(1) Dedieu : *op. cit.*, p. 289.

(2) *Esprit des Lois*. Livre II, chap. 5, § 9.

(3) Gordon : *op. cit.* tome II, p. 233.

les eunuques laissent souvent les princes royaux ignorer qu'ils devaient hériter du trône ? Et cette description de la prison où les eunuques leur ont affaibli le cœur et l'esprit ? N'est-ce pas plutôt chez Chardin qu'il faudrait la chercher ? En tous cas, voici une citation de lui qui a pu fournir ces renseignements à Montesquieu :

« Une chose qui à peine est croyable, et qu'on assure pourtant généralement, c'est qu'on ne dit point au fils aîné du Roi, qu'il est l'héritier
« présomptif de la Couronne. Quelquefois même on ne lui dit point qu'il
« est fils de Roi, mais seulement qu'il est du Sang Royal. De manière qu'il
« ne sait jamais à quoi le Ciel l'a destiné, que lorsqu'il met le sceptre à la
« main. On peut juger de là si l'éducation qu'on lui donne est digne de sa
« destinée... Pensez maintenant quelle capacité, et quelle expérience ces
« Rois de Perse apportent au gouvernement de leur Empire, n'ayant
« jamais eu occasion de former leur jugement, ni d'apprendre le monde,
« élèvez comme ils le sont dans la sensualité, sans correction, et parmi
« une douzaine de femmes et d'Eunuques qui n'ont jamais vu que le
« Serrail, où ils sont enfermez » (1).

Je crois que j'en ai dit assez pour montrer que Montesquieu a puisé ses renseignements sur le despotisme chez Chardin, Ducerceau, Guillet de Saint-Georges, et, surtout, chez Ricaut, plutôt que dans le livre de Thomas Gordon. Mais on me fera peut-être cette objection : Montesquieu ne se serait-il pas inspiré des *Discours Historiques* de Gordon ; et, ensuite, n'aurait-il point vérifié les arguments que Gordon lui avait suggérés, en ayant recours aux livres des voyageurs ? Il est, naturellement, difficile de prouver le contraire — d'autant plus qu'il semble très probable que Montesquieu s'est servi de Gordon pour son douzième livre, celui sur le crime de lèse-majesté, pour lequel il lui a probablement emprunté des exemples tirés de l'histoire romaine. Pourtant, plusieurs considérations me portent à croire qu'il n'en a pas été ainsi, et que l'influence de Gordon ne compte que peu dans la peinture du despotisme chez Montesquieu.

Montesquieu ne se sert jamais beaucoup d'un auteur sans nous avouer sa dette. Il peut y avoir chez lui quelques renseignements dont il ne nous dit pas les sources, un ou deux auteurs qui lui ont fourni quelques faits et qu'il ne mentionne pas dans ses notes. Mais, s'il s'est servi de Gordon, ce n'est pas pour quelques phrases isolées, c'est pour toute son idée du despo-

(1) Chardin : *Voyages*, tome VI, pp. 30-31.

tisme, c'est-à-dire pour des chapitres entiers, pour une partie importante et intégrale de son œuvre. Pourquoi n'aurait-il pas avoué ces emprunts, lui qui avoue les emprunts les moins importants faits à tant d'autres écrivains ? Il est invraisemblable que le seul Gordon n'ait pas été mentionné, s'il a été une source si importante de *l'Esprit des Lois*.

Une autre considération me semble concluante.

La première traduction française des *Discours* de Gordon a été publiée en 1742. Or, si Montesquieu s'est servi des *Discours*, c'est de cette traduction. Pour que l'argument de M. Dedieu ait quelque valeur, il ne faut pas considérer l'édition anglaise, mais sa traduction comme source de Montesquieu ; les mots anglais pourraient être traduits de plusieurs manières ; il ne peut y avoir de ressemblance textuelle bien marquée entre des passages de différentes langues ; si Montesquieu s'est servi de l'édition anglaise, l'argument de M. Dedieu, qui est surtout basé sur de prétendues ressemblances textuelles, tombe. Nous pouvons donc nous borner à l'hypothèse que Montesquieu se soit inspiré de la traduction de 1742. Mais le deuxième et le cinquième livre de *l'Esprit des Lois*, qui renferment le jugement de Montesquieu sur le despotisme, ont dû être complétés longtemps avant 1742. Il serait ridicule d'affirmer que Montesquieu, qui travailla plus de vingt ans à son œuvre, ait mis quatorze années pour écrire les cinq premiers livres, et qu'il ait écrit les vingt-six autres en six années ! M. Barckhausen croit que les vingt-cinq premiers livres, tels que nous les avons maintenant, étaient finis en 1742. Il cite à ce propos une lettre de Montesquieu au Président Barbot, datée du 2 février 1742. « Mon ouvrage augmente à mesure que mes forces diminuent... J'en ai pourtant dix-huit livres à peu près de faits, et huit qu'il faut arranger » (1). Inutile de dire que la peinture du despotisme n'a pas pu être ajoutée plus tard, puisqu'elle fait partie de la formation essentielle de ces livres, et que toute la pensée de *l'Esprit des Lois* se rattache à elle. Mais, quand nous considérons les livres de Ricaut, Chardin, Guillet de Saint-Georges, et Ducerceau, nous voyons que tous ont été publiés avant 1729 (2). Toutes ces sources ayant été à la portée de Montesquieu dès le début de son travail pour *l'Esprit des Lois*, il est naturel qu'il s'en soit servi pour le commencement de son œuvre plu-

(1) Barckhausen : *Montesquieu, l'Esprit des Lois, et les Papiers de la Brède*, p. 9.

(2) Ricaut : *Etat de l'Empire Ottoman*, 1670.

Guillet de Saint-Georges : *Lacédémone Ancienne et Nouvelle*, 1676.

Chardin : *Voyage*, 1686. Edition Complète : 1711.

Ducerceau : *Histoire de la Dernière Révolution de Perse*, 1728.

tôt que d'avoir recours à un livre qui n'a paru que beaucoup plus tard. D'ailleurs, ce que Montesquieu dit du gouvernement despotique et du despote ressemble, par ses traits essentiels, à ce qu'il en a dit dans les *Lettres Persannes* (1).

Les *Lettres* parurent en 1721, sept ans avant la publication de la première édition anglaise de Gordon. Comment donc peut-on supposer que Montesquieu ait emprunté à Gordon son idée du despotisme, puisque cette idée était déjà née en lui longtemps avant que le livre de Gordon ne parût !

Le lecteur me pardonnera d'avoir tant insisté sur ce sujet ; il me semble très important de trouver la source de l'idée du despotisme chez Montesquieu, car c'est là une des opinions qui a laissé le plus de traces dans son esprit, et qui forme la base même de sa théorie politique. Quand Ricau lui a fourni cette source, ce ne sont pas de simples renseignements de faits qu'il lui a donnés, mais une image du despotisme qui a réveillé en lui un sentiment d'hostilité envers ce gouvernement ; après avoir lu Ricaut et les autres voyageurs en Turquie et en Perse, Montesquieu se représente toujours le despotisme sous la forme qu'il prend dans ces pays ; il sera désormais incapable de comprendre le despotisme éclairé de la Chine, qui fut l'idéal des Jésuites, de Voltaire, et des Physiocrates. Pour Montesquieu, le despotisme sera toujours quelque chose qui sacrifie le bonheur des sujets aux plaisirs du souverain et à la force militaire du royaume ; il ne lui accorde point de circonstances atténuantes ; il est, selon lui, incapable de bien faire par sa nature même. En lui fournissant des exemples de despotisme, le P. Ducerceau, Chardin, et avant tout, Ricaut, ont donc contribué à former la pensée de Montesquieu ; leurs livres, qui doivent être bien peu lus à présent, revivent pourtant dans *l'Esprit des Loix* ; leur pensée, vivifiée par son génie, subsiste encore dans ses paroles ; et, en reconnaissant leur influence sur son œuvre, nous leur donnons, à eux aussi, une part dans son immortalité.

(1) V. *Lettres Persannes*. Lettres 88, 102, 103, 131, etc...

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE II

La Chine dans l'Esprit des Lois ⁽¹⁾

Nous avons déjà vu que Montesquieu disposait sur la Chine de sources que l'on peut diviser en deux classes : les unes — lettres de missionnaires — très favorables au gouvernement chinois ; les autres — relations de commerçants et d'agents diplomatiques — nettement hostiles à toutes les institutions chinoises, et au caractère des habitants de ce pays ; nous avons vu les circonstances diverses qui ont amené ces deux points de vue ; nous avons aussi constaté qu'il a puisé indifféremment dans les deux classes de sources, et qu'il en résulte beaucoup d'incohérences et de contradictions dans *l'Esprit des Lois*. De ces deux classes de sources, quelle était la plus exacte ? C'est ce qu'il est assez difficile de déterminer, car toutes les deux contiennent du vrai et du faux. Ni l'une ni l'autre ne donne une impression scrupuleusement exacte, et pourtant, quand on en vient aux détails, on ne pourra pas en trouver un seul qui soit absolument faux.

La cause de cette anomalie peut se retrouver dans le gouvernement chinois lui-même. Rien de plus sage, de plus équitable, et de mieux équilibré que la théorie de la constitution chinoise ; mais, en pratique, rien de plus corrompu que l'administration de ce pays. C'est un exemple frappant de l'impuissance des systèmes abstraits vis-à-vis de l'inconstance de l'être humain ; la machine est parfaite, mais son mécanisme, s'appuyant sur des êtres dont on ne peut prévoir les mouvements, ne donne pas les résultats voulus.

(1) Pour ce chapitre, je dois beaucoup à M. E. Carcassonne *La Chine dans l'Esprit des Lois*, Revue d'Histoire littéraire de la France, Avril-Juin 1924.

La constitution politique de la Chine est basée sur la famille. Chaque famille dépend de son chef, elle lui doit le respect et l'obéissance; à son tour, le chef de famille est responsable pour elle, et ces devoirs réciproques sont les premiers devoirs en Chine. Non seulement les membres vivants de la famille font une unité indestructible, mais les morts aussi y ont leur part : quand l'empereur veut honorer un Chinois, il confère très souvent un titre de noblesse à un de ses ancêtres, et l'honneur en rejaillit sur le descendant.

L'Empereur est le père du peuple — il occupe, vis-à-vis de la nation, la place que le père occupe vis-à-vis de sa famille. Et, sous lui, les vice-rois et les gouverneurs doivent être les pères de leurs provinces. En théorie, l'Empereur est accessible à tous ses sujets; il a auprès de lui des censeurs, dont la fonction est de l'avertir dès qu'il aura manqué à son devoir envers le peuple; il a des Conseils d'Etat pour lui donner des avis sur toutes les branches du gouvernement; il doit se dévouer pour l'Etat, préférer le bien de ses sujets à ses propres plaisirs, être le serviteur du peuple. Mais, en général, la pratique a été éloignée de cette théorie. Les Empereurs ont trop souvent été paresseux, tyranniques; ils ne pouvaient être accessibles à leurs sujets dans un pays si immense, où les voyages étaient nécessairement coûteux; d'ailleurs, leur fierté et leur paresse les empêchaient trop souvent de faire le moindre effort pour se mettre en rapport avec le peuple. Le gouvernement dépendait beaucoup du caractère personnel de l'Empereur. M. Maspero, dans son livre sur la Chine (1), nous donne le résumé suivant de l'histoire de la Chine — histoire qui s'est renouvelée et s'est répétée constamment de siècle en siècle :

« Une dynastie se fonde. Les premiers souverains en sont énergiques, actifs, agissant par eux-mêmes... Puis leurs successeurs, peu à peu, s'adonnent à la débauche, laissent aux eunuques et aux lettrés, le soin de gouverner. Les fonctionnaires prévariquent, l'impôt ne rentre plus, les soldats font le brigandage... Des sociétés secrètes se forment, qui disparaissent, renaissent, jusqu'au jour où, porté par l'une d'elles, un brigand heureux, devenu tout-puissant, se proclame Empereur de par le mandat dont la puissance céleste l'a investi et instaure une nouvelle dynastie sur le trône ».

Et da capo.

(1) Maspero : *La Chine*, pp. 77-78.

Sous un bon Empereur, le gouvernement de la Chine était ce que nous appelons aujourd'hui le despotisme éclairé. Sous un mauvais prince, c'était le despotisme proprement dit.

Quand nous nous tournons vers les sources de Montesquieu, nous en trouvons une qui donne un aperçu vraiment scientifique de la Chine — le livre du P. Du Halde. Les récits des commerçants ne dépeignent que le mauvais côté des Chinois; ceux des missionnaires, sauf quelques exceptions, ne nous font voir que le bien qui, véritablement, s'y trouvait. Il faut d'ailleurs se rappeler que les lettres les mieux connues des missionnaires étaient écrites sous les règnes des trois premiers Empereurs manchoux; or, ces trois princes étaient énergiques, éclairés, justes; l'Empire a rarement été aussi bien gouverné qu'il le fût entre 1644 et 1748. Les missionnaires décrivent donc le gouvernement de la Chine au moment où l'empire atteignait son apogée. Le P. Du Halde, lui aussi, décrit très favorablement le gouvernement contemporain de la Chine. Mais, comme il fait non seulement la description de la Chine, mais aussi son histoire, il nous montre les faiblesses de quelques-uns des empereurs dans le passé. Son ouvrage n'est ni une critique, ni un éloge, mais un examen scientifique de la Chine. Chez lui seul, on trouve les bons et les mauvais côtés du gouvernement et son livre est la source la plus impartiale dont ait disposé Montesquieu.

Notre auteur avait donc deux sortes de sources différentes, dont il pouvait tirer parti; celles dont nous venons de parler, et le livre du P. du Halde, qui tenait le juste milieu entre les deux. Il reste à savoir comment il s'en est servi.

Dans son huitième livre, Montesquieu repousse le témoignage des missionnaires et accepte celui des commerçants; il semblerait qu'il ait fait le raisonnement suivant :

Un gouvernement despotique est basé sur la crainte. C'est une forme de gouvernement vicieuse en elle-même.

Le gouvernement de la Chine est despotique.

Ce gouvernement est donc mauvais, et basé sur la crainte.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, l'idée que Montesquieu se fait du despotisme. Une fois qu'il a posé ces principes, il cherche des faits qui les vérifient. Chez les missionnaires, chez le P. Du Halde même, il ne les trouve pas. Au contraire, il trouve la description d'un pays « qui mêle ensemble, dans son principe, la crainte, l'honneur, et la vertu », un pays où — toujours sous le même régime despotique — on voit les empereurs tout-à-tour défendre le luxe, faire des édits pour encourager l'agri-

culture, récompenser la vertu, et devenir les créatures des femmes et des eunuques, punir avec cruauté de simples inadvertences, tyranniser leurs sujets. Il ne peut concilier ces faits avec les principes qu'il a posés; il ne peut faire entrer la Chine dans le cadre étroit de sa définition du despotisme. Au lieu d'élargir le cadre, de convenir qu'il peut y avoir une sorte de despotisme qui ne soit pas fondée sur la crainte et la misère, il repousse ces témoignages, et il va chercher des exemples qui lui conviennent chez des voyageurs tels que Anson et Lange, bien que ceux-ci connaissent très mal la Chine.

Mais on sent, dans tout ce chapitre (1), qu'il y a chez lui une certaine gêne, qu'il ne peut oublier que les missionnaires ont connu la Chine à fond, tandis que les commerçants n'y sont restés que quelques mois. Il élève des doutes sur l'exactitude des missionnaires, mais il n'est pas bien convaincu lui-même de ce qu'il dit. Il sent que chez eux il y a de l'exagération, mais il ne sait pas exactement combien, sous cette exagération, il y a de vérité. Il reconnaît qu'il peut y avoir « quelque chose de vrai dans les erreurs mêmes » que « des circonstances particulières, et peut-être uniques, peuvent « faire que le gouvernement de la Chine ne soit pas aussi corrompu qu'il « devait l'être ». Ainsi le climat de la Chine favorise l'accroissement de la population : d'autre part, les famines fréquentes provoquent des séditions; le prince est donc obligé, dans son intérêt, d'empêcher les abus dont les conséquences seraient néfastes pour lui : le soin de sa propre sûreté l'oblige à entretenir chez ses sujets l'économie et le travail; de là viennent les bonnes lois, le gouvernement paternel de la Chine. Mais, selon Montesquieu, tout ceci ne change en rien l'esprit essentiel du despotisme qui y règne, et il conclut, nettement que

« La Chine est donc un état despotique dont le principe est la crainte ».

Jusqu'ici, Montesquieu est, par sa méthode, purement Cartésien. Il nous dit lui-même dans sa préface : « J'ai posé les principes, et j'ai vu les cas « particuliers s'y plier comme d'eux-mêmes ». Dans les huit premiers livres de *l'Esprit des Lois*, ceux où il étudie les principes des gouvernements, il suit, sans s'en écarter, la méthode Cartésienne. Il ne cherche les faits, que pour prouver un principe qu'il a déjà posé; il ne se méfie de ses sources que quand elles ne s'accordent pas avec ses définitions. Il ne semble pas se rendre compte que le despotisme peut subir des variations infinies sans cesser

(1) *Esprit des Lois*. Livre VIII, chap. 31.

d'être le despotisme. Il ne fait pas voir à ses lecteurs que, quoique la constitution théorique du gouvernement chinois soit toujours restée la même, le gouvernement a été tour-à-tour excellent et infâme selon que les dirigeants étaient justes ou corrompus. Pour Montesquieu, les formes du gouvernement sont bonnes ou mauvaises en elle-mêmes, et leur caractère ne varie pas selon les circonstances diverses et les gouverneurs différents. Une fois qu'il a établi comme principe que le despotisme est mauvais, il ne fait que chercher dans l'histoire des preuves de son principe. Si par hasard il rencontre un pays despotique, comme la Chine, que les témoignages contemporains disent être bien gouverné, c'est que ces témoignages sont faux. Comment pourrait-il en être autrement, puisqu'il a prouvé d'une manière abstraite que tout gouvernement despotique est nécessairement mauvais ? Toute cette partie de son œuvre est une preuve géométrique de ses définitions des trois sortes de gouvernement, non pas une enquête historique pour en découvrir les principes. C'est la définition d'un gouvernement idéal et possible d'une manière abstraite, mais non la description d'une réalité.

Plus tard, quand il étudiera les rapports des lois avec l'esprit général, les mœurs et les manières d'un peuple, avec le climat et la nature du terrain, Montesquieu envisagera la Chine d'un point de vue différent. Ici, il n'a pas de préjugés, et ne juge pas *a priori*. Il croit qu'il existe des rapports entre toutes ces choses, et il conduit une enquête historique pour examiner. Il voit que dans le but d'assurer la tranquillité de l'empire, les législateurs chinois ont établi un gouvernement paternel où l'empereur comme père du peuple, les mandarins comme pères de leurs provinces, étaient liés avec le peuple par des devoirs et une affection réciproques (1) ; il montre le rôle que les législateurs ont fait jouer à l'étiquette dans ce système, comment la politesse était une maxime d'état par laquelle chacun devait sentir ce qu'il devait aux autres (2) ; il fait voir que la religion et la vertu étaient les principaux fondements de l'Etat (3), que le gouvernement encourageait l'agriculture (4), et le commerce ; il parle des deux belles provinces que les premiers empereurs firent sortir de dessous les eaux (5), de leur fertilité inexprimable, de l'industrie qui y règne. Il dit que la nature même du terrain,

(1) *Esprit des Lois*. Livre XIX, chap. 19.

(2) *Esprit des Lois*, Livre XIX, chap. 16.

(3) *Ibid.* : chap. 17.

(4) *Ibid.* Livre XIV, chap. 8.

(5) *Ibid.* Livre XVIII, chap. 7.

dans ces deux provinces, exigeait un gouvernement modéré, ce qui força les empereurs à faire de bonnes lois. Ainsi, il est forcé d'avouer que

« les premiers législateurs de la Chine furent obligés de faire de très « bonnes lois, et le gouvernement fut souvent obligé de les suivre ».

Mais, dans tout ceci, que devient le principe de la crainte, sur lequel l'empire despotique devrait être basé ? Et comment peut-on concilier cet aspect du gouvernement chinois avec ce que Montesquieu en dit dans son huitième livre ? Rien n'est plus contradictoire que les deux portraits qu'il nous fait de la Chine. Il a puisé, pour le second tableau, chez les missionnaires et chez le P. Du Halde, qui tenait ses informations des missionnaires jésuites en Chine ; pourtant, dans son huitième livre, il nous dit que les missionnaires ne sont pas dignes de foi. Montesquieu a pu repousser le témoignage des missionnaires, mais il n'a pas pu s'empêcher de tenir compte des faits que les jésuites rapportent. Quand il s'adresse à eux, il est obligé, malgré lui, de faire l'apologie de ce despotisme qu'il avait jadis si fortement attaqué. Il doit convenir qu'il est possible que, même sous un gouvernement despotique, les lois soient bonnes, le peuple heureux, et le pays prospère. Pourtant, il n'efface pas la conclusion à laquelle il était arrivé dans ses premiers livres ; le despotisme sera pour lui toujours aussi haïssable, aussi mauvais en lui-même. Car, au fond, Montesquieu reste toujours Cartésien. Si, dans les livres où il étudie le rapport des lois avec l'esprit général du peuple, il se tourne un moment vers la méthode expérimentale, ce n'est qu'un écart passager. Il est historien malgré lui, et cède à l'évidence des faits, mais inconsciemment. Il y est mené par sa curiosité et par la souplesse et la largeur de vue de son esprit, qui le conduisent à examiner les faits et à en tirer les conclusions qui en résultent, même quand ces conclusions sont contraires aux principes qu'il avait déjà établis. Il y a chez lui conflit entre le sens historique qui lui est naturel et l'esprit formé par la méthode cartésienne, qui voudrait prouver des idées générales par une analyse géométrique, abstraite, et trop souvent contraire aux faits que l'expérience fournit. Dans quelques livres de *l'Esprit des Lois*, nous voyons poindre la méthode historique moderne, par laquelle les faits sont examinés et classés pour en déduire des conclusions générales ; mais l'œuvre toute entière est conçue d'après les méthodes cartésiennes. Par le conflit des deux méthodes il entre dans *l'Esprit des Lois* beaucoup de contradictions et d'incohérences ; l'œuvre n'a point la consistance logique d'un ouvrage à la Descartes, ni la synthèse puissante des ouvrages historiques modernes. Nul doute que la curiosité et la souplesse compréhensive de Montesquieu, dans

les chapitres où il parle des rapports de l'esprit général d'un peuple avec les lois, ne soient parmi les traits les plus admirables de son génie; mais elles nuisent à la logique de l'ensemble de son œuvre. Le mélange des deux méthodes est curieux, et les résultats obtenus montrent la faiblesse fondamentale de la méthode de Descartes. Pourtant, Montesquieu n'a jamais consciemment abandonné cette méthode; son esprit en était trop imbu, et elle faisait trop partie de toute sa pensée; il emploie la méthode expérimentale sans le vouloir, probablement même sans le savoir. Nous en sommes ramenés à la conclusion de M. Lanson, dans son étude sur l'influence de Descartes sur la littérature française (1), que Montesquieu est, et reste essentiellement jusqu'au bout, fidèle à la méthode cartésienne.

(1) Revue de Métaphysique et de Morale, Juillet 1896.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE III

Le Traitement des sources chez Montesquieu

M. Barckhausen, dans son livre sur *Montesquieu, ses Idées et ses Œuvres*, nous fait un portrait frappant de Montesquieu, travaillant sans relâche à la tâche qu'il s'était imposé. Il le montre lisant une quantité prodigieuse de livres — codes de lois, annales fastidieuses, monotones récits de voyages, — travaillant, autant que possible, sur des œuvres de première main, puisant dans les Bibliothèques de ses amis, transcrivant les passages qui lui semblaient utiles. D'après les manuscrits conservés à la Brède, on voit qu'il essayait de vérifier ses citations, de s'assurer de l'exactitude des faits historiques (1). Il faisait constamment des additions à son manuscrit, des suppressions, des changements. Quand sa vue devint faible, à cause de la quantité de travail qu'il lui faisait faire, il prit des secrétaires, qui lui faisaient la lecture à haute voix, ou qui prenaient des notes sous sa direction. Il prit les précautions les plus minutieuses pour s'assurer de l'authenticité de ses sources, et pour bien se documenter. Le résultat correspond à l'effort qu'il fit : c'est l'écrivain français le mieux documenté de son siècle, aussi bien par l'exactitude que par le nombre des sources de son information.

Le souci d'avouer ses sources, qui, chez les écrivains modernes, est de rigueur, préoccupait assez peu les écrivains d'autrefois. Peu à peu, pourtant, la coutume de mentionner les principaux auteurs auxquels on doit des illustrations de faits commençait à s'introduire; déjà, au XVII^e siècle, nous voyons Racine donner, dans ses préfaces, les sources de ses pièces; au XVIII^e siècle, on commence, de plus en plus, à faire allusion — ou dans le texte ou dans les notes — aux sources dont on se sert. Personne, jusqu'alors, ne l'avait fait si complètement que Montesquieu. Au bas de chaque page,

(1) Voir Barckhausen : *Montesquieu, l'Esprit des Lois et les Archives de la Brède*.

il y a des notes par lesquelles il nous renvoie aux ouvrages qui lui ont été utiles; souvent même, il nous indique la page où il faut chercher sa source.

Ceci ne veut pas dire que, chaque fois qu'il se sert du livre d'un autre écrivain, il nous y renvoie. Il le fait très souvent, surtout dans les citations qui ressemblent, mot à mot, aux passages des sources où il les a prises. Mais pour beaucoup d'autres citations, il semblerait qu'il a si bien connu les faits que lui avaient indiqué ses sources, que ceux-ci font maintenant partie de sa propre pensée; alors il n'avoue pas sa dette. Les seuls auteurs dont je pense que Montesquieu se soit servi, et dont il ne fait aucune mention, sont Brooks, Thévenot, Lafitau et Charlevoix. Pour Brooks, il lui est seulement redevable d'une phrase; pour Thévenot, d'une indication sur la prière des Mahométans — encore cette attribution n'est-elle pas certaine; Montesquieu a pu avoir des renseignements de vive voix par de nombreuses personnes qu'il a connues et qui ont eu des relations avec les pays mahométans. Quant aux livres des Pères Lafitau et Charlevoix, il est probable qu'il les a lus et qu'ils lui ont fourni des sources générales sur les Indiens de l'Amérique du Nord; mais il est difficile de trouver une seule phrase que nous puissions attribuer définitivement à l'influence de ces livres. Pour le reste, il n'y a pas un seul auteur — j'entends parmi les voyageurs et les compilateurs de récits de voyages — dont Montesquieu s'est servi, auquel il n'avoue pas devoir quelque chose au moins une fois, et généralement à plusieurs reprises, dans ses notes. Ici, nous voyons déjà paraître l'écrivain moderne en Montesquieu; ces renvois sont précieux pour ceux qui voudront examiner la justesse de son livre et peser ses arguments, aussi bien que pour ceux qui essayeront de déterminer l'influence de ses lectures sur sa pensée.

Ce qui pourrait sembler au premier abord assez curieux, mais ce qui est au fond tout naturel, c'est que Montesquieu, qui nous avoue si consciencieusement les sources de ses renseignements, ne dit généralement rien des passages qui lui ont fourni des idées. Dans sa description du despotisme, il nous renvoie à Ricaut et à Chardin pour de nombreux détails, mais il ne dit nulle part que c'est à eux qu'il doit l'idée générale du despotisme. Le fait semble pourtant incontestable à quiconque étudie ces auteurs. De même il est très probable que ce soit en lisant une lettre de Bernier à Colbert, intitulée : « Où l'on voit comment l'or et l'argent, après avoir circulé dans le monde, passent dans l'Hindoustan, d'où ils ne reviennent plus » (1), qu'il a

(1) Bernier. *Voyages*, tome II, pp. 273-276. Voir p. 83.

conçu l'idée que certaines causes physiques, telles que la qualité du terrain ou du climat, fixent la nature du commerce (1). Mais il ne fait aucune mention de Bernier dans les notes de ce chapitre.

Ce manque de renvois aux passages qui ont pu lui suggérer des idées n'est pas fortuit. Quand Montesquieu cherche la preuve de ses théories, il a intérêt à montrer que les faits qu'il cite en leur faveur ne sont pas inventés, mais qu'ils sont attestés par des auteurs connus qui ont été sur les lieux et peuvent parler en connaissance de cause. Mais quand il s'inspire de la pensée de quelqu'un il l'adopte : ce n'est plus une idée de Bernier ou de Ricaut qu'il veut défendre et prouver, mais la sienne propre. Aussi il la développe, il en tire les conséquences qui, au premier abord, sembleraient les plus obscures, jusqu'à ce qu'elle se soit transformée et soit devenue, d'une remarque sans importance d'un écrivain obscur, une théorie de Montesquieu.

Ces renvois sont assez souvent inexacts. Quelquefois, il donne comme source d'un passage le livre d'un écrivain dans lequel ce passage ne se trouve pas (2). Plus souvent encore, il nous donne des indications dont la pagination est inexacte. Pour plusieurs de ses sources, comme, par exemple les livres du P. Du Halde, de Ricaut, et de Bernier, j'ai pu me servir de la même édition dont se servait Montesquieu et j'ai constaté que, tandis que quelques-uns de ses renvois indiquent exactement les pages auxquelles se trouvent les passages dont il parle, plusieurs d'entre eux sont erronés. Ceci vient probablement de fautes typographiques non corrigées dans la première édition, ou d'erreurs de la part de secrétaires négligents.

Montesquieu reproduit ce qu'il emprunte de plusieurs manières ; il est rare qu'il cite mot à mot ; même dans les citations qu'il met entre guillemets il y a presque toujours quelques paroles de changées. Par exemple le P. Du Halde dit : (3)

« Le luxe monte aujourd'hui à un tel excès que le simple peuple orne
« de broderies les habits, même les souliers des jeunes garçons et des filles
« qu'il est obligé de vendre... En effet, je ne sçai combien d'hommes étant
« occupez à faire des habits pour un seul, le moyen qu'il n'y ait pas bien
« des gens qui manquent d'habits. Il y a dix hommes qui mangent sur ce

(1) *Esprit des Loix*, Livre XXI, Chap. I.

(2) Par exemple, livre VIII, chap. 21, il dit que le P. du Halde a dit que c'est le bâton qui gouverne la Chine. Cette citation n'est pas du P. Du Halde. Dans livre II, chap. 3, il attribue la remarque concernant Raguse à Tournefort, mais je n'ai pu en retrouver la source, etc., etc...

(3) Du Halde : *Description de la Chine*, tome II, p. 418.

Discours de Kia Y, adressé à l'Empereur Ven Ti

« que rendent les terres pour un qui travaille à les labourer : le moyen qu'il n'y ait pas bien des gens qui manquent d'alimens ? »

Chez Montesquieu, ce passage se trouve reproduit de la manière suivante :

« Notre luxe est si grand, dit Kiayventi, que le peuple orne de broderies les souliers des jeunes garçons et des filles qu'il est obligé de vendre. »
 « Tant d'hommes étant occupés à faire des habits pour un seul, le moyen qu'il n'y ait bien des gens qui manquent d'habits ? Il y a dix hommes qui mangent le revenu des terres contre un laboureur : le moyen qu'il n'y ait bien des gens qui manquent d'aliments ? (1)

Le sens du P. Du Halde s'y retrouve exactement : les paroles sont presque les mêmes, mais il est évident que la citation n'a pas été copiée mot-à-mot. Probablement que Montesquieu, au cours de ses lectures, a noté le passage — peut-être de mémoire à la fin d'une lecture — ce qui expliquerait ces légères différences avec l'original.

Dans ce passage il y a deux erreurs : Montesquieu note, entre guillemets, la première phrase comme venant du livre du P. Du Halde. Le reste du passage nous est présenté comme si c'était l'idée de Montesquieu. En réalité, le passage entier vient du livre du P. Du Halde. Ceci n'est pas bien grave, mais, ce qui est plus important, c'est que cette citation n'est pas prise d'un discours de « Kiayventi », mais d'un discours de Kia Y, adressé à l'Empereur Ven Ti. Cet Empereur semble avoir la faculté d'induire en erreur notre auteur — ou peut-être faudrait-il plutôt s'en prendre à ses secrétaires — car dans le livre XIV, chap. 8 (note), il dit :

« Vouti (2), troisième empereur de la troisième dynastie, cultiva la terre de ses propres mains, et fit travailler à la soie, dans son palais, l'impératrice et ses femmes ».

Selon le P. Du Halde, auquel la citation est empruntée, ce passage devrait se rapporter à Ven Ti, troisième empereur de la cinquième dynastie (3).

Montesquieu résume ses sources plus souvent qu'il ne les reproduit textuellement ; il en donne les faits, sans les raconter avec les mêmes mots. Il est extrêmement soigneux de bien donner le sens de l'original, et il est rare

(1) *Esprit des Loix*. Livre VII, chap. 6, § 5.

(2) D'après la première édition. Les différentes éditions donnent plusieurs formes différentes de ce nom.

(3) D'autre part, Venti, cinquième empereur de la cinquième dynastie (Livre XVII, chap. 5, note) devrait être Vou Ti, selon le P. Du Halde.

qu'il ajoute ou qu'il supprime quelque chose. Il a développé à un très haut point l'art de donner le sens d'un long passage en très peu de mots. Qu'on compare les passages de *l'Esprit des Lois* sur le gouvernement civil du Japon (1), et la description de la visite de l'Empereur du Japon, au Dairo (2) avec les sources que j'en ai données dans la troisième partie de ce livre, et l'on verra comment, en quelques phrases nerveuses, il reproduit tout le contenu des longs récits des voyageurs, qui écrivaient lourdement avec des mots diffus et incolores.

Très souvent, Montesquieu se sert de faits qui font partie des connaissances générales de l'époque, et dont les voyageurs parlent; dans ce cas, il n'avoue pas ses sources, et nous serions bien embarrassés de le trouver, car aucune ressemblance textuelle ne vient à notre aide. En voici un exemple :

« Le Mogol, la Perse, les empereurs de la Chine, ont leurs feudataires :
« et les Turcs se sont très bien trouvés d'avoir mis entre leurs ennemis et
« eux les Tartares, les Moldaves, les Valaques, et autrefois les Transil-
« vains » (3).

Montesquieu a pu savoir cela par les livres de n'importe lesquels des voyageurs qu'il lisait; ou il aura pu le lire dans les journaux de son temps, ou l'entendre dire par des amis. Il y a certaines choses que l'on semble avoir toujours sues, — surtout dans les actualités du temps — et l'on ne se rappelle point où on les a entendu dire pour la première fois. Il est très probable que beaucoup de faits qui sont rapportés dans *l'Esprit des Lois* avaient la même origine.

Dans *l'Esprit des Lois*, quelques-uns des chapitres sont une véritable mosaïque de faits tirés d'auteurs différents (4). Montesquieu avait une mémoire et un esprit de coordination extraordinaires, et dès qu'il se servait d'un exemple pour venir à l'appui de ses théories, il semble qu'une foule d'autres exemples, tirés des auteurs les plus divers et se rapportant aux peuples les plus disparates, en soient présentés à son esprit. De là vient que son livre est une vraie mine d'information, qui forme une encyclopédie des connaissances de l'époque en ce qui concerne les coutumes des pays exotiques. Ce trait caractéristique de Montesquieu donne à *l'Esprit des Lois*

(1) *Esprit des Lois* : Livre VI, chap. 13.

(2) *Ibid.*

(3) *Esprit des Lois*, Livre IX, chap. 4, § 4.

(4) Voir, par exemple, Livre V, chap. 14 où l'on trouvera des passages tirés de Ricaut, Guillet de Saint-Georges, et du *Recueil des Voyages qui ont servi...* Voir aussi Livre XIX, chap. 9, etc.,

un aspect de richesse et d'exubérance qu'on n'était plus accoutumé à voir depuis que le classicisme avait obligé les écrivains à limer leurs ouvrages, en même temps qu'ils les polissaient; de ce côté, *l'Esprit des Loix* se rattache, par sa forme, aux œuvres de Montaigne et de Rabelais. Se peut-il qu'en Montesquieu, cet homme si classique, si romain par la pensée, se cachent, à son insu, les germes de cet aspect du romantisme qui aime la multitude des exemples, la forme touffue, l'exubération des paroles et des idées ? L'idée est attrayante, mais je laisse à d'autres le soin de l'examiner.

J'ai dit que Montesquieu reproduisait, avec une attention scrupuleuse et une fidélité absolue, le sens de ses sources. Pourtant, il serait étonnant que, dans une œuvre de l'étendue de celle que nous étudions, il n'y eût pas quelques lacunes. En effet, voici celles que j'ai pu relever, et dont je n'ai pas fait mention ailleurs.

Dans le *Recueil des Voyages qui ont servi...* (1) l'anecdote suivante est racontée :

« Il n'y a pas longtemps que le Seigneur de Firando fit enfermer toutes
« vives dans un coffre hérissé de pointes de clou tout-autour, trois des
« demoiselles de l'appartement de ses femmes, & les y laissa expirer. L'une
« avoit eu un commerce trop particulier avec un gentilhomme, qui se fendit
« aussi le ventre; & les deux autres n'avoient point fait d'autre crime que
« celui d'avoir sù la chose & de ne l'avoir pas découverte ».

Chez Montesquieu (2), il n'est question que de deux demoiselles. La portée de l'anecdote, qui veut prouver qu'au Japon la non-révélation d'un crime est elle-même considérée comme crime capital, n'est, naturellement, nullement diminuée par cette erreur.

Au dix-neuvième chapitre du quinzième livre, il y a une exagération : Montesquieu dit que, selon Dampier, tous les mandarins civils et militaires sont eunuques. Ce que Dampier a vraiment dit sur ce sujet est que :

« Les Magistrats & les autres Grands du Royaume sont appelez Man-
« darins. La plûpart de ceux-ci qui servent le Roi sont Eunuques » (3).

Il y a une erreur — une inversion sans importance — dans la description que donne Montesquieu de la religion de Formose (4). Parmi les choses qui sont défendues aux habitants de cette île, dit-il, il est interdit de porter

(1) *Recueil des Voyages qui ont servi...* Recueil V, part. 2, p. 423. Voyage de Hagenaar.

(2) *Esprit des Loix*, Livre XII, chap. 17, § 5.

(3) Dampier : *Voyages*, tome III, p. 69.

(4) *Esprit des Loix* : Livre XXIV, chap. 14, § 7.

« des vêtements de toile et non pas de soie ». Le texte du *Recueil des Voyages qui ont Servi...* dit : (1)

« C'est d'avoir porté dans les saisons permises des morceaux de vêtements de soie, et non pas de toile ».

Dans le même chapitre, Montesquieu, copiant à la hâte une phrase des *Lettres Edifiantes*, laisse dans le texte de l'*Esprit des Lois* une phrase qui ne signifie rien du tout. La voici :

« On croit, chez les Indiens, que les eaux du Gange ont une vertu sanctifiante : ceux qui meurent sur ses bords sont réputés *exempts de l'autre vie*, et devoir habiter une région pleine de délices. »

D'après le texte des *Lettres Edifiantes*, la phrase devrait être telle que celle-ci :

« Ceux qui sont assez heureux que de mourir sur ses bords, non seulement sont *exempts des peines que mérite une vie criminelle*, mais ils sont admis dans une région délicieuse où ils demeurent jusqu'à une nouvelle renaissance » (2).

En lisant la source de ce passage, on peut donc reconstituer la phrase, en lui donnant le véritable sens que Montesquieu avait voulu lui donner.

On peut voir, par le petit nombre de remarques inexactes que j'ai pu relever, combien Montesquieu était fidèle à ses sources. Mais une autre question se pose : Montesquieu, tout en reproduisant exactement le sens de ses sources, a-t-il toujours été fidèle dans ses conclusions aux faits que lui ont fourni les auteurs ? Ici, aussi, la réponse lui est favorable. Il y a pourtant quelque passages qui mériteraient qu'on les examinât de près ; car je crois voir que les faits qui y sont rapportés par Montesquieu peuvent être mis en question.

Il dit, d'une manière très assurée, dans le dix-neuvième chapitre du vingt-quatrième livre :

« La religion de Confucius nie l'immortalité de l'âme. »

Et il cite à ce propos le discours d'un philosophe chinois qui argumentait ainsi contre la doctrine de Foé :

« Dans le livre des Disciples de Fo intitulé : « L'Utilité de la Maison », on dit que le corps est notre domicile ; que l'âme est l'hôtesse immortelle qui y loge, & que semblable à un voyageur, elle passe d'un logement à

(1) *Recueil des Voyages qui ont servi...* Recueil V, part. 1, pp. 103-104 (Edition de 1706).

(2) *Lettres Edifiantes*. Recueil XV, p. 13. Lettre du P. Bouchet.

« l'autre; que l'enfant se nourrit du lait de sa mère, de même que les
 « habitants d'un pays boivent l'eau du fleuve qui l'arrose. De là le corps
 « de nos parens n'est qu'un logement, & il est naturel de le regarder avec
 « le même mépris qu'on a pour un amas de bois (1) et de terre, dont une
 « maison est construite. N'est-ce pas là vouloir arracher du cœur de tous
 « les hommes la vertu Hiao, l'amour respectueux pour les parens ? N'est-
 « ce pas étouffer dans nos cœurs les sentimens, qui nous unissent si étroite-
 « ment avec eux comme n'étant que la participation d'une même substance
 « céleste & vivifiante ?

« Ce même Livre, qui représente nos corps comme un simple domicile,
 « où nous prenons notre logement, porte à négliger le soin du corps, & à
 « lui refuser l'affection & la compassion si nécessaire pour sa conservation.
 « C'est ce qui porte ces Disciples de Fo, qui se dégoûtent de la vie pré-
 « sente, à chercher les moyens de s'en procurer au plutôt une meilleure.
 « On en voit qui vont en Pélerinage aux Pagodes placées sur la cime des
 « rochers & qui, après avoir fini leurs prières, comme si elles avoient été
 « exaucées, se précipitent la tête la première dans d'affreux abîmes. D'au-
 « tres prodiguent leur vie en se livrant aux excès les plus honteux : quelques
 « autres qui trouvent des obstacles à leurs indignes passions vont de concert
 « se pendre ou se noyer, afin de renaître maris & femmes. Voilà les suites
 « du dogme insensé de la métempsycose » (2).

Ce n'est pas contre l'immortalité de l'âme que le Chinois argumente, mais contre le dogme de la métempsycose, la principale doctrine des disciples de Foé. Le Père Du Halde ne dit nulle part que les Chinois nient l'immortalité de l'âme — au contraire, dans sa description de leurs rites, tout porte à prouver qu'ils y croient. La coutume de rendre des honneurs aux esprits de leurs parents, d'informer ces esprits chaque fois qu'un évènement important, tel qu'un mariage, avait lieu dans la famille; l'annoblissement de personnes déjà mortes depuis longtemps en récompense des services rendus par leurs descendants; la croyance que les Chinois avaient en toutes sortes de revenans, et d'esprits bon ou mal-faisants : tout cela ne nous fait-il pas voir clairement chez eux la croyance en l'immortalité de l'âme ? Le P. Du Halde dit d'eux :

(1) Le texte de Montesquieu porte : « Un amas de boue et de terre ».

(2) Du Halde : *Description de la Chine*, tome III, pp. 51-52. Traduction d'un Dialogue où le philosophe Chinois moderne nommé Tchén expose son sentiment sur l'origine et l'état du monde.

« On ne peut douter qu'ils ne crussent que les âmes subsistent lorsqu'elles cessent d'être unies au corps » (1).

Le jugement de Montesquieu là-dessus est certainement hâtif, et, à mon avis, il est erroné.

Montesquieu dit qu'en Asie, les peines fiscales sont bien moins sévères qu'elles ne le sont en Europe ;

« En Europe, on confisque les marchandises, quelquefois même les vaisseaux et les voitures ; en Asie, on ne fait ni l'un ni l'autre » (2).

D'après presque tous les voyageurs, Montesquieu a parfaitement raison de dire, qu'en général, les douanes sont moins sévères en Asie qu'en Europe. En Chine

« On n'y fait point ces recherches rigoureuses, qui se pratiquent ailleurs ; on ne s'avise pas même de fouiller un homme. Quoique les commis aient le droit d'ouvrir les ballots il est rare qu'ils le fassent ; & quand c'est un homme qui a quelque apparence, non seulement ils n'ouvrent point ces coffres, mais même ils n'exigent rien. Nous voyons bien, disent-ils, que Monsieur n'est pas Marchand » (3).

Au Mogol, si on fait passer de l'or en contrebande, on est quitte en payant dix pour cent au lieu de cinq pour cent, si la fraude est découverte (4).

Mais à côté de ces témoignages, il faut tenir compte des assertions suivantes :

Le P. Du Halde dit qu'il y a des Douanes en Chine, mais qu'elles sont bien plus douces que celles des Indes « où les visites se font sans égard, ni à l'humanité, ni à la pudeur » (5).

Le P. Jacquemin, écrivant de l'île de Tsong-tou, dit :

« On en tire une si grande quantité de sel, que non seulement toute l'Isle en fait sa provision, mais qu'on en fournit encore ceux de terre ferme, qui viennent en chercher secrètement pendant la nuit. Ils l'achètent à un prix modique à cause des risques qu'ils courent : car s'ils sont surpris par les Mandarins, leurs barques & leur sel sont confisqués & de plus, ils sont condamnés selon les Loix à quatre ou cinq années de galère » (6).

(1) Du Halde : *Description de la Chine*, tome III, page 13.

(2) *Esprit des Loix*, Livre XIII, ch. XI, § 1.

(3) Du Halde : *op. cit.* : tome II, p. 57.

(4) Tavernier : *Voyages*, tome II, p. 6 (V. p. 84.)

(5) Du Halde : *op. cit.* : tome II, p. 57.

(6) *Lettres Edifiantes* : Revue XI, pp. 265-266. Lettre du P. Jacquemin.

Il est vrai que le P. Jacquemin continue en disant que l'on peut toujours corrompre les Mandarins et faire passer ses marchandises en leur graissant la patte, mais il n'en est pas moins vrai que, selon la Loi, les marchandises et les vaisseaux sont confisqués. Quoiqu'il soit vrai qu'à cette époque les douanes d'Asie fussent généralement moins sévères que celles d'Europe, l'expression de Montesquieu devrait être modifiée.

Une autre assertion de Montesquieu qui devrait être modifiée est celle où il cite Chardin comme ayant dit qu'il n'y a pas de conseil d'état en Perse (1). Chardin nous donne cette information, mais il continue :

« Mais, quoi qu'il n'y ait pas de conseil fixe & régulier, les grands ne
 « laissent pas de conférer des affaires ensemble, ce qui se fait journellement
 « soir et matin, à la porte du Serrail, dans un appartement destiné à cela
 « qu'on appelle Kechic Kane, c'est-à-dire la Maison de la Garde. Les
 « Grands s'y rendent, attendant que le roi sorte du Serrail, ou que l'heure
 « qu'il a coutume de sortir se passe, qui est entre onze heures & midi; &
 « là ils confèrent de tout ce qui arrive d'important, & à quoi il faut que le
 « Roi donne ordre. Le Roi envoie-là d'ordinaire les Requêtes qu'il a
 « reçues, afin d'avoir l'avis des Ministres sur ce qu'on y doit répondre, &
 « les mémoires des affaires sur lesquelles il veut aussi avoir leur avis » (2).

Il résulte de ce passage que les Grands avaient beaucoup plus d'influence sur les affaires du royaume en Perse que Montesquieu ne voudrait nous le faire croire; ceci donne un aspect tout-à-fait différent de la citation qu'il rapporte de Chardin. Ce passage amoindrit le pouvoir absolu des rois despotiques de la Perse, et Montesquieu, qui cherchait des preuves de la soumission complète du royaume à la volonté du souverain, n'avait garde de le citer complètement.

A part les exceptions que je viens de citer, Montesquieu est très fidèle, non seulement au texte de ses sources, mais aussi à l'esprit général des livres dans lesquels il se renseigne. Il ne torture pas les faits en prenant des citations hors du contexte qui leur donnerait un sens différent. Il ne se sert pas d'assertions contredites par d'autres auteurs qu'il a lus ou qu'il aurait pu lire — au contraire, presque tous les faits qu'il rapporte ont été confirmés à l'unanimité par la plupart des auteurs contemporains; disons plus — la plupart ont été confirmés par les recherches des écrivains modernes.

(1) *Esprit des Loix* : Livre V, chp. 14, § 9, note. .

(2) Chardin : *Voyages*, tome VI, p. 96.

Les particularités qui frappent le plus quand on compare le texte de Montesquieu avec ses sources sont : d'abord, son esprit de synthèse et de coordination : la manière magistrale dont il résume un chapitre en quelques phrases, et l'aisance avec laquelle il aligne les faits les plus divers, tirés d'auteurs différents et se rapportant à un grand nombre de pays, à l'appui de sa théorie ; nous admirons ensuite la fidélité avec laquelle il reproduit ses sources ; et, enfin, l'art avec lequel il sait prendre des pages ennuyeuses et ternes de quelque voyageur, et en faire des exemples pleins de vie et pétillants d'animation. Il vivifie tout ce qu'il touche, et ceux qui liront les sources de son œuvre avoueront qu'elles sont mille fois plus intéressantes à travers le livre de Montesquieu, et lui sauront gré de son génie vivificateur.

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE IV

Le Rôle des Sources, tirées des Récits des Voyageurs, dans l'Esprit des Lois. — Conclusion

Nous avons vu que Montesquieu, avant d'écrire *l'Esprit des Lois*, avait dû lire une quantité prodigieuse de récits de voyages. La question qui se pose naturellement ici est la suivante : Aurait-il pu mieux se documenter ? En dehors des livres qu'il a lus, y en avait-il encore d'autres qui, par des informations plus étendues ou des détails plus précis, auraient pu ajouter quelque chose d'important à sa documentation ? Y en avait-il même quelques-uns dont le témoignage contredisait celui des autorités que Montesquieu a suivies, et dont il n'a pas tenu compte ?

Pour me mettre en état de répondre à cette question, j'ai lu la plupart des livres de voyage qui ont été publiés en français entre 1650 et 1750. De cette lecture je rapporte la conviction absolue que — sauf sur le sujet du traitement des esclaves sur la côte de Guinée, dont j'ai déjà parlé (1) — Montesquieu n'aurait pu rien ajouter à sa documentation. Les autres récits de voyages confirment, en tous points, ceux dont il s'est servi. Ils n'y ajoutent rien. Chez tous les voyageurs, nous retrouvons les mêmes idées principales, traitées dans le même esprit. Ces idées sont peu nombreuses : description du despotisme oriental, avec quantité d'anecdotes plus ou moins saugrenues sur les mœurs, les femmes et les eunuques ; examen très superficiel de la religion du pays ; énumération des principaux produits ; et détails

(1) P. 290.

de l'itinéraire à suivre pour y voyager; voilà tout ce que nous offre la plupart des relations de voyages. Tous ces livres semblent avoir été écrits sur le même modèle, et il est facile de voir qu'ils se copient les uns les autres avec la plus grande unanimité. Tout ce que Montesquieu pouvait savoir sur les pays exotiques, il l'a su.

Ses informations ne sont pas seulement étendues, elles sont exactes. On a beaucoup trop l'habitude de passer dédaigneusement sur les récits des voyageurs en haussant les épaules et en les plaçant, sans les examiner, parmi les Contes Bleus. Evidemment, les voyageurs n'expliquent pas d'une manière scientifique les faits qu'ils rapportent; ils les considèrent tout simplement du point de vue de l'Européen qui contemple des coutumes étranges sans en comprendre l'origine ni le motif; mais ils rapportent généralement les faits avec une très grande fidélité. Qu'on lise les livres écrits par des savants modernes sur les coutumes des peuples primitifs, sur leurs religions, sur la condition de la femme parmi eux, sur leurs lois, on sera étonné de rencontrer à tout moment des faits que l'on aura vus dans les livres, que l'on croyait si suspects, des voyageurs du XVII^e et du XVIII^e siècle. Voltaire, et, après lui, l'opinion générale ont accusé Montesquieu d'avoir trop facilement prêté foi aux assertions des voyageurs: mais les travaux des ethnologistes et des explorateurs modernes confirment ce que Montesquieu rapporte des coutumes des peuples exotiques, même les assertions qui, au premier abord, semblent les plus extraordinaires. La documentation de Montesquieu est excellente, aussi judicieuse qu'elle est complète, aussi exacte qu'elle est étendue. Il serait temps de mettre fin à une légende qui, le représentant comme croyant aveuglément aux contes de voyageurs crédules, diminue son génie en même temps qu'elle calomnie beaucoup de voyageurs dont le plus grand mérite littéraire est l'honnêteté.

Il ressort pourtant de l'examen que j'ai fait des sources, que cette grande quantité d'informations que Montesquieu a pris la peine de réunir pour son ouvrage a assez peu influencé la pensée du philosophe. Cartésien par le fond de son esprit, il formulait d'abord ses théories, et cherchait ensuite à travers l'histoire les exemples qui apportaient des preuves à ses raisonnements. Les exemples, puisés chez les voyageurs, n'influencent pas son opinion, ils la fortifient. Pourtant, il y a certaines tendances de sa pensée où je retrouve l'esprit des livres qui ont été ses sources.

Nous avons vu que l'idée du despotisme, chez Montesquieu, est une idée formulée *a priori* au commencement de *l'Esprit des Lois*: que cette

idée n'est exacte qu'en tant qu'elle se rapporte au despotisme tel qu'il l'est en Turquie et en Perse; et que la faiblesse de la théorie du despotisme chez Montesquieu consiste en ce qu'elle ne tient pas compte du despotisme éclairé, tel qu'il a pu le voir représenté dans les relations de la Chine. Mais cette idée du despotisme, il l'a prise chez Ricaut et chez Chardin; ce sont eux qui ont formé son esprit sur ce sujet, et c'est leur influence qui a déterminé la forme sous laquelle le système despotique devait être présenté dans *l'Esprit des Lois*. Montesquieu s'était nourri de Chardin et de Ricaut à l'époque de la composition des *Lettres Persanes*; leurs idées étaient devenues les siennes: depuis cette époque, le seul despotisme qui existât pour lui, c'était le despotisme oriental.

Sans vouloir affirmer positivement que la genèse et le développement des idées de Montesquieu sur l'influence du climat sur les lois soient dûs aux récits des voyageurs, je crois que la répétition constante, dans beaucoup des relations, d'une théorie toute semblable à celle qu'il développe dans *l'Esprit des Lois*, n'a pas été sans produire son effet sur la pensée de Montesquieu. Evidemment que la théorie de l'influence du climat date du temps d'Hippocrate, et que Montesquieu a pu avoir des opinions préconçues là-dessus au temps où il lisait les récits des voyageurs; pourtant, comme je l'ai déjà remarqué, cette théorie est formulée très clairement dans les *Voyages* de Chardin et sous une forme qui nous rappelle celle de *l'Esprit des Lois*. Enfin, il serait impossible de lire des livres tels que les *Voyages* de Bernier, de Tavernier, de Chardin, et la *Description de la Chine* du P. du Halde, sans être frappé par l'identité de leur théorie et de celle de Montesquieu sur l'influence du climat sur le caractère des peuples. Sans eux, Montesquieu aurait peut-être énoncé sa théorie du climat, mais il ne l'aurait certainement pas autant développée, et elle n'aurait point occupé la place capitale qu'elle tient dans son œuvre.

Enfin, dans les chapitres où il examine l'influence des législateurs de la Chine sur les mœurs et les coutumes de la nation, Montesquieu, oubliant ses théories préconçues sur le despotisme, a examiné impartialement le livre du P. Du Halde. Il a résumé les faits que donne cet auteur, et il en a tiré les conclusions qui en ressortent naturellement. Il subit donc l'influence du P. Du Halde, qui lui fournit les faits nécessaires à l'établissement de ses conclusions.

Nous avons donc trois tendances de la pensée de Montesquieu qui se rattachent aux récits des voyageurs: l'idée du despotisme, la théorie du cli-

mat, et l'examen de l'influence des législateurs chinois sur les mœurs et les coutumes de la Chine. Mais de ces trois idées, ce n'est que dans la dernière que les faits rapportés par les voyageurs ont influencé la pensée de *l'Esprit des Lois*; c'est-à-dire, que c'est seulement ici que Montesquieu a suivi la méthode expérimentale. Ailleurs, il n'a pas considéré un à un les faits que les voyageurs rapportaient, pour en tirer des conclusions; il a simplement adopté les théories des voyageurs, et c'est l'influence de leurs pensées, non pas des faits qu'ils rapportent, que nous retrouvons dans *l'Esprit des Lois*. Comme l'idée du despotisme et la théorie du climat sont justement parmi les parties de *l'Esprit des Lois* qui ont le mieux survécu jusqu'à nos jours, les récits des voyageurs qui les ont inspirées sont intéressantes pour nous. La théorie du climat est encore discutée: elle est même très souvent acceptée. Il n'est donc pas sans intérêt de connaître les livres des voyageurs qui l'ont suggérée à Montesquieu. L'idée du despotisme dans *l'Esprit des Lois* est aujourd'hui reconnue comme incomplète et exagérée: mais elle fut d'une importance capitale dans la seconde moitié du XVIII^e siècle; les hommes qui firent la révolution s'en inspirèrent; elle devint une des pensées motrices de l'époque. Il est important de reconnaître que le germe de cette idée se retrouve chez Ricaut et chez Chardin.

Quant aux autres récits de voyages — les plus nombreux, ceux-ci — qui n'influencèrent en aucune façon la pensée de Montesquieu, leur rôle dans *l'Esprit des Lois* est tout simplement de fournir des preuves aux arguments de l'auteur. Mais, en faisant ceci, ils remplissent en même temps une autre fonction: l'esprit humain est constitué de telle façon qu'une seule observation visuelle le frappe cent fois plus que les théories abstraites les mieux raisonnées et les plus savamment présentées. Les exemples concrets que Montesquieu nous donne rendent visibles à notre imagination les théories qu'il énonce. Par cela, notre intelligence est constamment tenue en éveil, notre imagination est stimulée, notre esprit est amusé. Les exemples de coutumes exotiques donnent de la légèreté, du piquant, à ce qui, sans eux, serait un traité, sans doute, d'un génie supérieur, mais qui risquerait peut-être de sembler un peu revêché aux intelligences du grand public. J'ose même affirmer qu'à part les spécialistes, très peu de gens auraient le courage de poursuivre jusqu'au bout la lecture de *l'Esprit des Lois*, si on en retranchait les anecdotes et les petits faits divers sur les peuples exotiques. Les informations que les voyageurs ont données à Montesquieu lui ont permis de mettre, à chaque page de son œuvre, de charmants croquis, dessinés d'après nature, de peuples orientaux, de Peaux-Rouges du Canada, de

nègres barbares de la côte de Guinée. En rendant son livre plus amusant, les anecdotes des récits des voyageurs l'ont mis à la portée de tout le monde; ainsi ces informations ont contribué à la popularité du livre, et ont agrandi le cercle de son influence.

CONCLUSION

Nous avons vu qu'au commencement du XVIII^e siècle, il y avait beaucoup de documents sur les coutumes des peuples étrangers, plus ou moins véridiques, auxquels Montesquieu pouvait demander des renseignements. Sa documentation a nécessairement été bornée par les limites des ouvrages à sa disposition. Ainsi, il est renseigné de la manière la plus complète sur la Perse et la Chine, grâce, surtout aux livres de Chardin et du P. Du Halde; quant aux Indes Orientales, quoi qu'il y ait eu beaucoup de récits de voyages qui décrivaient ces pays, les sources sont moins complètes: elles sont surtout tirées des lettres des missionnaires — comme on le sait pleines de préjugés — et de récits de marins peu accoutumés à observer et à rapporter des faits; pour des pays tels que la Tartarie et l'Afrique, les informations étaient assez maigres, et Montesquieu en parle bien moins et d'une manière plus vague. Si Montesquieu, pour certains côtés de son livre, est moins bien documenté que nous ne l'aurions souhaité, ce défaut n'est pas dû à un manque d'énergie qui l'aurait amené à négliger certaines sources qui lui étaient accessibles; c'est bien plutôt à un manque de documents sur des pays qui, à cette époque, étaient à peine explorés. Au XVIII^e siècle, la géographie, en tant que science, était dans sa première enfance, on avait très peu fait d'explorations, très peu envoyé de missions scientifiques. Il était donc impossible à notre auteur de se procurer des informations complètes sur beaucoup de peuples dont les coutumes sont fort intéressantes, et auraient pu contribuer très utilement à la discussion du sujet qu'il traite.

Montesquieu ne rapporte rien sur les peuples exotiques qui ne soit fondé sur le récit d'un voyageur. Il n'a rien inventé, rien imaginé. Il a un souci scrupuleux de se renseigner à des sources sûres, et, en effet, sa documentation est aussi exacte qu'elle pouvait l'être. Nous avons vu, dans la pre-

mière partie de ce livre, quelles étaient ses sources; le nombre et la variété en sont vraiment remarquables, et il serait inutile de les énumérer de nouveau.

Je remarque chez Montesquieu une tendance à préférer les ouvrages de voyageurs qui ont passé un laps de temps assez considérable dans le pays dont ils parlent, à ceux des voyageurs de passage, qui connaissaient probablement moins bien les coutumes des peuples qu'ils décrivent, quoiqu'ils en parlent avec autant de confiance que s'ils avaient passé leurs vies dans ces pays. Ainsi, Montesquieu s'inspire des missionnaires et de voyageurs tels que Forbin, Bernier, Chardin et Caron, qui ont passé plusieurs années dans les pays orientaux, qui ont quelquefois même exercé des emplois dans les cours des souverains de ces contrées. Il doit beaucoup plus à de telles sources qu'aux relations des commerçants et des capitaines de vaisseaux dont le séjour à l'étranger était naturellement fort court. Il n'affirme que très rarement des choses que les travaux d'explorateurs et de savants modernes n'aient pas confirmées. Il reproduit ses sources avec fidélité et avec exactitude; il ne contredit pas l'esprit général de la pensée des auteurs à qui il emprunte des faits, et il n'interprète pas leurs idées à sa manière.

Nous pouvons donc reprendre confiance dans les assertions de Montesquieu en ce qui concerne les pays étrangers. Les attaques injurieuses de Voltaire, de Dupin et de Linguet sur la véracité et l'authenticité de ses sources ne sont point justifiées. Il arrive parfois que, par le défaut de sa méthode, il ne tire pas les conclusions qui devraient en dériver; mais ses faits sont corrects. Il n'est pas sans importance de rétablir dans notre esprit la véracité des informations de Montesquieu: de nos jours, où les moyens de documentation sont si aisés, l'exactitude des faits qu'avance un auteur devient de première importance, et un écrivain qui manque parfois d'exactitude risque de voir son œuvre discréditée en entier. Si nous cessons de mettre en doute l'authenticité des faits rapportés par Montesquieu, nous serons insensiblement amenés à envisager son livre comme une œuvre plus grande et d'une importance plus durable que nous le l'avions d'abord supposé.

Sauf quelques exceptions, les voyageurs ont peu influencé la pensée de Montesquieu. Il est très probable que la construction et les données générales de *l'Esprit des Lois* auraient été à peu près ce qu'elles sont maintenant si Montesquieu n'avait jamais lu un seul récit de voyage. Mais il est

certain que la valeur du livre aurait été moins grande : il aurait manqué de coloris, de vie, d'esprit, et il aurait certainement été beaucoup moins lu.

Le souci de puiser des exemples parmi les peuples de toutes les races et de toutes les parties du globe, font de *l'Esprit des Lois* un ouvrage moderne. L'originalité de l'œuvre de Montesquieu est dans son universalité ; sans doute avant lui on avait considéré les principales lois de la France ou des pays européens : mais jusqu'alors, personne n'avait songé à étudier les principes des lois, des mœurs, et des coutumes telles qu'on les trouve dans les quatre coins de l'univers. Ce n'est plus l'Europe que Montesquieu considère comme le centre unique des activités humaines. Ses recherches sur les manifestations de l'esprit humain s'étendent sur le monde entier ; pour la première fois, dans son livre, les institutions de la société sont étudiées sous les diverses formes qu'elles prennent chez les peuples de toutes les parties de la terre : *l'Esprit des Lois* est un des premiers livres qui reflètent l'esprit international ; c'est la manifestation de cet esprit moderne qui commençait à poindre au XVIII^e siècle, et qui faisait que l'intérêt et la curiosité des habitants des autres pays s'éveillaient dans les peuples. *L'Esprit des Lois* marque un pas en avant dans la lente progression de l'humanité qui, partant d'une horde de peuples égoïstes, s'achemine à pas hésitants vers une société de nations dépendantes les unes des autres.

PARTIE III

Tableau des Sources de l'Esprit des Lois

Les auteurs des sources marquées d'un astérisque (*) nous ont été indiqués par Montesquieu. Les sources écrites entre parenthèses [] sont très douteuses, et sont plutôt des réminiscences que des sources.

Esprit des Lois: Livre II, chap. 3, § 4.

Influence de la Banque Saint-Georges sur le Gouvernement de Gênes.

Livre II, chap. 3, § 8 (note).

« A Lucques, les magistrats ne sont établis que pour deux mois. »

Livre II, chap. 5, § 1.

Le prince despotique abandonne les affaires à un vizir.

Livre II, chap. 5, § 1 (note).

« Les rois d'Orient ont toujours des vizirs, dit M. Chardin. »

Livre II, chap. 5, § 2.

Les princes de l'Orient sont emprisonnés dans des sérails, où ils ignorent leur condition.

Livre III, chap. 8, § 4.

Dans les états despotiques, il n'y a pas de mot pour exprimer l'honneur.

ADDISON : *Remarques sur l'Italie*, pp. 11 et 12 *.

Voir Partie I, p. 33.

Ibid, p. 289.

« Toute l'administration du gouvernement passe entre différentes mains, de deux en deux mois. »

RICAUT : *Etat Présent de l'Empire Ottoman*, p. 110.

Voir page 142. Partie II.

CHARDIN : *Voyages*, tome VI, p. 92*.

« Les Empires Mahométans ont eu de tout tems des Grands-Vizirs, & n'ont jamais pû s'en passer. »

Ibid, tome VI, pp. 30 et 31.

Voir partie II, p. 147.

Perry. *Etat Présent de la Grande Russie*, p. 208 *.

Voir partie I, p. 111.

Livre III, chap. 9, § 4.

« Des Cadis ont soutenu que le
« Grand-Seigneur n'était point obli-
« gé de retenir sa parole ou son ser-
« ment lorsqu'il bornait par là son
« autorité. »

Livre III, chap. 9, § 5.

Le Sophi de Perse, détrôné par
Mérivéïs, perdit son empire pour
n'avoir pas versé assez de sang.

Livre III, chap. 9, § 5.

« Il faut que le peuple soit jugé
« par les lois, et les grands par la
« fantaisie du prince; que la tête
« du dernier sujet soit en sûreté, et
« celle des bachas toujours expo-
« sée. »

Livre III, chap. 10, § 5.

« En Perse, lorsque le roi a con-
« damné quelqu'un, on ne peut plus
« lui en parler, ni demander grâce.
« S'il était ivre ou hors de sens, il
« faudrait que l'arrêt s'exécutât
« tout de même. »

RICAUT. *Etat Présent de l'Empire
Ottoman*, p. 18 *.

« Leurs Cadis & leurs Légistes
« disent, qu'il est au-dessus des
« loix, c'est-à-dire, qu'il les ex-
« plique, les corrige, & les annulle,
« quand il luy plaist, que ce qu'il
« prononce est la loy-mesme, &
« qu'il est infallible quand il les
« explique. ...Il y a mesme de ces
« gens-là, qui soutiennent que le
« Grand-Seigneur peut se dispenser
« des promesses qu'il a faites avec
« serment, quand pour les accom-
« plir il faut donner des bornes à
« son autorité. »

DUCERCEAU : *Histoire de la Der-
nière Révolution de Perse*, pp.
80-87 *.

(Voir pp. 45 et 46).

CHARDIN : *Voyages*, tome VI, pp.
19 et 20.

[« Ce que je viens de dire, que
« le Roi de Perse fait ôter les biens
« & la vie à ses sujets, sur le moin-
« dre caprice, doit s'entendre seu-
« lement à l'égard des Grands de
« sa Cour, & plus particulièrement
« de ses Favoris, & de ses Mignons;
« parce qu'autant que parmi les
« gens de ce rang, il arrive souvent
« des aventures tout-à-fait cruelles
« & sanglantes, autant en arrive-
« t-il peu parmi le commun Peuple,
« le caprice du Souverain ne s'é-
« tendant pas jusques-là, etc. »]

CHARDIN : *Voyages*, tome VI, p.
18 *.

« Si-tôt que le Prince commande,
« on fait sur le champ tout ce qu'il
« dit, & lors même qu'il ne sait pas
« ce qu'il fait, ni ce qu'il dit,
« comme lorsqu'il est ivre. »

Livre III, chap. 10, § 26.

« Il y a pourtant une chose que
« l'on peut quelquefois opposer à
« la volonté du prince : c'est la re-
« ligion. On abandonne son père,
« on le tuera même, si le prince
« l'ordonne; mais on ne boira pas
« de vin s'il le veut et s'il l'or-
« donne. Les lois de la religion
« sont d'un précepte supérieur, par-
« ce qu'elles sont données sur la
« tête du prince comme sur celle
« des sujets. Mais, quand au droit
« naturel, il n'en est pas de même :
« le prince est supposé n'être plus
« un homme. »

CHARDIN. *Voyages*. tome VI, pp. 21-23*.

« J'ai touché un mot ci-dessus de
« la pleine soumission du Peuple
« Persan à l'autorité Royale, & j'ai
« remarqué que c'est une soumis-
« sion de conscience, le Peupie
« croiant qu'il faut obéir au Roi en
« toutes choses, hormis en celles qui
« attaquent la Religion, qu'il faut
« donner ses biens & sa vie au
« moindre mot prononcé par le Sou-
« verain, & s'imaginant que c'est
« Dieu même qui le demande di-
« rectement par sa bouche. J'ajou-
« te-ici, que conformément à cette
« étrange créance ils tiennent que
« les ordres du Roi sont au-dessus
« du Droit naturel, & qu'ainsi, le
« fils doit être le bourreau de son
« père, ou le père de son fils, lors-
« que le Roi lui commande de le
« faire mourir. Mais ils tiennent
« d'une autre part, comme je l'ai
« touché, que ses ordres sont au-
« dessous du Droit divin, & que s'il
« arrive par conséquent que le Roi
« commande quelque chose contre
« la Religion, il ne faut point lui
« obéir, mais que l'on doit souffrir
« tout plutôt que de violer la Loi de
« Dieu. »

On trouve, à la suite de ce pas-
sage, l'histoire d'un premier minis-
tre du roi de Perse, qui refusa de
boire du vin quand le Roi le lui or-
donna.

Livre IV, chap. 6, § 5-8 + note.

Description de l'œuvre de Jé-
suites au Paraguay.

Lettres Edifiantes. Recueil XIII.
Lettre du P. Bouchet, pp. 253-
265.

Voir pp. 125 + 126.

Ibid. pp. 248 + 249.

« Bien des choses contribuent à
« la vie innocente que mènent ces
« nouveaux Fidèles; premièrement,

« le soin extrême qu'on apporte à
 « les instruire parfaitement de nos
 « mystères, & de tous les devoirs
 « de la vie chrestienne. Seconde-
 « ment les exemples de ceux qui
 « les gouvernent en qui il ne
 « voyent rien que d'édifiant. En
 « troisième lieu le peu de commu-
 « nication qu'ils ont avec les Eu-
 « ropéens. Comme on ne trouve
 « dans le Paraguay ni mines d'or &
 « d'argent, ni rien de ce qui excite
 « l'avidité des hommes, aucun Es-
 « pagnol ne s'est avisé de s'y éta-
 « blir; & quand il arrive que quel-
 « qu'un prend cette route pour al-
 « ler au Potosi ou à Lima, il ne
 « peut demeurer que trois jours dans
 « chaque peuplade, ainsi qu'il a
 « esté ordonné par la cour d'Espa-
 « gne. » etc...

Lettres Edifiantes, Recueil XXI,
 pp. 359+360. *Mémoire Apolo-*
gétique des Missions du Para-
guay.

Voir pp. 126+127.

Livre V, chap. 8, § 10.

Description de la chaîne d'or
 que l'on tendait à Venise.

[Source visuelle :

Ou réminiscence de Saint-Didier :
La Ville et la République de Ve-
nise, p. 50.

Ou DE MISSON : *Voyage d'Ita-*
lie, tome I, p. 206 (note)].

Voir p. 38.

Livre V, chap. 8, § 14.

Défense aux Nobles de Venise
 de faire le commerce.

AMELOT DE LA HOUSSAIE : *Histoi-*
re du Gouvernement de Venise,
 partie I, chap. 3, p. 24*. Voir
 p. 35.

Livre V, chap. 8, § 20+note.

« Les lois doivent ôter le droit
 « d'aînesse entre les nobles, afin
 « que, par le partage continuel des
 « successions, les fortunes se re-

AMELOT DE LA HOUSSAYE. *Op.*
cit., pp. 30+31*.

« Il n'y a point de droit d'aines-
 « se parmi les Nobles. Cette loy va
 « de concert avec la forme du Gou-

« mettent toujours dans l'égalité. »
 « [Note] Cela est ainsi établi à
 « Venise ».

Livre V, chap. 13.

« Quand les sauvages de la
 « Louisiane veulent avoir du fruit,
 « il coupent l'arbre au pied, et
 « cueillent le fruit ».

Livre V, chap. 14, § 9.

« La conservation de l'état n'est
 « que la conservation du prince, ou
 « plutôt du palais où il est enfermé.
 « Tout ce qui ne menace pas direc-
 « tement ce palais ou la ville capi-
 « tale ne fait point d'impression
 « sur les esprit ignorants, orgueil-
 « leux et prévenus; et, quand à
 « l'enchaînement des évènements,
 « ils ne peuvent le suivre, le pré-
 « voir, y penser même. »

« vernement, & conserve la paix
 « entre les Nobles, où le désordre
 « se mettoit bien-tôt si les Cadets,
 « qui ont autant de part dans l'ad-
 « ministration Civile que leurs aî-
 « nez, se voioient de pire condi-
 « tion qu'eux pour les biens, étant
 « certain que plusieurs deviendroient
 « ennemis de leur Patrie, et remûè-
 « roient dans l'occasion les mau-
 « vaises humeurs de l'Etat. Outre
 « qu'il y auroit des particuliers qui
 « deviendroient trop puissans. »

Lettres Edifiantes. Recueil XI,
 p. 315. Lettre du P. Marest.*

« Nos Sauvages ne sont pas ac-
 « coutumés à cueillir le fruit aux
 « arbres; ils croient faire mieux
 « d'abattre les arbres mesmes; ce
 « qui est cause qu'il n'y a presque
 « aucun arbre fruitier aux environs
 « des villages. »

DUCERCEAU. *Op. cit.*, tome I, pp.
 136 + 137.

[« Tout ceci pourroit passer pour
 « une déclamation d'Historien, si ce
 « Prince lui-même [*Hussein*], dans
 « la conjoncture la plus importante
 « de son règne, ne s'était expliqué
 « d'une manière qui en dit infini-
 « ment plus que je n'en viens de
 « dire, & qui est toute propre à
 « faire concevoir combien peu il se
 « croyoit chargé d'autre-chose que
 « de ses bâtimens & du gouverne-
 « ment de ses Maisons & jusqu'à
 « quel point il avoit oublié qu'il fût
 « Roi. Car lorsqu'à l'approche de
 « l'armée des Rébelles, qui s'avan-
 « çoit à grandes journées vers Ispa-
 « han, ses Ministres & les Grands
 « de la Cour voulurent le réveiller
 « par la proximité du péril, en
 « l'avertissant que la chose deve-

Livre V, chap. 14, § 9, note.

« Selon M. Chardin, il n'y a
« point de conseil d'état en Perse ».

Livre V, chap. 14, § 11.

« Un pareil état sera dans la
« meilleure situation lorsqu'il pour-
« ra se regarder comme seul dans le
« monde, qu'il sera environné de
« déserts, et séparé de peuples qu'il
« appellera barbares. Ne pouvant
« compter sur la milice, il sera bon
« qu'il détruise une partie de lui-
« même. »

Livre V, chap. 14, § 17+18.

Quand le prince se déclare pro-
priétaire de tous les fonds de terre,
l'industrie est ruinée.

Livre V, chap. 14, § 20.

Le prince prend trois pour cent
sur les successions en Turquie.

Livre V, chap. 14, § 21.

« Par la loi du Bantam, le roi

« noit sérieuse & très-sérieuse :
« Ce sont vos affaires », leur ré-
« pondit-il, « vous avés des armées,
« pourvoyés-y; quant à moi, pourvû
« que ma maison de Farabath me
« reste, je suis content. »]

CHARDIN, *op. cit.*, tome VI, p. 25*.

« Il n'y a point de Conseil d'Etat
« en Perse, établi, & réglé, com-
« me dans les gouvernemens de
« l'Europe. »

RICAUT, *op. cit.*, pp.168-171, cha-
pitre XV.

« Que le dégast que font les
« Turcs, des Provinces qui leur ap-
« partiennent dans l'Asie, & dans
« les autres lieux éloignez du siège
« de l'Empire, est une des causes
« de sa conservation, etc... »

CHARDIN, *op. cit.*, tome IV, p. 4.

« Les Persans regardent comme
« une marque de vraie grandeur de
« laisser ainsi des Païs abandonnez
« entre des grands Empires; ce qui
« empêche, disent-ils, les contes-
« tations pour les limites, ces pays
« déserts servant comme de murs de
« séparation aux Royaumes. »

RICAUT, *op. cit.*, pp. 196+197*.

Voir pages 143+144, partie II.

GUILLET DE SAINT-GEORGES. *La-
cédémone Ancienne et Nouvelle.*
p. 463*.

Voir page 144.

RICAUT, *op. cit.*, p. 177*.

Voir page 144.

Recueil des Voyages qui ont servi...
tome I, partie II, p. 348*.

« prend la succession, même la
 « femme, les enfans, et la maison.
 « On est obligé, pour éluder la plus
 « cruelle disposition de cette loi, de
 « marier les enfans à huit, neuf, ou
 « dix ans, et quelquefois plus jeunes,
 « afin qu'ils ne se trouvent pas
 « faire une malheureuse partie de
 « la succession du père. »

Livre V, chap. 14, § 21, note.

« La loi de Pégu est moins cruel-
 « le : si l'on a des enfans, le roi
 « ne succède qu'au deux tiers. »

Livre V, chap. 14, § 23 :

« Chaque prince de la famille
 « royale ayant une égale capacité
 « pour être élu, il arrive que celui
 « qui monte sur le trône fait d'abord
 « étrangler ses frères, comme en
 « Turquie; ou les fait aveugler,
 « comme en Perse; ou les rend
 « fous, comme chez le Mogol. »

Livre V, chap. 15, § 1.

« En Turquie, la majorité com-
 « mence à quinze ans. »

« Il y a encore une autre raison
 « pourquoi on marie les enfans si
 « jeunes, savoir, afin-qu'ils puissent
 « hériter des biens de leurs pères &
 « mères, & exclure le Roi de la suc-
 « cession. Car c'est un droit établi
 « à Bantam que quand un homme
 « meurt, le Roi prend sa femme,
 « ses enfans & son bien, & se les
 « approprie, rendant l'a mère esclave.
 « Pour prévenir l'effet de cette loi,
 « on marie les enfans, sur-tout ceux
 « qui sont riches, à huit, neuf, ou
 « dix ans, & même quelquefois
 « plus jeunes. »

Ibid. tome III, p. 73* (1705).

« La succession d'un homme qui
 « meurt sans enfans, est dévolue au
 « Roi; mais s'il laisse des enfans,
 « le Roi n'en a que les deux tiers,
 « & les enfans ont l'autre tiers. »

[Montesquieu aura pu trouver des
 exemples de ceci chez :

RICAUT, *op. cit.* p. 186.

DUCERCEAU, *op. cit.* pp. 10 + 11.

BERNIER : *Voyages*, p. 147.

et chez presque tous les voyageurs
 en Orient.]

GUILLET DE SAINT GEORGES. *La-
 cédémone Ancienne et Nouvelle*,
 p. 463*

(Lois de succession).

« Que si la Vesve a allaité ses
 « enfans elle-mesme, elle tire en-
 « core le tiers des cinq lots qui leur
 « sont eschûs, & demeure leur tutrice
 « jusqu'à ce qu'ils ayent atteint
 « l'âge de quinze ans; car en Tur-
 « quie on est majeur à cet âge-la,
 « aussi bien les filles que les gar-
 « çons. »

Livre V, chap. 19, § 2 (note).

« A Venise, on est puni si on refuse des emplois publics. »

Livre VI, chap. I, § 11, note.

« Au Mazulipatan, on n'a pu découvrir qu'il y eût de loi écrite. »

Ibid. « Les Indiens ne se règlent, « dans les jugements, que sur de « certaines coutumes. Le Vedam et « autres livres pareils ne contiennent point de lois civiles, mais des « préceptes religieux. »

AMELOT DE LA HOUSSAIE, op. cit.,
tome I. pp. 25 + 26.
Voir pp. 38 + 39.

Recueil des Voyages qui ont servi...
tome IV, p. 420 (1705)*. Voir
pp. 77 + 78.

Lettres Edifiantes. Recueil XIV,
pp. 326-331. Lettre du P. Bou-
chet*.

« Ils n'ont ni Code ni Digeste, ni
« aucun Livre où soient écrites les
« Loix auxquelles ils doivent se
« conformer pour terminer les diffé-
« rends qui naissent dans les famil-
« les. A la vérité ils ont le Vedam
« qu'ils regardent comme un Livre
« Saint: ce Livre est divisé en
« quatre parties, qu'on appelle Loix
« divines. Mais ce n'est point de-
« là qu'ils tirent les maximes qui
« servent de regles à leurs juge-
« mens. Ils ont un autre livre qu'ils
« appellent Vicnachuram: on y
« trouve quantité de belles senten-
« ces, & quelques regles pour les
« différentes Castes qui pourroient
« guider un juge: on y raconte la
« maniere tout-à-fait ingénieuse dont
« quelques Anciens ont découvert la
« vérité qu'on tâchait d'obscurcir
« par divers artifices. Mais si les In-
« diens admirent l'esprit & la saga-
« cité de ces juges, ils ne songent
« point à suivre leur méthode. En-
« fin, on trouve une infinité de Sen-
« tences admirables dans les Poètes
« anciens qui faisoient profession
« d'enseigner une saine morale;
« mais ce n'est point encore là qu'ils
« puisent les principes de leurs dé-
« cisions.

« Toute l'équité de leurs juge-
« mens est appuyée sur certaines
« coutumes inviolables parmi eux,

Livre VI, chap. 2, § 1-3.

Certains Européens disent que la justice est mieux rendue en Turquie qu'en Europe. Ceci est faux. La justice y est sommaire, et ce n'est pas celui qui est dans son droit qui y a toujours gain de cause.

Livre VI, chap. 13, § 2.

« On y punit de mort presque tous les crimes. »

Livre VI, chap. 13, § 3.

« On punit de mort les mensonges qui se font devant les magistrats. »

« & sur certains usages que les peres transmettent à leurs enfans. » etc.

[TOURNEFORT. *Voyage du Levant*, pp. 30+31 et BERNIER, *op. cit.*, tome I, pp. 317-319.

Dans ces deux passages on voit des Européens qui envient la justice rapide en Turquie et en Perse, et leur opinion est combattue par des arguments tirés de la vénalité de la justice dans ces pays et des jugemens sommaires et mal fondés qu'on y rend.]

KAMPFER. *Histoire du Japon*, tome II, chap. 3, vol. IV, p. 121*.

« Aucun crime n'est puni au Japon par des amendes ou peines pécuniaires... Ils ne connoissent que les punitions corporelles, la mort, la prison, le bannissement, la confiscation des patrimoines, la privation des charges, & choses semblables. »

Ibid. pp. 126-127*.

« S'il s'élève dans la rue des querelles ou des contestations, indifféremment entre les habitans ou les étrangers, les plus proches voisins sont obligés d'abord de séparer les combattans : car si l'un d'eux venait à être tué, quand même ce serait l'agresseur, l'autre souffrirait inévitablement la mort, malgré tout ce qu'il pourrait dire en sa faveur... Tout homme qui tire son épée, quoiqu'il ne touche & ne blesse point son ennemi, est déclaré coupable de mort. »

Recueil de Voyages qui ont servi... tome V, partie II, p. 420*. (Edition de 1710).

Livre VI, chap. 13, § 4.

« Ce qui n'a point l'apparence
« d'un crime est là [*au Japon*] sévè-
« rement puni : par exemple, un
« homme qui hasarde de l'argent
« au jeu est puni de mort. »

Livre VI, chap. 13, § 5.

Les Japonais méprisent la vie, et
se suicident pour la moindre fantai-
sie.

Livre VI, ch. 13, § 6.

Les Japonais traitent les enfants
et les esclaves avec douceur.

« Il y a des mensonges qu'on
« punit aussi de mort ; tels entre-
« autres sont ceux qui se commet-
« tent devant le magistrat. »

Ibid., p. 420*

« Les moindres fautes sont pu-
« nies de mort, surtout le larcin ;
« car il n'y a point de rémission,
« quand même on auroit dérobé
« que la valeur d'un sou. Il en
« coûte la vie quand on hazarde de
« l'argent au jeu. »

[CHARLEVOIX. *Histoire du Japon*,
tome I, pp. 48 + 49.

Anecdote d'un seigneur qui se
tue, parce que l'épée d'un autre sei-
gneur s'était, par accident, frottée
contre la sienne.

Voir aussi pp. 43 + 44. *Histoire
du Japon.*]

Recueil de Voyages qui ont servi...
Tome V, partie 2, p. 450. (Édi-
tion de 1710). Voyage de Ha-
genaar.

« On élève les enfants avec
« beaucoup de douceur et de con-
« descendance. On ne les frappe que
« fort rarement, & la plupart des
« gens ne les frappent jamais. Lors-
« qu'ils crient, ou lorsqu'ils se
« tourmentent, & que même leur
« mauvaise humeur dure des nuits
« entières, on leur parle toujours
« d'une manière flâteuse, & per-
« sonne n'a le cœur de leur donner
« des coups, ni de les gronder. »

P. 451 : « D'ailleurs le naturel
« des Japonais est d'être opiniâtres,
« & il ne seroit pas aisé de les dé-
« tourner de leurs inclinations par la
« force. Il arrive même que quand
« les maîtres emploient les coups
« pour faire obéir leurs serviteurs, ils

« sont en danger de périr par leurs
« mains. »

Livre VI, chap. 13, § 10.

« Il faut bien lire la relation de
« l'entrevue de l'empereur et du
« deyro à Méaco. Le nombre de
« ceux qui y furent étouffés, ou
« tués par des garnemens, fut in-
« croyable : on enleva les jeunes
« filles et les garçons ; on les retrou-
« vait tous les jours exposés dans des
« lieux publics, à des heures indues,
« tout nus, cousus dans des sacs de
« toile, afin qu'ils ne connussent pas
« les lieux par où ils avaient passé ;
« on vola tout ce qu'on voulut ; on
« fendit le ventre à des chevaux
« pour faire tomber ceux qui les
« montaient ; on renversa des voi-
« tures pour dépouiller les dames.
« Les Hollandais, à qui l'on dit
« qu'ils ne pouvaient passer la nuit
« sur des échafauds, sans être assas-
« sinés, en descendirent. »

Ibid. pp. 508-510* :

« Lorsque tout ce grand cortège
« fut passé, la brune qui apro-
« choit obligea tout le monde à des-
« cendre des amphitéâtres, & de
« dessus les échafauts, pour se reti-
« rer. La plupart de ceux qui occu-
« poient ces places étoient des
« femmes & des jeunes filles, qui
« remplissoient tellement les ruës,
« avec la foule des hommes & des
« cavaliers qui y étoient déjà, qu'on
« ne savoit de quel côté se tourner.
« Toute la nuit il se fit de si grands
« bruits, & même de tels desordres,
« il y eut tant de gens foulez aux
« pieds par les hommes & par les
« chevaux, il y en eut tant d'étoufez
« ou de tuez par des garnemens,
« qu'on crut qu'il se feroit un tu-
« multe...

« Le lendemain on trouva encore
« un grand nombre de ces infortunéz
« qui étoient étendus dans les ruës,
« hommes, femmes & enfans, entre
« lesquels étoient des gens considé-
« rables, & même des familles en-
« tières venuës des autres villes,
« comme Osacca, Saccai, & beau-
« coup de jeunes garçons & de jeu-
« nes filles. Il y en eut qui furent
« huit & quinze jours absens, & l'on
« présuma qu'ils avoient été emme-
« nez par les Gentilshommes domes-
« tiques des Seigneurs & par d'au-
« tres domestiques de la plus basse
« classe, ou même des plus hautes,
« qui en avoient abusé, ou qui les
« avoient donnez à leurs Seigneurs
« pour en abuser ; car on les retrou-
« voit de jour à autre exposez dans
« des lieux publics, à des heures
« induës, tout nuds, cousus dans des

« sacs de toile, afin qu'ils ne con-
 « nussent ni les lieux d'où ils sor-
 « toient, ni par où on les avoit fait
 « passer... Pour les hardes, les orne-
 « mens qu'on avoit sur soi, ou les
 « choses qu'on avoit été obligé de
 « porter, il n'y avoit rien de plus
 « commun que d'entendre dire à
 « chacun, qu'on lui avoit pris quel-
 « que chose, ou quantité de choses...

« On fendit le ventre à des che-
 « vaux, pour faire tomber les cava-
 « liers : on renversa sens-dessus-
 « dessous des Norrimonnes, où
 « étoient des femmes considérables,
 « ou des hommes de qualité, qu'on
 « portoit chez eux & qu'on dépouilla
 « quand les porteurs furent chassés
 « ou tombez par les blessures qu'on
 « leur fit.

« Comme on nous dit que nous ne
 « pouvions passer la nuit sur les
 « échafauts sans danger d'y être
 « assassinés, nôtre troupe en descen-
 « dit aussi pour tâcher de se reti-
 « rer ».

Livre VI, chap. 13, § 11.

« L'empereur, adonné à des plai-
 « sirs infâmes, ne se mariait point :
 « il courait risque de mourir sans
 « successeur. Le deyro lui envoya
 « deux filles très belles : il en épousa
 « une par respect, mais il n'eut
 « aucun commerce avec elle. Sa
 « nourrice fit chercher les plus belles
 « femmes de l'empire : tout était
 « inutile. La fille d'un armurier
 « étonna son goût : il se détermina,
 « il en eut un fils. Les dames de la
 « cour, indignées de ce qu'il leur
 « avait préféré une personne d'une
 « si basse naissance, étouffèrent l'en-
 « fant. Ce crime fut caché à l'em-
 « pereur : il aurait versé un torrent
 « de sang ».

Recueil de Voyages qui ont servi...
 tome V, partie 2, pp. 390-392.
 (Edition de 1710)* (*Voyage de*
Hagenaar).

« L'Empereur regnant n'avoit
 « point de femme légitime, ni d'en-
 « fans, lorsqu'il parvint à la Cou-
 « ronne : il étoit trop adonné à la
 « Sodomie. Le Daïro, qui avoit 2
 « proches parentes fort-belles, les
 « lui envoya, & le pria d'honorer de
 « la qualité de Midni, ou d'Impé-
 « ratrice, celle qui lui plairoit le
 « plus. L'Empereur n'ayant pas vou-
 « lu le refuser en retint une ; mais il
 « n'eut point de commerce avec
 « elle, & il continua de suivre son
 « premier train... ».

[Après quelques temps il la fait enfermer dans une tour].

« La propre Nourrice de l'Em-
« pereur, qui avoit beaucoup de cré-
« dit auprès de lui, & qu'on respec-
« toit comme si elle eût été sa mère,
« eut beaucoup de déplaisir de ce
« procédé, voyant que ce Monarque
« ne laisseroit point d'enfans. Pour
« tâcher de le gagner, elle fit cher-
« cher toutes les plus belles filles
« qui fussent dans les maisons des
« Rois & des principaux Seigneurs,
« & les fit présenter devant lui à
« l'occasion.

« Cet artifice n'ayant pas réussi,
« elle en fit chercher des plus belles
« de toutes qualités dans l'Empire,
« & parmi celles qu'elles produisit,
« il y eut la fille d'un Armurier qui
« lui plut, & qui en devint grosse.
« Cet incident causa tant de jalousie
« aux Dames de la Cour, qu'elles
« prirent la résolution d'étouffer l'en-
« fant en naissant & la chose s'exé-
« cuta. On tient que quelque déplai-
« sir que la Nourrice & plusieurs
« autres de la Cour en aient eu, on
« n'a pourtant pas voulu en donner
« connaissance à ce Prince, pour
« éviter la grande effusion de sang
« qui s'en seroit ensuivie ».

Livre VI, chap. 16, § 6.

« A la Chine, les voleurs cruels
« sont coupés en morceaux, les
« autres, non : cette différence fait
« que l'on y vole, mais que l'on n'y
« assassine pas ».

DU HALDE : *Description de la Chine*, tome I, p. 5*.

« Les trois genres de supplices
« qui vont à la mort sont d'étrangler,
« de trancher la tête, & de couper
« en morceaux ; on ne punit de ce
« dernier que les rebelles, les cri-
« minels de lèse-majesté, les assas-
« sins de leurs maîtres, les voleurs
« barbares & cruels ».

[Voir aussi : *Ibid*, tome II, p. 54.

« Les voleurs de grand chemin
« sont très rares à la Chine ; il s'en

Livre VI, ch. 16, § 7.

« En Moscovie, où la peine des voleurs et celle des assassins sont les mêmes, on assassine toujours. Les morts, y dit-on, ne racontent rien ».

Livre VI, chap. 18, § 1.

« Les Japonais, au contraire, rejettent ces sortes de peines [les peines pécuniaires], sous prétexte que les gens riches éluderaient la punition ».

Livre VI, chap. 20, § 1.

« On punit à la Chine les pères pour les fautes de leurs enfants ».

Ibid.

« C'était l'usage du Pérou ».

« trouve dans les Provinces voisines de Peking, mais ils n'ôtent presque jamais la vie à ceux dont ils prennent la Bourse »].

PERRY. *Etat Présent de la Grande Russie*, p. 221*.

« Les Moscovites tuent d'ordinaire ceux qu'ils volent, & disent d'une manière barbare, que les morts ne racontent rien ».

KAMPFER. *Op. cit.*, tome II, ch. 3 (vol. IV, p. 121)*.

« Aucun crime n'est puni au Japon par des amendes, ou peines pécuniaires : car en ce cas, disent-ils, si l'on pouvoit se racheter de la peine avec de l'argent, les riches pourroient commettre tous les crimes qu'ils voudroient ».

[Ce fait est rapporté dans les *Lettres Edifiantes*. Recueil XV. Lettre du P. Dentrecolles, p. 165.

Dans la *Description de la Chine*, du P. Du Halde, tome II, p. 392, on trouve une ancienne loi, abrogée par l'Empereur Ven Ti, ordonnant la punition des parents pour les fautes de leurs enfants].

GARCILASSO DA VEGA : *Histoire des Incas*, Vol. I, livre II, pp. 162 + 163.*

« Ils châtoient un fils de famille selon que la faute qu'il avoit commise étoit grande ou petite, sans lui pardonner aucune de ces actions que l'on appelle ordinairement des traits de jeunesse. Mais ils proportionnoient toujours la peine à l'âge, & à l'innocence de l'Enfant. A l'égard du Pere, ils le punissoient à toute rigueur, pour n'avoir pas prévenu ces mauvaises

« habitudes de son fils, & eu le soin
« de l'instruire, & de le corriger
« dans son bas âge..., etc. »

Livre VII, ch. 6, § 2.

Population énorme de la Chine, qui fait que les terres y suffisent à peine à la nourriture des habitants.

Livre VII, ch. 6, § 3.

« « Nos anciens », dit un empe-
« reur de la famille des Tang, « te-
« naient pour maxime que s'il y avait
« un homme qui ne labourât point,
« une femme qui ne s'occupât point
« à filer, quelqu'un souffrait le froid
« ou la faim dans l'empire, etc...
« Et sur ce principe, il fit détruire
« une infinité de monastères de bon-
« zes »).

On trouve ce fait rapporté par tous les missionnaires et historiens de la Chine.

DU HALDE. *Op. cit.*, tome II, pp. 496 + 497.*

L'Empereur commence en disant que le nombre des Bonzes croît tous les jours; que beaucoup d'ouvriers sont occupés à faire des statues pour les temples; qu'on emploie beaucoup d'or & d'argent pour les orner; que beaucoup de gens se retirent dans des monastères. Il continue :

« Nos anciens tenoient pour
« maxime, que s'il y avoit un hom-
« me qui ne labourât point, & une
« femme qui ne s'occupât point aux
« soyeries, quelqu'un s'en ressentoit
« dant l'Etat, & souffroit la faim
« ou le froid. Que sera-ce donc
« aujourd'hui, qu'un nombre infini
« de Bonzes, hommes & femmes,
« vivent et s'habillent des sueurs
« d'autrui, & occupent une infinité
« d'ouvriers à bâtir de tous côtez,
« & à orner à grands frais de super-
« bes Edifices?... »

« Voici donc ce que j'ordonne,
« 1°. Que plus de quatre mille six
« cens grandes Bonzeries, qui sont
« répandues de côté & d'autre dans
« tout l'Empire, soient absolument
« détruites : En second lieu,
« qu'on détruise plus de quatre
« ouan (40,000) de Bonzeries moins
« considérables, qui sont répandues
« dans les campagnes »).

Livre VII, ch. 6, § 4.

« Le troisième empereur de la

DU HALDE. *Op. cit.*, tome I, p. 509.*

« vingt-et-unième dynastie, à qui on
 « apporta des pierres précieuses
 « trouvées dans une mine, la fit
 « fermer, ne voulant pas fatiguer son
 « peuple à travailler pour une chose
 « qui ne pouvait ni le nourrir, ni le
 « vêtir ».

Livre VII, ch. 6, § 5.

Luxe à la Chine à l'époque de
 Ven Ti.

Livre VII, chap. 7.

Fatale conséquence du luxe à la
 Chine.

Livre VII, chap. 17, § 2.

« Dans les Indes, on se trouve très
 « bien du gouvernement des fem-
 « mes; et il est établi que, si les
 « mâles ne viennent pas d'une mère
 « du même sang, les filles qui ont
 « une mère de sang royal succèdent.
 « On leur donne un certain nombre
 « de personnes pour les aider à por-
 « ter le poids du gouvernement ».

Ibid. « Selon M. Smith, on ne
 « trouve aussi très bien du gouver-
 « nement des femmes en Afrique ».

« Un jour on vint lui [l'Empereur
 « Tching Tsou] offrir des pierres
 « précieuses trouvées dans une Mine,
 « qui avoit été découverte dans la
 « Province de Chan Si: il la fit
 « fermer aussitôt, ne voulant point,
 « disoit-il, fatiguer son Peuple d'un
 « vain travail, d'autant plus que ces
 « pierres, toutes précieuses qu'elles
 « paroissent, ne pouvoient ni nour-
 « rir ni vêtir son Peuple dans un
 « tems de stérilité ».

DU HALDE. *Description de la Chine.*
 Tome II, p. 418.*

Voir pages 159 et 160.

[Ce chapitre est un résumé des
 « Fastes de la Monarchie Chinoise »
 Du Halde, *op. cit.*, tome II.

Lettres Edifiantes. Recueil XIV,
 pp. 387-389. Lettre du P. Bou-
 chet,

« Il y a de petits royaumes dans
 « les Indes, où les Princesses ont de
 « grands privileges qui les mettent
 « au-dessus de leurs frères, parceque
 « le droit de succeder ne vient que
 « du costé de la mere. Si le Roi,
 « par exemple, a une fille d'une
 « femme qui soit de son sang, quoi-
 « qu'il ait un enfant mâle d'une
 « autre femme de même caste, ce
 « sera la Princesse qui succedera &
 « à qui appartiendra l'heritage...

« Quand ce sont les Reines qui ont
 « la Puissance absoluë, il y a tou-
 « jours six ou sept personnes qui
 « l'aident à porter le fardeau du
 « gouvernement ».

SMITH: *Voyage de Guinée*, pp. 164
 + 165. *

« Dans le Royaume d'Agonna,

« situé sur la Côte d'Or, il est
 « d'usage que les femmes gouver-
 « nent, & elles s'acquittent de cette
 « éminente dignité avec autant de
 « sagesse & de courage que les Rois
 « dans les autres Pays... La Reine
 « d'Agonna se conduit avec tant de
 « sagesse, que, pour ne pas partager
 « le Gouvernement de son Pays
 « avec un homme, elle règne seule
 « sans se marier ».

Livre VIII, ch. 6, § 2.

« Ce qui perdit les dynasties de
 « Tsin et de Souï, dit un auteur
 « chinois, c'est qu'au lieu de se bor-
 « ner, comme les anciens, à une ins-
 « pection générale, seule digne du
 « souverain, les princes voulurent
 « gouverner tout immédiatement par
 « eux-mêmes ».

DU HALDE. Op. cit., tome II,
 p. 648. (Compilation d'ouvrages
 faits sous les Ming).*

« L'illustre Dynastie Tcheou
 « étant tombée en décadence, vint
 « ce triste et malheureux tems, qu'on
 « appelle le tems des guerres. Il ne
 « finit qu'à Tsin chi hoang, qui
 « ayant subjugué les autres Princes,
 « prit le titre d'Empereur, & com-
 « mença la Dynastie nommée Tsin.
 « De même, quoique dans des tems
 « bien postérieurs, la Dynastie Tsin
 « étant éteinte, il y eût comme deux
 « Empires, l'un au Midi, l'autre au
 « Nord; & cela dura jusqu'à Souy
 « ven ti, qui sçut réunir les deux;
 « & alors commença la Dynastie
 « Souy. Tsin chi hoang, & Souy
 « ven ti, étoient des Princes qui
 « avoient de la bravoure, de l'ha-
 « bileté, des talens, & de l'esprit,
 « beaucoup au-dessus du commun.
 « Leurs commencemens eurent quel-
 « que chose de plus éclatant, que ce
 « qu'on a vû depuis.... On verra
 « aussi qu'étant devenus maîtres de
 « l'Empire, ils ne songèrent à rien
 « moins qu'à le perpétuer dans leurs
 « familles. Il arriva qu'il en sortit
 « à la seconde génération. D'où
 « vient cela? C'est qu'en tout ils
 « s'éloignèrent des règles de l'Anti-
 « quité. Premièrement, au lieu de

Livre VIII, ch. 21, § 4.

« Il s'en faut de beaucoup que
« nos commerçans nous donnent
« l'idée de cette vertu dont nous
« parlent nos missionnaires : on peut
« les consulter sur les brigandages
« des mandarins ».

Ibid. « Je prends encore à témoin le
grand homme Milord Anson ».

Livre VIII, chap. 21, § 5.

« Les lettres du P. Parennin sur
« le procès que l'empereur fit faire
« à des princes du sang néophytes,
« qui lui avaient déplu, nous font
« voir un plan de tyrannie constam-
« ment suivi, et des injures faites à
« la nature humaine avec règle,
« c'est-à-dire de sang-froid ».

« se borner à une inspection générale
« seule digne du Souverain, ils vou-
« lurent tout gouverner immédiate-
« ment par eux-mêmes ».

Voyages du Nord. Recueil VIII.
Voyage de Lauge à la Chine.*

Pp. 308 + 309. Avarice des gar-
des chinois qu'on lui avait donnés.

P. 247. Terreur qu'inspire l'em-
pereur aux Chinois.

P. 254. Les Chinois ne veulent
pas payer leurs dettes.

Pp. 270 + 271. Brigandages des
Mandarins.

P. 363. Les marchands chinois
ont des mesures fausses, pour trom-
per leurs clients.

*ANSON : Voyages round the world.**

P. 474. Terreur inspirée par le
gouvernement chinois, et lâcheté du
peuple.

P. 482. Corruption des magis-
trats. La justice se vend.

Pp. 518 + 519. Les Chinois sont
le peuple le plus fourbe de la terre.

Pp. 543 + 544. Les missionnaires
louent les vertus des Chinois, et
disent que l'empire est bien gouver-
né. Ceci est absolument faux. Ils
sont hypocrites, et paraissent ver-
tueux, mais, en réalité, ils possèdent
tous les pires défauts.

Ces lettres se trouvent dans les
Recueils XVIII, XIX et XX des
Lettres Edifiantes.

Livre VIII, chap. 21, § 6.

« Nous avons encore les lettres de M. de Mairan et du même P. Parennin, sur le gouvernement de la Chine ».

Livre VIII, chap. 21, § 7 (note).

« Voyez, dans le P. Du Halde, « comment les missionnaires se servirent de l'autorité de Cam-hi « pour faire taire les Mandarins, « qui disaient toujours que, par les « lois du pays, un culte étranger ne « pouvait être établi dans l'empire »

Ces lettres se trouvent dans les Recueils XXI+XXIV des « *Lettres Edifiantes* ».

DU HALDE. *Op. cit.*, tome III, pp. 104-111.*

« Le Tribunal des Rits a été de « tout tems ennemi de toute Loi « étrangère, moins par attachement « pour la Religion du Pays, que par « esprit de politique ».

Sous Cam-hi, le Viceroy de Tche Kiang, s'appuyant sur un Edit de 1669, qui défendait aux missionnaires de bâtir des Eglises et d'enseigner leur Religion aux Chinois, défendit l'exercice de la Religion chrétienne dans sa Province. Les missionnaires implorèrent la protection de l'Empereur. Celui-ci leur fit dire de présenter une Requête au Tribunal des Rites. La Requête fut refusée.

« L'Empereur peu satisfait de cet « Arrêt, y fut presque aussi sensible « que les missionnaires : il le rejetta, « & ordonna aux Mandarins de ce « Tribunal d'examiner une seconde « fois la Requête. C'était assez « leur marquer son intention. Mais « la réponse ne fut pas plus favorable... »

« L'Empereur voyant qu'on ne « pouvoit rien obtenir par la voie « des Tribunaux, & qu'ils s'obstinoient à ne pas vouloir approuver « la Religion Chrétienne, pour ne « pas révolter les esprits, il résolut, « quoi qu'avec peine, de signer l'arrêt... ».

Les missionnaires se plaignirent de nouveau. L'Empereur envoya une lettre au Tribunal, dans laquelle il disait que les missionnaires avaient

Liv. VIII, chap. 21, § 10.

Les hommes en Chine causés par la famine.

rendu de grands services à l'Empire, que leur Religion n'était point séditieuse, et que

« Nous voulons donc que tous les
« Edits, qui jusqu'ici ont été portez
« contre cette Loi, de l'avis & du
« conseil de nos Tribunaux, soient
« à présent déchirez & brûlez ».

Le Tribunal porta un arrêt favorable aux Chrétiens.

[DU HALDE. *Op. cit.* tome I, p. 74.

« Tout autre royaume devoit être
« épuisé d'hommes après tant de
« massacres : car il n'est pas conce-
« vable combien de millions d'hom-
« mes ont péri par la famine & par
« le fer depuis le dernier Empereur
« de la Dynastie des Ming. La
« décadence de cette Dynastie com-
« mença par une famine presque
« universelle : la misère favorisa un
« grand nombre de bandits qui ne
« songeoient qu'à vivre de brigand-
« ages : ils entroient à main armée
« dans les Villes & les Villages, &
« choisissant les jeunes hommes
« capables de porter les armes, ils
« massacroient le reste de leur
« famille, afin que n'ayant ni père
« ni mère, ni feu ni bien, la néces-
« sité les forçât à s'attacher à eux
« pour toujours.

« Les chefs de ces brigands se
« défirent peu à peu les uns les
« autres : il n'en resta que deux,
« dont l'un portant l'ambition jus-
« qu'au trône, se rendit maître de
« Peking, & obligea l'Empereur à
« se pendre de désespoir. Les Pro-
« vines entières furent dépeuplées,
« & si l'on ajoûte à tous ces rava-
« ges, la guerre des Tartares qui
« furent invitez à exterminer ces
« bandits, & la dernière guerre
« civile, il sera aisé de conclure

« qu'il n'y a que la Chine qui puisse
« souffrir de si rudes saignées, sans
« voir diminuer ses forces »].

Livre VIII, chap. 21, § 13 + note.

« Comme, malgré les expositions
« d'enfants, le peuple augmente tou-
« jours à la Chine, il faut un travail
« infatigable pour faire produire aux
« terres de quoi le nourrir : cela
« demande une grande attention de
« la part du gouvernement. Il est à
« tous les instants intéressé à ce que
« tout le monde puisse travailler
« sans crainte d'être frustré de ses
« peines. Ce doit moins être un
« gouvernement civil qu'un gouver-
« nement domestique ».

Note. « Voyez le *Mémoire de Tsongtou*, pour qu'on défriche ».

Lettres Edifiantes. Recueil XXII, pp. 210-223. Lettre du P. Contancien, le 19 octobre 1730.*

Ordre pour faire défricher les terres, et suppléer ainsi à la disette parmi le peuple. Le Tsongtou (vice-roi) des provinces de Yunnan et de Koei tcheou dressa ce plan, et le présenta à l'Empereur, qui l'approuva, et en étendit l'application à toutes les provinces de la Chine.

Plan : 1) Ceux qui défricheront des terres abandonnées en deviendront propriétaires.

2) Les terres nouvellement défrichées qui sont fertiles, ne payeront le tribut qu'après six années de récoltes. Celles qui sont stériles, après dix années.

3) Différents honneurs octroyés à ceux qui défrichent 15, 30, 45, ou 80 arpens.

4) Les Mandarins doivent prêter des fonds à ceux qui veulent défricher. Ils seront récompensés par des notes honorables en proportion à ce qu'ils donnent.

Livre IX, chap. 4, § 4.

« Le Mogol, la Perse, les Em-
« pereurs de la Chine, ont leur fen-
« dataires et les Turcs se sont très
« bien trouvés d'avoir mis entre
« leurs ennemis et eux les Tartares,
« les Moldanes, les Valaques, et
« autrefois les Transilvains ».

Livre X, ch. 15, § 2.

Les Tribunaux et l'Armée en Chine sont moitié composés de Chi-
nois, moitié de Tartares.

[Montesquieu aura pu lire dans Ricaut, op. cit., pp. 145 + 151, que ces pays étaient tributaires de la Turquie].

Voyages du Nord, tome VIII, p. 234. *Voyage de Lange*.

« Les Princes de la Maison Tar-
« tare, qui règne à présent dans la

« Chine, ont appris aux dépens de
 « leurs ancêtres, qu'ils ne doivent
 « pas se reposer beaucoup sur la
 « fidélité de la Nation Chinoise;
 « c'est pourquoi toute la Milice de
 « l'Empire est quasi composée de
 « Tartares Moungoles, qui jouis-
 « sent à cette occasion de plusieurs
 « prérogatives ».

DU HALDE : *op. cit.*, tome II, p. 7.

« Un autre trait de sa politique
 « [de Canghi] fut de remplir les
 « Tribunaux, partie de Chinois &
 « partie de Tartares ».

Livre X, chap. 16.

Un gros corps de Tartares forme la garde personnelle de l'empereur de Chine. « Chez le Mogol, chez les Turcs, au Japon, il y a un corps à la solde du prince, indépendamment de ce qui est entre-tenu du revenu des terres ».

[DU HALDE. *Op. cit.*, tome I, p. 119.

« Toutes les familles tartares
 « demeurent à Peking ou aux envi-
 « rons, & il ne leur est pas permis
 « de s'en écarter sans un ordre spé-
 « cial de l'Empereur. C'est pour-
 « quoi toutes les troupes de cette
 « Nation, qui font la garde de l'Em-
 « pereur, sont, pour ainsi dire, tou-
 « jours auprès de sa personne ».

RICAUT. *Op. cit.*, p. 408, parle d'une milice turque « qui se paye de l'Espargne du Grand-Seigneur ».

CHARLEVOIX : *Histoire du Japon*, tome I .p. 83, dit que l'Empereur du Japon a « à sa solde cent mille hommes de pied, & vingt mille chevaux, qui composent les garnisons de ses Places, sa Maison et ses Gardes ».

Voir aussi *Recueil des Voyages qui ont servi...* tome V, part. 2, p. 400].

Livre XI, ch. 2.

Les Moscovites ne peuvent souffrir qu'on leur coupe la barbe.

PERRY. *Op. cit.*, pp. 187-191.

Voir pp. 239-241.

Livre XII, chap. 7, § 2.

« Deux personnes chargées de
« faire la gazette de la Cour ayant
« mis dans quelque fait des circons-
« tances qui ne se trouvèrent pas
« vraies, on dit que mentir dans une
« gazette de la Cour, c'était man-
« quer de respect à la Cour, et on
« les fit mourir ».

Ibid. « Un prince du sang ayant
« mis quelque note par mégarde sur
« un mémorial signé du pinceau rou-
« ge de l'Empereur, on décida qu'il
« avait manqué de respect à l'em-
« pereur; ce qui causa contre cette
« famille une des terribles persécu-
« tions dont l'histoire ait jamais
« parlé ».

Livre XII, chap. 14, § 4.

« Lorsque la magistrature japo-
« naise a fait exposer dans les pla-
« ces publiques les femmes nues, et
« les a obligées de marcher à la

DU HALDE. *Op. cit.*, tome II,
p. 43.*

« En 1726, l'Ecrivain d'un Tri-
« bunal, & un autre Ecrivain qui
« étoit employé dans le Bureau de
« la Poste, furent condamnés à
« mort, pour avoir inséré dans la
« Gazette quelques circonstances qui
« se trouvoient fausses; la raison
« sur laquelle le Tribunal des affai-
« res criminelles fonda son juge-
« ment, c'est qu'en cela ils avoient
« manqué de respect à Sa Majesté,
« & que la Loy porte, que qui
« conque manque du respect qu'il
« doit à l'Empereur, mérite la
« mort ».

Lettres Edifiantes. Recueil XIX,
pp. 156-158. Lettre du P. Paren-
nin, le 26 septembre 1727.*

« Sur la fin de juillet l'Empereur
« se fit apporter quelques-uns de
« ces anciens mémoriaux, & tomba
« par hasard ou autrement, sur un
« de ceux qui avoit été présenté par
« Somniam. L'Empereur s'étant
« aperçu qu'à côté des caracteres
« rouges écrits de la main de son
« pere, la date étoit en caracteres
« noirs. [La date est ajoutée par le
« mandarin quand il reçoit la ré-
« ponse]. Voyez, s'écria-t-il, l'in-
« solence de Sou-nou... Qu'on lui
« fasse son procès ».

Somniam étant mort, « ils con-
« damnèrent à mort tous les descen-
« dants de Sourniam jusqu'aux
« arrière-petits-fils, comme coupab-
« les du crime de rébellion », etc. .

Recueil des Voyages qui ont servi...
tome V, part. 2, p. 496. Histoire
d'une Persécution.*

« On fit mettre les jeunes femmes
« toutes nuës au milieu de la ruë,

« manière des bêtes, elle a fait frère
« mir la pudeur ».

Livre XII, chap. 14, § 4.

« Mais, lorsqu'elle a voulu contraindre une mère, ...lorsqu'elle
« a voulu contraindre un fils, ...je
« ne puis achever, elle a fait frère
« mir la nature même ».

Livre XII, chap. 17, § 5.

Deux demoiselles enfermées dans
un coffre hérissé de pointes.

Livre XII, chap. 25, § 1.

« Les Chinois vantent un de leurs
« empereurs, qui gouverna, disent-
« ils, comme le ciel, c'est-à-dire
« par son exemple ».

Livre XIII, ch. 26, § 2.

« Le Czar I^{er}, dit le Sieur Perry,
« a fait une nouvelle ordonnance qui
« défend de lui présenter de re-
« quête qu'après en avoir présenté
« deux à ses officiers. On peut, en
« cas de déni de justice, lui pré-
« senter la troisième; mais celui qui
« a tort doit perdre la vie. Personne
« depuis n'a adressé de requête au
« Czar ».

« où on les contraignoit de marcher
« à quatre piés comme les bêtes ».

Recueil des Voyages qui ont servi...,
tome V, part. 2, pp. 496 + 497.*
Edition de 1710).

Ibid, p. 423. Voyage de Hagenaar.*
Voir page 162.

[DU HALDE. *Op. cit.*, tome III,
p. 11.

« Le même esprit de Religion
« anima le Prince Kang Vang. Il
« semblait, dit le Chi King, qu'il
« n'y avoit point d'autre Empereur
« à la Chine, que le Chang ti ».
[Ciel].

PERRY. *Op. cit.*, pp. 135 + 136.*

« Depuis que j'ai quitté ce Pays-
« là, on a publié un Edit, par lequel
« il est ordonné, que quelques griefs
« qu'on ait, personne ne présumera
« d'aller directement au Czar, ni de
« lui donner requête, mais qu'on
« aura à s'adresser d'abord par une
« requête au Boyar, ou officier de
« la Precause, ou Cour, à qui la
« connaissance de tels griefs appar-
« tient: que toute personne aura la
« liberté de donner deux Requêtes,
« l'une après l'autre, & que si elle
« ne reçoit point de satisfaction, elle
« pourra, si elle le juge à propos,
« présenter alors une Requête au
« Czar même; mais avec cette me-
« nace, qu'après l'examen du Czar,
« celui des deux, qui se trouvera
« avoir tort, soit le Boyar, soit l'Ex-
« posant, sera puni de mort. Cet
« Edit a jetté une si grande terreur

« dans les esprits, que depuis qu'il
 « a été publié, je n'ai point oui dire
 « que personne, quelque injustice
 « qu'on lui ait faite, ait osé s'a-
 « dresser au Czar ».

Livre XII, ch. 29, § 4.

« Il n'est pas mal que, dans les
 « cas douteux, les juges consultent
 « les ministres de la religion. Aussi,
 « en Turquie, les cadis interrogent-
 « ils les mollahs. Que si le cas
 « ménte la mort, il peut être con-
 « venable que le juge particulier,
 « s'il y en a, prenne l'avis du gou-
 « verneur, afin que le pouvoir civil
 « et l'ecclésiastique soient encore
 « tempérés par l'autorité politique ».

Livre XII, ch. 30, § 2.

« C'est une bonne coutume des
 « Maldives que, lorsqu'un seigneur
 « est disgracié, il va tous les jours
 « faire sa cour au roi, jusqu'à ce
 « qu'il rentre en grâce : sa présence
 « désarme le courroux du prince ».

Livre XII, ch. 30, § 5.

« La coutume de Perse, qui per-
 « met à qui veut de sortir du royaume,
 « est très bonne ».

Livre XIII, chap. II, § 2.

« En Turquie, on ne lève qu'un
 « seul droit d'entrée, après quoi tout
 « le pays est ouvert aux mar-
 « chands ».

Histoire des Tartars, part. III, p. 277 (note a).*

« Cependant dans les cas graves
 « & douteux il [le Cadi] prend
 « l'avis des Moulhas ou Docteurs
 « de la Loy, & s'il s'agit de quel-
 « que crime qui merite la mort, il ne
 « peut proceder à l'execution du
 « criminel sans en avoir donné au-
 « paravant connaissance au Gouver-
 « nement ».

PYRARD. *Voyage*, tome I, p. 288.*

« C'est la coutume du pays que
 « quand quelqu'un est disgracié, il
 « va tous les jours au logis du Roy,
 « s'entend dans la court [sic] du
 « Palais, iusques à ce que le Roy
 « luy aye parlé & soit remis en
 « grâce ».

CHARDIN. *Voyages*, tome IV, p. 13.

« On ne s'est point encore avisé
 « en Orient de défendre la sortie
 « aux sujets : on laisse chacun aller
 « où bon lui semble, il ne faut point
 « de passeport pour s'en aller libre-
 « ment hors du Royaume ».

[CHARDIN. *Op. cit.*, tome I, p. 46.

Traité entre la France et la Tur-
 quie, 1670.

« En troisième lieu, que le Grand
 « Seigneur accorde aux François la
 « liberté de trafiquer aux Indes, par
 « ses païs & terres, & notamment
 « par le canal de la Mer Rouge,
 « sans payer d'autres Droits, que
 « ceux d'entrée ».]

Ibid.

« On n'ouvre point, à la Chine,
« les ballots des gens qui ne sont
« point marchands ».

DU HALDE. *Op. cit.*, tome II, p. 57.*

Voir p. 165.

Ibid.

« La fraude, chez le Mogol, n'est
« point punie par la confiscation,
« mais par le doublement du droit ».

TAVERNIER. *Voyages*, tome II, p. 6.
Voir p. 84.

Ibid.

« Les princes tartares qui habitent
« des villes dans l'Asie ne lèvent
« presque rien sur les marchandises
« qui passent ».

Histoire des Tatars, part. III, p. 282 (note).*

« Les marchandises y [à Canda-
« har] payent 5 pour cent pour les
« droits de passage. »

Livre XIII, ch. II, § 2 (note).

Description de la contrainte dans
laquelle les Japonais tiennent les
marchands hollandais qui viennent
trafiquer avec eux.

[KAMPFER. *Op. cit.*, tome II, pp. 186-191.

Les Hollandais emprisonnés dans
leur comptoir. Ceux qui fraudent la
douane sont mis à mort.]

Livre XIII, ch. 13, § 3 (note).

Impôts en Russie.

Histoire des Tatars, partie IX, p. 726 (note).*

« Car au fond les contributions
« sont fort médiocres en Russie &
« il n'y a que la manière de les exi-
« ger & les corvées extraordinaires
« dont on y surcharge les sujets, qui
« les abysment. »

Livre XIII, ch. 15, § 3 + note.

Edits des empereurs de la Chine,
remettant des impôts à certaines
provinces.

[*Lettres Edifiantes*. Recueil XVIII,
pp. 429-431. Lettre du P. Con-
tancin, le 2 décembre 1725.

Plusieurs exemples de la remis-
sion d'impôts en Chine.]

Livre XIII, ch. 19, § 5.

« Dans les états despotiques, où
« la régie est établie, les peuples
« sont infiniment plus heureux : té-
« moins la Perse et la Chine. »

CHARDIN. *Op. cit.*, tome VI, pp. 142 + 143.*

« Rien n'est affermé, non plus
« que les fonds de terre, bétail,
« denrées, monnoye, peages, casuels
« extraordinaires. Tout est par com-
« mission, & en régie... ce qui
« donne moyen aux sujets de vivre
« assez à l'aise, malgré la sévérité

« des exactions & des corvées, à
« quoi j'ai rapporté qu'ils sont expo-
« sez... »

Livre XIV.
Idées Générales sur le Climat.

CHARDIN. *Op. cit.*, tome VI, pp.
219 + 220.
Voir p. 55.

Livre XIV, ch. 3, § 1 (note).
Faiblesse des Soldats indiens.

TAVERNIER. *Op. cit.*, tome II, p.
246.*
Voir p. 84.

Ibid. « Les Persans mêmes qui
« s'établissent aux Indes prennent,
« à la troisième génération, la non-
« chalance et la lâcheté indienne ».

BERNIER. *Op. cit.*, tome I, p. 282.*
« Sa Cour n'étant plus comme
« dans le commencement toute en-
« tière de vrais Mogols, comme
« nous avons touché ailleurs, mais
« un ramas de toutes sortes d'Etran-
« gers, Usbecs, Persans, Arabes &
« Turcs, ou leurs enfans; mais avec
« cette distinction, que les enfans
« qui passent la troisième ou qua-
« trième génération & qui ont pris
« le visage brun & l'humeur lente
« du pays, ne sont point tant esti-
« mez ni honorez que les nouveaux
« venus, n'entrans même que rare-
« ment dans les Charges, heureux
« enfin quand ils peuvent être sim-
« ples Cavaliers ou gens de pied. »

Livre XIV, ch. 5, § 1.
Religion Indienne.

Mont. Livre XIV, ch. 5, § 1.
Source — Du Halde: *Histoire de
la Chine*, tome III, pp. 27 + 28.*
[Description de la Secte de Fo
— religion qui vient de l'Inde :—]
« Voici donc quelle est cette doc-
« trine, que les Maîtres de la Secte
« prétendent être la seule qui soit
« véritable & solide. Ils enseignent
« que le principe & la fin de toutes
« choses, c'est le vuide, ou le néant,
« que c'est du néant que nos pre-
« miers parens ont tiré leur origine,
« & que c'est au néant qu'ils sont
« retournés après leur mort; que le

« vuide est ce qui constituë notre
 « Etre & notre Substance; que c'est
 « de ce néant, & du mélange des
 « éléments que sont sorties toutes
 « les productions, & qu'elles y re-
 « tournent dans la suite. »...

[Tous les Etres animés & inanimés viennent du même principe] :—

« Ce Principe est quelque chose
 « d'admirable; il est très-pur,
 « exempt de toute altération, très-
 « subtil, très-simple, &, par sa sim-
 « plicité, la perfection de tous les
 « Etres; enfin, il est très-parfait, &
 « dans un continuel repos, sans avoir
 « ni vertu ni puissance ni intelli-
 « gence. Bien plus, son essence
 « consiste à être sans intelligence,
 « sans action, sans désirs; pour vivre
 « heureux, il faut s'efforcer par de
 « continuelles méditations & par de
 « fréquentes victoires remportées sur
 « soi-même, de devenir semblable
 « à ce principe, à ne vouloir rien,
 « à ne sentir rien, à ne penser à rien;
 « il n'est plus question de vices ou
 « de vertus, de peines ou de récom-
 « penses, de providence & d'imor-
 « talité des âmes; toute la sainteté
 « consiste à cesser d'être, & à se
 « confondre avec le néant; plus on
 « approche de la nature de la pierre
 « ou d'un tronc d'arbre, plus on se
 « perfectionne; enfin c'est dans l'in-
 « dolence & l'inaction, dans la ces-
 « sation de tous désirs, dans la pri-
 « vation des mouvements du corps,
 « dans l'anéantissement de toutes
 « les facultés de l'âme, & dans la
 « suspension générale de tous sen-
 « timens, que consiste la vertu & le
 « bonheur; quand un homme est une
 « fois parvenu à ce bienheureux
 « état, il n'y a plus pour lui de vi-
 « cissitude & de transmigration, il
 « n'a plus d'avenir à craindre,

« parcequ'à proprement parler, il
 « n'est rien, ou s'il est quelque
 « chose, il est heureux, & pour tout
 « dire en un mot, il est parfaitement
 « semblable au Dieu Fo. »

KIRCHER : *La Chine Illustrée*, p.
 215.*

Voir p. 86.

LALOUBÈRE. *Relation du Siam*,
 tome I, p. 360.*

« Ils croient que l'ame est dans
 « le corps, & qu'elle regit le corps,
 « mais il ne paroît pas qu'ils croient
 « comme nous que l'ame soit unie
 « physiquement au corps, pour faire
 « un tout avec luy. Bien loin de
 « penser que le penchant naturel
 « des âmes soit d'estre dans les
 « corps, ils croient que c'est un
 « soin pénible pour elle, & une oc-
 « casion de souffrir, & d'expié leurs
 « pechez par leurs souffrances; par-
 « cequ'en effet il n'y a pas de genre
 « de vie qui n'ait ses peines. La
 « suprême félicité de l'ame est, à
 « leur avis, de n'estre plus obligée
 « à animer aucun corps, mais de
 « demeurer éternellement dans le re-
 « pos ; & le veritable enfer de
 « l'ame est, au contraire, selon eux,
 « la nécessité perpetuelle d'animer
 « des corps, & de passer de l'un
 « dans l'autre par de continuelles
 « transmigrations. »

Livre XIV, ch. 5, § 2 (note).
 Religion de Foé...

DU HALDE. *Op. cit.*, tome III, p.
 49.* « Traduction d'un dialogue
 où un philosophe Chinois moderne
 nommé Tchín expose son senti-
 ment sur l'origine & l'état du
 monde. »

« Le Fo, répondit le Philosophe,
 « est un autre visionnaire, qui a
 « aussi prétendu se rendre immor-
 « tel. Selon lui, tout n'est que vuide,

« il n'y a rien de réel. Suivant ce
 « beau principe, il veut qu'on ne
 « pense à rien, qu'on réduise le
 « cœur au pur vuide, c'est-à-dire,
 « qu'on aille jusqu'à s'oublier soi-
 « même, comme si l'on n'étoit pas.
 « Nous avons des yeux & des oreil-
 « les, il faut ne rien voir, ne rien
 « entendre : ces organes doivent
 « être vuides de tout objet, c'est-là
 « leur état parfait. Nous avons une
 « bouche, des mains, des pieds : il
 « faut que tous ces membres soient
 « dans l'inaction. »

Livre XIV, ch. 7, § 3. Maux du
 Monachisme au midi de l'Eu-
 rope.

MONTESQUIEU. *Voyages*, tome II,
 p. 13.
 Voir p. 32.

Livre XIV, ch. 8, § 1.

Cérémonie du labourage de la
 terre par l'empereur en Chine.

DU HALDE. *Histoire de la Chine*,
 tome II, pp. 70 seq.*

« Tous les ans au Printems, à
 « l'exemple des Anciens Fondateurs
 « de cette belle Monarchie, l'Em-
 « pereur va solennellement lui-même
 « labourer quelques sillons, pour
 « animer par son exemple les labou-
 « reurs à la culture des terres. Les
 « Mandarins de chaque Ville font
 « la même cérémonie... etc. »

Livre XIV, ch. 8, § 1, note 2.
 Même cérémonie aux Indes.

LALOUBÈRE. *Description du Royau-
 me de Siam*, tome I, pp. 56 + 57.*

« Nous lisons dans l'Histoire de
 « la Chine qu'anciennement c'estoit
 « le Roy luy-même, qui chaque an-
 « née mettoit le premier la main à
 « la charruë dans ce grand Royau-
 « me, & que de la récolte que luy
 « donnoit son travail, il faisoit du
 « pain pour les Sacrifices. Le Roy
 « légitime du Tonquin & de la Co-
 « chinchine tout ensemble qu'on
 « appelle le Büa, observe encore
 « cette coëstume d'ouvrir le premier

« les terres chaque année; & de
 « toutes les fonctions Royales, c'est
 « presque la seule qui luy est de-
 « meurée...

« Le Roy de Siam mettoit aussi
 « autrefois la main à la charruë un
 « certain jour de l'année : depuis
 « près d'un siecle, & pour quelque
 « observation superstitieuse d'un
 « mauvais augure, il ne laboure plus :
 « mais il laisse cette cérémonie à
 « un Roy imaginaire qu'on crée ex-
 « près toutes les années. »

Livre XIV, ch. 8, § 1, note 3.

Venti, empereur chinois, cultive
 la terre. L'impératrice travaille la
 soie.

DU HALDE. *Op. cit.*, tome I, p.
 379.*

Histoire de Ven ti., Troisième
 Empereur de la Cinquième Dynas-
 tie.

« Il cultiva la terre de ses mains
 « royales pour ennoblir en quelque
 « sorte une profession si pénible; il
 « fit planter des Mûriers dans son
 « Palais, & y fit nourrir des vers à
 « soye, pour engager les Grands à
 « suivre son exemple, & il obligea
 « l'impératrice & ses femmes à tra-
 « vailler des ouvrages à l'aiguille,
 « pour animer les dames Chinoises
 « à se faire une semblable occupa-
 « tion. »

Livre XIV, ch. 8, § 4.

« De plus, l'empereur est informé
 « chaque année du laboureur qui
 « s'est le plus distingué dans sa pro-
 « fession; il le fait mandarin du
 « huitième ordre. »

DU HALDE. *Op. cit.*, tome II, p.
 71.*

« Parmi plusieurs beaux Règle-
 « mens, que le même Empereur a
 « fait depuis son avènement à la
 « couronne pour le gouvernement de
 « son Empire, il a eu une attention
 « singulière pour les Laboureurs :
 « afin de les exciter au travail, il a
 « ordonné au Gouverneur de toutes
 « les Villes de l'informer chaque
 « année de celui, qui parmi les gens
 « de cette profession, se sera le plus
 « distingué dans leur district, par

« son application à la culture des
 « terres, par l'intégrité de sa répu-
 « tation, par le soin d'entretenir
 « l'union dans sa famille, & la paix
 « avec ses voisins; enfin par son
 « œconomie, & son éloignement de
 « toute dépense inutile.

« Sur le rapport du Gouverneur,
 « Sa Majesté élèvera ce sage &
 « actif Laboureur, au degré de
 « Mandarin du huitième Ordre, &
 « lui enverra des Patentes de Man-
 « darin Honoraire. Cette distinction
 « lui donnera droit de porter l'habit
 « de Mandarin, de visiter le Gou-
 « verneur de la Ville, de s'asseoir
 « en sa présence, & de prendre du
 « thé avec lui: il sera respecté le
 « reste de ses jours, & après sa
 « mort, on lui fera des obsèques
 « convenables à son degré, & son
 « titre d'honneur sera écrit dans la
 « Salle des Ancêtres. »

Livre XIV, ch. 10, § 1 (note).

Effet du climat sur la quantité
 d'eau que l'on peut boire.

BERNIER, tome II, p. 261.*

« Mon corps est devenu un vrai
 « crible, sec & aride, & je ne me
 « suis pas plutôt jeté une pinte
 « d'eau dans l'estomac (car on n'y
 « va point à moins) que je la voi en
 « même temps sortir de tous mes
 « membres comme une rosée, jus-
 « qu'au bout des doigts; je crois en
 « avoir aujourd'hui bu plus de dix
 « pintes; encore est-ce une grande
 « consolation quand on peut quasi
 « boire autant qu'on veut sans
 « qu'elle fasse de mal, pourvu
 « qu'elle soit bonne. »

Livre XIV, ch. 10, § 4+5 + note 4.

Comparaison de l'ivrognerie aux
 pays froids et aux pays chauds.

Histoire des Tatars, part. 2, pp. 65
 + 66, Remarque.
 Voir pp. 59+60.

Livre XIV, ch. 11, § 9.

Négligence des Turcs quant aux précautions à prendre pour éviter la peste.

RICAUT. *Etat Présent de l'Empire Ottoman*, pp. 284 + 285.*

« Ils croyent que la destinée de
« chaque particulier est écrite sur
« son front, qu'ils appellent Narsip,
« ou Tactir, qui est le livre écrit au
« Ciel de la bonne ou mauvaise for-
« tune d'un chacun, laquelle il ne
« peut éviter, ni par sa prudence,
« ni par quelque effort qu'il fasse
« au-contre. Cette opinion est tel-
« lement imprimée dans l'esprit du
« peuple, que les soldats ne font
« point de difficulté d'exposer har-
« diment leurs vies dans les occa-
« sions les plus dangereuses & les
« plus desesperées; & qu'ils aban-
« donnent leurs corps, comme de la
« terre, pour remplir les tranchées
« de l'ennemi. On peut dire avec
« vérité, que cette opinion reçûe
« comme elle est parmi les Turcs,
« a autant servi à l'agrandissement
« de leur Empire, qu'aucunes de
« leurs autres maximes politiques.
« Personne ne craint la peste, ni ne
« la fuit, Mahomet leur ayant com-
« mandé de ne point abandonner les
« maisons qu'ils ont dans le lieu où
« elle est, parceque Dieu a compté
« leurs jours, & qu'il a prédestiné
« ce qu'ils doivent devenir; de sorte
« qu'ils visitent aussi familièrement
« les pestiférez que nous faisons nos
« amis qui ont la goutte, la pierre,
« ou la fièvre. Et quoiqu'ils voyent
« manifestement que les Chrêtiens
« qui se retirent dans un meilleur
« air, & dans des lieux éloignez,
« s'exemptent de ce mal contagieux,
« dans le mesme tems que des villes
« en sont dépeuplées; ils dépouil-
« lent, tant ils sont prévenus de cette
« opinion, ceux qui en meurent, &
« se revêtent de leurs habits sur le
« champ. »

Livre XIV, ch. 12, § 1, note 3.

Effet du Scorbut sur le caractère.

Livre XIV, ch. 15, § 1.

« Le peuple japonais a un caractère si atroce, que ses législateurs
« et ses magistrats n'ont pu avoir
« aucune confiance en lui; ils ne lui
« ont mis devant les yeux que des
« juges, des menaces et des châti-
« ments; ils l'ont soumis, pour cha-
« que démarche, à l'inquisition de
« la police. Ces lois qui, sur cinq
« chefs de famille, en établissent
« un comme magistrat sur les quatre
« autres; ces lois qui, pour un seul
« crime, punissent toute une famille
« ou tout un quartier; ces lois qui ne
« trouvent point d'innocents là où il
« peut y avoir un coupable, sont
« faites pour que tous les hommes
« se méfient les uns des autres, pour
« que chacun recherche la conduite
« de chacun, et qu'il en soit l'ins-
« pecteur, le témoin et le juge. »

PYRARD. *Voyage*, tome II, p. 419.*

« Outre cela, ceste maladie rend
« si opiniastre & bizarre, que tout
« desplaist, »

KAMPFER. *Description du Japon*,
Vol. IV, ch. 3 (tome II, pp. 116-137).

« Les habitants de chaque rue sont
« divisez en Goningumi, c'est-à-dire
« en compagnies ou corps de cinq
« hommes; il y en a dix ou quinze
« plus ou moins dans chaque rue.
« Elles sont composées de cinq &
« quelquefois d'un peu plus, de pro-
« ches voisins, de ceux seulement
« qui sont propriétaires du sol & des
« maisons où ils habitent...

P. 118. « Chaque Compagnie ou
« corps a un Kogomi Oja, ou Kogo-
« mi Gasyra, c'est-à-dire le Chef ou
« le Doyen de la Compagnie. Il a
« l'inspection sur la conduite de ses
« quatre confrères: il est avec cela
« responsable de leurs actions; &
« si elles sont contraires aux loix, il
« partage avec les autres membres
« du corps la punition à laquelle ils
« sont condamnés par le magistrat. »

P. 121. « Ils ont plusieurs ma-
« nières de mettre leurs criminels à
« la torture, et de les obliger d'a-
« vouer leurs crimes: mais lorsqu'ils
« sont condamnés à la mort après
« leur conviction, ils sont décapitez,
« ou attachés à la croix, selon la
« nature & l'atrocité du crime pour
« lequel on les exécute: on inflige
« souvent ces punitions & d'autres
« sur des personnes qui n'en sont
« point coupables, & qui souffrent
« pour les crimes & les malversa-
« tions d'autrui: quelques légers
« que soient ces crimes, on con-
« damne à des prisons perpétuelles,
« au bannissement de la ville ou du

« pays, avec la confiscation du pa-
 « trimoine & la privation des em-
 « plois : personne ne peut se flatter
 « d'être à couvert de ces infortunes,
 « parce qu'on est souvent puni même
 « pour les crimes d'autrui, & qu'on
 « peut en commettre par simple
 « inadvertance. Ainsi les officiers
 « de rue sont obligez de souffrir
 « pour les crimes des chefs de fa-
 « mille qui demeurent dans le dis-
 « trict qu'on leur a confié : les chefs
 « de famille souffrent pour les cri-
 « mes de leurs domestiques & de
 « leurs locataires, les maîtres pour
 « ceux de leurs valets & servantes,
 « les enfans pour ceux de leurs pe-
 « res & meres, une compagnie pour
 « ceux de chacun de ses membres,
 « & enfin les voisins pour les crimes
 « l'un de l'autre... »

P. 122. « Pour la moindre raison,
 « on ferme les rues, & l'on ne per-
 « met à personne d'en sortir. »

[Lors du départ des navires étran-
 gers, on fait d'étroites recherches
 pour empêcher les habitants de sor-
 tir du port et de frauder la douane.
 On vient dans les maisons voir si les
 habitants sont là.

P. 123 : Si on veut changer de
 maison, il faut demander la per-
 mission au magistrat, qui fait une
 enquête sur le caractère du deman-
 deur ; si les habitants de la rue où
 l'on veut aller s'opposent à ce qu'on
 vienne, ils ont le droit de refuser
 permission au nouveau locataire de
 venir ; (*pp. 124 + 125*) si l'on veut
 faire un voyage, il faut d'abord ob-
 tenir la permission du magistrat].

Livre XIV, chap. 15, § 2.
 Les Indiens sont doux.

BERNIER. *Op. cit.*, tome I, p. 40*.
 « En un mot, hommes et fem-
 « mes, grands et petits, (comme les
 « Indiens ont le cœur fort tendre)

Livre XIV, chap. 15, § 2.

Les lois aux Indes sont douces,
et montrent une grande confiance
dans le peuple.

« fondoient en larmes & témoi-
« gnoient grande compassion. »

Lettres Edifiantes. Recueil XIV,
pp. 393-403*. Lettre du P. Bou-
chet à M. Cochet de St-Vallier,
1714.

Extraits des lois Indiennes

« Quand les biens n'ont point esté
« partagez après la mort du pere,
« tout le bien que peut avoir gagné
« un des enfans, doit estre mis à la
« masse commune & estre partagé
« également...

« Supposons qu'un Indien qui a
« cinq enfans laisse en mourant cent
« Pagodes, qui font cinq cens livres
« de notre monnoye. Si l'on faisait
« le partage on devroit donner à
« chacun cent livres : mais si le par-
« tage ne se fait pas, comme il est
« très rare qu'on le fasse, surtout
« quand quelqu'un des freres n'est
« pas marié, alors quoique l'aîné
« ait gagné dix mille pagodes, il
« faut qu'il mette cette nouvelle
« somme à la masse commune, afin
« qu'elle soit partagée également à
« tous les freres. On assemble pour
« cela les parens & les amis; si
« l'aîné fait quelque résistance, il
« est toujours condamné par la
« maxime que j'explique.

« Lorsque parmi les freres, il y en
« a quelqu'un qui a peu d'esprit, &
« que les autres en ont beaucoup, on
« fait le lot du premier beaucoup
« plus gros que celui des autres;
« parce que, disent-ils, celui qui
« n'a point d'esprit est incapable
« de faire valoir le bien qu'on lui
« laisse, au lieu que les autres qui
« ont du génie et du sçavoir faire,
« deviendront, en peu de temps,
« beaucoup plus riches que leur fre-
« re, auquel ils ont laissé la meil-

« leur portion de l'héritage.
« Il y a de certaines familles où
« l'on ne parle jamais de partage :
« les biens sont communs, & ils vi-
« vent dans une parfaite intelligen-
« ce. Cela arrive lorsque quelqu'un
« de la famille est assez habile pour
« la faire subsister. C'est lui qui
« fait toute la dépense; il est com-
« me le supérieur des autres qui
« n'ont d'autre soin que de travail-
« ler sous ses ordres; il marie les
« fils & les petits-fils de ses freres,
« il pourvoit à leurs besoins, aux
« vêtemens, à la nourriture, etc. Ce
« qu'il y a d'admirable, c'est qu'il
« se trouve quelquefois des femmes
« capables de gouverner ainsi plu-
« sieurs familles. J'en ai vu une qui
« estoit chargée de plus de quatre-
« vingts personnes, qu'elle entrete-
« noit des choses nécessaires à la
« vie. Il y a de ces familles où l'on
« n'a jamais fait de partage, & elles
« ne laissent pas d'estre aussi riches
« qu'on l'est communément aux In-
« des. Ceux qui composent ces fa-
« milles dont l'union est si grande,
« sont dans une estime générale, &
« l'on s'empresse à entrer dans leur
« alliance. »

Ibid. pp. 397-403*.

« Les enfans adoptifs entrent éga-
« lement dans le partage des biens
« avec les enfans des peres & me-
« res qui les ont adoptez...

« Les orphelins doivent estre
« traittez comme les enfans de ceux
« à qui on les confie...

« S'ils ont des oncles & des tan-
« tes, comme ces oncles & ces tan-
« tes sont censez par la loy peres
« & meres des enfans de leurs fre-
« res & de leurs sœurs, ils sont éle-
« vez comme les autres enfans de

« la maison. Le pere putatif est
 « obligé de les pourvoir de la mê-
 « de maniere que les autres enfans,
 « de les marier quand ils sont en
 « âge, & de faire les frais néces-
 « saires pour les mettre en estat de
 « gagner leur vie.

« C'est en conséquence de cette
 « coûtume que lorsqu'un homme a
 « perdu sa femme, il fait ce qui dé-
 « pend de lui pour épouser la sœur
 « de la défunte. Cette maxime leur
 « paroît admirable car, disent-ils,
 « par ce moyen il n'y a point de
 « belle-mere, & les enfans de la
 « sœur morte, deviennent toujours
 « les enfans de la sœur vivante...
 « Enfin, si les orphelins n'ont ni
 « frere aîné, ni oncle, ni tante, on
 « fait une assemblée de parens qui
 « choisissent quelqu'un qui ait soin
 « d'eux. On écrit ce que le pere de
 « l'orphelin a laissé, & on est obli-
 « gé de le lui remettre aussitôt qu'il
 « est majeur. Ceux qui élèvent les
 « orphelins, leur font gagner leur
 « vie dez qu'ils sont en âge de tra-
 « vailler...

« Quelque crime qu'ayent com-
 « mis les enfans à l'égard de leurs
 « peres, ils ne peuvent jamais estre
 « desheritez...

« Le pere est obligé de payer
 « toutes les dettes que les enfans
 « ont contractées; & les enfans sont
 « pareillement obligez de payer
 « toutes les dettes de leur pere. »

Ibid. pp. 377-379.

« Les meurtres sont assez rares
 « dans toute l'Inde, & de la vient
 « peut-être qu'il y a si peu de jus-
 « tice pour ces sortes de crimes.
 « Pourvû qu'on donne une certaine
 « somme au Prince, cent Pagodes,
 « par exemple, on obtient aisément

« sa grace : & ce qui est surprenant,
 « c'est que si quelque officier mê-
 « me du Prince a esté tué, le meur-
 « trier en sera quitte moyennant un
 « présent de mille écus...

« Ce n'est pas précisément la
 « crainte des châtimens qui les re-
 « tient dans le devoir : sous le re-
 « gne de la Princesse Mangamal
 « qui s'estoit fait une loy de ne
 « faire mourir personne, on n'a pas
 « vû de plus grands desordres que
 « sous celui des autres Rois qui pu-
 « nissoient les coupables. S'il se
 « trouvoit un état en Europe, où il
 « n'y eust aucune peine de mort, &
 « où l'exil ne consistât, comme aux
 « Indes, qu'à sortir par une porte de
 « la Ville, & à rentrer par l'autre;
 « à quels excez ne s'y abandonne-
 « roit-on pas ? »

Livre XIV, chap. 15, § 3.

Douceur de l'esclavage dans l'In-
 de.

Lettres Edifiantes. Recueil IX, p.
 37*. *Lettre du P. Bouchet à Mgr.*
l'ancien Evêque d'Avranches.

Parlant des ressemblances entre
 la religion des Juifs et celle des
 Brame, il dit :

« Ajoutons enfin, Monseigneur, la
 « charité que les Indiens ont pour
 « leurs Esclaves. Ils les traitent
 « presque comme leurs propres en-
 « fans; ils ont grand soin de les
 « bien élever; ils les pourvoyent de
 « tout libéralement; rien ne leur
 « manque, soit pour le vestement,
 « soit pour la nourriture; ils les ma-
 « rient, & presque toujours ils leur
 « rendent la liberté. »

Livre XV, chap. 3, § 2.

« Lopès de Gomara dit « que les
 « Espagnols trouvèrent, près de
 « Sainte-Marthe, des paniers où les
 « habitants avaient des denrées :
 « c'étaient des cancre, des li-
 « maçons, des cigales, des saute-

Bibliothèque Anglaise. Tome XIII,
 partie 2, article 3, pp. 425 + 426*
 Compte rendu de « *A voyage to
 the Islands of Madera, Barbados,
 Nieves, St-Christopher, & Jamai-
 ca* », par Hans Sloane. (Tome I,
 1707. Tome II, 1725).

« relles. Les vainqueurs en firent un
 « crime aux vaincus. » L'auteur
 « avoue que c'est là-dessus qu'on
 « fonda le droit qui rendait les Amé-
 « ricains esclaves des Espagnols;
 « outre qu'ils fumaient du tabac, et
 « qu'ils ne se faisaient pas la barbe
 « à l'espagnole »).

« Lopez de Gomara nous apprend
 « que les Espagnols, s'étant rendus
 « maîtres du Continent près de Ste
 « Marthe, ils y trouverent quantité
 « de Paniers, où les Habitants
 « avoient des denrées dont ils fai-
 « saient negoce plus avant dans les
 « terres. Il y avoit dans ces Paniers
 « des Congres, des Limaçons, des
 « Cigales, des Grillets, & des Sau-
 « terelles. Jamais découverte ne
 « pouvoit être plus malheureuse. Ce
 « peuple infortuné, qui n'avoit point
 « fait ces préparatifs pour les Espa-
 « gnols, les choqua par-là d'une
 « maniere cruelle. Les Vainqueurs
 « en firent un crime aux Vaincus, &
 « le même Historien avouë que ce
 « fut là-dessus que l'on fonda le
 « droit de les traiter en Esclaves.
 « Ces Indiens furent déclarés déchus
 « de leur liberté, parcequ'ils man-
 « geoient de ces Insectes, & que
 « d'ailleurs ils fumoient, & ne se
 « faisoient pas la Barbe à l'Espa-
 « gnole. »

Livre XV, chap. 4, § 2.

Les Espagnols conquirent les In-
 diens pour travailler à leur conver-
 sion.

SOLIS. *Histoire de la Conquête du
 Mexique.* Tome I, ch. 4, p. 14*.

« Le Roi Don Ferdinand informé
 « de ces déreglemens, s'étoit appli-
 « qué à y apporter du remède; &
 « ses soins regardoient particulie-
 « rement les Indiens, qu'il desiroit
 « protéger & attirer à la foi : ce qui
 « a été toujours la premiere vûë de
 « nos Rois. »

Ibid. Tome II, chap. 3, p. 29.*

« La dernière de ces années fut
 « toute remplie de presages, & de
 « prodiges affreux, que le Ciel en-
 « voïa ou permit, pour amollir la
 « férocity de ces Barbares, & pour
 « rendre moins difficile aux Espa-
 « gnols ce grand ouvrage, auquel la

« Providence les conduisoit par des
« voies si cachées, & avec des
« moïens si disproportionnez à la
« grandeur de l'entreprise. »

CARCILASSO DE LA VEGA : *Histoire des Guerres Civiles des Espagnols*. Tome I, pp. 5+6.*

« La bonne fortune de ceux qui
« en profitent aujourd'hui, les appel-
« loit, & les pousoit même à cette
« entreprise, Dieu le voulant ainsi,
« pour amener ces Gentils dans le
« Giron de son Eglise, & leur faire
« prêcher son Saint Evangile. »

P. 6 : « Outre que la Prédication
« du Saint Evangile qui vaut plus
« que tout, est une suite de leurs
« travaux, ayant été les premiers
« qui l'ont prêché dans ce grand
« Empire du Pérou, où ils ont ou-
« vert les portes de l'Eglise à un si
« grand nombre d'Infideles, qu'on
« ne sauroit le réciter ni assez louer
« le mérite de cette seule action,
« quand il n'y en auroit point d'au-
« tre. »

Livre XV, chap. 4, § 4.

Louis XIII permet difficilement
l'esclavage dans les colonies fran-
çaises.

Livre XV, chap. 6, § 4.

Esclavage à Achim.

LABAT. *Nouveaux Voyages aux Iles Françaises de l'Amérique*. Tome IV, p. 114*.

Voir pp. 129+130.

DAMPIER : *Nouveau Voyage autour du Monde*. Tome III, pp. 155+156*.

« Celui qui est à présent Chaban-
« der d'Achin est un de ces Oron-
« keys. C'est une personne qui a
« beaucoup plus de lumiere que les
« autres, & que l'on croit fort riche.
« J'ai ouï dire qu'il n'avoit pas
« moins de 1.000 Esclaves, dont
« quelques-uns étoient des princi-
« paux marchands, qui avoient aussi
« quantité d'Esclaves sous eux. Et

« quoique ces derniers soient Escla-
 « ves d'autres Esclaves, ils ne lais-
 « sent pas d'avoir encore leurs es-
 « claves eux-mêmes : de sorte qu'il
 « est assez difficile à un Etranger
 « de connoître ceux qui sont es-
 « claves parmi eux, & ceux qui
 « ne le sont pas : car ils sont tous
 « en quelque manière Esclaves les
 « uns des autres : tous en général le
 « sont de la Reine & des Oronkeys ;
 « parce que leur Gouvernement est
 « fort arbitraire. Cependant les Maî-
 « tres ne sont pas rigoureux envers
 « leurs Esclaves, à moins que ce ne
 « soit envers ceux du plus bas ordre,
 « & qu'on n'emploie qu'à des ou-
 « vrages bas & serviles : Mais ceux
 « qui peuvent s'occuper à quelque
 « chose de plus relevé, vivent assez
 « bien de leur industrie. Ils y sont
 « même encouragés par [sic] leurs
 « Maîtres, qui leur prêtent souvent
 « de l'argent, pour entreprendre
 « quelque petit négoce. De cette
 « manière ces Valets vivent à leur
 « aise, & suivent avec plaisir le gen-
 « re d'occupation, qui se trouve le
 « plus conforme à leur penchant &
 « à leur capacité ; & le Maître, qui
 « a part au gain, en retire plus de
 « profit, sans se donner aucune pei-
 « ne. Lorsqu'un de ces Esclaves
 « meurt, son Maître hérite de tout ce
 « qu'il laisse, & ses Enfants, s'il en
 « a, deviennent aussi ses Esclaves, à
 « moins que leur Père n'ait gagné de
 « quoi les racheter durant sa vie. »

Livre XV, chap. 8, § 2+3.

Comment on arrive à faire travail-
 ler les mines du Hartz par des hom-
 mes libres.

MONTESQUIEU. *Voyages*, tome II,
 pp. 262 seq.
 Voir p. 32.

Livre XV, chap. 12, § 1.

Dans les Etats Mahométans, on

CHARDIN. *Voyages*, tome II, p.
 262*.

est maître de la vie, des biens, et de l'honneur des femmes esclaves.

« Les femmes Esclaves s'appellent Canizé. La Loi permet d'en avoir autant qu'on en peut nourrir, & la Police, ni Ecclesiastique, ni Civile, ne prend point connoissance du traitement qu'on leur fait, parce que dans tout l'Orient chacun a un souverain pouvoir sur son Esclave. Quiconque a des filles Esclaves, s'en sert à tous les usages qu'il lui plaît, & non seulement est le Maître de ce qu'on appelle leur honneur, mais aussi de leur vie. »

Livre XV, chap. 12, § 2.

La paresse des esclaves persanes leur rend les Sérails agréables.

CHARDIN, *op. cit.*, tome II, p. 14*.

Description du vaisseau qui emportait les esclaves du marché d'Is-gaour, pour les vendre en Perse.

« Le travail étoit leur grande peine, il falloit souvent que le bâton les y portât. Ayant considéré durant plusieurs jours leur naturel paresseux aux uns & aux autres, au delà de ce qu'on peut se l'imaginer, il m'entra dans l'esprit ce que je n'avois pû jusques-là y mettre, savoir que les Serrails fussent des prisons si paisibles & si délicieuses qu'on le disoit. Je compris alors, que des créatures paresseuses à tel excès que ces femmes Mingrelienes, que je voyois n'avoir pas de plus grand plaisir que d'être assises, la tête penchée sur les genoux tout le jour entier, à moins qu'on ne les forçât de travailler; que ces sortes de femmes, dis-je, ne se pouvoient pas trouver mal à leur aise dans de beaux logis avec de spacieux jardins, où on leur donnoit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie, sans les mettre à rien faire. »

Livre XV, chap. 19, § 3 + 4.

Les Eunuques au Tonkin ont toutes les magistratures. Ils se marient.

DAMPIER. *Nouveau Voyage autour du Monde*, tome III, p. 89, pp. 93 + 94*.

« Les Magistrats & les autres
« Grands du Royaume sont appelez
« Mandarins. La plûpart de ceux-
« ci qui servent le Roi sont Eunu-
« ques... J'ai ouï dire que ces der-
« niers sont fort savans à leur ma-
« niere, sur tout dans les Loix du
« País. Ils s'élèvent par leur mérite,
« ou par la faveur, d'un degré à un
« autre, tant ceux qui sont employez
« dans les affaires civiles, que ceux
« qui le sont dans celles de la guer-
« re; & il y a peu de postes consi-
« dérables, soit par la dignité ou le
« profit, qui tombent en d'autres
« mains que les leurs. »

pp. 93 + 94 : « Lorsque les Eu-
« nuques Mandarins viennent à
« mourir, toutes leurs richesses ap-
« partiennent au Roi, qui, en qua-
« lité d'héritier, se saisit d'abord de
« tous leurs biens, & amasse par là
« de grandes richesses. Car il n'y
« a que très-peu d'argent dans le
« Royaume, au-delà de celui qui
« tombe entre les griffes de ces
« Vautours. C'est peut-être un des
« motifs qui porte le Roi à n'avan-
« cer guère d'autres personnes
« qu'eux : et ce sont en effet au-
« tant d'éponges qui s'emplissent
« pour lui... Enfin, tout Eunuques
« que sont ces Mandarins, ils ne
« laissent pas d'être aussi amoureux
« du beau sexe que les autres hom-
« mes, & ils ne sauroient se passer
« de la compagnie des femmes ; aus-
« si entretiennent-ils tous plusieurs
« jeunes & jolies filles, pour badi-
« ner et passer le tems avec elles. »

Livre XVI, ch. 2, § 1 (note).

Les femmes sont nubiles très jeunes en Algérie.

Ibid. Mariage de Mahomet.

Livre XVI, chap. 3, § 2 (note).

On peut vivre de très peu au Ceylan.

Livre XVI, chap. 4, § 1 + notes.

Il naît plus de filles que de garçons au Japon et au pays d'Anté (Afrique).

LAUGIER DE TASSY. *Histoire du Royaume d'Alger*, p. 61*.

« On marie les enfans fort jeunes parmi les Maures. On marie les garçons quelquefois à l'âge de quatorze à quinze ans, & les filles à l'âge de dix & même de huit ans. On en a vû enfanter à onze, à dix & même à neuf ans, suivant le raport des gens du País. »

PRIDEAUX: *Vie de Mahomet*, pp 15 + 16*.

Voir pp. 47-48.

Recueil des Voyages... Tomè II, p. 258. (Ed. de 1703)*. *Divers Mémoires touchant les Indes Orientales*.

« Les gens de peine y travaillent presque pour rien. Un homme se louë pour dix sous un mois entier, & se nourrit: & avec cela il n'y a pas de gens plus diligens, ni qui fassent plus exactement ce qu'ils ont entrepris, & ce qu'ils sont capables de faire. On ne mange que du ris & du poisson, ce qui fait qu'on vit pour si-peu de chose. »

SMITH. *Voyage de Guinée*. Tome II, p. 197*. Le pays d'Anté:

« Le nombre des femmes surpasse de beaucoup celui des hommes. ce qui fait aussi que les filles restent souvent longtems sans être demandées en mariage. »

KAMPFER: *Description du Japon*. Tome I, vol. 2, ch. 5, p. 308*.

« Ce qui fait en tout 405.643 (sans y comprendre la Cour du Dairi) dont 182.070 étoient mâles, & 223.572 femelles. »

Livre XVI, chap. 4, § 2.

Au Thibet, une femme peut avoir plusieurs maris.

DU HALDE. *Histoire de la Chine*.
Tome IV, p. 461*.

« Dans le compte que le Grand
« Seigneur, dont j'ai parlé, rendit
« à l'Empereur, il ne lui dissimula
« pas l'infâme coutume qui y règne,
« selon laquelle il est permis à une
« femme d'avoir plusieurs maris,
« quoique frères, & d'ordinaire de
« la même famille : on partage les
« enfans en donnant à l'aîné le pre-
« mier qui vient au monde, & aux
« cadets ceux qui naissent dans la
« suite. Quand on reproche aux La-
« mas un si honteux désordre, ils
« s'excusent sur le peu de femmes
« qui se trouvent dans le Thibet,
« de même qu'en Tartarie, où en
« effet dans des familles on voit
« beaucoup plus de garçons que de
« filles. »

Livre XVI, chap. 4, § 4.

Au Bantam, il y a dix femmes pour un homme.

Recueil des Voyages... Tome I,
part. 2, p. 347* (Ed. de 1710).
*Premier voyage des Hollandais
aux Indes Orientales.*

« A Bantam, un homme peut
« épouser pour le moins trois ou
« quatre femmes, & quelques-uns
« en ont jusqu'à huit, dix, ou douze :
« ce qui ne doit pas surprendre,
« puisque Mahomet permet dans son
« Alcoran la pluralité des femmes,
« & qu'en particulier on trouve à
« Bantam dix femmes pour un hom-
« me. »

Livre XVI, chap. 5, § 1 + note.

Chez les Naires, une femme peut avoir plusieurs maris, mais un homme ne peut avoir qu'une femme.

PYRARD. *Voyages*. Tome I, pp.
408 + 409*.

« Les Naires ne peuvent avoir
« qu'une femme en mesme temps,
« mais ce n'est pas de mesme à
« l'égard des femmes : car chasque
« femme peut prendre jusqu'à trois
« maris tout ensemble si elle veut,
« (mais une Naïre de race de Bra-

« menis n'en peut avoir qu'un) &
 « tous contribuent à nourrir & entre-
 « tenir cette femme & les enfans,
 « sans toutefois qu'il y ait aucun
 « debat ou jalousie entr'eux pour
 « raison de ce : & lors que l'un de
 « ces hommes est en la maison avec
 « la femme, ce qui ne peut estre
 « plus d'un jour & d'une nuit,
 « quand elle a d'autres maris, il
 « laisse ses armes à la porte ou
 « quelque autre enseigne, & les au-
 « tres n'oseroient y entrer qu'il
 « n'en soit hors. »

Lettres Edifiantes. Recueil II, p
 189*.

Lettre du P. Tachard au P. de la
 Chaize. Pondichéry, 1702.

« Parmi ces Barbares, au moins
 « dans les Castes nobles, une fem-
 « me peut avoir legitimement plu-
 « sieurs maris. Il s'en est trouvé qui
 « en avoient en tout à la fois jus-
 « qu'à dix, qu'elles regardoient com-
 « me autant d'esclaves qu'elles
 « s'étoient soumis par leur beauté &
 « par leurs charmes. Ce désordre,
 « qui a quelquechose de mons-
 « trueux, & plusieurs autres que ne
 « connoissent point leurs voisins, &
 « que regnent parmy ces peuples,
 « sont fondés dans leur Religion.
 « Ils prétendent en cela, comme
 « les Anciens payens, ne rien faire
 « que ce qu'ont fait les Dieux
 « qu'on adore dans le Malléami. »

Ibid. Recueil X, pp. 22 + 23*.

Lettre du P. de la Lane au P.
 Mourgalt. Pondichéry, 1709.

« Ils ne condamnent pas la Poly-
 « gamie, bien qu'elle soit plus rare
 « parmi eux que parmi les Mores;
 « mais ils ont horreur d'une cou-
 « tume aussi monstrueuse que bi-
 « zarre, qui regne dans le Mallea-

« men : les femmes de ce país peu-
 « vent épouser autant de maris
 « qu'elles veulent, & elles obligent
 « chacun d'eux à leur fournir les
 « diverses choses dont elles ont be-
 « soin : l'un des habits, l'autre du
 « ris, & ainsi du reste. »

Livre XVI, chap. 6, § 2.
 Le sérail du roi de Maroc.

BROOKS : *Navigation faite en Bar-
 barie*, p. 47.
 Voir p. 64.

Livre XVI, chap. 6 § 5.
 Il n'y a presque plus de femmes
 dans les sérails à Alger.

LAUGIER DE TASSY. *Histoire d'Al-
 ger*, p. 80*.
 « La sodomie est fort en usage,
 « & impunie parmi les Turcs d'Al-
 « ger. Les Deys, les Beys & les
 « Principaux en donnent l'exemple,
 « sur tout depuis qu'ils ont recon-
 « nu par l'expérience de leurs pré-
 « décesseurs que leurs femmes ou
 « leurs maîtresses causoient le plus
 « souvent leur perte. Ils ont à pré-
 « sent à leur place de jeunes &
 « beaux esclaves. »

Livre XVI, chap. 7, § 1.
 Aux Maldives, on peut épouser
 trois femmes.

PYRARD : *Voyages*. Tome I, p.
 171*.
 « Les hommes peuvent avoir en
 « mesme temps trois femmes, & non
 « plus, en cas qu'ils les puissent
 « nourrir & entretenir. Si elles de-
 « meurent toutes trois en une mes-
 « me isle, le mary est obligé par
 « leur loy, de coucher autant de
 « nuits avec l'une qu'avec l'autre,
 « mais ils ne s'y assujettissent
 « pas. »

Livre XVI, chap. 8, § 2 + note.
 Ancien maxime chinois.

DU HALDE. *Histoire de la Chine*,
 Tome III, p. 151*.
 « Trouver à l'écart un trésor, dont
 « on reconnoît pourtant le Maître;
 « rencontrer seule une belle femme
 « dans un appartement reculé; en-
 « tendre la voix de son ennemi

« mortel tombé dans un fossé, où
 « il va périr, si on ne lui tend la
 « main; ô que c'est-là une admi-
 « rable pierre de touche! ».

(Traduit du Chinois).

Livre XVI, chap. 10, § 7+notes.

Impudeur des femmes à Patane et en Guinée. Aux Maldives, on les marie à dix et onze ans, à Bantam, à treize ou quatorze ans, pour empêcher ces dérèglements.

Recueil des Voyages... Tome II, p. 222*. Edition de 1703.

Voyage de T. van Neck. Relation de Gottard Artus.

« L'adultère est puni de mort à
 « Patane & dans les autres païs voi-
 « sins, principalement parmi les
 « Nobles & les Officiers de la Cou-
 « ronne. Le père du criminel, ou si
 « le père est mort, le plus proche
 « de ses parens est obligé de faire
 « l'exécution. Mais le coupable
 « choisit le genre de supplice dont
 « il veut mourir.

« Quoique ce vice soit si-sévère-
 « ment puni, il n'y en a pourtant
 « point qui soit plus commun en ces
 « lieux-là; ce qui entretient la luxu-
 « re & l'impudicité des femmes,
 « qui ne songent jour & nuit qu'à se
 « plonger dans de sales voluptés, &
 « qui pressent si fort les hommes,
 « qu'ils sont contraints de se faire
 « certaines garnitures, afin de se
 « garantir de leur brutalité. Pour le
 « commerce entre deux personnes
 « non-mariées, il n'est pas regardé
 « comme un péché ».

PYRARD. *Voyage*, tome I, p. 172.*

« Les pères marient leurs filles le
 « plustôt qu'ils peuvent, dès l'âge
 « de dix ans, & disent que c'est
 « un grand péché que de laisser leur
 « fille endurer nécessité d'homme.
 « C'est pourquoi ils les baillent, dès
 « qu'elles ont atteint l'âge de dix
 « ou onze ans, au premier qui les
 « demande, sans en faire aucune
 « difficulté, soit vieil, soit jeune,
 « homme ou garçon, pourveu qu'il

« y ayt peu de disproportion en la
 « qualité de l'un & de l'autre, &
 « ne considèrent que cela ».

Recueil de Voyages..., tome I, part.
 2, p. 348.* Édition de 1710.

*Premier Voyage des Hollandais
 aux Indes Orientales. Mœurs à Ban-
 tam :*

« Quand elles ont atteint l'âge de
 « 13. ou 14. ans, leurs parens sont
 « obligez de les marier, s'ils ne
 « veulent pas qu'elles mènent une
 « vie débordée ».

SMITH. *Voyage de Guinée*, pp. 190-
 192.*

« Dans les Pays intérieurs, l'Adul-
 « tère est puni sur les femmes aussi
 « bien que sur les hommes : mais
 « cela ne les empêche pas d'en com-
 « mettre tant qu'elles peuvent. Elles
 « n'en manquent aucune occasion &
 « inventent tous les jours de nou-
 « veaux stratagèmes pour se donner
 « des Amans. Quand elles rencon-
 « trent un homme, elles se jettent
 « sur lui, le serrent entre leurs bras,
 « & le menacent, s'il ne satisfait
 « pas sur le champ à leur passion, de
 « le dénoncer à leur mari, comme
 « la femme de Putiphar fit à Joseph.
 « En effet il n'y a rien de si dange-
 « reux dans ce Pays qu'une femme
 « irritée par un pareil refus... Lors-
 « qu'une femme peut se glisser dans
 « un endroit où un homme est cou-
 « ché, elle se mettra à côté de lui,
 « & l'ayant éveillé elle se servira
 « de tout son art pour en jouir; &
 « si l'homme refuse de la satisfaire,
 « elle le menacera de faire du bruit
 « & de se laisser prendre avec lui
 « sur le fait, dont la suite certaine
 « est la punition de mort ».

Livre XVI, ch. 13, § 2 (note).

Mahomet commande à ses fidèles
de bien garder leurs femmes.

Livre XVI, ch. 14, § 2.

En Perse, on donne aux femmes
leurs habits, comme à des enfants.

Livre XVI, ch. 15, § 6.

Au Maldives, on peut reprendre
une femme que l'on a déjà divorcée.
Au Mexique, ceci est défendu.

CHARDIN. *Voyages*, tome VI, p.
220.

Voir p. 50.

CHARDIN. *Op. cit.*, tome VI, p.
237.*

« On leur donne leur nourriture
« toute apprêtée, & quelquefois leurs
« habits tout faits, comme on feroit
« à des enfans ».

PYRARD. *Voyage*, tome I, pp. 173 +
174.*

« Après le divorce fait, il est per-
« mis aux parties de se marier si
« bon leur semble. Mesme ils se
« peuvent remarier ensemble, comme
« de nouveau, jusques à trois fois
« seulement & non plus : sinon que
« la femme apres les trois fois eust
« esté mariée à un autre, & qu'il
« l'eust quittée. Comme ils sont
« legers en leurs volonteé pour les
« mariages, cela leur arrive souvent
« qu'après trois mariages et trois
« divorces de deux mesmes per-
« sonnes, ils ont encore envie de se
« remettre ensemble, & la loy ne
« leur permet pas; mais voicy le
« moyen dont ils s'advisent. C'est
« qu'il se trouve des personnes viles
« et abjectes, lesquels pour de l'ar-
« gent qu'on leur donne, contractent
« mariage avec la femme, & cou-
« chent une nuict avec elle, sans luy
« toucher neantmoins (elles ne le
« permettroit pas, & cela est ainsi
« convenu :) & le lendemain il jure
« qu'il a eu sa compagnie, & puis
« deux ou trois jours après il la
« quitte en présence de tesmoins... »

SOLIS : *Histoire de la Conquête du
Mexique*, p. 499.*

« Le mariage une fois rompu, il y
« avait peine de mort irrémédiable

Livre XVII, ch. 2, § 1.

Les peuples du Nord de la Chine et de la Corée sont plus courageux que ceux du Midi.

« contre les divorcés qui revenaient
« habiter ensemble. Connaissant leur
« naturelle inconstance, les Mexi-
« cains n'avaient pas trouvé d'autre
« remède pour éviter le renouvelle-
« ment des mêmes divorces ».

DU HALDE. *Histoire de la Chine*,
tome I, pp. 111+112.*

Province de Pe Tcheli — près de Pékin.

« L'air y est tempéré; cependant
« quoique l'élévation du Pôle ne
« passe pas le 42. degré, les rivières
« sont glacées durant quatre mois
« de l'année...

« Les Peuples y ont moins de
« politesse, & de disposition aux
« Sciences, que dans les parties mé-
« ridionales; mais ils sont beaucoup
« plus robustes, plus belliqueux, &
« plus capables de soutenir les fati-
« gues & les travaux de la guerre.
« Il en est de même des autres Chi-
« nois, qui habitent les Provinces
« Septentrionales ».

Ibid, tome IV, p. 448.*

La Corée :

« Il sort de plus grands hommes
« des Provinces du Nord que de
« celles du Midi. Les peuples du
« Nord ont de l'inclination pour les
« armes, & deviennent d'excellens
« soldats ».

Livre XVII, ch. 3, §§ 1+2.

Climat et végétation de la Tar-
tarie et de la Sibérie.

Voyages du Nord, tome VIII, pp.
389-392.* *Mœurs et usages des*
Ostiackes.

La Nouvelle-Zemble :

« On n'a jamais pu savoir d'eux
« avec quelque espèce de certitude,
« si ce Pays est habité...

« Le vent venant ordinairement de
« la Nouvelle Zemle, il rend l'air
« si froid dans tous le Pays voisins

« habitez [*sic*], qu'à Tobol même.
« qui est au cinquante septième dé-
« gré & quelques minutes de lati-
« tude, il n'y a point d'arbres frui-
« tiers, & qu'autour de Perosowa
« il ne vient pas le moindre fruit de
« jardin, quoiqu'il soit au 60, ou
« 62. degré, & que la terre n'y est
« point propre à être cultivée, ni
« à supporter aucun grain; (c'est
« pourquoi les Moscovites qui de-
« meurent dans les Villes sont obli-
« gez de faire en certains tems leurs
« provisions de grains pour toute
« l'année) & néanmoins proche Stoc-
« kholm, qui est à peu près à la
« même élévation, le terrain est non
« seulement bien cultivé, mais pro-
« duit même de très bons fruits, &
« toutes sortes de plantes. Il y a
« apparence que cette différence
« vient en partie des vents violens
« qui soufflent souvent même pen-
« dant l'été du côté de la Nouvelle
« Zemle, & des montagnes couver-
« tes de glace, & qui donnent sur
« ces contrées, surtout dans les en-
« droits, où le terrain est uni, &
« n'est point environné de hautes
« montagnes. Mais il y a bien de la
« différence, par raport à la Suède,
« dont les parties Septentrionales
« sont couvertes par des montagnes
« fort élevées qui la garentissent de
« ces vents, ou rompent leur force,
« & même autour d'Abo, qui est
« au 61. degré, & encore plus loin
« vers le Nord jusqu'au 63 & 64
« degrés, il y a des montagnes dans
« lesquelles il se trouve des mines
« d'argent, dont le terrain est assez
« fertile ».

Voyages du Nord, tome VIII, n.
45 + p. 47.*

Relation de M. Isbrantsides.

P. 45. « Au reste, depuis l'em-
 « bouchure du fleuve Oby dans la
 « mer glaciale, jusqu'à la Rivière de
 « Tom, le climat est si froid, qu'il
 « ne croît, dans le pays, ni blé, ni
 « fruit, ni miel ».

P. 47. « Le Pays que le Keta
 « arosé est uni, & couvert alterna-
 « tivement de bois & d'arbris-
 « seaux. »

[On trouve partout dans les *Voyages du Nord* de semblables descriptions de la Sibérie et de l'Asie Centrale].

Histoire des Tatars, part. 2, pp.
 127-129.* *Remarques.*

La Grande Tartarie :

« Comme tout ce grand pays est
 « situé sous le plus beau Climat de
 « l'Univers, il est par tout d'une
 « bonté & fertilité extraordinaire,
 « mais il y a ce mal que comme il
 « est peut estre le plus élevé de
 « toute la terre habitée, il se trouve
 « en plusieurs endroits manquer
 « d'eau... Cette grande élévation est
 « cause que ce Pays paroît fort froid
 « en comparaison des autres pays
 « qui sont en mesme latitude avec
 « luy, & des gens dignes de foy qui
 « ont voyagé en ce pays m'ont assû-
 « ré, que mesme dans le cœur de
 « l'esté la bise du Nord y est si
 « penetrante, qu'on a besoin de se
 « bien couvrir la nuit pour n'en estre
 « point incommodé, parce que dans
 « le mois d'Aoust il y gele fort bien
 « quelquefois de l'épaisseur d'un
 « escu & mesme de deux dans une
 « nuit; ce que le Pere Verbiest veut
 « attribuer en partie au salpêtre,
 « dont il assure que la terre de ce
 « Pays est si pleine, qu'on trouve
 « partout en esté en creusant 4 ou 5
 « pieds en terre des mottes de terre

« toutes gelées & mesme des mor-
 « ceaux entiers de glace. Cette
 « mesme élévation extraordinaire de
 « la Grande Tartarie est encore
 « cause, que nonobstant que quasi
 « toutes les grandes rivières de
 « l'Asie ayent leurs sources dans les
 « montagnes de ce Pays, il se trou-
 « ve pourtant marquer d'eau en plu-
 « sieurs endroits, en sorte qu'il ne
 « peut estre habité que dans le voi-
 « sinage des Rivières & des Lacs,
 « & c'est la raison pourquoy il se
 « trouve tant de déserts dans l'es-
 « tenduë de la Grande Tartarie;
 « mais ces déserts auxquels les Rus-
 « ses donnent le nom de Stepp ne
 « sont pas tout à fait si affreux que
 « nous nous les représentons, car
 « hormis les grands déserts de Go-
 « by autrefois appelez Zamo, &
 « quelques autres petits déserts
 « sablonneux qui sont en fort petit
 « nombre, tous les autres déserts ou
 « stepp qu'on trouve en ce Pays,
 « portent de l'herbe en abondance
 « & à mi-corps d'homme de hau-
 « teur, en sorte qu'il ne leur manque
 « que de la bonne eau pour estre les
 « plus fertiles campagnes du mon-
 « de... Tout le bois qu'on trouve
 « dans le cœur du pays consiste en
 « des arbrisseaux, qui ne surpassent
 « jamais la hauteur d'une pigne,
 « encore y sont ils assez rares »).

DU HALDE. *Histoire de la Chine*,
 tome IV, en général,* et surtout
 pp. 82+85, Relation du P. Ver-
 biest; pp. 54+147+149, Rela-
 tion du P. Gerbillon et pp. 6+7
 +36+37.

P. 82. « Dans toute la Tartarie
 « Occidentale... on ne trouve que
 « montagnes, que rochers, et que
 « vallées. Il n'y a ni Villes, ni

« Bourgs, ni Villages, ni même
« aucune maison ».

P. 85. « Dans cet endroit de la
« Tartarie il règne au mois de Juil-
« let & d'Aout un vent si froid,
« principalement durant la nuit,
« qu'on est obligé de prendre de
« gros habits & des fourrures.

« La raison qu'on peut apporter
« d'un froid si extraordinaire, est
« que cette région est fort élevée,
« & pleine de montagnes. Il y en a
« une entr'autres, sur laquelle nous
« avons toujours monté durant cinq
« ou six jours de marche. L'Empe-
« reur ayant voulu sçavoir de com-
« bien elle surpassait les campagnes
« de Peking éloignées delà d'envi-
« ron trois cens milles; à notre
« retour après avoir mesuré la hau-
« teur de plus de cent montagnes
« qui sont sur la route, nous trouvâ-
« mes qu'elle avoit trois mille pas
« géométriques d'élévation au-dessus
« de la mer la plus proche de Pe-
« king.

« Le salpêtre, dont ces contrées
« sont pleines, peut encore contri-
« buer à ce grand froid, qui est si
« violent, qu'en creusant la terre à
« trois ou quatre pieds de profon-
« deur, on en tiroit des mottes toutes
« gélées, & des morceaux de
« glace ».

DU HALDE. *Histoire de la Chine*,
tome IV, pp. 54, 147, 149.*

Récit du P. Gerbillon.

P. 54. Description du Nord de
la Tartarie.

« C'est un vaste désert; si l'on en
« excepte quelques endroits de la Si-
« bérie, qui sont raisonnablement
« peuplez, le reste est presque en-
« tièrement dépourvu d'Habitans. »

P. 147. « La terre est gelée
 « pendant 8 ou 9 mois, elle ne peut
 « porter ni bled ni ris; on y sème
 « & on moissonne le millet & les
 « féveroles en 3 ou 4 mois de l'été. »

P. 149. « Ce qui peut y contri-
 « buer encore [*au froid*] c'est d'un
 « côté la grande quantité de sel &
 « de salpêtre mêlé avec le sable qui
 « se trouve dans toutes les terres du
 « Royaume de Kalka, & des Mon-
 « gous soumis à l'Empereur de Chi-
 « ne, & d'un autre côté la multitude
 « prodigieuse de montagnes toutes
 « couvertes de bois, & pleines de
 « sources & de fontaines ». »

Ibid. tome IV, pp. 7, 36+37.*

« Au reste il ne nous paroît pas
 « aisé de dire pourquoi tant de Pays,
 « qui n'ont de hauteur que 43. 44.
 « 45 degrés sont si différens des nô-
 « tres par rapport aux saisons, &
 « aux productions de la nature,
 « qu'on ne peut même pas les com-
 « parer à nos Provinces les plus
 « Septentrionales... Le froid com-
 « mence dans ces quartiers plutôt
 « qu'à Paris, bien qu'on ne se
 « trouve à sa hauteur que près le
 « cinquantième, on en sent déjà la
 « violence au commencement de
 « Septembre. »

P. 36. « L'air y est fort froid :
 « le Pays est rempli de montagnes
 « & de forêts, & ne paroît guères
 « différer du Canada... »

« Ces Tartares n'habitent guères
 « que le long des Rivières sur le
 « bord desquelles ils bâtissent des
 « cabanes, & passent leur vie à la
 « chasse & à la pêche. »

P. 37. « Ils n'ont aucune idée de
 « l'agriculture, ils se logent dans

Livre XVII, ch. 5, § 3.

« On peut voir encore dans l'histoire de la Chine que les empereurs (1) ont envoyé des colonies chinoises dans la Tartarie. Ces Chinois sont devenus Tartares, et mortels ennemis de la Chine; mais cela n'empêche pas qu'ils n'aient porté dans la Tartarie l'esprit du gouvernement chinois. »

« (1) Note : Comme Venti, cinquième empereur de la cinquième dynastie. »

Livre XVIII, ch. 6, § 1+2.

« Les pays que l'industrie des hommes a rendus habitables, et qui ont besoin, pour exister, de la même industrie, appellent à eux le gouvernement modéré. Il y en a principalement trois de cette espèce : les deux belles provinces de Kiang-nan et Tche-Kiang à la Chine, l'Egypte et la Hollande.
« Les anciens empereurs de la Chine n'étaient point conquérants. La première chose qu'ils firent pour s'agrandir fut celle qui prouva le plus leur sagesse. On vit sortir de dessous les eaux les deux plus belles provinces de l'empire; elles furent faites par les hommes.

« des huttes & des cabanes; ils n'ont ni Roi, ni Souverain. Chaque Bourgade se choisit un Chef, auquel elle obéit à peu près comme font les Sauvages en Canada. »

DU HALDE. *Op. cit.*, tome I, p. 384.

« Vous ti signala sa puissance par quatre célèbres victoires qu'il remporta sur les Tartares, & après les avoir éloignés fort loin de la Grande Muraille, il porta ses armes victorieuses jusqu'aux Royaumes voisins de l'Inde, c'est-à-dire, jusqu'au Pegou, à Siam, à Camboye, & à Bengale.

« Il partagea les Pays conquis entre les deux Généraux, & les Officiers, qui avoient le plus contribué à cette conquête : il y fit bâtir des Villes, & honora les deux Chefs du titre de Roi. Ces Chinois prirent avec le tems les manières & les inclinations des Tartares, & ils devinrent dans la suite les plus cruels ennemis de ceux dont ils tiroient leur origine »

[Le P. Le Comte, tome I, pp. 227 + 228.

Les provinces méridionales de la Chine.

« Les Chinois disent que ce pays estoit autrefois tout-à-fait inondé, & qu'à force de travail on fit écouler une partie des eaux, retenant le reste dans ce grand nombre de canaux qu'on ouvrit pour cela de toutes parts. Si cela est, je ne sçaurois assez admirer la hardiesse & l'industrie de leurs ingénieurs, qui ont creusé des provinces entières & fait naître d'une espèce de mer, les plus belles & les plus fertiles plaines du monde. »]

« C'est la fertilité inexprimable de
 « ces deux provinces qui a donné à
 « l'Europe les idées de la félicité
 « de cette vaste contrée. »

DU HALDE. *Histoire de la Chine*,
 tome I, p. 128.

Province de Kiang-nan.

« Cette province est si abondante
 « & si riche, qu'elle met chaque
 « année dans les coffres de l'Em-
 « pereur environ trente-deux mil-
 « lions de taëls, sans y comprendre
 « les droits qui se tirent de tout ce
 « qui entre dans la Province, & de
 « ce qui en sort. »

Ibid, tome I, p. 273.

Province de Tche Kiang.

« Cette Province est une des plus
 « fertiles de l'Empire, & où il y a
 « le plus de commerce...

« Tout ce qui est nécessaire à la
 « vie, s'y trouve en abondance. Les
 « montagnes qui sont au Midi & au
 « Couchant, sont toutes cultivées :
 « en d'autres endroits où elles sont
 « semées de rochers, elles fournis-
 « sent des bois pour la construction
 « des vaisseaux & des Edifices. »

Livre XVIII, chap. 13, § 3.

Le mariage chez les sauvages
 n'est point un contrat, assuré et per-
 manent.

Voyages du Nord, tome V, pp.
 280 + 281. *Voyage du P. Hen-*
nepin.

Voir p. 116.

Livre XVIII, chap. 18.

Croyances superstitieuses des Nat-
 chez. Leur chef est supposé être le
 frère du Soleil.

Lettres Edifiantes. Recueil XX,
 pp. 106 + 107; p. 109; p. 111-
 113.*

Lettre du P. le Petit, de la Nou-
velle-Orléans. 1730.

P. 106-107.

« Le Soleil est le principal objet
 « de la vénération de ces peuples :
 « comme ils ne conçoivent rien qui
 « soit au-dessus de cet Astre, rien
 « aussi ne paroît plus digne de leurs
 « hommages : & c'est par la même

« raison que le Grand Chef de cette
 « Nation, qui ne connoît rien sur la
 « terre au-dessus de soi même,
 « prend la qualité de frere du So-
 « leil : la crédulité des peuples le
 « maintien dans l'autorité despoti-
 « que qu'il se donne. »

P. 109. « Ce sont les Anciens
 « qui enseignent leurs Loix au reste
 « du peuple : une des principales
 « est d'avoir un souverain respect
 « pour le Grand Chef, comme étant
 « frere du Soleil, & le Maître du
 « Temple; ils croient l'immortalité
 « de l'âme. »

P. 111-113. « Les peuples obéis-
 « sent aveuglément aux moindres vo-
 « lontez du Grand Chef; ils le re-
 « gardent comme le maître absolu
 « non-seulement de leurs biens, mais
 « encore de leurs vies, & il n'y a
 « pas un d'eux qui osât lui refuser
 « sa tête, lorsqu'il la demande.
 « Quelques travaux qu'il leur or-
 « donne, il leur est défendu d'en
 « exiger aucun salaire... »

« Il faut sçavoir que dès qu'il
 « naît au Grand Chef un heritier
 « présomptif, chaque famille qui a
 « un enfant à la mamelle doit lui
 « en faire hommage. On choisit
 « parmi tous ces enfans un certain
 « nombre, qu'on destine au service
 « du jeune Prince, &, dès qu'ils ont
 « l'âge compétent, on leur donne un
 « emploi conforme à leurs talens :
 « les uns passaient leur vie ou à la
 « chasse, ou à la pêche pour le ser-
 « vice de sa table : les autres sont
 « employez à l'agriculture, d'autres
 « ne servent qu'à lui faire cortège :
 « s'il vient à mourir, tous ces do-
 « mestiques s'immolent avec joye
 « pour suivre leur cher Maître... »

Livre XVIII, ch. 19, § 1.

Les Tartares sont dans l'esclavage politique.

Livre XVIII, ch. 19, § 1 (note).

« Lorsqu'on proclame un Kan,
« tout le peuple s'écrie : « Que sa
« parole lui serve de glaive ! »

Voyages du Nord, tome VII, p. 359. *Voyage de Jean du Plan Carpin*.

Voir p. 105.

Ibid. tome VII, pp. 407 + 408.

Relation de Simon de Saint-Quentin.

(Voir p. 105).

« En l'an 1246, Cuyné, dit Gog-
« cham, c'est-à-dire Roi ou Empe-
« reur, fut ainsi sacré. Tous les
« Seigneurs assembles en ce lieu-
« là, mirent un siège doré au milieu
« d'eux, sur lequel ils le firent seoir,
« disant : « Nous voulons, nous
« vous prions, & vous commandons
« que vous ayez puissance & domi-
« nation sur nous tous. » Il leur ré-
« pondit : « Si vous voulez que je
« sois votre Roi, n'êtes-vous pas ré-
« solus & disposez un chacun de
« vous à faire tout ce que je vous
« commanderay, de venir quand je
« vous appelleray, & manderay,
« d'aller où je vous voudray en-
« voyer, & de mettre à mort tous
« ceux que je vous diray ? » Ils ré-
« pondirent tous ouy : « Donc » se
« leur dit-il « d'ici en avant ma
« simple parole me servira de glai-
« ve. » A quoy ils consentirent
« tous. »

Livre XVIII, ch. 19, § 2 (note).

« Ainsi il ne faut pas être étonné
« si Mérivéis, s'étant rendu maître
« d'Ispahan, fit tuer tous les princes
« du sang. »

DUCERCEAU. *Histoire de la dernière révolution de Perse*.

Tome II, pp. 297-299.

« L'Usurpateur fut si effrayé de
« cette nouvelle [l'évasion du Ha-
« rem de Myrza-Zefi, fils aîné de
« Schah-Hussein] que pour s'ôter
« à l'avenir tout sujet d'inquiétude
« de la part des Princes du Sang,
« il prit la résolution de s'en défaire
« par un massacre général. Ce fut

« le 7 de février 1725, l'après-dî-
 « née, que s'étant fait amener dans
 « une Cour du Palais tous ces Prin-
 « ces, entre lesquels il y avoit trois
 « oncles paternels de Schah-Hus-
 « sein, d'un âge décrépît, il leur fit
 « attacher les mains derrière le dos
 « avec leurs ceintures, & assisté de
 « deux de ses confidens qui le se-
 « conderent dans cette cruelle bou-
 « cherie, ils les massacra à coups de
 « sabre. »

Livre XVIII, chap. 21, § 1.

« Le P. du Halde dit que, chez
 « les Tartares, c'est toujours le der-
 « nier des mâles qui est l'héritier,
 « par la raison qu'à mesure que les
 « aînés sont en état de mener la vie
 « pastorale, ils sortent de la maison
 « avec une certaine quantité de bé-
 « tail que le père leur donne, et
 « vont former une nouvelle habita-
 « tion. Le dernier des mâles, qui
 « reste dans la maison avec son
 « père, est donc son héritier natu-
 « rel. »

Lettres Edifiantes. Recueil XXII,
 p. 54. *Lettres du P. Parennin,*
 Pékin, 1734.
 (Voir p. 95).

« Selon la Coutume des Man-
 « choux, le dernier ou celui de la
 « famille qui se trouve encore à la
 « Maison, lorsque le père meurt
 « sans qu'il ait eu son partage, hé-
 « rite de tous les biens qui restent.»

Livre XIX, chap. 2, § 2.

Le roi du Pégu est pris du fou-
 rire quand il apprend qu'il n'y a
 point de roi à Venise.

Recueil des Voyages, tome III, p.
 30. (*Edition de 1705.*)*

*Voyage d'Etienne van der Ha-
 gen aux Indes Orientales.*
Relation de Gaspar Balbi.

« Le Roi fit encore demander en
 « quel endroit du monde Venise
 « étoit située, & si elle étoit gou-
 « vernée par un Roi ? Quand il seut
 « que c'étoit en Italie, & qu'elle
 « étoit gouvernée par un Conseil des
 « Principaux, & par le peuple, il
 « en parut surpris, & il en fit un si
 « grand éclat de rire, que la toux le
 « prit, si-bien qu'il eut de la peine
 « à parler aux Courtisans qui étoient
 « là. »

Livre XIX, chap. 9, § 4.

A Achim, tout le monde a un esclave, et on en loue un, ne fût-ce que pour faire cent pas, et porter deux pintes de riz.

Livre XIX, chap. 9, § 5.

« Il y a plusieurs endroits de la terre où l'on se laisse croître les ongles pour marquer que l'on ne travaille point. »

DAMPIER. *Voyages*, tome III. p. 148.*

« Ceux qui vendent le Ris tien-
« nent toujours une personne dans
« le Magazin, pour le mesurer à
« ceux qui en vont chercher : Et les
« plus grands de la Ville eux-mê-
« mes n'en font jamais de provision
« par avance, mais ils s'en fournis-
« sent au Marché, & n'en achètent
« que lors qu'ils en ont besoin. Ils
« l'envoient chercher par leurs es-
« claves; & les plus pauvres qui
« n'ont pas le moyen de tenir un
« Esclave à leur service, en loient
« un à cette occasion, quand ils ne
« lui feroient porter que pour un
« Mess de Ris, & qu'il n'y auroit
« pas plus de cent pas jusqu'à leur
« maison, parce qu'ils croiroient se
« deshonor, s'ils le faisoient eux-
« mêmes. »

[DAMPIER. *Op. cit.*, tome II, part. I, p. 3.

Indiens de Mindanao.

« Leur coûtume est de porter
« l'ongle du pouce fort long, & sur-
« tout au pouce gauche. Ils ne le
« coupent jamais, mais ils le raclent
« souvent. Ils ont naturellement
« beaucoup d'esprit, ils sont ingé-
« nieux, agiles, & actifs quand ils
« veulent, mais en général fort fai-
« néans & fort larrons, ne voulant
« travailler que quand ils y sont
« forcez par la faim. »]

[DU HALDE. *Histoire de la Chine*, tome II, p. 80.

« Les Lettrez & les Docteurs,
« surtout s'ils sont sortis d'une basse
« famille, affectent de laisser croî-
« tre leurs ongles au petit doigt : ils
« ne les rognent point, ils se con-
« tentent de les tailler, & ils les ont
« ordinairement long d'un pouce ou

Livre XIX, chap. 9, § 6.

Vie désœuvrée que mènent les femmes aux Indes.

« davantage ; ils prétendent faire
« voir par là, que la nécessité ne
« les assujettit point à un travail mer-
« cenaire. »]

Lettres Edifiantes. Recueil XII, pp. 79+80.*

Lettre du P. de Bourzes. Du Maduré, 1713.

« Le temps que les femmes ont
« de reste après le travail du mé-
« nage, elles l'emploient à filer, &
« c'est leur occupation ordinaire :
« elles ne font aucun travail à l'ai-
« guille, elle se sçavent pas mesme
« la manier. Il y a de certaines Cas-
« tes où il n'est pas permis aux
« femmes de filer : d'autres où elles
« ne s'occupent qu'à faire des pa-
« niers & des nattes, & celles-cy ne
« peuvent pas mesme piler le ris :
« d'autres où elles ne peuvent pas
« aller quérir de l'eau, c'est la fonc-
« tion d'une esclave ou bien du
« mari ; mais je n'aurois jamais fait
« s'il falloit rapporter toutes ces
« exceptions, & il suffit de parler
« de ce qui se fait le plus commu-
« nement. En general le bel usage
« ne permet pas aux femmes d'ap-
« prendre à lire & à écrire : on
« laisse ce soin aux esclaves des
« Pagodes, afin qu'elles puissent
« chanter les louanges du Démon,
« & les cantiques impurs dont ces
« temples retentissent. »

Livre XIX, chap. 10, § 3.

Désir du gain et infidélité des Chinois.

DU HALDE. *Histoire de la Chine*, tome II, p. 171.*

« Si l'on pouvait compter sur la
« fidélité des Chinois, il seroit aisé
« aux Européens d'avoir commerce
« par leur moyen avec le Japon :
« mais cela est comme impossible,
« à moins qu'on ne les accompagne,
« qu'on ne soit maître de ses effets,

Livre XIX, chap. 14, §§ 3, 4, 5.

« La loi qui obligeait les Moscovites à se faire couper la barbe et les habits, et la violence de Pierre I^{er}, qui faisait tailler jusqu'aux genoux les longues robes de ceux qui entraient dans les villes, étaient tyranniques. Il y a des moyens pour empêcher les crimes : ce sont les peines : il y en a pour faire changer les manières : ce sont les exemples.

« La facilité et la promptitude avec laquelle cette nation s'est policée a bien montré que ce prince avait trop mauvaise opinion d'elle, et que ces peuples n'étaient pas des bêtes, comme il le disait. Les moyens violents qu'il employa étaient inutiles, il serait arrivé tout de même à son but par la douceur.

« Il éprouva lui-même la facilité de ces changements. Les femmes étaient renfermées, et en quelque façon esclaves ; il les appela à la cour, il les fit habiller à l'allemande, il leur envoyait des étoffes. Ce sexe goûta d'abord une façon de vivre qui flattait si fort son goût, sa vanité et ses passions, et la fit goûter aux hommes .»

PERRY. *Etat Présent de la Grande Russie*, pp. 187-191.

« Les Moscovites, à l'exemple des anciens Patriarches, avoient toujours porté jusqu'alors de longues barbes, qui leur pendoient jusques sur le sein, & qu'ils se faisoient gloire de peigner, & de bien entretenir, sans en perdre un seul poil ; celui de la lèvre d'en haut étoit d'une telle longueur, qu'ils ne pouvoient boire, sans le tremper dans leur boisson, de sorte qu'ils étoient obligés de l'esuyer après avoir bû ;... Le Czar, pour réformer cette sotte coutume, & pour faire ressembler ses Peuples aux autres Européens, ordonna qu'il fut mis sur les Gentishommes, Marchands, & tous ses autres sujets, excepté les Prêtres & les Paysans, ou Esclaves, une taxe de 100 rubles par an, pour ceux qui voudroient conserver leur barbe, & d'un copeck pour ceux du Commun ; & qu'il y auroit un Commis aux Portes de toutes les Villes, pour recevoir cette taxe. Cette ordonnance fut regardée comme une sorte de péché dans le Czar, & comme une chose qui tendoit à abolir leur Religion, & leur paroissait un grief d'autant plus grand, que cette innovation provenoit des Conseils des Etrangers. Mais les Femmes en trouvant leurs Maris & leurs Galans plus à leur gré, s'accoutumèrent parfaitement bien de cette nouvelle mode...

« Enfin il n'y a rien moins que l'Autorité absolue du Czar, qui

« pût obliger les Moscovites à quit-
« ter leur barbe, outre la crainte
« qu'ils avoient de se la voir arra-
« chée ou tirée rudement, à quoi le
« Czar se divertissoit souvent..

« A l'égard des vêtemens des
« Moscovites, l'habit qu'ils por-
« toient ordinairement autrefois,
« étoit une longue robe qui leur
« descendoit presque jusqu'au ta-
« lons, & qui étoit plissée sur les
« hanches, à peu près comme une
« jupe.

« Le Czar pour abolir cette ma-
« nière de s'habiller, enjoignit sous
« peine d'encourir sa disgrâce à
« tous ses Boyars & à tous ceux qui
« fréquentoient la Cour, & qui
« étoient à ses gages, de se vêtir à
« la manière Angloise, & de faire
« garnir leurs habits d'or & d'ar-
« gent, chacun suivant ses moyens.
« Il ordonna ensuite qu'on mît à
« toutes les portes de la ville de
« Moscou un modèle d'habit à
« l'Angloise, & fit publier que
« toutes personnes, excepté les Pay-
« sans qui apportoit des denrées
« & des provisions dans la Ville,
« eussent à faire faire leurs habits
« sur ces modèles, & que ceux qui
« contreviendroient à ses ordres, &
« qu'on verroit passer les portes de
« la Ville en robe longue paye-
« roient 2 brevens, qui sont 20. sous,
« ou qu'ils seroient obligez de se
« mettre à genoux aux portes de la
« Ville, & de souffrir qu'on leur
« coupât tout ce qui toucheroit à
« terre; il y en eut effectivement
« plusieurs dont les robes furent
« ainsi coupées: mais comme cela
« se faisoit d'une manière enjouée,
« le Peuple commença aussi à s'en
« divertir, & abandonna bientôt, &
« sans aucune peine, la mode des

« robes longue, particulièrement
 « aux environs de Moscou, & dans
 « les autres Villes où le Czar alloit.

« Les femmes aussi, particulière-
 « ment les Dames de la Cour, eu-
 « rent ordre de s'habiller à l'An-
 « gloise. Ell-s obéirent à cet ordre
 « d'autant plus volontiers & plus
 « promptement, qu'elles obtenoient
 « par ce même ordre une liberté
 « qu'elles n'avoient jamais eüe au-
 « paravant. Jusqu'alors il leur avoit
 « été défendu de se trouver en com-
 « pagnie avec les hommes, lorsque
 « ceux-ci se regaloient les uns les
 « autres... Mais le Czar pour obli-
 « ger les Dames à suivre plus vo-
 « lontiers la mode Angloise, qu'il
 « vouloit introduire parmi ses Sujets,
 « à l'égard des habits, ordonna qu'à
 « l'avenir les femmes seroient invi-
 « tées, aussi bien que les Hommes,
 « à des nêces ou à d'autres diver-
 « tissemens extraordinaires, mais
 « qu'elles ne s'y trouveroient qu'en
 « habits à la mode Angloise; que
 « les personnes de l'un & de l'au-
 « tre sexe seroient dans une même
 « Chambre, comme cela se prati-
 « quoit dans les Pays Etrangers, &
 « que la Fête se termineroit par des
 « Concerts & par des Dances. Le
 « Czar lui-même se trouvoit sou-
 « vent à ces sortes de Fêtes avec
 « la plupart des Seigneurs & des
 « Dames de la Cour... Ces fêtes
 « accoûtumerent en peu de temps
 « les Dames à aimer les habille-
 « mens à l'Angloise; & elles trou-
 « voient qu'ils leur donnoient beau-
 « coup meilleur air. »

Livre XIX. Chap. 16, § 6.

Même les paysans en Chine ont
 des manières admirables.

DU HALDE. *Description de la Chi-
 ne*. Tome III, p. 130*.

« Ce n'est pas seulement parmi
 « les personnes de distinction que

« règnent ces manières douces et hon-
 « nêtes, on les remarque encore
 « dans toutes sortes d'états : les Ar-
 « tisans, les Domestiques, les Pay-
 « sans mêmes se traitent avec civi-
 « lité, se mettant à genoux les uns
 « devant les autres, lorsqu'ils se
 « disent adieu, & n'omettant rien
 « des usages que prescrit la poli-
 « tesse Chinoise. »

Livre XIX, chap. 17, § 1+2.

Préceptes de morale et rites chi-
 nois.

DU HALDE. *Op. cit.* Traduction des
 livres classiques.

On trouve de ces préceptes, etc.,
 partout dans ces livres.

Livre XIX, Chap. 17, § 2.

« Deux choses ont pû aisément
 « graver les rites dans le cœur et
 « l'esprit des Chinois ; l'une, leur
 « manière d'écrire extrêmement
 « composée, qui a fait que, pen-
 « dant une très grande partie de la
 « vie, l'esprit a été uniquement oc-
 « cupé de ces rites, parce qu'il a
 « fallu apprendre à lire dans les li-
 « vres et pour les livres qui les con-
 « tenaient. »

DU HALDE. *Op. cit.*, tome II,
 p. 252.

« Au reste il faut que les enfans
 « apprennent peu à peu tous ces ca-
 « ractères, de même qu'on leur fait
 « apprendre en Europe notre alpha-
 « bet, avec cette différence, que
 « nous n'avons que vingt-quatre let-
 « tres, & qu'il y en a plusieurs mil-
 « le à la Chine...

« Du moment qu'ils sont capables
 « de lire les Ssée Chu, ce sont les
 « quatre livres qui renferment la
 « doctrine de Cong fou tseë (Con-
 « cius) & de Ming tsëe (Mencius),
 « on ne leur en laisse plus lire d'au-
 « tre, qu'ils ne les sçachent par
 « cœur, sans broncher d'une seule
 « lettre, & ce qu'il y a de plus
 « épineux & de plus rebutant, c'est
 « qu'il faut qu'ils les apprennent,
 « sans qu'ils y entendent presque
 « rien : la coutume étant de ne leur
 « expliquer le sens des caractères,
 « que quand ils les sçavent parfai-
 « tement. »

Livre XIX, chap. 18, § 2.

Raisons données par les magis-
 trats chinois dans les décrets par les-

Lettres Edifiantes. Recueil XVII,
 pp. 167+168, p. 185 pp.* *Let-
 tre du P. de Mailla.* Pékin 1724.

quels ils proscrivent la religion chrétienne.

Ordre du Tsong-tou de Fokien à ses Mandarins :

« J'ai appris que dans votre gouvernement il y a des gens qui professent la religion du Seigneur du Ciel; que les riches & les pauvres l'embrassent; qu'ils ont des temples & à la ville & à la campagne &, ce qui est de plus criant, qu'il y a de jeunes filles qui la suivent, à qui on interdit le mariage, & qu'on leur donne le nom de Vierges; que lorsqu'on prêche cette religion, on ne distingue ni hommes, ni femmes... C'est là une Religion étrangère qui séduit le peuple, & qui corrompt nos bonnes coutumes... »

P. 185. Rapport du Mandarin de Foungan :

« Les jeunes femmes & les jeunes filles entrent aussi dans cette Religion. Elles vont dans un lieu retiré dire à l'oreille de l'Européen des paroles secrètes; c'est ce qu'ils appellent, se confesser. Ils n'ont pas de honte de s'assembler pêle mêle hommes & femmes; les enfans de famille, les Bacheliers & autres Lettrez ne rougissent pas de s'avilir, & de faire des actions indignes de leur rang. Dans cette Secte on ne rend point d'honneur aux défunts; on ne pense plus ni à son père, ni à sa mère après leur mort, on oublie jusqu'à l'origine de sa famille, on est comme un cau [*sic*] sans source, & un arbre sans racines. On ne rend aucun honneur aux sages dont nous avons reçu la doctrine : ainsi le Chinois est métamorphosé en Européen. Les filles qui gardent la continence, ne se marient jamais, ceux dont la femme est décédée, restent sans

« se remarier, & consentent à passer
 « leur vie sans enfans. N'est-ce pas
 « là une secte qui séduit le peuple,
 « qui désunit les familles, & qui
 « corrompt les bonnes mœurs ? »

Livre XIX, chap. 19, § 1 + 2.

« Les législateurs de la Chine eu-
 « rent pour principal objet du gou-
 « vernement la tranquillité de
 « l'Empire. La subordination leur
 « parut le moyen le plus propre à
 « la maintenir. Dans cette idée, ils
 « crurent devoir inspirer le respect
 « pour les pères, & ils rassemblèrent
 « toutes leurs forces pour cela : ils
 « établirent une infinité de rites et
 « de cérémonies pour les honorer
 « pendant leur vie et après leur
 « mort. Il était impossible de tant
 « honorer les pères morts sans être
 « porté à les honorer vivants. Les
 « cérémonies pour les pères morts
 « avaient plus de rapport à la reli-
 « gion : celles pour les pères vi-
 « vants avaient plus de rapport aux
 « lois, aux mœurs et aux manières ;
 « mais ce n'étaient que les parties
 « d'un même code, et ce code
 « était très étendu.

DU HALDE. *Histoire de la Chine*,
 tome II, p. 22.

« Le Gouvernement politique de
 « la Chine roule tout entier sur les
 « devoirs des pères à l'égard de
 « leurs enfans, & des enfans envers
 « leurs pères. L'Empereur est ap-
 « pelé le père de tout l'Empire, le
 « Viceroy est le père de la Pro-
 « vince qui lui est soumise, & le
 « Mandarin est de même le père de
 « la Ville qu'il gouverne. »

Ibid., tome II, p. 363.

Analyse du cinquième livre clas-
 sique :

« Ce petit Livre ne contient que
 « des réponses que Confucius fit à
 « son Disciple Tseng touchant le
 « devoir des enfans envers leurs pa-
 « rens. Il prétend prouver que le
 « respect filial est le fondement du
 « sage gouvernement de l'Empire
 « & pour cela il entre dans le détail
 « de ce que doit à ses parens un
 « fils de quelque condition qu'il
 « soit, soit Empereur ou Roy, soit
 « premier Ministre ou Lettré, soit
 « enfin qu'il soit dans le rang du
 « simple peuple. »

« Le respect pour les pères était
 « nécessairement lié avec tout ce
 « qui représentait les pères, les
 « vieillards, les maîtres, les magis-
 « trats, l'empereur. Ce respect pour
 « les pères supposait un retour
 « d'amour pour les enfans ; et, par
 « conséquent, le même retour des
 « vieillards aux jeunes gens, des
 « magistrats à ceux qui leur étaient

« soumis, de l'empereur à ses sujets.
 « Tout cela formait les rites, et ces
 « rites l'esprit général de la na-
 « tion. »

Ibid. Tome III, p. 3.

« A parler d'abord en général, il
 « paroît que le but de la Doctrine
 « des Livres Classiques, a été de
 « maintenir la paix & la tranquillité
 « de l'Etat, par le règlement des
 « mœurs & l'exacte observation des
 « Loix; & que, pour y parvenir,
 « les premiers Chinois jugèrent que
 « deux choses étoient nécessaires à
 « observer : sçavoir, les devoirs de
 « la Religion, & les règles du bon
 « gouvernement. »

Livre XIX, chap. 20, § 1.

Fourberie des Chinois. Chaque marchand a trois balances, dont deux sont fausses, pour tricher ses clients.

Voyages du Nord, tome VIII, p. 363*. *Voyages de Laurent Lange*.

« Non seulement dans les places
 « publiques, mais... dans les Bou-
 « tiques particulières, on trouve
 « communément trois sortes de poid :
 « une qui est légère, avec laquelle
 « le Marchand tasche de faire ses
 « paiements; une autre de poid fort,
 « par laquelle il reçoit les paie-
 « ments... & une troisième de poid
 « juste, pour ceux qui en sçavent
 « assez long pour ne se vouloir pas
 « laisser tromper. »

Livre XX, chap. 9, § 1.

« Les chinois gagnent mille pour
 « cent sur le sucre, et quelquefois
 « autant sur les retours. Les Hol-
 « landais font des profits à peu près
 « pareils. »

DU HALDE. *Histoire de la Chine*, tome II, p. 171*.

« Si des ports de la Chine, c'est-
 « à-dire de Canton, d'Emouy, ou de
 « Ning-Po, ils vont en droiture au
 « Japon, voici les marchandises
 « qu'ils y portent : ...de l'écorce
 « d'arecque, du sucre blanc, des
 « cuirs de buffle et de bœuf : ils
 « gagnent beaucoup sur le sucre, le
 « gain va quelquefois à mille pour

« cent... Enfin des draps d'Europe,
 « & des camelots dont l'on a un
 « prompt débit; mais comme les
 « Hollandois y en portent, les Chi-
 « nois ne s'en chargent guères, à
 « moins qu'ils ne puissent les ven-
 « dre au même prix, & ils assurent
 « qu'ils y gagnent cinquante pour
 « cent, ce qui fait voir combien le
 « profit des Hollandois doit être
 « considérable. »

Livre XX, chap. 9, § 2 (note).

Les Portugais firent des contrats avec plusieurs rois de l'Inde, d'après lesquels ils devaient seuls avoir le marché des épiceries.

PYRARD. *Voyages*, tome II, p. 218*.

« Or les Portugais s'estoient esta-
 « blis premièrement ès Indes, parti
 « par guerre en des endroits, &
 « parti par commerce & amitié en
 « d'autres, qui a esté le plus grand
 « moyen, car ils n'ont guere pris
 « de villes par force, comme ils ont
 « fait Goa & quelques autres. Ils
 « ont contracté donc paix & amitié
 « avec la plupart des Roys de
 « l'Inde... & par ces traittez ce
 « sont ainsi habitez avec eux de
 « leur consentement, en cette forme.
 « Que le trafic seroit seulement en-
 « tre ces Roys & les Portugais pour
 « ce qui est des épiceries & d'au-
 « tres marchandises requises par
 « deçà; & que nuls autres enne-
 « mis des Portugais n'y seroient
 « reçus. De sorte que ces Roys leur
 « ont promis de ne trafiquer, ni don-
 « ner retraite à nuls autres sans
 « leur consentement; & les Portu-
 « gais leur ont réciproquement pro-
 « mis d'enlever toutes leurs mar-
 « chandises, à un certain prix ac-
 « cordé entre eux pour chacune es-
 « pece, & de leur apporter de celles
 « de deçà qui leur sont plus néces-
 « saires, comme argent, draps, &
 « autres choses plus requises en-
 « tr'eux. »

Livre XX, chap. 22, § 2.

« Les lois qui ordonnent que cha-
« cun reste dans sa profession et la
« fasse passer à ses enfants ne
« sont et ne peuvent être utiles que
« dans les états despotiques, où
« personne ne peut ni ne doit avoir
« d'émulation. »

*Note. — Effectivement cela y
est souvent ainsi établi. »

Livre XXI, chap. 1, § 2.

L'Inde attire l'or et l'argent, qui
n'en ressortent plus une fois qu'ils y
sont entrés.

BERNIER. *Voyages*, tome II, pp.
37+38.

(Voir page 83).

« Tous ces Artisans viennent le
« matin à ces Karkanays [Ate-
« liers], y travaillent le long du
« jour, & s'en retournent le soir à
« leurs maisons, chacun coulant sa
« vie doucement sans aspirer plus
« haut que sa condition; car le Bro-
« deur fait son fils Brodeur; l'Or-
« fèvre le fait Orfèvre; comme le
« Médecin en ville le fait Méde-
« cin, & personne ne s'allie qu'avec
« des gens de son métier: cela
« s'observant religieusement, non
« seulement entre les Gentils qui y
« sont obligez par leur Loi, mais
« presque toujours entre les Maho-
« metans mêmes; d'où vient qu'on
« voit souvent de très-belles filles
« qui demeurent sans être mariées,
« passant leur temps comme elles
« peuvent, quoiqu'elles pûssent trou-
« ver de bons partis, si les parents
« vouloient ou pouvoient même les
« marier dans une autre famille qu'ils
« estiment moins noble que la
« leur. »

BERNIER. *Voyages*. Titre et tome II,
pp. 273-276.

Voir p. 83.

CLAUSTRE. *Histoire de Thamas
Kouli-Khan*, pp. 434-437.

« Il y a longtemps que l'on dit,
« que l'Indostan est l'abîme de tous
« les trésors de l'univers: tout l'or
« & tout l'argent que fourn't l'Amé-
« rique, après avoir circulé quel-
« que tems en Europe, vient abou-
« tir dans le Mogol pour n'en plus
« sortir. Les Indiens peuvent se
« passer aisément de toutes les pro-
« ductions du reste de la Terre: le
« sol de leur pays produit abon-

« damment en ris, en blé, en fruits
« tout ce qui est nécessaire à la vie ;
« l'industrie des habitans suffit pour
« fournir à toutes les commodités &
« à la plus grande opulence : joi-
« gnez-y encore ces riches dons de
« la nature, ces mines intarissables
« de diamans & de pierreries, ces
« productions immenses de soye,
« de coton, d'indigo, & vous trou-
« verez que les Indiens n'ont pas
« besoin du secours des autres Na-
« tions ; au lieu que l'on vient aux
« Indes de toutes les nations du
« monde, pour y chercher ce qui
« leur manque. Il s'ensuit de là
« que l'argent de l'Univers trouve
« mille voyes pour entrer dans l'In-
« dostan, & n'a presque aucune is-
« suë pour en sortir ; d'autant mieux
« que les denrées & marchandises
« que l'on y apporte des pays étran-
« gers ne se payent jamais qu'en
« échange de celles du pays ; &
« celles-ci au contraire dont il se
« fait infiniment plus de consumma-
« tion, ne s'acquièrent qu'avec de
« l'argent. Or cet argent, que de-
« vient-il ? Les Empereurs Mogols
« par je ne sçais quelle politique
« qui ne s'accorde guères avec leurs
« véritables intérêts, ont soin d'at-
« tirer à eux tout l'argent que pro-
« duit le commerce des Indes, pour
« l'amonceler & l'enfouir dans de
« vastes souterrains dont peu de
« gens ont connoissance & d'où ils
« ne le tirent presque jamais que
« dans les nécessités les plus urgen-
« tes : & encore préfèrent-ils alors
« d'accabler les peuples d'impôts,
« plutôt que de faire voir le jour à
« leurs trésors. A leur exemple les
« Grands font le même usage des
« richesses qu'ils ne consomment
« point ; les Peuples eux-mêmes

« confient aux sein de la Terre l'ar-
 « gent qu'ils ont pu amasser; à quoi
 « ils sont portés par une créance su-
 « perstitieuse, s'imaginant qu'après
 « la mort leurs ames repassent dans
 « d'autres corps, & qu'alors ils
 « trouveront au tems de leur indi-
 « gence une ressource dans les ri-
 « chesses qu'ils auront cachées.
 « Voilà donc à quoi aboutissent
 « toutes les peines que l'on prend
 « de tirer l'or & l'argent du sein de
 « la terre en Amérique, pour l'y
 « faire retourner en Asie. »

Livre XXI, chap. 6, § 6+7.

L'Oxus et le Jaxarte ont été dé-
 tournés, et ne vont plus à la mer.

Voyages du Nord, tome IV, pp.
 115, 116+119 et note, pp. 101
 + 102*.

Relation de Jenkinson.

Voir p. 109.

Livre XXI, chap. 8, § 3.

Les Persans n'ont point de com-
 merce maritime.

CHARDIN. *Voyages*, tome VI, pp.
 84+86.

Voir p. 50

Livre XXI, chap. II, § 2 (note).

La mer au-delà de Cervé n'est
 pas navigable, parce qu'elle est cou-
 verte d'herbes marines.

Recueil des Voyages... Tome I,
 p. 206*. (Edition de 1702). Des-
 cription des Iles Vertes, sur la
 côte sud-ouest de l'Afrique :

« Elles s'étendent depuis le Cap
 « Vert; dont peut-être il sera parlé
 « ailleurs ci-après, jusqu'à cent-
 « soixante lieües au large. Quel-
 « ques-uns croient que c'est à cau-
 « se du Cap qu'on leur a donné ce
 « nom. D'autres disent qu'on les a
 « nommées les Isles Vertes, parce
 « que la mer qui les environne est
 « toute remplie d'une certaine her-
 « be verte que les Portugais apel-
 « lent Sargalso, ou cresson, parce
 « qu'elle ressemble au cresson
 « aquatique. Cette herbe couvre
 « tellement la surface de l'eau
 « qu'on a de la peine à l'aperce-
 « voir, & les vaisseaux ne peuvent

Livre XXI, chap. 21, § 4.

Lois gênantes imposées aux princes indiens sur le commerce par les Portugais.

Livre XXI, chap. 21, § 21.

Le commerce intérieur de la Chine est plus grand que celui de toute l'Europe.

Livre XXI, chap. 22, § 5.

Les Indiens ne se servent de l'or que pour embellir leurs temples et leurs palais. Ils ne le recherchent donc pas avec avarice.

Ibid. Les Indiens ne savent pas employer le mercure pour tirer l'argent des mines.

Livre XXI, chap. 22, § 12.

Rendement des mines. Il faut qu'on puisse tirer plus de deux onces d'or sur cinquante quintaux de minerai, pour qu'une mine soit profitable.

« passer à travers que par un vent
« frais. »

PYRARD. *Voyages*, tome II, p. 218*.

Voir part. III, p. 246.

DU HALDE. *Histoire de la Chine*, tome II, p. 169*.

« Le commerce qui se fait dans
« l'intérieur de la Chine est si
« grand, que celui de l'Europe en-
« tière ne doit pas lui être compa-
« ré. »

GARCILASSO DE LA VEGA, tome I, vol. I, pp. 142+143.

Voir page 133.

FRÉZIER. *Relation du Voyage de la Mer du Sud*, p. 144.

Voir page 132.

FRÉZIER, *op. cit.*, p. 98.

« Suivant la qualité des minières
« & la richesse des veines, cinquante
« quintaux de minerai ou chaque
« caxon, donne quatre, cinq, & six
« onces d'or; quand il n'en donne
« que deux, le Mineur ne retire
« que ses frais, ce qui arrive assez
« souvent, mais aussi il est quelque-
« fois bien dédommagé quand il
« rencontre de bonnes veines, car
« les mines d'or sont de toutes les
« métalliques, les plus inégales: on
« poursuit une veine qui s'élargit,
« se rétrécit, semble même se per-
« dre, & cela dans un petit espace
« de terrain. Cette bizarrerie de la
« nature fait vivre les Mineurs dans
« l'espérance de trouver ce qu'ils
« appellent la Bourse, qui sont cer-
« tains bouts de veine si riches,

« qu'elles ont quelquefois enrichi
 « un homme tout d'un coup; c'est
 « aussi cette inégalité qui les ruine
 « souvent, d'où vient qu'il est plus
 « rare de voir un mineur d'or riche,
 « qu'un mineur d'argent ou d'autre
 « métal, quoiqu'il y ait moins de
 « frais à le tirer du minerai, com-
 « me nous le dirons dans la suite. »

Livre XXI, chap. 22, § 14 (note).

L'Europe reçoit du Brésil tous les
 ans pour deux millions sterling en or.

ANSON. *Voyage round the world*,
 p. 70*.

« The whole annual produce of
 « the Brazilian gold is near two mil-
 « lion sterling. »

Livre XXII, chap. 1, § 1.

Quand les Maures vont à Tom-
 bouctou troquer du sel contre de l'or,
 ils négocient par échange.

SHAW. *Voyage au Levant*, tome I,
 pp. 392 + 393.

Voir p. 66.

Livre XXII, chap. 2, § 4 (note).

A Alger, chaque père de famille
 a un trésor enterré.

LAUGIER DE TASSY. *Histoire du*
Royaume d'Alger, p. 117*.

« C'est un ancien usage, que
 « chaque Père de Famille, ou cha-
 « que Chef de Maison, ait un tré-
 « sor enterré. »

Livre XXII, chap. 6, § 1.

Après la conquête des Indes Oc-
 cidentales, les rentes, qui étaient au
 denier dix, tombèrent au denier
 vingt en Espagne.

GARCILASSO DE LA VEGA. *Histoire*
des Guerres Civiles... Tome I,
 vol. I, pp. 20 + 21*.

« Pour monter donc du plus bas
 « prix au plus haut des choses
 « qu'on fait valoir, & entre autre
 « des Possessions; ie dis qu'en
 « l'année 1560, l'argent qu'on don-
 « nait pour la faire profiter se mon-
 « toit à 10 000 maravédis pour
 « 1 000 de rente, & que néant-
 « moins on n'a pas trouvé depuis
 « que ce fut une mauvaise Police
 « de le hausser iusques à 14 000 le
 « milier. A quoy i'adjoute, que
 « cette année ceux à qui l'on veut
 « donner de l'argent à profit, s'il
 « y en a quantité, encore faut-il

Livre XXII, chap. 19, § 5.

« La loi de Mahomet confond
« l'usure avec le prêt à intérêt.
« L'usure augmente dans les pays
« Mahométans à proportion de la
« sévérité de la défense : le prêteur
« s'indemnise du péril de la con-
« travention.

« Dans ces pays d'Orient, la plu-
« part des hommes n'ont rien d'as-
« sure ; il n'y a presque point de
« rapport entre la possession ac-
« tuelle d'une somme et l'esperance
« de la ravoir après l'avoir prêté :
« l'usure y augmente donc à pro-
« portion du péril de l'insolvabi-
« lité. »

Livre XXIII, chap. 4, § 1.

En Formose, quand un homme se
marie, il entre dans la famille de
sa femme.

« qu'il soit bien assigné ; refusent de
« le recevoir autrement qu'à 20 000
« le millier. »

CHARDIN. *Voyages*, tome IV, p.
268.

« Un autre obstacle qu'il y a par-
« mi les Mahométans à l'avance-
« ment du Commerce, c'est que
« leur Religion, interdisant l'usure,
« n'admet point la différence entre
« l'usure & l'intérêt. »

Ibid., tome VI, p. 305.

« Ce qu'il y a de fort mal réglé
« dans leur police, c'est ce qui re-
« garde la matière de l'usure ou de
« l'intérêt. On ne la permet pas
« dans la Religion Mahométane,
« qui a réglé sa police à cet égard
« sur celle des Juifs, & qui l'a éta-
« blie encore plus severement, en
« défendant de prêter à l'intérêt à
« l'Etranger, aussi bien qu'à son
« prochain... Bien loin que ce rè-
« glement soulage le pauvre peuple,
« il l'accable au contraire ; car il a
« produit une autre sorte d'usure
« très onéreuse... L'intérêt courant
« est d'un pour cent par mois parmi
« les Marchands ; les gens de la
« moindre sorte en payent deux cou-
« ramment. »

DU HALDE. *Histoire de la Chine*,
tome I, p. 165*.

« Lorsqu'un jeune homme veut se
« marier, & qu'il a trouvé une fille
« qui lui agréé, il va plusieurs jours
« de suite avec un instrument de
« musique à sa porte : si la fille est
« contente, elle sort & va joindre
« celui qui la recherche : ils con-
« viennent ensemble de leurs arti-
« cles, ensuite ils en donnent avis à
« leurs pères & à leurs mères. Ceux-
« ci préparent le festin des nœces

« qui se fait dans la maison de la
 « fille, où le jeune homme reste
 « sans retourner désormais chez son
 « père. Dès-lors le jeune homme re-
 « garde la maison de son beau-
 « père comme la sienne propre, &
 « il en est le soutien ; & la maison
 « de son propre père n'est plus à
 « son égard, que ce qu'elle est à
 « l'égard des filles en Europe, qui
 « quittent la maison paternelle, pour
 « aller demeurer avec leur époux.
 « Aussi ne mettent-ils point leur
 « bonheur à avoir des enfans mâles,
 « ils n'aspirent qu'à avoir des filles,
 « lesquelles leur procurent des gen-
 « dres, qui deviennent l'appui de
 « leur vieillesse. »

Livre XXIII, chap. 5, § 1+2.

« Quelquefois les lois et la reli-
 « gion ont établi plusieurs sortes de
 « conjonctions civiles ; et cela est
 « ainsi chez les Mahométans, où il
 « y a divers ordres de femmes,
 « dont les enfans se reconnaissent
 « par la naissance dans la maison,
 « ou par des contrats civils, ou mê-
 « me par l'esclavage de la mère et
 « la reconnaissance subséquente du
 « père.

« Il serait contre la raison que la
 « loi flétrit dans les enfans ce
 « qu'elle a approuvé dans le père :
 « tous ces enfans y doivent donc
 « succéder, à moins que quelque
 « raison particulière ne s'y oppose,
 « comme au Japon, où il n'y a que
 « les enfans de la femme donnée
 « par l'empereur qui succèdent. La
 « politique y exige que les biens
 « que l'empereur donne ne soient
 « pas trop partagés, parce qu'ils
 « sont soumis à un service, comme
 « étaient autrefois nos fiefs. »

Recueil des Voyages qui ont servi...

Recueil V, part. 2, p. 406.

Voyage de Hagenaar.

« C'est l'Empereur qui ordonne
 « & qui fait tous les mariages des
 « Grands. La femme qu'ils reçoivent
 « de sa main est celle qu'ils
 « chérissent le plus. Ils font même
 « bâtir des palais exprès pour la re-
 « cevoir. Ils lui donnent à son ser-
 « vice quantité de femmes, quelque-
 « fois jusqu'à 200, selon les reve-
 « nus qu'ils possèdent...

« Ce sont les enfans de la femme
 « qui a été donnée par l'Empereur,
 « qui succèdent aux Seigneuries
 « que le père a possédées. Si elle
 « est stérile, ou qu'elle n'ait point
 « d'enfans mâles, le Roïaume, ou
 « les Seigneuries sont ordinaire-
 « ment données à un autre Sei-
 « gneur. »

Livre XXIII, chap. 5, § 3.

Le respect filial, en Chine, est dû par les enfans à la première femme de leur père, et non pas à leur mère naturelle; ils sont censés appartenir à la première femme.

Livre XXIII, chap. 5, § 4 (note).

On distingue les femmes en grandes et petites, en Chine; mais cette distinction n'existe point entre les enfans.

Livre XXIII, chap. 7, § 4.

Pour augmenter le nombre de gens qui paient le tribut aux Espagnols dans les Indes, tous les Indiens mâles doivent se marier à quatorze ans, et les filles à treize ans. On se fonde sur un canon qui dit que la malice peut suppléer à l'âge. Gage a vu faire un dénombrement des Indiens pour faire exécuter cette loi.

DU HALDE. *Description de la Chine*, tome II, p. 121*.

« Ces secondes femmes vivent
« dans une entière dépendance de
« la femme légitime; elles la servent, & la respectent comme la
« seule Maîtresse de la maison. Les
« enfans qui naissent d'une Concubine, sont censez appartenir aussi
« à la véritable femme, & parmi
« les Chinois ont également part à
« la succession: ce n'est qu'à celle-
« ci qu'ils donnent le nom de mère,
« & si celle dont ils ont reçu le
« jour vient à mourir, ils ne sont
« pas absolument obligez de porter
« le deuil durant trois ans, ni de
« s'absenter des examens, ni de
« quitter leurs Charges & leurs
« Gouvernemens, comme c'est l'u-
« sage à la mort de leur père, & de
« la femme légitime, bien qu'elle
« ne soit pas leur mère. »

Ibid., tome III, p. 140*.

« On distingue les femmes en
« grandes & petites, c'est-à-dire,
« en légitimes, & en celles qui ne
« le sont pas. Mais il n'y a point
« une pareille distinction entre les
« enfans. C'est la grande doctrine
« de l'Empire. »

GAGE. *A New Survey of the West Indies*, p. 153*.

« The President of Guatemala,
« the judges of that Chancery, the
« Governours and High justices of
« other parts of the Countrey, that
« they may advance and enrich
« their meniall servants, make the
« poor Indians the subject of their
« bountifullnesse towards such. So-
« me have offices to visit as often
« as they please their towns, and so
« see what every Indian hath sow-

« ed of Maiz, for the maintenance
« of his wife and children; others
« visite them to see what fowles
« they Keep for the good and store
« of the Countrey: ...others have
« commission to number the Fami-
« lies and Inhabitants of the seve-
« rall towns, to see how they in-
« crease, that their Tribute may not
« decrease, but still be raised. And
« all this, those officers do never
« perform but so, that for their
« pains they must have from every
« Indian an allowance to bear their
« Charges... When they come to
« number the Towns, they call by
« list every Indian and cause his
« children, sonnes and daughters to
« be brought before them, to see if
« they be fit to be married; and if
« they be of growth and age, and
« be not married, the fathers are
« threatened for Keeping them un-
« married, and as idle lives the
« Town [*sic*] without paying tri-
« bute; and according to the num-
« ber of the sonnes and daughters
« that are marriageable, the Fathers
« tribute is raised and increased,
« untill they provide husbands and
« wives for their sons and daugh-
« ters, who as soon as they are mar-
« ried are charges with tribute;
« which that it may increase, they
« will suffer none above fifteen
« yeers of age to live unmarried,
« Nay the set time of age of mar-
« riage appointed for the Indians,
« is at fourteen years for the man,
« and thirteen for the woman, al-
« leadging that they are sooner ripe
« for the fruit of Wedlock, and
« sooner ripe in Knowledge and
« malice, and strength for work and
« service, then are any other peo-
« ple. Nay sometimes they force

« them to marry who are scarce
 « twelve and thirteen years of age,
 « if they find them well limbed and
 « strong in body, explicating a
 « point of one of Romes Canons,
 « which alloweth fourteen and fif-
 « teen years, « nisi malitia sup-
 « pleat cetatem ». Whem I my self
 « lived in Pinolo, that town by
 « order of Don Juan de Gusman,
 « (a great Gentleman of Guatemala,
 « to whom it belonged) was num-
 « bered, and lasted a full week,
 « and in that space was commanded
 « to joyn in marriage neer twenty
 « couple... But it was a Shame to
 « see how young some were that at
 « that time were forced to marria-
 « ge... In this manner even in the
 « most free act of the will, (which
 « ought to be in marriage) are those
 « poor Indians forced and made
 « slaves by the Spaniards, to sup-
 « ply with tribute the Want of their
 « purses, and the meannesse of
 « their Estates. »

Livre XXIII, chap. 11, § 3.

Les femmes de l'Amérique se fai-
 saient avorter pour que leurs enfants
 n'eussent pas des maîtres aussi cruels
 que les Espagnols.

Ibid. p. 79*.

Jamaica : « This Island was once
 « very populous, and now is almost
 « destitute of Indians; for the
 « Spaniards have slain in it more
 « the [*sic*] 60,000; in so much
 « that women as well here as on
 « the continent did kill their chil-
 « dren before they had given them
 « life, that the issues of their bodies
 « might not serve so cruell a na-
 « tion. »

Livre XXIII, chap. 12, § 1 (note).

Au Japon, il naît plus de filles
 que de garçons. Voyez le dénom-
 brement de Méaco, dans le livre
 de Kämpfer.

KÄMPFER. *Histoire du Japon*, vol.
 I, tome II, chap. 5. p. 308*.

Population de Méaco : « Ce qui
 « fait en tout 405.643 (sans y com-
 « prendre la Cour du Dairi) dont
 « 182.070 étoient mâles, & 223.572
 « femelles. »

Livre XXIII, chap. 12, § 2.

Au Bantam, il y a dix filles pour un garçon.

Livre XXIII, chap. 13.

En Chine, l'on ne vit presque que de poisson.

Livre XXIII, chap. 14, § 4.

« La terre, qui est employée ailleurs à la nourriture des animaux, y sert immédiatement à la subsistance des hommes; le travail que font ailleurs les animaux est fait là par les hommes, et la culture des terres devient pour les hommes une immense manufacture. »

Livre XXIII, ch. 16, § 1.

Au Tonkin, le pays est trop peuplé. La terre ne peut les nourrir. Donc, les pères vendent leurs enfants, et les exposent.

Recueil de Voyages qui ont servi.

Tome I, part. 2, p. 343*.

Voir part. III, p. 220.

DU HALDE. *Description de la Chine*, tome II, pp. 139 seq.*

« Les Rivières, les Lacs, les Étangs, & même les Canaux dont toute la Chine est arrosée, sont remplis de toute sorte de poissons. On en trouve un grand nombre jusque dans les fosses, qu'ils ont soin de pratiquer au milieu des campagnes, pour y conserver de l'eau, dont le ris a un continuel besoin. »...

« On le vend à très-vil prix [un poisson qui ressemble à la morue], quoique les Marchands ne puissent l'aller chercher sans beaucoup de frais.. » etc., etc.

Ibid. tome I, p. 71.

« Le Peuple est si nombreux, que ce sont les hommes qui d'ordinaire servent de bêtes de charge, soit pour porter les fardeaux, soit pour porter les hommes mêmes. La terre, quoique très-fertile & bien cultivée, ne peut pas nourrir tout ensemble & les hommes & les animaux. »

DAMPIER. *Voyages*, tome III, pp. 44 + 45. + p. 55.*

P. 44. « Le Royaume de Tonkin est extrêmement peuplé, étant rempli d'un grand nombre de petites Villes ou de Villages. »

P. 45. « Ils sont aussi laborieux & diligents dans leurs professions. Mais le Pais étant extrêmement peuplé; il y en a beaucoup de fort pauvres, faute de trouver de quoi s'occuper. »

P. 55. « Mais lorsque le tems de-

« vient ensuite mauvais, c'est alors
 « que le mari se voit obligé de ven-
 « dre femme & enfans, afin d'ache-
 « ter du Ris, pour vivre lui-même. »

Livre XXIII, ch. 16, § 1.

Les voyageurs Arabes dont Renaudot a publié la relation, attribuent ceci à la doctrine de la métempsycose.

RENAUDOT : *Anciennes Relations des Indes et de la Chine*, pp. 166 + 167.*

« C'est par cette opinion de la
 « Métempsycose, qu'ils [*les Chi-
 « nois*] tuent souvent leurs enfans,
 « lors qu'ils ne les peuvent nourrir :
 « & mesme qu'ils se tuent si facile-
 « ment. »

Livre XXIII, ch. 16, § 2.

A Formose, la religion ne permet pas aux femmes de mettre des enfans au monde avant qu'elles n'aient trente-cinq ans : avant cet âge, la prêtresse leur foule le ventre, et les fait avorter.

Recueil des Voyages qui ont servi...
 tome V, p. 96 + 97.* (Edition de 1706). Récit de Candidius.

« D'abord que les femmes sont
 « mariées elles ne mettent point
 « d'enfans au monde : il faut pour
 « cela qu'elles aient au-moins 35.
 « ou 37. ans. Quand elles sont gros-
 « ses, leurs Prêtresses vont leur fou-
 « ler le ventre, avec les piés s'il le
 « faut, & les font avorter avec au-
 « tant ou plus de douleur qu'elles
 « n'en souffriroient en accouchant...

« Elles ne commettent cet excès
 « que parce-que c'est un point de
 « Religion que leurs Prêtresses veu-
 « lent qui soit observé. »

Livre XXIII, ch. 17, § 6.

« Les Sauvages du Canada font
 « brûler leurs prisonniers; mais, lors-
 « qu'ils ont des cabanes vides à
 « leur donner, ils les reconnaissent
 « de leur nation. »

Lettres Edifiantes. Recueil XXIII,
 p. 243. *Lettre du P. Rasle*.

ou : CHARLEVOIX. *Histoire et Description Générale de la Nouvelle-France*, tome V, pp. 361-362.

ou : LAFITAU : *Mœurs des Sauvages Américains*, tome II, pp. 305-310.

Voir p. 117.

Livre XXIII, ch. 21, § 34.

Les principes de la religion encouragent les Guèbres à la propagation de leur race.

CHARDIN. *Voyages*, tome IX, p. 135.

« Leurs Prêtres leur enseignent
 « que la plus vertueuse action c'est

« d'engendrer des Enfants, & après
 « de cultiver une terre qui seroit en
 « friche, de planter un arbre, soit
 « fruitier, soit autre. »

Livre XXIII, ch. 29, § 4.

Aureng-Zeb veut rendre son royaume si riche, qu'il n'ait pas besoin d'hôpitaux.

CHARDIN. *Ibid*, tome VIII, p. 86.*

« Sur ce même sujet on raporte
 « d'Aureng-Zeib le Grand Mogol,
 « encore à present régnant, que
 « quelqu'un lui aiant représenté
 « qu'il devoit fonder des Hôpitaux
 « dans son Empire : « Non » dit-il
 « il n'en est pas de besoin, car
 « je rendrai mon Empire si heureux
 « qu'il ne s'y verra point de men-
 « dians. »

Livre XXIV, ch. 3, § 5.

Le prince héritier d'Ethiopie jouit d'une principauté, et donne aux autres sujets l'exemple de l'amour et de l'obéissance. Les enfants du roi de Sennaar sont enfermés, et, à l'accession du roi, tous ses frères sont égorgés.

Lettres Edifiantes. Recueil IV, pp. 290-291. *Relation de M. Poncet*.*

« Lorsque le roi de Sennar est
 « mort, le grand Conseil s'assem-
 « ble; & par une coustume égale-
 « ment barbare & detestable, fait
 « égorger tous les freres du Prince,
 « qui doit monter sur le trosne. Le
 « Prince Gorech, qui est demeuré
 « incennu jusqu'à la mort du Roy
 « son frere, eut le bonheur d'estre
 « soustrait par sa nourrice à la
 « cruauté de ce terrible Conseil. »

Ibid, pp. 397-399.

Exemples de l'amour et de l'obéissance du prince héritier d'Ethiopie envers son père :

« L'Empereur son père estant un
 « jour tombé dans une embuscade
 « des ennemis, le jeune Prince ac-
 « courut à toute bride à son secours,
 « se jetta au milieu de la meslée,
 « les chargea de tous costez & fit
 « des actions d'une si grande valeur,
 « qu'il sauva la vie à son père au
 « péril de la sienne. »

[L'Empereur avoit coutume de se

déguiser et de disparaître de la cour de temps en temps. Une fois qu'il resta longtemps sans reparaître, des courtisans voulurent persuader l'héritier, le prince Basile, de monter sur le trône. Celui-ci dit qu'il ne le ferait que quand il aurait vu le corps de son père mort.. L'Empereur reparut peu de temps après.]

« Le présomptif héritier de l'Empire, a une Principauté qui est attachée à sa personne. »

Livre XXIV, ch. 8, § 2.

« Les points principaux de la religion de ceux de Pégu sont de ne point tuer, de ne point voler, d'éviter l'impudicité, de ne faire aucun déplaisir à son prochain, de lui faire au contraire tout le bien qu'on peut. Avec cela, ils croient qu'on se sauvera dans quelque religion que ce soit : ce qui fait que ces peuples, quoique fiers et pauvres, ont de la douceur et de la compassion pour les malheureux. »

Recueil de Voyages qui ont Servi... tome III, pp. 66 + 67.* (Edition de 1705).

II. *Voyage de Van der Hagen. Récit de Gaspar Balbi.* Prêtres au Pégu :

« Les points qu'ils ont coutume de traiter dans leurs discours publics, sont de ne tuer point, de ne prendre à personne ce qui lui appartient, de ne point dérober, d'éviter l'impudicité, de ne faire aucun tort & de ne rendre aucun déplaisir à son prochain.

« Un des points de doctrine parmi les Peguans est, que tous ceux qui ne font tort à personne, mais qui au contraire rendent à leurs prochains tous les bons offices qu'ils peuvent, seront sauvés, de quelque Religion & croyance qu'ils soient. C'est pourquoi ils ne se mettent point en peine de voir quelques-uns de leurs gens embrasser la Religion Chrétienne, & se faire bâtiser.

« Ainsi quoique le peuple soit hautain & hardi, aussi bien que pauvre, il ne laisse pas d'être d'un esprit doux & amiable, comme l'éprouvent ceux qui voia-

« gent, & qui se trouvent quelque-
« fois n'avoir pas de quoi vivre :
« car ils sont assistez avec beaucoup
« de soin & de charité. »

Livre XXIV, chap. 11, § 2.

Les Mahométans prient cinq fois par jour, et par un acte qu'ils font, jettent derrière eux avant de prier les choses de ce monde.

CHARDIN. *Voyages*, tome VII, p. 248.

THÉVENOT. *Voyage du Levant*, pp. 93 + 94.
Voir p. 48.

Livre XXIV, chap. II, § 4.

La religion des Guèbres rendit autrefois le royaume de Perse florissant, tandis que la religion Mahométane le détruit.

CHARDIN. *Voyages*, tome IV, pp. 24-25.

Voir pp. 50 + 51.

Ibid, tome IX, pp. 135-136.

« Ils regardent l'Agriculture, non
« seulement comme une Profession
« belle & innocente, mais aussi
« comme méritoire & noble, & ils
« croient que c'est-là la première
« de toutes les Vacations, celle
« pour qui le Dieu Souverain, &
« les Dieux Inférieurs, comme ils
« parlent, ont le plus de complai-
« sance & qu'ils récompensent le
« plus largement. Cette opinion
« tournée en créance parmi eux,
« fait qu'il se portent naturellement
« à travailler à la terre, & qu'ils s'y
« exercent le plus; leurs Prêtres leur
« enseignant que la plus vertueuse
« action c'est d'engendrer des En-
« fans, & après de cultiver une
« terre qui seroit en friche, de plan-
« ter un arbre, soit fruitier, soit au-
« tre. J'ai fait cent fois réflexion sur
« ce que ces bonnes gens me di-
« soient sur ce sujet, en considérant
« d'un côté la sécheresse & la sté-
« rilité présente de la Perse en ge-
« neral, combien peu elle est peu-
« plée, combien est médiocre l'a-
« bondance d'un si vaste Empire,
« & me souvenant d'ailleurs de ce

« que les Anciennes Histoires ra-
 « content de sa puissance, de sa fer-
 « tilité, & de son grand peuple; car
 « enfin il n'y a rien de plus éloigné
 « de la vraisemblance, ni rien qui
 « s'accorde moins que ce qu'on dit
 « qu'étoit autrefois la Perse, & ce
 « qu'on voit qu'elle est aujourd'hui.
 « J'ai fait, dis-je, cent fois réflexion
 « sur un si étrange changement, et
 « il m'est venu en pensée, que cela
 « venait premierement de ce que les
 « anciens habitants de la Perse
 « étoient robustes, laborieux & ap-
 « pliquez; au lieu que ces nouveaux
 « habitants sont faineants, volup-
 « tueux & spéculatifs. Seconde-
 « ment, de ce que ces premiers se
 « faisoient une Religion de l'Agric-
 « culture, & qu'ils croyoient que
 « c'étoit servir Dieu que de labou-
 « rer, au lieu que les derniers ont
 « des principes qui les portent au
 « mépris de l'activité, qui les jet-
 « tent dans la volupté, & qui les
 « éloignent du travail; car ils disent
 « que la vie étant si courte, si in-
 « certaine, & si changeante, il faut
 « s'y comporter comme dans un Pais
 « de conquête, ou dans un quartier
 « d'Hyver, c'est-à-dire qu'il en faut
 « tirer ce qu'on peut, sans se sou-
 « cier de ce qu'elle pourroit deve-
 « nir. »

Livre XXIV, chap. 14, § 2.

« Au Japon, la religion domi-
 « nante n'ayant presque point de
 « dogmes, et ne proposant point de
 « paradis ni d'enfer, les lois, pour
 « y suppléer, ont été faites avec
 « une sévérité et exécutées avec
 « une ponctualité extraordinaires. »

[KAMPFER. *Op. cit.*, Vol. II, tome
 III, ch. 1, pp. 14 + 16.

« D'ailleurs, leurs Theologiens ne
 « trouvent rien ni dans leurs Livres
 « sacrez, ni dans la tradition, qui
 « puisse donner quelque satisfaction
 « aux personnes curieuses, sur la na-
 « ture & l'essence de leurs Dieux,
 « sur leur pouvoir & leur gouverne-
 « ment, sur l'état futur des Ames,
 « & sur de semblables points fon-

« damentaux, qui sont le sujet des
 « autres systèmes de théologie
 « Payenne...

« Ils croient qu'après que les
 « Ames sont sorties des corps, elles
 « vont dans un lieu où elles sont
 « heureuses, & qui est situé immé-
 « diatement au dessous du trente-
 « troisième Ciel, la demeure de
 « leurs Dieux; & à cause de cela,
 « ils l'appellent Takamamosakra,
 « c'est-à-dire, les Champs hauts &
 « sous-celestes; que les Ames de
 « ceux qui ont bien vécu dans ce
 « Monde y sont d'abord reçues;
 « mais qu'il n'est pas permis à cel-
 « les des mechans & des impies d'y
 « entrer, & qu'elles sont condam-
 « nées à être errantes aussi long-
 « tems qu'il faut pour expier leurs
 « crimes. C'est là toute l'idée qu'ils
 « ont d'un état de bonheur futur.
 « Ils se bornent à ces Champs Ely-
 « sées, à ces lieux heureux; & ne
 « croient point d'Enfer, point de
 « lieu de Tourmens, point de tene-
 « bres épaisses, point d'état mal-
 « heureux pour les Ames dans la
 « vie à venir. »]

Livre XXIV, ch. 14, § 6.

« Ainsi les Tartares de Gengis
 « Kan, chez lesquels c'était un
 « péché et même un crime capital
 « de mettre le couteau dans le feu,
 « de s'appuyer contre un fouet, de
 « battre un cheval avec sa bride, de
 « rompre un os avec un autre, ne
 « croyaient pas qu'il y eût de péché
 « à violer la foi, à ravir le bien
 « d'autrui, à faire injure à un hom-
 « me, à le tuer. »

Voyages du Nord. Recueil VII, pp.
 339 + 340.* *Relation de Jean du*
Plan Carpin.

« Bien qu'ils n'aient aucune loi
 « pour ce qui est de la justice, ou
 « pour se garder du péché; ils ont
 « toutefois quelques traditions des
 « choses qu'ils tiennent pour péché.
 « selon qu'eux mêmes & leurs an-
 « cêtres se le sont imaginez : comme
 « de mettre un couteau dans le feu,
 « ou d'en toucher le feu si peu que
 « ce soit; ou de tirer la chair du pot
 « bouillant, avec le couteau, & de
 « de fendre du bois près du feu
 « avec une coignée : car ils croient

« qu'on doit faire au feu un sacri-
 « fice de telles gens : de s'appuyer
 « contre un foïet, dont on fait aller
 « les chevaux : car ils n'usent point
 « d'éperons : de toucher des flè-
 « ches avec ces foïets-là : Prendre
 « ou tuer de jeunes oiseaux, & de
 « leurs petits : Battre un cheval avec
 « sa bride : Rompre un os avec un
 « autre :... Si tout cela se fait de
 « propos délibéré, on est mis à
 « mort...

« Mais de tuer les hommes, d'en-
 « vahir les pays d'autrui, de faire
 « injure & tort aux autres, bref de
 « contrevenir aux Commandemens
 « de Dieu, ils n'en font aucune con-
 « science, & ne tiennent point cela
 « à péché. »

Livre XXIV, ch. 14, § 7.

« Ceux de Formose croient une
 « espèce d'enfer; mais c'est pour
 « punir ceux qui ont manqué d'aller
 « nus en certaine saison, qui ont mis
 « des vêtements de toile et non pas
 « de soie, qui ont été chercher des
 « huîtres, qui ont agi sans consulter
 « le chant des oiseaux : aussi ne re-
 « gardent-ils point comme péchés
 « l'ivrognerie et le dérèglement avec
 « les femmes; ils croient même que
 « les débauches de leurs enfants
 « sont agréables à leurs Dieux. »

Recueil de Voyages qui ont Servi...,
 tome V, pp. 103-105.* (Edition
 de 1706).

*Voyage de Rechteren. Récit de
 Candidius.*

« Ils croient qu'il y aura des pei-
 « nes & des récompenses pour les
 « ames après la mort, & les vieil-
 « lards en discourent amplement en-
 « tre eux. Ils disent que les ames de
 « ceux qui n'auront pas bien vécu,
 « seront précipitées dans une fosse
 « pleine d'ordures, où elles seront
 « extrêmement tourmentées : au-lieu
 « que les ames des gens vertueux,
 « passeront par dessus la fosse, &
 « s'en iront dans un lieu agréable
 « mener une vie douce & glorieuse.

« Les péchés qui acquièrent aux
 « hommes la qualité de méchants, &
 « pour lesquels il faut qu'ils sou-
 « frent ces peines, ne sont pas des
 « transgressions de quelques-unes
 « des Dix Commandemens de la
 « Loi de Dieu... C'est d'avoir
 « manqué d'aller nuds en de certai-

« nes saisons : c'est d'avoir porté,
 « dans les saisons permises, des
 « morceaux de vêtemens de soie, &
 « non pas de toile; d'avoir mis au
 « monde des enfans avant l'âge de
 « 35. à 38. ans; d'avoir outrepassé
 « la défense d'aller chercher des
 « huitres dans de certains tems,
 « celle d'être sortis, ou d'avoir en-
 « trepris quelque chose, sans avoir
 « observé le chant des oiseaux &
 « une infinité d'autres extravagances
 « qu'il seroit trop ennuyeux de ra-
 « porter ici...

« Pour l'ivrognerie, il s'en faut
 « beaucoup qu'ils ne l'envisagent
 « comme un péché. C'est un plaisir
 « à quoi les hommes & les femmes
 « s'abandonnent de tout leur cœur,
 « ne le regardant que comme une
 « réjouissance. La paillardise &
 « l'adultère ne sont pas non-plus
 « rangez au nombre des crimes:...

« Mais bien-loin de s'abstenir de
 « ce crime, par principe de cons-
 « cience, chacun me disoit, lorsque
 « je leur en représentois l'horreur,
 « qu'ils n'en croioient rien, & qu'ils
 « savoient même que c'étoit une
 « chose agréable à leurs Dieux. Ce-
 « la est si certain qu'encore que les
 « pères & mères sachent que leurs
 « enfans aient de mauvais commer-
 « ces, ils n'en font que rire, pourvu
 « que la chose ne soit pas publique,
 « & qu'il ne puisse leur en arriver
 « de mal à certains égards. »

Livre XXIV, chap. 14, § 8.

Les Indiens croient que le Gange est une rivière qui sanctifie : que ceux qui meurent sur ses bords vont directement au paradis; on y jette les cendres des morts qui en vivaient éloignés, pour obtenir ces bénéfices.

Lettres Edifiantes. Recueil XV, p. 13*. *Lettre du P. Bouchet.*

« A entendre les Indiens, le Gan-
 « ge est une riviere sainte, dont la
 « vertu propre est d'effacer les pé-
 « chez. Ceux qui sont assez heureux
 « que de mourir sur ses bords, non
 « seulement sont exempts des pei-

« nes que mérite une vie criminelle
 « mais ils sont admis dans une Ré-
 « gion délicieuse où ils demeurent
 « jusqu'à une nouvelle renaissance.
 « C'est pour cette raison qu'on jette
 « tant de cadavres dans le Gange,
 « que les malades se font porter sur
 « ses bords, que d'autres qui en
 « sont trop éloignez, renferment
 « avec soin dans des urnes les cen-
 « dres des cadavres qu'ils ont brus-
 « lez, & les envoient jeter dans le
 « fleuve. »

Livre XXIV, chap. 16, § 2.

« Au Japon, on laisse toujours en
 « paix la ville de Méaco, qui est une
 « ville sainte. »

Recueil des Voyages qui ont servi...

Tome IV, pp. 132 + 133*. (Édition de 1705).

« Jamais, quand il survient des
 « guerres, on n'attaque Miaco ni de
 « part ni d'autre, on la laisse com-
 « me une place neutre, pour n'en
 « pas ruiner le commerce; ce qui la
 « rend extrêmement florissante. »

Livre XXIV, chap. 16, § 4.

Chez les Arabes, il y a une trêve
 de quatre mois par an; toute hosti-
 lité à cette époque serait une impiété.

PRIDEAUX. *Vie de Mahomet*, pp.
 129 + 130*

« C'étoit une coutume pratiquée
 « dans toute l'Arabie, d'observer
 « la trêve quatre mois l'année, sa-
 « voir en ceux de Moharram, de
 « Rajeb, de Dulkaada, & de Du-
 « haghâ, c'est-à-dire le premier, le
 « septième, le onzième & le dou-
 « zième de l'année. Ces quatres mois
 « avoient été si sacrez jusqu'alors,
 « que quelque haineux que soient
 « naturellement ces peuples, ils met-
 « toient les armes bas, dès que ce
 « tems approchoit, & rentroient
 « dans un mutuel commerce, comme
 « s'il n'eût souffert aucune interrup-
 « tion. Ils pousoient même si loin
 « le respect dû à ces mois privilé-
 « giez, qu'un homme y rencon-
 « trant le meurtrier de son Pere ou
 « de son frere s'abstenoit de luy

« nuire, quelque vif ressentiment
« qu'il eût de l'outrage reçu. »

Livre XXIV, chap. 17, § 3.

Chez les Malais, celui qui a tué quelqu'un, sûr d'être assassiné par les parents du mort, s'abandonne à sa fureur et tue tous ceux qu'il rencontre.

Recueil des Voyages qui ont servi...

Tome I, partie 2, p. 354*. (Edition de 1710).

« Les habitans de Java sont natu-
« rellement infidèles, malins &
« meurtriers, n'épargnant personne
« quand ils en peuvent avoir le des-
« sus. Lorsque deux hommes se
« sont battus, & qu'un d'entre eux a
« été tué, celui qui est demeuré vi-
« vant, sachant qu'il faut de né-
« cessité qu'il soit défait, s'aban-
« donne à sa fureur, & perce à
« droit [sic] & à gauche tout ce qui
« se trouve en son chemin, même
« les enfans pendans au sein de leurs
« mères: jusques-à-ce que le peu-
« ple s'étant atroupé ait pû le sai-
« sir, & le livrer entre les mains de
« la justice. Mais il arrive rarement
« qu'on le puisse saisir en vie, par
« la fraïeur où l'on est d'en être
« poignardé: si bien que le plus
« souvent il est à son tour percé de
« coups. »

Livre XXIV, chap. 17 (note sur § 3).

Certaines religions rendent les peuples cruels. Voir ce que le Comte de Forbin dit sur les Macassars.

FORBIN. *Mémoires*. Tome I, pp. 178+179*.

« J'étais si frappé de tout ce que
« j'avois vû faire à ces Hommes,
« que me paroissoient si différens
« de tous les autres, que je souhai-
« tai d'apprendre d'où pouvoit venir
« à ces Peuples tant de courage, ou
« pour mieux dire tant de férocité.
« Des Portugais qui demeuroient
« dans les Indes depuis l'enfance,
« & que je questionnai sur ce point,
« me dirent que ces Peuples étoient
« Habitans de l'Isle de Calebos, ou
« Macassar, qu'ils étoient Mahome-
« tans schismatiques, & très-supers-
« titieux: que leurs Prêtres leur

« donnoient des Lettres écrites en
 « caracteres magiques, qu'ils leur
 « attachoient eux-mêmes au bras, en
 « les assurant que tant qu'ils les
 « porteroient sur eux, ils seroient
 « invulnérables.

« Qu'un point particulier de leur
 « créance ne contribuoit pas peu à
 « les rendre cruels, & intrépides. Ce
 « point consiste à être fortement
 « persuadé, que tous ceux qu'ils
 « pourront tuer sur la terre, hors les
 « Mahometans, seront tout autant
 « d'Esclaves qui les serviront dans
 « l'autre monde. Enfin ils ajoutè-
 « rent qu'on leur imprimoit si for-
 « tement dès l'enfance ce qu'on
 « appelle le point d'honneur, qui se
 « réduit parmi eux à ne se rendre
 « jamais, qu'il étoit encore hors
 « d'exemple qu'un seul y eût con-
 « trevenu. »

Livre XXIV, chap. 19, § 2, note)

Citation d'un philosophe chinois
 sur la métempsyrose.

Livre XXIV, ch. 19, § 3.

Au Japon, les esclaves se tuent
 quand leur maître meurt.

DU HALDE. *Description de la Chine*,
 tome III, pp. 51 + 52.*

Voir partie 2, pp. 163 + 164.

*Recueil des Voyages qui ont Ser-
 vi...*, tome V, partie 2, p. 415*.
Voyage de Hagenaar.

« Lorsqu'un Seigneur vient à mou-
 « rir, on voit 10. 20. ou 30. de ses
 « sujets & domestiques, à-proportion
 « du nombre qu'ils en ont, qui se
 « fendent le ventre, & meurent avec
 « lui. »

Livre XXIV, ch. 23, § 5.

Les divertissemens varient selon
 les climats. Les peuples des pays
 chauds, qui trouvent facilement de
 quoi vivre, en ont beaucoup : les In-
 diens des pays froids, qui sont con-
 tinuellement occupés à chercher leur
 nourriture, en ont très peu.

DAMPIER. *Voyages*, tome II, partie
 I, p. 218*.

« Cependant ces divertissemens
 « varient à proportion que les cli-
 « mats sont plus froids ou plus
 « chauds. Comme les climats chauds
 « produisent en general quantité de
 « fruits délicats, &c., et que ces
 « Barbares souhaitent peu de chose
 « outre ce qui leur est absolument

« nécessaire, ils employent la plus
 « grande partie de leur tems à se
 « divertir suivant leurs diferentes
 « modes. Mais les Indiens qui ha-
 « bitent des pays froids, n'ont pas
 « tant de loisir, parce qu'ils ont peu
 « de fruits & que la nécessité les
 « force de pêcher & de chasser con-
 « tinuellement pour vivre, & non
 « pour se divertir comme nous fai-
 « sons. »

Livre XXIV, ch. 24, § 2, 3 + 4.

Le climat de l'Inde est peu propre à l'élevage du bétail, à cause des grandes chaleurs. La doctrine de la métempsycose convient à ce climat. La chair des bestiaux y a très peu de goût, et ils sont sujets à beaucoup de maladies.

BERNIER, *Voyage*, tome II, pp. 135-137.*

« Ils conviennent tous dans une
 « doctrine semblable à celle des
 « Pythagoriciens au regard de la
 « Metempsycose, & en ce qu'ils ne
 « peuvent ni tuer, ni manger aucun
 « animal : il y en a néanmoins quel-
 « ques-uns de la seconde tribu, qui
 « en peuvent manger, pourvu que
 « ce ne soit pas de la vache ou du
 « paon... ils auroient imprimé ce
 « respect pour la vache, parce que
 « c'est d'elle qu'ils tirent le lait &
 « le beurre, ce qui fait une bonne
 « partie de subsistance, & qu'elle
 « est le fondement du labourage, &
 « par conséquent de la vie, d'autant
 « plus qu'il n'en est pas dans les
 « Indes comme dans nos quartiers,
 « où la terre puisse nourrir cette
 « grande quantité de bétail ; si l'on
 « en tuoit dans les Indes la moitié
 « de ce qu'on fait en France ou en
 « Angleterre, le Pays s'en trouve-
 « roit bien-tôt dépourvu & la terre
 « sans pouvoir être cultivé ; le chaud
 « y est si grand huit mois de l'an-
 « née, que tout est sec, & que les
 « bœufs & les vaches mourans sou-
 « vent de faim, mangent de la vi-
 « lainie dans la Campagne, comme
 « pourroient faire des porcs... Peut-
 « être même que ces Législateurs

« auroient considéré que la chair de
 « vache et de bœuf dans les Indes
 « n'a pas grand goût, ni n'est guère
 « saine, si ce n'est un peu l'Hiver
 « pendant le froid. »

Lettres Edifiantes. Recueil XII, pp.
 93 + 94.* *Lettre du P. de Bour-*
zes.

« On trouve encore au Maduré
 « quantité de buffles qu'on employe
 « au labourage & qu'on attelle de
 « mesme que les bœufs: c'est un
 « crime digne de mort que de tuer
 « un bœuf, une vache, ou un buf-
 « fle... Les bœufs ne sont nulle part
 « plus nécessaires qu'en ce pays-cy,
 « ils n'y multiplient que mediocre-
 « ment, ils sont sujets à de fréquen-
 « tes maladies, & la mortalité se
 « met souvent parmi eux. Le re-
 « mede le plus ordinaire dont on se
 « serve pour les guerir de leurs ma-
 « ladies est de les cauteriser. »

Livre XXIV, ch. 25, § 2.

En Arabie, le cochon est très rare, parce qu'il n'y a presque pas de bois, ni rien de propre à la nourriture de ces animaux. La salure des eaux et des aliments rend le peuple très susceptible aux maladies de la peau.

BOULAINVILLIERS. *Vie de Mahomet*, pp. 148-150.*

« L'on conçoit assés que les co-
 « chons ne peuvent jamais être bien
 « nourris dans un Païs où les récol-
 « tes sont très petites, & ne four-
 « nissent qu'à peine à la subsistance
 « des habitans. D'ailleurs les bois
 « sont si rares en Arabie, aussi-bien
 « que les racines qui se nourrissent
 « sous terre, & les paturages qui en
 « couvrent la superficie, que l'on
 « peut comprendre qu'il ne se trouve
 « dans cette Contrée aucune espèce
 « de nourriture propice à ces ani-
 « maux. D'où l'on doit conclure que
 « s'il y en a quelqu'un, il doit être
 « extrêmement mal nourri, & par
 « conséquent, que bien loin que la
 « chair en soit délicate ou volup-
 « tueuse, ou qu'elle puisse servir à

« assaisonner les autres viandes, elle
 « doit être très méchante au goût, &
 « très nuisible à la santé. Raison
 « plus que suffisante pour autoriser
 « une coutume, superstitieuse quant
 « à la manière de la concevoir, mais
 « naturelle & juste dans sa pratique,
 « puisqu'elle est fondée sur le goût,
 « & sur les inconvénients de la santé
 « de tout un Peuple. Car personne
 « n'ignore encore qu'outre la dispo-
 « sition prochaine que ces animaux
 « ont à la ladrerie; qui peut s'aug-
 « menter & devenir effective par le
 « défaut d'aliments convenables à
 « leur espèce; & se communiquer
 « aux autres bestiaux & principale-
 « ment aux hommes qui s'en nour-
 « rissent, la salure des eaux & des
 « aliments, dont on use en Arabie,
 « rend nécessairement le Peuple
 « très susceptible de toutes les
 « maladies de la peau, dont la
 « dernière est la plus dangereuse
 « espèce ».

Livre XXIV, ch. 25, § 2+note.

« La loi locale qui le défend [le
 « cochon] ne saurait être bonne
 « pour d'autres pays où le cochon
 « est une nourriture presque uni-
 « verselle, et en quelque façon né-
 « cessaire.

« Note : Comme à la Chine. »

DU HALDE. *Description de la Chine*,
 tome II, p. 138.

« Parmi les animaux que l'on
 « mange en Europe, & dont les Chi-
 « nois tous les jours font usage, sur-
 « tout les gens riches, qui ont soin
 « de se bien régaler, la chair de
 « Cochon est, selon leur goût, la
 « viande la plus délicieuse; ils la
 « préfèrent à toute autre, & elle
 « fait comme la base de leur repas.
 « Il y a peu de maisons où l'on n'en
 « nourrisse, & où on ne les en-
 « graisse; aussi en mangent-ils toute
 « l'année. »

Livre XXIV, ch. 26, § 1.

Il n'y a point de fleuve naviga-
 ble en Perse, excepté le Kur, qui
 est aux extrémités de l'empire.

CHARDIN. *Voyages*, tome II, p.
 122.*

« Le milieu de la Georgie est
 « plus plein & uni que le reste.

« Le fleuve Kur, que la plupart des
 « Géographes appellent Cyre, &
 « aussi Corus, passe au milieu.
 « Il a sa source dans le Mont Cau-
 « case, à une journée & demie
 « d'Acalziké, comme l'on a dit. Il
 « se jette dans la Mer Caspienne.
 « Ce fleuve a un avantage par-des-
 « sus tous les autres fleuves de Per-
 « se, c'est qu'il porte bateau un
 « assez long espace de pais; ce
 « qu'on ne voit faire à aucun autre,
 « & qui est fort particulier & fort
 « remarquable en un Empire de si
 « grande étendue. »

Livre XXIV, ch. 26, § 2.

Selon les Indiens, c'est un acte méritoire de prier Dieu dans l'eau courante. Mais ce précepte, facile à exécuter aux Indes, où on se baigne continuellement, est difficile à suivre dans un autre climat.

BERNIER. Voyage, tome II, pp. 137 + 138.*

« Selon la doctrine de ces Beths
 « [*Livres Sacrés*] ils sont obligez de
 « faire Oraison tous les jours trois
 « fois pour le moins, au matin, à
 « midi & au soir, le visage tourné
 « vers l'Orient. Ils sont encore obli-
 « gez de se laver trois fois tous le
 « corps, ou du moins avant le man-
 « ger, & croient qu'il y a plus de
 « mérite de se laver, & de faire la
 « prière dans de l'eau courante que
 « dans une autre. Peut-être bien
 « que les Législateurs en ce point
 « ont eu égard à ce qui est propre
 « et commode pour le Pays; car on
 « ne demande dans les Indes qu'à
 « se laver & à se baigner. Aussi
 « sont-ils bien embarrassés à obser-
 « ver leur Loi lors qu'ils se trouvent
 « dans les Pays froids. »

Livre XXV, ch. 2, § 6 + note.

Une religion chargée de beaucoup de pratiques attache plus à elle qu'une autre qui l'est moins : témoin l'obstination tenace des Mahométans.

LABAT. *Nouvelle Relation de l'Afrique Occidentale*, tome I, p. 251.*

« Ce qu'il y a de certain, c'est
 « qu'il est très rare que les Nègres
 « qui ont embrassé le Mahometisme
 « quittent jamais cette Religion pour
 « en suivre une autre, telle qu'elle
 « puisse être. »

Ibid., tome V, p. 325.*

« Les Maures qui sont dans le
« département d'Arguin, & qui sont
« répandus dans beaucoup d'endroits
« au Nord du Niger ou du Sénégal,
« sont tous Mahométans, & pour le
« país assez bien instruits dans leur
« Religion.

« Les Negres leurs voisins ont
« embrassé la même Religion, & les
« Mandingues que le trafic attire de
« tous côtes répandent cette Secte,
« & ceux qui l'ont une fois embras-
« sée sont infiniment plus éloignez
« de recevoir les vérités du Christia-
« nisme, que ceux qui sont idolâ-
« tres. »

LABAT. *Nouveaux Voyages aux Iles*,
tome IV, p. 136*.

« Presque tous les Negres sont
« Idolâtres. Il n'y a que ceux des
« environs du Cap-Verd, dont quel-
« ques-uns sont Mahometans... Ils
« n'embrassent jamais la Religion
« Chrétienne. »

Recueil des Voyages qui ont servi...

Recueil II, part. 2, p. 626.*

Voyage de P. van Caerden.

« Il y a beaucoup de Juifs & de
« Mores qui habitent à Goa, de
« même qu'à Cochin & en d'autres
« lieux...

« Les Mores observent la Loi de
« Mahomet... Quoi-qu'ils soient
« mêlez avec les Portugais, c'est-à-
« dire qu'ils habitent dans les mê-
« mes endroits indifferemment, ils
« ne laissent pas de haïr mortelle-
« ment cette nation, s'oposant de
« toute leur force aux progrès de la
« Religion Chrétienne, contre la-
« quelle ils arment les Indiens en
« tous lieux. »

Livre XXV, ch. 3, § 4 + note.

Gengiskan marqua un grand mépris pour les mosquées. A Buchara, il enleva l'Alcoran, et le jeta sous les pieds de ses chevaux. Il approuva tous les dogmes des Mahométans, excepté celui qui commande le voyage de la Mecque. Les Tartares ne pouvaient pas comprendre qu'on ne pût pas adorer Dieu partout : c'est ils n'avaient pas eux-mêmes des demeures fixes.

Histoire des Tatars, partie III, pp. 262-264.*

« Ce Prince [Gengiskan] estant
« entré à cheval dans la Grande
« Mosquée de la Ville, demanda
« en goguenardant si c'estoit là le
« Palais du Sultan; sur la réponse
« qu'on luy fit que c'estoit la mai-
« son de Dieu, il descendit de son
« cheval & l'ayant donné à tenir
« aux principaux du Magistrat &
« des sçavants qui l'avoient accom-
« pagné à son entrée, il monta à la
« tribune où les Moullhas ou Pres-
« tres sont accoustumez de se pla-
« cer, & en ayant enlevé l'Alcoran
« il le jetta sous les pieds de ses
« chevaux; ce qu'ayant apperçu un
« des principaux habitants de la
« Ville de la postérité de Mahomet
« appelé Seigit, il se mit à dire,
« « quel grand péché est cela ? » —
« Mais un autre saint homme luy
« répondit : « tais toy, c'est une
« punition que Dieu nous envoie en
« Sa colere ». D'abord que Zingis-
« Chan se fut assis dans la tribune,
« les soldats se mirent à boire & à
« manger au beau milieu de la Mos-
« quée sans aucun esgard pour la
« sainteté du lieu. »

Ibid, pp. 333-335.*

« Dans le séjour que Zingis-Chan
« fit en ce Pays, il demanda qu'on
« luy fist parler à quelque sçavant
« des Buchares, parce qu'il souhait-
« toit de s'entretenir avec luy sur
« plusieurs matieres d'importance;
« sur quoy deux des premiers sça-
« vants de la Grande Bucharie,
« dont l'un estoit le Cady Aschräf
« & l'autre un nommé Woa-asis,
« estant venus le trouver, il s'enquit
« d'eux ce que vouloit dire le nom
« de Mahométans qu'ils prenoient,

« & en quoy consistoit veritable-
« ment leur Culte. »

[*Gengis Kan approuva toutes
leurs doctrines.*]

Enfin ils disent : « Il est com-
« mandé à ceux à qui leur santé le
« permet de faire pour le moins une
« fois un voyage à la Maison de
« Mechka pour y prier Dieu ; ce der-
« nier Article ne fut point du goust
« de Zingis Chan, qui persuadé que
« Dieu est present partout, & que
« tout l'Univers Luy appartient,
« soutenoit que tout endroit est éga-
« lement propre pour Luy adresser
« ses prieres, & il trouvoit ridicule
« qu'on voulust dire qu'un lieu peut
« estre plus propre que l'autre pour
« adorer Dieu. »

*Histoire des Tatars, partie III, p.
241.**

« Les Mogols, qui estoient pro-
« prement les sujets de Zingis-Chan,
« n'ont point de Villes ni de chas-
« teaux estant accoustumez à habi-
« ter dans des huttes de bois qu'ils
« changent de place à mesure qu'ils
« le trouvent à propos. »

Livre XXV, ch. 4, § 3.

« Ainsi les peuples qui n'ont
« point de prêtres sont-ils ordinai-
« rement barbares. Tels étoient au-
« trefois les Pédaliens, tels sont en-
« core les Wolgusky. »

*Voyages du Nord. Recueil VIII,
p. 13.* Relation de Isbrantsides.*

« Les Wogulskes sont naturelle-
« ment robustes, & ont la tête fort
« grosse. Toute leur Religion con-
« siste dans un sacrifice, qu'ils font
« tous les ans une fois ; ils vont en
« troupe dans un bois, où ils asso-
« ment un animal de chaque espèce,
« dont le cheval & et le bouc tigré
« sont les plus nobles, selon eux :
« ils écorchent ensuite les animaux
« assomez, & après en avoir pendu
« les peaux aux arbres les plus éle-
« vez de l'endroit où ils se trouvent,
« ils se prosternent, le visage contre

Livre XXV, ch. 8.

« L'Empereur de la Chine est le
« souverain pontife, mais il y a des
« livres qui sont entre les mains de
« tout le monde, auxquels il doit lui-
« même se conformer. En vain un
« empereur voulut-il les abolir, ils
« triomphèrent de la tyrannie. »

« terre, & les adorent. Cela fait, ils
« mangent ensemble la chair des
« victimes; & s'en retournent, en
« disant, « Nous voila quittes, pour
« cette anée, de prières, & de céré-
« monies. »

DU HALDE. *Description de la Chine*,
tome II, pp. 286 + 287.

« La Lettre King, signifie une
« Doctrine sublime, solide, & qui
« étant fondée sur des principes iné-
« branlables, n'est point sujette à
« changer. Les Livres qui contien-
« nent cette Doctrine sont d'un Or-
« dre supérieur, & admirez dans
« tous les tems, & de tous les Chi-
« nois, sans distinction de sectes &
« d'opinion particulières. Comme
« ils sont de la première classe, &
« de la plus grande autorité, ils
« sont aussi la source de toute la
« science & de la morale des Chi-
« nois.

« Mais ces monumens précieux
« de l'antiquité Chinoise, furent
« presque sur le point d'être anéan-
« tis en un instant par les ordres
« d'un Empereur nommé Tsin Chi
« hoang... Ce Prince... prit la ré-
« solution d'éteindre les Sciences,
« & de ne permettre dans tout l'Em-
« pire, que certains Livres qu'il ju-
« geoient nécessaires, tels que sont
« ceux qui traitent de l'Agriculture,
« de la Médecine, &c. Tous les
« autres, il ordonna sous peine de
« la vie de les brûler, & il porta
« l'inhumanité jusqu'à faire mourir
« plusieurs Docteurs...

« Ils jugent que ce Prince se porta
« à une exécution si barbare par un
« trait de politique, & pour se main-
« tenir tranquille sur le Trône. Les
« Etudiants de ce tems-là souffrant
« impatiemment un Prince, qui vou-

« loit être maître absolu, abusoient
« des faits rapportez dans le Chu
« King, & ne parloient sans cesse
« que d'un Tching tang qui chassa
« l'infâme Kié, & d'un Vou vang,
« qui détrôna le Tiran Tcheou. Par
« ces discours, ils souffloient de
« tous côtez le feu de la révolte. Le
« nouveau Monarque résolut de châ-
« tier leur insolence;... il ôta aux
« Lettrez des Livres, qui entre leurs
« mains ne causoient que du trouble.
« L'Y King ne fut point brûlé
« comme les autres, parce qu'étant
« moins intelligible, on le jugeoit
« moins dangereux.

« C'en étoit fait des Sciences, &
« elles eussent été entièrement étein-
« tes, si plusieurs Lettrez n'eussent
« hazardé leur propre vie, pour sau-
« ver de l'incendie général des mo-
« numens qui leur étoient si chers.
« Les uns ouvrirent les murs de
« leurs maisons, & les y enseveli-
« rent, pour les retirer ensuite.
« quand l'orage seroit passé. Les
« autres les cachèrent dans les tom-
« beaux, où ils les crurent plus en
« sûreté. Enfin l'Empereur vint à
« mourir.

« Aussitôt après la mort de ce
« Prince, l'amour des Lettres se ré-
« veilla dans les esprits, & l'on son-
« gea aux moyens de réparer une
« perte si considérable. On retira
« ces Livres des tombeaux & des
« trous de murailles, où ils avoient
« été cachez. L'humidité & les vers
« les avoient fort endommagés;
« mais comme les Lettrez d'un âge
« avancé les avoient appris par cœur
« dans leur jeunesse, & qu'en com-
« parant ensemble les exemplaires,
« on pouvoit suppléer ce qui étoit
« effacé dans les uns, par ce qui se
« trouvoit en entier dans les autres,

Livre XXV, ch. 12, § 3.

Persécutions infligées aux Chrétiens au Japon.

Livre XXV, ch. 14, § 2.

« Les punitions, chez les Japonaux, sont regardées comme la vengeance d'une insulte faite au prince. Les chants d'allégresse de nos martyrs parurent être un attentat contre lui : le titre de martyr indigna les magistrats ; dans leur esprit, il signifiait rebelle ; ils firent tout pour empêcher qu'on ne l'obtint. Ce fut alors que les âmes s'effarouchèrent, et que l'on vit un combat horrible entre les tribunaux qui condamnèrent et les accusés qui souffrirent, entre les lois civiles et celles de la religion ».

Livre XXV, chap. 15, § 1.

On ne dispute pas sur la religion au Japon, au Siam, chez les Calmouks, ni au Calicut.

« on s'appliqua avec grand soin à rétablir ces Livres dans leur premier état. »

Recueil des Voyages qui ont servi..., tome V, partie 2, pp. 439-499.*

Description des persécutions infligées aux Chrétiens du Japon.

[*Recueil des Voyages qui ont servi...*, tome V, partie 2, pp. 438 + 439.

« Le supplice qu'on faisoit autrefois souffrir aux Chrétiens, étoit de les décapiter, puis de les atacher en croix, & l'on trouvoit les tourmenter assez par ce genre de mort. Mais quand on vit que la plupart paroisoient mourir avec joie, qu'il en avoit même qui chantoient en allant au supplice ; & que quoiqu'on les fît mourir par trentaines, & même par centaines, il ne paroissoit pas que le en diminuât, on résolut de leur faire changer, à quelque prix que ce fût, leur joie en tristesse, & leurs chants en pleurs & en gémissements.

« Pour cet éfet, on les fit atacher à des pôteaux, & on les y brûla tout-vifs ; on les fit griller sur des grils de bois, & l'on en fit ainsi beaucoup périr... »]

KAMPFER. *Histoire du Japon*, Vol. II, tome III, ch. 1, pp. 1 + 3.*

« La Liberté de Conscience, en tant qu'elle ne déroge point aux intérêts du Gouvernement civil, & ne trouble pas la paix & la tranquillité de l'Etat, a toujours été accordée dans le Japon, aussi bien que dans la plupart des autres contrées de l'Asie. »

FORBIN. *Mémoires*. Tome I, pp. 252 + 253*.

Siam : « Leur complaisance fait
« qu'ils aprouvent toute sorte de Re-
« ligion. Selon eux, le Paradis est
« un grand Palais, où le Maître Sou-
« verain habite. Ce Palais a plu-
« sieurs Portes, par où toute sorte
« de Gens peuvent entrer, pour ser-
« vir le Maître, selon l'usage qu'il
« veut en faire... Toutes les Reli-
« gions sont autant de portes qui y
« conduisent, puisque toutes les
« Croyances des Hommes, telles
« qu'elles soient, tendent toutes à
« honorer le premier Etre, & se ra-
« portent à lui, quoique d'une ma-
« nière plus ou moins directe.

« Les Talapoins ne disputent ja-
« mais de Religion avec personne. »

Histoire des Tatars, partie V, p. 409. *Remarque**.

« Les Callmoucks qui sont les
« Maistres de ce Pays [*la petite*
« *Bucarie*] se font une affaire de
« conscience de ne souffrir point
« qu'on inquiète personne chez eux
« à cause de sa Religion. »

PYRARD. *Voyage*, tome I, p. 432*

Calicut : « Ce Roy permet l'exer-
« cice de toute sorte de religions,
« & toutefois il est estroitement de-
« fendu d'y parler, disputer, ou
« quereller sur ce faict-là : & n'y
« est encor jamais arrivé aucune
« contention là dessus, chacun y
« vivant en grande liberté de cons-
« cience sous la volonté & autorité
« du Roy, qui tient cela pour prin-
« cipale maxime d'estat, à fin d'en
« rendre son Royaume plus riche &
« plus fréquenté. »

Livre XXVI, chap. 6, § 5.

Le P. du Halde traite d'usurpa-

DU HALDE. *Description de la Chine*,
tome I, p. 313*.

teur les frères des empereurs de Chine, qui montent sur le trône pour éviter les minorités.

« Les frères de l'Empereur vou-
« loient monter sur le trône, au pré-
« judice de l'héritier légitime, en
« prétextant qu'ils étoient d'un
« âge plus mur pour le gouverne-
« ment. »

Ibid. p. 316*.

« Ce prince [Pouan Kang], tout
« usurpateur qu'il étoit, devint le
« restaurateur de l'Empire par son
« mérite & par son application au
« Gouvernement. »

Livre XXVI, chap. 6, § 6.

Elsace, frère de Gala, succéda au royaume de Numidie, à la place de Massinisse, fils du feu roi. Chez les Arabes de Barbarie, on choisit l'oncle ou quelque autre parent pour succéder aux chefs des villages.

SHAW. *Voyages*, tome I, pp. 402 + 403 + note*.

« Chaque Douwar peut être con-
« sidéré comme une petite princi-
«auté, dans laquelle préside or-
« dinairement le Chef de la famille
« la plus considérable, la plus ri-
« che & la plus accréditée du vil-
« lage. Cet honneur ne se transmet
« pourtant pas toujours de pere en
« fils, mais suivant l'usage établi
« anciennement parmi leurs préde-
« cesseurs les Numides, lorsque
« l'héritier naturel est trop jeune, ou
« sujet à quelque grande infirmité,
« on choisit son oncle, ou celui de
« ses parens qui, par sa conduite &
« par sa prudence, paroît être le
« plus propre pour remplir les de-
« voirs de cet emploi. »

Pour la note, voir p. 66.

Livre XXVI, chap. 6, § 8.

Dans certains pays où la polygamie est établie, et où le prince a un très grand nombre d'enfants, ce ne sont pas ses enfants, mais ceux de sa sœur, qui succèdent au trône.

Recueil des Voyages qui ont servi...
Tome IV, pp. 339 + 340* (Édition de 1705). Voyage de P. Van den Brœck.

Royaume de Lowango (Angola).
« Les fils du Roi ne sont pas hé-
« ritiers de la Couronne, ce sont
« ceux de sa Sœur, ou de l'aînée de
« ses Sœurs, parce qu'ils sont cer-
« tainement du sang Roial, &

« qu'elle n'est connuë que d'un
 « seul mari; au-lieu que le Roi a
 « tant de femmes & tant d'enfans
 « qu'il y auroit toujours des guerres
 « entre eux, & qu'on ne sauroit le-
 « quel élire.

« En éfet ce Prince a de ses con-
 « cubines plus de 500 enfans des
 « deux sèxes, qui ne peuvent par-
 « venir à aucunes charges ni digni-
 « tés ».

SMITH. *Voyage de Guinée*, tome
 II, p. 150*.

« Cette multitude de femmes fait,
 « qu'il n'est pas rare dans ce Pays
 « de voir des Peres qui ayent jus-
 « qu'à deux cents enfans vivans ».

Livre XXVI, chap. 6, § 10.

Aux Indes, pour être toujours sûr
 d'avoir des princes du sang royal, on
 a établi que les enfans de la sœur
 aînée du roi succéderaient au trône.

Lettres Edifiantes. Recueil XIV,
 pp. 387-389*. *Lettre du P. Bou-*
chet.

« Cependant il y a de petits
 « royaumes dans les Indes, où les
 « Princesses ont de grands privile-
 « ges, qui les mettent au-dessus de
 « leurs freres, parceque le droit de
 « succeder ne vient que du côté de
 « la mere. Si le Roi, par exemple,
 « a une fille d'une femme qui soit
 « de son sang, quoiqu'il ait un en-
 « fant mâle d'une autre femme de
 « même Caste, ce sera la Princesse
 « qui succedera & à qui appartiendra
 « l'héritage. Elle peut se mar-
 « rier à qui elle voudra, & quand
 « son mari ne seroit pas du Sang
 « Royal, ses enfans seront toujours
 « Rois, parcequ'ils sont du Sang
 « Royal du côté maternel, le pere
 « n'estant compté pour rien, & le
 « droit, comme je l'ai déjà dit, ve-
 « nant uniquement du côté de la
 « mere.

« On doit conclure de ce même
 « principe, que si cette Princesse

« qui regne a un garçon et une fille,
 « & qu'on ne puisse pas trouver une
 « Princesse du Sang Roïal pour la
 « marier au Prince, ce seront les
 « enfans de la fille qui regneront
 « préférablement aux enfans de son
 « frere. »

Recueil de Voyages qui ont servi...

Tome III, partie 2, p. 644*.

Voyage de P. van Caerden. (Calicut).

« Lors-que le Roi meurt ce ne
 « sont pas ses enfans qui lui suc-
 « cèdent, ce sont ceux de sa sœur,
 « parce-que les Prêtres aiant eu
 « commerce, & le premier com-
 « merce avec la Reine, & y en
 « aiant toujours un auprès d'elle,
 « pour lui tenir compagnie, de peur
 « qu'elle ne s'ennuie, on présume
 « que les enfans qu'elle met au
 « monde, apartiennent plutôt aux
 « Prêtres qu'au Roi. Mais les
 « enfans de la Sœur du Roi sont
 « véritablement du sang Roïal ».

Livre XXVI, ch. 7, § 1.

Les Abyssins ont un carême de cinquante jours très rude, qui les affaiblit beaucoup. Après le carême, les Turcs les attaquent.

Recueil de Voyages qui ont servi...,
 tome IV, partie 1, pp. 35 + 36*
 (Edition de 1705).

*Voyage de l'Amiral Verhoeven
 aux Indes Orientales.*

« Ils font tous les ans un carême
 « de 50 jours, qui épuise tellement
 « leurs forces, que de longtems ils
 « ne sont en assez bonne disposition
 « pour agir comme à l'ordinaire. Les
 « Mores épient cette circonstance,
 « quand ils veulent les attaquer ».

Livre XXVI, ch. 14, § 4.

Les Tartares peuvent épouser
 n'importe qui, excepté leurs mères.

Histoire des Tartars, partie I, pp.
 36 + 37.* *Remarque.*

« Il n'y a que cette différence
 « entre les Tartares Mahométans &
 « les autres, que les premiers obser-
 « vent quelques degrés de parenté

Livre XXVI, ch. 14, § 9.

A Formose, on ne peut se marier avec ses parents au quatrième degré. Aux îles Maldives non plus.

« dans lesquels il leur est défendu
« de se marier, au lieu que les Call-
« moucks & MOUNGALES à l'excepti-
« on de leurs meres naturelles
« n'observent aucune proximité du
« sang dans leurs mariages ».

Recueil de Voyages qui ont servi...,
tome V, p. 98.* (Edition de
1706). *Voyage de Recherchen.*

« Ils observent exactement de ne
« se marier point avec leur proches
« parentes, & ils appellent proches
« celles qui sont au quatrième de-
« gré ».

PYRARD. *Voyages*, tome I, p. 172.*

« Les empeschemens du mariage,
« dont le Pandiare ou Naybe s'in-
« forme auparavant que de marier
« quelqu'un, sont d'estre freres ou
« cousins germains, ou d'avoir beu
« du laict d'une mesme nourrice, de
« s'estre autres fois appelez, en
« tesmoignage d'amitié, du nom de
« fils ou fille, pere ou mere, frere ou
« sœur : parce qu'en tous ces cas
« on ne peut contracter mariage
« ensemble ».

Livre XXVI, ch. 14, § 18.

Aux Indes, l'oncle est considéré comme le père des orphelins de son frère. Il est obligé de les entretenir et de les élever. Il est donc naturel qu'il puisse épouser sa belle-sœur.

Lettres Edifiantes. Recueil XIV,
pp. 402+403.* *Lettre du P.*
Bouchet.

« S'ils [les orphelins] ont des
« oncles et des tantes; comme ces
« oncles & ces tantes sont censez
« par la loy peres & meres des
« enfans de leurs freres & de leurs
« sœurs, ils sont élevez comme les
« autres enfans de la maison. Le
« pere putatif est obligé de les pour-
« voir de la même maniere que les
« autres enfans, de les marier quand
« ils sont en âge, & de faire les
« frais necessaires pour les mettre en
« estat de gagner leur vie.

« C'est en conséquence de cette
 « coutume que lorsqu'un homme a
 « perdu sa femme, il fait ce qui
 « dépend de lui pour épouser la sœur
 « de la défunte. Cette maxime leur
 « paroît admirable car, disent-ils,
 « parce moyen il n'y a point de
 « belle-mère, & les enfans de la
 « sœur morte, deviennent toujours
 « les enfans de la sœur vivante ».

Livre XXVI, chap. 22.

Procès de l'inca Athualpa. On l'accuse d'avoir fait mourir quelques-uns de ses sujets, d'avoir eu plusieurs femmes, etc..

GARCILASSO DE LA VEGA. *Histoire des Guerres Civiles des Espagnols dans les Indes*. Vol. I, livre I, pp. 134-138.*

« Le Procez d'Atahualpa fut
 « authentique, & fort long, bien que
 « Gomare ne le rapporte que sommairement...

« L'interrogatoire qu'ils firent consistoit en douze demandes...

« La huitiesme, s'il avoit fait
 « des Guerres inutiles, & mis à
 « mort quantité de gens: la neu-
 « fiesme, s'il entretenoit plusieurs
 « concubines ».

Livre XXVI, chap. 25, § 1.

Les Français observent la loi selon laquelle toutes les obligations civiles passées dans le cours d'un voyage entre les matelots sur un navire sont nulles. Les Portugais ne l'observent pas.

PYRARD. *Voyages*, tome II, p. 198.*

« Il est à noter que toutes cedules
 « & obligations qui se passent sur
 « mer sont bonnes & valables entre
 « les Portugais, mais parmy les
 « François sont de nulle valeur ».

Sources de chapitres que Montesquieu n'a pas fait entrer dans l'Esprit des Loix, et que l'on trouvera dans l'Appendice de ce livre.

Groupe I. Chap. III. *Des Prisons*. § 3.

« Au Japon, il n'y a point de prisons, parcequ'on y inflige la peine sur le champ ».

Recueil de Voyages qui ont servi..., tome II, p. 97* (Edition de 1703). *Voyage d'Olivier de Noort*.

« Ceux qui usent de menaces &
 « tirent l'épée, sont punis de mort.
 « Il n'y a point de prisons. Les dé-

« linquans sont punis sur le champ,
« ou bannis ».

Groupe I. Chap. 7. *Des Loix dans le Rapport avec la santé.* § 1.

Dans les pays où il y a très peu d'eaux, et où elles sont aisément corrompues, les lois de religion qui ordonnent qu'on se lave sans cesse sont cause de beaucoup de maladies.

BERNIER. *Voyage*, tome II, pp. 212 + 213.*

« Ce qui me console beaucoup
« sur cette marche, c'est que nous
« allons vers le Nord, & que nous
« partons dans le commencement de
« l'Hyver après les pluies, qui est
« la vraie saison de voyager dans
« les Indes, parce qu'il ne fait point
« de pluie, & qu'on n'est pas tant
« incommodé du chaud & de la
« poudre, outre que je me vois hors
« du danger de manger du pain de
« Bazar ou Marché, qui est ordi-
« nairement mal cuit, plein de sable
« & de poussiere, & d'être obligé
« de boire de ces vilaines eaux, qui
« pour être toutes troubles & mêlées
« de mille saletez de tant d'hommes
« & d'animaux qui en prennent &
« entrent dedans, causant des fièvres
« dont on ne guérit que très-diffici-
« lement, & qui engendrent même
« de certains vers dans les jambes
« très-dangereux ».

CHARDIN. *Voyages*, tome V, pp. 308 + 309.*

« Le lavoir du bain se nomme
« collatin », qui est toujours si
« grand que plus de dix personnes
« s'y peuvent laver à la fois & fort
« à l'aise; mais si l'on n'y va de
« bonne heure, on trouve la superfi-
« cie couverte d'une graisse ou ma-
« tière épaisse comme de l'écume
« de savon : cela vient de la crasse
« des corps qui se lavent, & cela
« est fort dégoutant, mais les Per-
« sans y sont accoutumez, & lors-
« qu'ils veulent plonger la tête dans
« l'eau, comme ils y sont obligez,
« quand ils se baignent pour se puri-

Groupe I. Ch. VII, § 3.

« Les Maldives sont un archipel
 « composé d'un nombre infini de très
 « petites îles. La plus grande est
 « celle de Malé, qui n'a que deux
 « ou trois lieues de tour. La supers-
 « titition a voulu que la plupart des
 « habitants des autres îles fussent
 « enterrés dans celle-ci. Ce qui fait
 « qu'elle est extrêmement malsaine.
 « Dans ce pays, comme dans bien
 « d'autres, la résidence de la Cour
 « est dans le plus mauvais air de
 « l'Empire ».

« fier de quelque ordure legale; ils
 « se contentent d'écarter cette or-
 « dure avec la main, & puis ils
 « y plongent la tête. Comme toute
 « sorte de gens se baignent là indif-
 « feremment, les malades comme les
 « sains, les verolez, & d'autres
 « infectez de maladies contagieuses :
 « il arrive souvent que l'on contracte
 « les mêmes maux à ce lavoir ».

PYRARD. *Voyage*, tome I, pp. 134
 + 135.

« L'Isle principale, comme j'ay
 « dit, s'appelle Male, qui donne le
 « nom à tout le reste des autres : car
 « le mot de Dives signifie un nom-
 « bre de petites isles amassees; elle
 « est à peu pres au milieu de toutes
 « les autres isles, & contient de tour
 « environ d'une lieuë & demie.
 « C'est la plus fertile de toutes les
 « isles, l'estape & l'abord des
 « autres, & des estrangers, le sejour
 « du Roy & de la Cour. En con-
 « sequence de quoy elle est la plus
 « habitee, mais certainement la plus
 « mal saine, dont ils rendent cette
 « raison, que de toute memoire &
 « antiquité, les Rois y faisans leur
 « sejour, il s'y meurt beaucoup de
 « personnes qu'on y enterre, chacun
 « à part : de sorte que toute l'isle en
 « estant remplie, le Soleil qui est fort
 « ardent donnant la dessus, il s'en
 « esleve des vapeurs fadieuses &
 « malsaines. Aussi que les eaux y
 « sont fort mauvaises, à cause de
 « quoy le Roy est contraint, pour luy
 « & sa maison d'en envoyer querir
 « d'une autre isle, où l'eau soit
 « meilleure, & où on n'enterre per-
 « sonne ».

Groupe II. Ch. 1, § 6. *Comment l'État Despotique peut se soutenir.*

Lois cruelles au Japon. Un homme détériorait les terres que le Prince lui avait données, et levait sur les paysans des redevances inusitées : on condamne au supplice toute la famille du coupable.

Recueil des Voyages qui ont servi..., tome V, partie 2, pp. 428 + 429.*
Voyage de Hagenaar.

« Dans la punition des crimes, ils
« pratiquent une chose qui est bien-
« singulière. Il arriva de mon tems,
« ainsi qu'il arrive assez souvent,
« qu'un gentilhomme aiant été établi
« de la part de l'Empereur dans
« quelque domaine autour de la ville
« de Jedo, contraignit les païsans de
« lui paier plus que les domaines
« qu'ils cultivoient n'étoient taxez,
« & par ce moien aiant au-delà de
« ce qui lui falloit pour l'entretien
« de sa famille, il fit des réserves,
« & fut à son aise.

« A la fin les païsans ne pouvant
« plus supporter cette charge, présen-
« tèrent leur Requête, & prouvèrent
« les faits qu'elle contenoit. Le
« gentilhomme fut condamné à se
« fendre le ventre, & toute sa
« famille y fut condamnée avec
« lui ».

Groupe III. Chap. 4, § 3. *Du Transport des Peuples.*

Shah Abbas, pour arrêter les Turcs, qui attaquaient l'Arménie, dépeupla ce pays. Il envoya vingt mille familles au Guilan, où elles périrent à cause du climat malsain. Il envoya les habitants de la ville de Julfa à Ispahan, où cette colonie fit le commerce des soies, et devint très prospère.

TOURNEFORT. *Voyage du Levant*, tome II, pp. 390 + 391.*

« Cha-Abbas travailla efficace-
« ment à deux choses pour le bien
« de son Royaume : il le mit à cou-
« vert des insultes des Turcs, & il
« l'enrichit beaucoup par l'établisse-
« ment du Commerce. Pour empê-
« cher les Turcs, que les Persans
« appellent Osmalins, de pénétrer
« avant dans les Etats, il crut qu'il
« étoit nécessaire de leur ôter le
« moyen d'entretenir de grandes
« armées sur ses frontières ; & com-
« me l'Arménie est une des princi-
« pales, sur laquelle les Turcs se jet-
« toient ordinairement, il la dépeu-
« pla autant qu'il le jugea néces-
« saire à son dessein. Le sort tomba
« sur la ville de Julfa la plus grande

« & la plus puissante du pays, dont
« les ruines se voyent encore sur
« l'Araxe, entre Erivan & Tauris.
« Les habitans de Julfa eurent ordre
« de passer à Hispaham, & depuis
« ce temps-là, cette ville qu'ils
« abandonnèrent s'appelle l'Ancien-
« ne Julfa... On assure que ce
« Prince fit passer plus de vingt
« mille familles d'Arméniens dans
« la seule Province de Guilan, d'où
« viennent les plus belles soyes de
« Perse.

« Comme Cha-Abbas n'avoit
« d'autre veûe que d'enrichir ses
« Etats, & qu'il étoit convaincu qu'il
« ne le pouvoit faire que par le
« commerce; il jetta les yeux sur 'a
« soye, comme la marchandise la
« plus pretieuse, & sur les Armé-
« niens, comme gens les plus propres
« pour la débiter...; La frugalité
« des Arméniens, leur œconomie,
« leur bonne foi, leur vigueur pour
« entreprendre, & pour soutenir de
« grands voyages, lui parurent des
« talens propres pour son dessein.
« La Religion Chrétienne qui leur
« facilitoit la communication avec
« toutes les nations de l'Europe, lui
« parut encore une disposition assez
« favorable pour parvenir à ses fins.
« En un mot, de laboureurs qu'é-
« toient les Arméniens, il en fit des
« marchands, & ces marchands sont
« devenus les plus celebres com-
« merçans de la Terre...

« Pour bien fonder le commerce
« il confia aux Arméniens de Julfa
« la Nouvelle, une certaine quantité
« de balles de soye pour faire voi-
« turer par Caravanes dans les pays
« étrangers; & sur-tout en Europe,
« à condition qu'ils les accompagne-
« roient eux-mêmes, & qu'à leur
« retour ils payeroient les balles au

« pux qui auroit été arreté, avant
 « leur départ, par des personnes
 « judicieuses. Pour les en parer à
 « pourrir le commerce, il leur remit
 « tout ce qu'ils pouvoient gagner,
 « au delà du prix qui leur étoit fixé.
 « Le sultan répondit par ses espérances
 « du succès & des récompenses ».

CHATELAIN. *Voyages*, tome IV, pp.
 15-16.

« Ce pays de Mazenderan étoit
 « presque un désert à cause du mau-
 « vais air avant Abas le Grand; mais
 « ce Prince, grand Conquérant, &
 « grand Politique, y transporta un
 « prodigieux peuple de l'Arménie
 « & de la Georgie, tant pour dépeu-
 « pler ces pays, où les Turcs reve-
 « noient tous les ans se camper,
 « pour lui faire la guerre, que parce
 « qu'il croyoit ce terroir de plus
 « grand rapport, voyant, entre les
 « autres choses, les vers à soie y
 « venir si bien Il y transporta
 « trente mille familles de Chrétiens,
 « s'imaginant qu'ils multiplieroient
 « parfaitement bien... Mais la mali-
 « gnité de l'air fut si opposée à ses
 « soins, & à ses projets, que lors
 « j'étois en Mazenderan avec la
 « Cour il y a quelque quarante ans,
 « le nombre des Chrétiens étoit
 « réduit à quatre cens familles, de
 « trente mille qu'il étoit aupara-
 « vant, à ce qu'on m'assuroit ».

[Mazenderan est dans le Guilan].

Groupe III. Ch. 4, § 4.

« On a envoyé de tout temps
 « colonies à Constantinople, & la
 « ville voit toujours périr ses
 « tants par des maladies, de
 « tes fréquentes et les abus
 « vernement ».

TOURNEFORT. *Voyage du Levant*,
 tome I, pp. 474+475.*

« Il semble qu'on ait affecté de
 « tout temps d'amener à Constanti-
 « nople de puissantes colonies, je
 « ne parle pas des familles Romaines
 « que Constantin engagea de s'y
 « établir... Mahomet II, ayant pris

« Amastris appartenant aux Genoïs
 « sur les côtes de la mer Noire, en
 « fit passer presque tous les habi-
 « tans à Constantinople l'an 1400.
 « En 1514, Sélimé étant rendu le
 « maître de Tauris en Perse, en
 « amena tous les ouvriers: Barbe-
 « rousse y faisoit souvent conduire
 « les peuples de l'Arcipel dont il
 « avoit soumis les Isles: en 1537.
 « il y fit passer 16.000 prisonniers
 « de Corfou: dans les dernières
 « guerres d'Hongrie combien n'y a-
 « t-on pas amené de gens de tout
 « sexe ? ».

TOURNEFORT: *Voyage du Levant*,
 tome I, p. 470.*

« La peste & les Leventis [soldats
 « Turcs] sont après le feu, les deux
 « fleaux de Constantinople; il est
 « vrai que les Turcs sont indignes
 « de vivre, ils voyent mourir tran-
 « quillement jusques à cinq ou six
 « cens personnes par jour de cette
 « cruelle maladie, sans prendre au-
 « cunes mesures pour l'éviter ou
 « pour la combattre, & ne commen-
 « cent leurs processions que lorsque
 « le mal en emporte environ douze
 « cens par jour; les hardes des pes-
 « tiferez se vendent avec autant de
 « facilité que celles des personnes
 « mortes de vieillesse ou de mort
 « violente ».

Groupe IV, Chapitre V. De la Can-
 deur des Loïs. § 4.

Gengiskan fit une loi interdisant
 aux Mogols d'approcher des eaux
 pendant le tonnerre: c'était de peur
 qu'ils ne se noyassent.

PÉTIS DE LA CROIX: *Vie de Gen-
 giskan*, pp. 108 + 109.*
 Voir pp. 87 + 88.

APPENDICE

Matériaux qui n'ont pas été publiés par Montesquieu dans son Esprit des Lois. M. Barckhausen les a publiés dans son livre sur « Montesquieu, l'Esprit des Lois et les Archives de la Brède ». Je ne reproduis ici que les chapitres où Montesquieu se sert des récits des voyageurs comme sources.

I

Extrait de :

Huit chapitres inédits qui se trouvent dans le Manuscrit de *l'Esprit des Lois*.

Chap. III. Des Prisons (1).

Il est clair que les prisons doivent être plus ou moins rudes selon que la justice s'exerce avec plus ou moins de promptitude.

Dans quelques états modérés, où un tribunal particulier juge de l'honneur, au lieu de mettre un gentilhomme en prison, on lui donne un garde, on le lie avec la chaîne de sa parole.

Au Japon et dans quelques autres Etats despotiques, il n'y a point de prisons (2), parce que l'on y inflige la peine sur-le-champ.

Les Romains ne bâtirent point d'abord des prisons. Cela eut des inconvénients : il fallut établir la chartre privée. Les débiteurs furent retenus dans les maisons des créanciers ; d'où suivirent mille cruautés.

Chapitre VII. Des lois dans le Rapport avec la Santé. (3).

(1) Ce chapitre se trouve dans le livre VI et y est précédé de l'indication : « Chapitre (20, 22, 14) 16 ».

(2) En marge : « Rec. des Voyag. qui ont servi à l'Etablissement de la Compagnie des Indes, tom. 2, p. 1^{re}, p. 88 ».

(3) Ce chapitre se trouve dans le Livre XXIV et y est précédé de l'indication : « Chapitre (18, 19, 24, 26, 23) 25 ». — Cf. Esprit..., liv. XXIV, chap. XXVI, al. 2.

Ces religions (mahométane et indienne) qui ordonnent qu'on se lave sans cesse, et qui tont que tous les hommes, femmes, enfants et bestiaux sont toujours dans l'eau, transportées dans des pays où il y a peu d'eaux, et où, par conséquent, elles sont aisément corrompues, causent des fièvres très difficiles à guérir et des maladies très dangereuses, comme il arrive aux peuples des Indes (1), de Perse (2), et d'Urgel (3).

Ce serait à la police à borner les inconvénients qui peuvent résulter de l'excès de la superstition à cet égard.

Les Maldives sont un archipel composé d'un nombre infini de très petites îles. La plus grande est celle de Malé, qui n'a que deux ou trois lieues de tour. La superstition a voulu que la plupart des habitants des autres îles fussent enterrés dans celle-ci. Ce qui fait qu'elle est extrêmement malsaine. Dans ce pays, comme dans bien d'autres, la résidence de la Cour est dans le plus mauvais air de l'Empire.

II

De ce groupe de neuf chapitres, le dernier se trouve dans une sorte de cahier sur lequel est écrit : « Livre 28. — Théorie de quelques Loix françaises ».

Les huit autres sont assemblés dans une chemise avec cette mention :

« Tout ce qui est sous cette enveloppe forme des matériaux très propres pour des dissertations, étant composés de chapitres qui n'ont pu entrer dans mon livre des Loix ».

Extraits :

Chapitre I. Comment l'Etat Despotique peut se soutenir (4).

« Ils se maintient lorsque de certaines circonstances tirées du climat, ou

(1) En marge : « Voir Bernier, tom. 2, p. 213 »

(2) En marge : « Chardin, tome 5^e ».

(3) En marge, mais biffé : « Voir vol. Géog. ou autre ».

(4) Ce titre et l'alinéa suivant sont biffés dans le Manuscrit. Nous les reproduisons pour que le reste soit intelligible. Ils sont précédés de l'indication également biffée : « Chapitre 29 ». Montesquieu a substitué un titre nouveau au titre primitif. Sur la couverture qui enveloppe le Chapitre on lit : « Chapitre ? — Comment les mauvaises Loix en demandent encore d'autres plus mauvaises pour arrêter leur Effet. En outre, on lit dans la marge : « Comparaison des Mogols et des Japonais. »

de la religion, ou de la situation, ou du génie du peuple, le torcent à suivre quelque ordre et à souffrir quelque règle. Ces choses étrangères forcent sa nature, sans la changer. C'est ainsi que les bêtes s'apaisent et ne s'appriivoient jamais ».

Sa principale façon de se maintenir est de devenir plus cruel que lui-même, de s'exciter dans sa barbarie et, dans la soif et la faim, de se couvrir de sang pour ne pas se dévorer lui-même.

Si l'on compare les Etats despotiques entre eux, on verra que celui-là se soutient mieux qui raffinant, pour ainsi dire, sa cruauté, trouve le secret de la rendre excessive et de donner de nouveaux fondemens à l'Etat, se multipliant les injures qu'il fait à la Nature humaine.

L'Empire du Japon et celui du Mogol ont été fondés par le même peuple, par les mêmes âmes, par les mêmes maximes, sur les mêmes loix, avec les mêmes mœurs. Celui du Mogol se détruit tous les jours par son despotisme, et les *Relations*, ne nous apprennent pas que celui du Japon périclite de même.

Le prince conquérant, devenu maître des fonds de terre, les distribua comme il lui plut; elles (sic) furent données et ôtées par le caprice. Mais dans l'Indolstan, l'esprit précaire a tout détruit : les villages, les paysans, les terres furent à la discrétion d'un maître avare, qui, n'ayant ni la propriété, ni une jouissance assurée, vouloit s'enrichir dans le moment. De façon que l'Indolstan n'est plus que le plus grand désert de l'Univers.

Au Japon, les loix les plus cruelles, les plus vigilantes qu'il y ait dans l'Univers, ont arrêté les mauvais effets de l'esprit précaire. Lorsque quelqu'un détériorait les terres que le Prince lui avoit données, lorsqu'il levoit sur des paysans des redevances inusitées, les loix ont condamné au supplice toute la famille du coupable (1); sans quoi, toutes ces terres auroient été ruinées dans vingt ans, et tout le peuple auroit été détruit.

C'est ainsi qu'au Japon le gouvernement militaire s'est maintenu, et, pour y parvenir, il a fallu que le despotisme abusât de lui-même.

Tel est l'effet des mauvaises loix qu'il en faut de plus mauvaises encore pour arrêter les malheurs des premières.

(1) En marge : « Rec. des Voyag. qui ont servi à l'Etabl. de la Comp. des Indes, tome 5, p. 2, p. 423 ».

III

Groupe de quatre chapitres, enveloppés d'une feuille double, sur laquelle on lit :

« Matériaux de Dissertations (ou pour mes Réflexions) sur les diverses destructions que l'on a vues sur la terre ; de celles qui subsistent aujourd'hui, et de celles qui sont séparées ».

Chapitre IV. Du Transport des Peuples (1).

Le transport des peuples peut être sujet à tant d'inconvénients (2), il est si difficile de les conserver eux-mêmes, qu'il faut avoir de très fortes raisons pour le faire.

Ceux qui font ces sortes de transports veulent ordinairement dépeupler une frontière par où pourroit venir en ennemi, et peupler quelque autre lieu de l'empire qui est inhabité. L'air est ordinairement mauvais dans un pays inhabité, et il faut observer si ce pays est inhabitable par sa nature ou seulement parce qu'il est inhabité.

Chabas, pour arrêter les Turcs, qui ordinairement attaquoient l'Arménie (3), la dépeupla. Il envoya vingt mille familles dans le Guilan, où elles périrent presque toutes à cause du mauvais air. Mais il envoya toute la ville de Julfa former un faubourg d'Ispahan et voulu que cette colonie fit le commerce des soies. Autant que la première colonie prospéra peu, autant vit-on celle-ci fleurir. Leur frugalité, leur bonne foi, leur économie, leur santé dans les voyages, leur religion l'y déterminèrent. Ce prince leur fit des avances.

On a envoyé de tout tems des colonies à Constantinople (4), et cette ville voit toujours périr ses habitants par des maladies, des pestes fréquentes et les abus du gouvernement. Il est d'une grande importance de ne point porter les colonies dans des lieux pareils.

(1) Ce titre est précédé de l'indication : « Chapitre (9, 6) 28 ».

(2) En marge : « Le grand obstacle est qu'un pays est souvent inhabitable par la seule raison qu'il est inhabité ».

(3) En marge : « Tournafort, p. 278 ».

(4) En marge : « Tournafort, p. 252 ».

Groupe de Sept chapitres qui se trouvent dans une chemise, sur laquelle on lit : « Choses qui n'ont pu entrer dans la Composition des Loix ».

Chapitre V. De la Candeur des Loix (1).

Il faut dans les loix une certaine candeur. Faites pour punir la méchanceté des hommes, elles doivent, elles-mêmes, avoir la plus grande innocence.

Les loix qui ont déclaré dans quelques Etats que tous les sujets sont d'une religion dominante ont été trop loin. Décider que tous les sujets sont d'une religion, c'est déclarer relaps tous ceux qui ne meurent point dans cette religion. Mais il est clair qu'une déclaration étrangère ne peut point rendre un homme relaps : pour être sorti, il faut être entré.

Il est inutile de dire que les loix ne doivent pas faire de grandes cruautés sans utilité. Nous trouvons dans un fragment de Miron de Priève, qu'entre les indignités que les Lacédémoniens faisoient aux Hélotés ils condamnoient à l'amende les maîtres qui ne rendoient pas maigres les Hélotés qui étoient gras. Mais un Hérote bien gras n'étoit pas plus redoutable qu'un maigre.

Lorsqu'une loi paroît bizarre, et qu'on ne voit pas que la Législation ait eu intérêt à la faire telle (ce que l'on présume lorsque cette loi n'est fiscale, ni tyrannique), il est naturel de croire qu'elle est fondée sur quelque raison suffisante. La loi de Diophyte défendoit à un homme venu d'Athènes, de coucher au port de (sic) Pirée; celle de Gengis-Kan défendoit aux Mogols d'approcher des eaux pendant le tonnerre. L'une vouloit empêcher qu'un Athénien ne se rendît tyran d'Athènes, l'autre, que les Mogols, qui, dans un pays où le tonnerre est très fréquent, se mettoient d'abord dans l'eau, ne se noyassent (2).

Vu pour le Doctorat d'Université :

7 Janvier 1099.

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

H. DELACROIX.

Vu et Permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

CHARLETY.

(1) Ce titre n'est pas dans le Manuscrit.

(2) En marge : « Voyez Petit de la Croix, Vie de Gengiskan »

BIBLIOGRAPHIE (1)

OUVRAGES DONT MONTESQUIEU A PU S'INSPIRER

Lettres Edifiantes et Curieuses, écrites des Missions Etrangères par quelques missionnaires de la Compagnie de Jésus, 1703-1741.

Nouveaux Mémoires des Missions de la Compagnie de Jésus dans le Levant, 9 vol. Paris, 1715.

Recueil de Voyages au Nord, contenant divers Mémoires très utiles au Commerce et à la Navigation. Amsterdam, 1715.

Recueil de Voyages qui ont servi à l'Etablissement et aux Progrès de la Compagnie des Indes Orientales, formée dans les Provinces-Unies des Pays-Bas. Amsterdam, Editions de 1704-seq. et de 1710.

ADDISON — **Remarques sur divers Endroits d'Italie**. Paris, 1722.

AMIEL — **LE LA HOUSSAIE** — **Histoire du Gouvernement de Venise**. Paris, 1676.

ANSON (John). — **Voyage round the world in 1740-1744**. Compiled from Anson's papers and published under his direction by Richard Walter 1748.

ARBUCHET (John). — **Essai des Effets de l'Air sur le Corps Humain**. Traduit par M. Boyer de Pebrandié. Paris, 1742.

BEAUVILLIERS (Henri de). — **Relation Journalière du Voyage du Levant**. Toul, 1608.

BENNETT — **Histoire Généalogique des Tatars** — Traduite du manuscrit Tartare d'Abulgasi — Bayadur Chan et enrichie d'un grand nombre de remarques. Leyde, 1726.

BERTELLOTTI (François). — **Voyages**, contenant la description des Etats du Grand Mogol, de l'Hindoustan, du Royaume de Kachemire, etc. Amsterdam, 1699, 2 volumes.

BODIN (Jean). — **Les Six Livres de la République**. Paris, 1580.

(1) Dans tous les cas, j'indique l'édition dont je me suis servi, non la première édition.

- BOSMAN (Guillaume). — **Voyage de Guinée**. Utrecht, 1705.
- BOULAINVILLIERS (Comte de). — **La Vie de Mahomed**. Londres, 1730.
- BROOKS (François). — **Navigation faite en Barbarie**. Traduit de l'Anglais. Utrecht, 1737.
- CHAPELLE (Armand de la). — **Bibliothèque anglaise ou Histoire Littéraire de la Grande Bretagne**. Vol. XIII, Amsterdam, 1725.
- CHARDIN (Jean). — **Voyage en Perse et autres lieux de l'Orient**. 10 vol. Amsterdam, 1711.
- CHARLEVOIX (le P.). — **Histoire et description générale du Japon**. 2 vol., Paris, 1736.
- CHARLEVOIX (le P.). — **Histoire et Description Générale de la Nouvelle France**. Paris, 1744.
- COMTE (le P. le). — **Nouveaux Mémoires sur l'Etat Présent de la Chine**, 1696.
- CLAUSTRE (Abbé de). — **Histoire de Thomas Kouli-Khan, Roi de Perse**. Paris, 1743.
- CROIX (Pétis de la). — **Histoire du Grand Genghizcan, Premier Empereur des Anciens Mogols et Tartares**. Paris, 1711.
- DAMPIER (William). — **Nouveau Voyage autour du Monde**. Traduit de l'Anglais, 3 vol. Amsterdam, 1698-1701.
- DAPPER. — **Description de l'Afrique**. 1686.
- DU CERNEAU (le P.). — **Histoire de la Dernière Révolution de Perse**. Paris, 1728.
- DU HALDE (le P.). — **Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'Empire de la Chine et de la Tartarie chinoise**. 4 vol. Paris, 1735.
- FAYE (De la). — **Voyage pour la Rédemption des Captifs, aux Royaumes d'Alger et de Tunis. Fait en 1720**. Rouen, 1731.
- FEYNES (De). — **Voyage fait par terre depuis Paris jusques à la Chine**. Paris, 1630.
- FORBIN (Comte de). — **Mémoires**. Amsterdam, 1729, 2 vol.
- FREZIER (Amédée-François). — **Relation du Voyage de la Mer du Sud, aux côtes du Chily et du Pérou, fait pendant les années 1712, 1713 & 1714**. Paris, 1716.
- GAGE (Thomas). — **A new Survey of the West India's**. 1635.
- GORDON (Thomas). — **Discours Historiques, Critiques et Politiques sur Tacite**. 3 vol., 1751.
- KAMPFER (Engelbert). — **Histoire Naturelle, Civile et Ecclésiastique de l'Empire du Japon**. 3 vol. La Haye, 1732.

KIRCHER (Athanase le P.). — **La Chine Illustrée**, 1667.

LABAT (Le P.). — **Nouveaux Voyages aux Isles de l'Amérique**, 1722.

— **Nouvelle Relation de l'Afrique Occidentale**, 1728.

— **Voyage du Chevalier Des Marchais en Guinée**. 4 vol. Paris, 1730.

— **Relation Historique de l'Ethiopie Occidentale**, 5 vol. Paris, 1732.

LAFITAU (Le P.). — **Mœurs des Sauvages Américains**, 2 vol. Paris, 1724.

LOUBERE (Simon de La). — **Description du Royaume de Siam**, 1714.

LOPEZ DE GOMARA. — **Histoire Générale des Indes Occidentales**. Paris, 1569.

LUCAS (Paul). — **Voyage du Sieur Paul Lucas fait en 1714, etc... dans la Turquie..., etc.** Rouen, 1724. 3 vol.

MANDEVILLE. — **La Fable des Abeilles ou les Fripons devenus honnêtes Gens**. 4 vol. in-8°. Londres, 1740.

MARTIN (François). — **Description du 1^{er} Voyage fait aux Indes Orientales par les François en l'an 1603**. Paris, 1604.

MISSION (Maximilien). — **Nouveau Voyage d'Italie**, 3 vol. in-12°. La Haye, 1798.

MOTRAYE (A. De la). — **Voyages en Europe, Asie et Afrique**. 2 vol. in-fol. La Haye, 1727.

NICOLAS de NICOLAY. — **Les Navigations, Peregrinations, et Voyages, faicts en Turquie**. Anvers, 1576.

PERRY (Jean). — **Etat présent de la Grande Russie**. Traduit de l'anglais. La Haye, 1717.

PRIDEAUX. — **La Vie de l'imposteur Mahomet**. In-12°, Paris, 1699.

PYRARD (François). — **Voyage de François Pyrard de Laval contenant sa Navigation aux Indes Orientales**. 2 vol. Paris, 1619.

RENAUDOT (Eusèbe). — **Anciennes relations des Indes et de la Chine de deux Voyageurs Mahométans, qui y allèrent dans le IX^e siècle**. In-8°, Paris, 1718.

RICAUT. — **Histoire de l'Etat Présent de l'Empire Ottoman**, traduit de l'anglais par M. Briot. Amsterdam, 1670.

SAINT DIDIER. — **La Ville et la République de Venise**. La Haye, 1685.

SAINT GEORGES (GUILLET) (Surnommé la Guillotière). — **Lacédémone ancienne et nouvelle**. 1676.

SHAW (Thomas). — **Voyages au Levant et en Barbarie**. Traduit de l'anglais, 2 vol., 1743.

- SMITH (William). — **Nouveaux Voyages de Guinée.** Traduit de l'anglais, 1751.
- SNELGRAVE (William). — **Nouvelle Relation de quelques endroits de Guinée.** Traduit de l'anglais par M. A. de Coulange, in-8°, Amsterdam, 1735.
- SOLIS (Antonio de). — **Histoire de la Conquête du Mexique ou de la Nouvelle Espagne.** Traduit de l'espagnol par Citri de la Guette, in-fol. Paris, 1691.
- TASSY (Laugier de). — **Histoire du Royaume d'Alger.** Amsterdam, 1725.
- TAVERNIER (Jean-Baptiste). — **Les Six Voyages de Jean-Baptiste Tavernier qu'il a fait (sic) en Turquie, en Perse, et aux Indes.** 2 vol. Paris, 1676.
- THEVENOT. — **Relation d'un Voyage fait au Levant.** Paris, 1664.
- TOURNEFORT (Pitton de). — **Relation d'un Voyage du Levant.** 2 vol. in-4°, Paris, 1717.
- VEGA (Garcilasso de la). — **Histoire des Guerres civiles des Espagnols dans les Indes.** Traduit par Jean Baudoin, 2 vol. in-12°, Amsterdam, 1706.
- VEGA (Garcilasso de la). — **Histoire des Yncas, Rois du Pérou.** Traduit par Jean Baudoin, 2 vol. Amsterdam, 1704.

OUVRAGES GENERAUX

- Monumenta Spectantia Historiam Slavorum Meridionalium.** Tome XI. Zagreb, 1880.
- Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.** Novembre 1908. Henri Cordier : **La Chine en France au XVIII^e siècle.**
- Cornhill Magazine,** Vol. XXX, juillet-décembre 1874 : **Formosa.**
- Echo de Paris,** le 11 juin 1925. Charles Foley : **Le Père Labat.**
- Gazette des Beaux Arts.** Juillet & Septembre 1905 : A. Boppe : **Les Peintures turques au XVIII^e siècle.**
- Mémoires de l'Académie de Dijon,** III^e série, T. II, 1874. A. Duméril : **Influence des Jésuites considérés comme missionnaires sur le mouvement des idées au XVIII^e siècle.**
- Revue Africaine,** Tome XII, 1868. Berbrugger : **Un collaborateur inconnu de Molière.**
- Revue d'Histoire Littéraire de la France.** Avril-Juin 1824. E. Carcassonne : **La Chine dans l'Esprit des Lois.**
- Revue Historique,** Sept-Octobre 1927. Théodore Morison : **Un Français à la cour du Grand Mogol : François Bernier.**

Revue de Littérature Comparée, juillet-septembre 1928. S. Gotô : **Les Premiers Echanges de civilisation entre l'Extrême-Orient et l'Occident dans les temps modernes.**

Revue de Métaphysique et de morale, juillet 1896. Lanson : **Influence de la philosophie cartésienne sur la littérature française.**

The China Review (Hongkong), vol. XIV. G. Taylor : **The Aborigines of Formosa.**

The China Review, vol. XVI. A. R. Colquhoun & J. H. Stewart : **A Sketch of Formosa.**

ALCOOK (Rutherford). — **The Capital of the Tycoon.** 2 vol. in-8°. Londres, 1863.

D'ARVIEUX. — **Mémoires**, T. IV. Paris, 1735.

BACON (Francis). — **Essais**, Paris, 1734.

BAEZ (Cecilio). — **Le Paraguay**, in-8°, Paris, 1927.

BARCKHAUSEN (H.). — **Montesquieu, l'Esprit des Lois et les Archives de la Brède.** Bordeaux, in-4°, 1904.

Montesquieu, ses idées et ses œuvres, in-16°, Paris, 1907.

BARTH Henry. — **Travels and discoveries in North & Central Africa**, 3 vol. in-8°, Londres, 1857.

BATTISTELLA (Antonio). — **La Repubblica di Venezia dalle Sue Origini alla Sua Caduta.** Bologna, 1897.

BELL (H.C.P.). — **The Maldive Islands.** In-fol. Colombo, 1883.

BEMBO. — **Della Istoria Viniziana**, 2 vol. in-8°, Milan, 1809.

BINGER. — **Du Niger au Golfe de Guinée.** 2 vol. in-8°, Paris, 1892.

BOWRING (J.). — **The Kingdom and People of Siam**, 2 vol. in-8°, Londres, 1857.

BRUCE James. — **Travels to discover the sources of the Nile.** 6 vol. in-8° Londres, 1790.

CARCASSONNE (E.). — **Montesquieu et le problème de la Constitution Française au XVIII^e siècle.** Paris, 1927.

CASTONNET des FOSSES. — **L'Inde Française avant Dupleix.** In-8°, Paris, 1887.

François Bernier : **Documents inédits sur son séjour dans l'Inde.** Angers, 1885.

François Bernier : **Ses voyages dans l'Inde.** Angers, 1888.

CHATEAUBRIAND. — **Voyages en Amérique.** Paris, 1836.

CHEVILLARD (Similien). — **Siam et les Siamois.** Paris, 1889.

CHINARD (Gilbert). — **L'Amérique et le Rêve exotique dans la littérature française au XVII^e et au XVIII^e siècles.** In-8°, Paris, 1913.

- CLARETIE (Léo). — **Le Roman en France au début du XVIII^e siècle**, Paris, 1890.
- CLIFFORD (Hugh). — **Further India**, in-8°, Londres, 1904.
- COMTE (Auguste). — **Cours de Philosophie positive**, T. IV, Paris, 1839.
- CURZON (Lord). — **Persia and the Persian Question**, 2 vol. in-8°, Londres, 1892.
- DAVIDSON (James). — **The island of Formosa, Past and Present**, in-8°, New-York, 1903.
- DAVIES (John Langdon). — **A short history of women**. New-York, 1927.
- DEDIEU (Joseph). — **Montesquieu et la tradition politique anglaise en France**, Paris, 1909.
- DICKSON (Walter). — **Japan**, Londres, 1859.
- DUBOIS (Abbé). — **Mœurs, Institutions et Cérémonies des Peuples de l'Inde**, Paris, 1825.
- DUSSIEUX (L.). — **Etude biographique sur Sully**, in-8°, Paris, 1887.
- DU DEFFAND. — **Correspondance**, édition Lescure, T. I.
- DUPIN (Claude). — **Observations sur un livre intitulé : De l'Esprit des lois**, 3 vol., 1757-1758.
- ELLIS (A. B.). — **The Tsi-Speaking People of the Gold-Coast of West Africa**, in-8°, Londres, 1837.
- ETON (W.). — **A Survey of the Turkish Empire**, Londres, 1801.
- FOURNOL (E.). — **Bodin, Prédecesseur de Montesquieu**, in-8°, Paris, 1896.
- FYTCHIE (Albert). — **Burma past and present**, 2 vol. in-8°, Londres, 1878.
- GARZONI (Pietro). — **Istoria della Reppublica di Venezia**, 2 vol., Venise, 1720.
- GEDDES (Arthur). — **Au Pays de Tagore**, Paris, 1928.
- GERRARE (Wirt). — **Greater Russia**, Londres, 1903.
- GIUSTINIANI. — **Annali della Republica di Genova**, 2 vol. in-8°, Gênes, 1854.
- GUEDALLA (Philip). — **A Gallery**.
- GREBAN (A.). — **Le Royaume de Siam**, Paris, 1869.
- GRIFFIS (W. E.). — **The Mikado's Empire**, New-York, 1877.
- GRIMM. — **Correspondance littéraire**, T. II, Année 1785.
- GSELL (Stéphane). — **Histoire ancienne de l'Afrique du Nord**, T. V, Paris, 1927.
- HAMMER-PURGSTALL. — **Histoire de l'Empire ottoman**, in-8°, Paris, 1854.
- HERBETTE (Maurice). — **Une ambassade persane sous Louis XIV**, Paris, 1907.
- HUC (P.). — **Voyage dans la Tartarie et le Thibet**, in-4°, Tournai.

- IMBAULT-HUART (C.). — **L'île de Formose**, Paris, 1893.
- JAMESON Russell Parsons. — **Montesquieu et l'esclavage**, 1911.
- JORET (Charles). — **Jean Baptiste Tavernier**, in-8°, Paris, 1886.
- LAMET & FROMAGEAU. — **Le Dictionnaire des cas de conscience**, vol. I, 1738.
- LANIER Lucien. — **Etude historique sur les relations de la France et du Royaume de Siam, de 1662 à 1703**, in-8°, Versailles, 1883.
- LA PORTE (Abbé de). — **Observations sur l'Esprit des Lois**, Amsterdam, 1751.
- LAVISSE. — **Histoire de France**.
- LETURNEAU (Charles). — **La condition de la femme dans les diverses races et civilisations**, Paris, 1903, in-8°.
- LINGUET. — **Théorie des loix civiles**, 2 vol., Londres, 1767.
- MALCOLM (Sir John). — **Histoire de la Perse**, 4 vol. in-8°. Paris, 1821.
- MARENGO, MANFRONI & PESSAGNO. — **Il Banco di San Giorgio**, in-fol. Gênes, 1911. °
- MARTINO (Pierre). — **L'Orient dans la littérature française au XVII^e et au XVIII^e siècles**, Paris, 1906.
- MASON (J.). — **Burmah**, in-8°, Rangoon, 1860.
- MASPERO (Georges). — **La Chine**, in-8°, Paris, 1918.
- MAYNE (John D.). — **A treatise on Hindu law and usage**, in-8°, 1883.
- MINNAERT (Paul). — **Les institutions et le droit de l'Empire des Incas**, Paris, 1928.
- MOLMENTI (Pompeo). — **La Storia di Venezia nella vita privata**, 3 vol., Bergamo, 1910.
- MONDET (Armand). — **Histoire des Indiens des Etats-Unis**, Paris, 1858.
- MONTESQUIEU. — **Voyages** (édition de 1894-1896).
- **Lettres persanes** (édition Larousse).
- **Pensées** (édition de 1899).
- MORINAS M. L. — **Précis historique de la Traite des Noirs**, Paris, 1828.
- MURRAY (D.). — **Japan**, Londres, in-8°, 1894.
- NISBET (John). — **Burma under British Rule, and before**, 2 vol. in-8°, Londres, 1901.
- NOLHAC (Pierre de). — **Louis XV & Madame de Pompadour**, in-4°, 1903, Paris.
- **J. M. Nattier**, Paris, 1905.
- OMONT (Henri). — **Missions archéologiques françaises en Orient aux XVII^e et XVIII^e siècles**, Paris, 1902.

- PALLEGIOIX. — **Description du Royaume Thai ou Siam**, 2 vol. in-18°, Paris, 1854.
- PAO CHAO HSIEH. — **The Government of China (1644-1911)**, in-8°, Baltimore, 1925.
- PARKMAN (Francis). — **Les Jésuites dans l'Amérique du Nord au XVII^e siècle**, Paris, 1882.
- PARUTA (Paolo). — **Historia Venetiana**, in-4°, Venise, 1645.
- DE PASTORET. — **Zoroastre, Confucius et Mahomet**, Paris, 1788.
- PAULIAT (Louis). — **Louis XIV et la Compagnie des Indes Orientales de 1644**, Paris, 1886.
- PIGEONNEAU. — **Histoire du Commerce de la France**, T. II.
- RAFFLES (Thomas Stanford). — **The history of Java**, 2 vol. in-4°, Londres, 1817.
- RAYNAL. — **Histoire philosophique et politique des Etablissements et du Commerce des Européens dans les Deux Indes**, Genève, 1780.
- REICHWEIN (Adolf). — **China and Europe ; Intellectual and artistic Contacts in the Eighteenth century**, London, 1825.
- REIN (J. J.). — **Japan**, Londres, 1888.
- ROUGET (Fernand). — **La Guinée**, in-8°, Corbeil, 1906.
- ROY. — **Principes de gouvernement chez les Indiens du Canada**.
- SAGERMANO. — **A Description of the Burmese Empire**, in-4°, Rome, 1833.
- SCELLE (Georges). — **Histoire Politique de la Traite Négrière aux Indes de Castille**, 2 vol. in-8°, Paris, 1906.
- SEE (Henri). — **Les Idées politiques en France au XVIII^e siècle**, Paris, 1920.
- SHEIL (Lady). — **Climpses of Life and Manners in Persia**, Londres, 1856.
- VILLARI (Luigi). — **The Republic of Ragusa**, Londres, 1904.
- VOLTAIRE. — **Dictionnaire philosophique** (édition Garnier, 1878).
- **Mélanges Années 1769-1773-1777**, édition Garnier.
- WALISZEWSKI (K.). — **Pierre le Grand**, Paris, 1887.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PREFACE	9
INTRODUCTION. — La Connaissance des Pays Etrangers en France au XVII ^e et au XVIII ^e siècles	11
PREMIERE PARTIE : Les Sources de Montesquieu	29
I. — L'Allemagne, l'Italie, Raguse	31
II. — La Turquie et la Perse	41
III. — L'Ethiopie, l'Afrique du Nord, la Guinée.. .. .	57
IV. — Les Indes Orientales et le Siam.. .. .	71
V. — La Chine et le Japon	90
VI. — La Tartarie et la Russie	104
VII. — Les Deux Amériques et les Indes Occidentales.. .. .	114
DEUXIEME PARTIE	136
I. — Les Sources de l'Idée du Despotisme dans l'Esprit des Lois..	136
II. — La Chine dans l'Esprit des Lois	150
III. — Le Traitement des Sources chez Montesquieu	157
IV. — Le Rôle des Sources, puisées dans les Récits des Voyageurs, dans l'Esprit des Lois. — Conclusion.. .. .	168
TROISIEME PARTIE : Tableau des Sources de l'Esprit des Lois	175
APPENDICE	291
BIBLIOGRAPHIE	296

